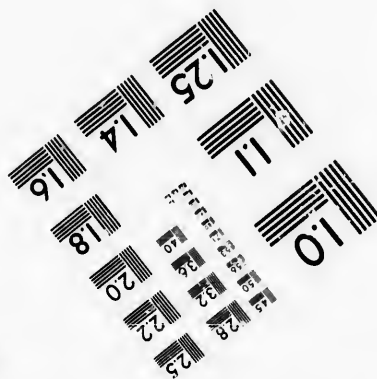
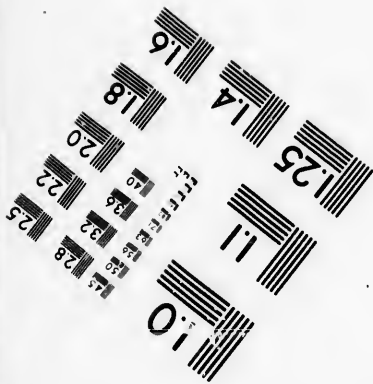
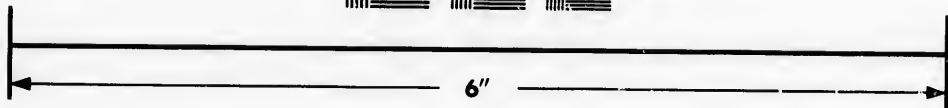
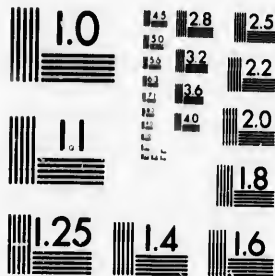


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Il y a des plis dans le milieu des pages. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

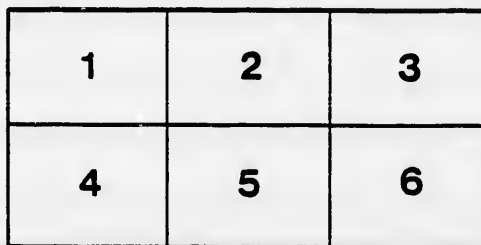
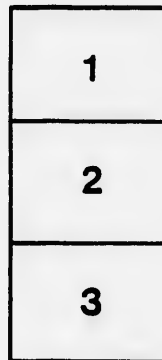
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagram illustrates the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
en à

32X



COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE
A L'USAGE DE LA JEUNESSE

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Atlas complet de géographie, physique, politique et historique, ancienne, du moyen âge et moderne, à l'usage des établissements d'instruction publique, composé de 58 cartes dessinées par M. Charle, ingénieur-géographe attaché au dépôt général de la guerre, qui a obtenu à l'exposition de 1855 la grande médaille d'or pour la perfection de ses cartes géographiques, et gravées sur acier par M. Langevin. 1 vol. grand in-4, demi-reliure... 10 fr.

Cet atlas se vend aussi par parties séparées, suivant les besoins de chaque classe; en voici le détail :

Atlas de 50 cartes, géographie ancienne, du moyen âge et moderne, contenant toutes les cartes de la nomenclature qui se trouve au recto de la page précédente, sauf les cartes physiques. Grand in-4, demi-reliure..... 8 fr.

Atlas de 26 cartes, destiné à l'étude de la géographie moderne. In-4, cartonné..... 4 fr. 50

Atlas de 13 cartes, comprenant la géographie mathématique et la géographie physique, la mappemonde, les quatre parties du monde, la France en 89 départements, la France par provinces, l'Europe centrale, donnant tous les chemins de fer, l'Algérie et les Colonies françaises, les tableaux de la hauteur comparative des montagnes et la longueur des fleuves. Grand in-8, cartonné. 6 fr. 50

— *Le même*, ATLAS CLASSIQUE ÉLÉMENTAIRE, composé de 10 cartes écrites auxquelles on a ajouté 13 tableaux de texte explicatif, par M. P. Z. Guibert, membre de l'Académie de T... Grand in-8, cart. 3 fr. 50

Atlas de 10 cartes, contenant la géographie mathématique, la géographie physique, le planisphère, les quatre parties du monde, la France et les États allemands. Grand in-8 cart. 2 fr.

Atlas de 8 cartes, contenant la mappemonde, les cinq parties du monde et la France en 89 départements. Grand in-8, cartonné. 2 fr.

— *Le même*, PETIT ATLAS ÉLÉMENTAIRE, nouvelle édition, revue et corrigée, accompagné de 8 tableaux de texte explicatif, par M. P. Z. Guibert, membre de l'Académie de T... Grand in-8, cartonné. 3 fr.

RÉG

233

COURS

D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

A L'USAGE



DE LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'AU XIX^e SIÈCLE
 M. M.

L'homme s'agit, et Dieu le mène.

FÉNELON.

C'est dans l'histoire que se trouvent
les fondements de notre croyance.

DOM GUÉRANGER.

1^{re} PARTIE

HISTOIRE ANCIENNE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION PAR M. CHARTIER



TOME PREMIER.

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'A JÉSUS-CHRIST

Ouvrage approuvé par S. E. le Cardinal de Bonald, Archevêque de Lyon.

LIBRAIRIE CLASSIQUE DE PERISSE FRÈRES

PARIS

NOUVELLE MAISON

RÉGIS RUFFET ET C^{ie}, SUC^{rs}

RUE SAINT-SULPICE, 38



LYON

ANCIENNE MAISON

RUE MERCIÈRE, 49

ET RUE CENTRALE, 34

1863

APPROBATION

DE

SON ÉMINENCE LE CARDINAL DE BONALD

Archevêque de Lyon.

LOUIS-JACQUES-AURICE, CARDINAL DE BONALD, Archevêque de Lyon, etc.

Nous avons fait examiner l'ouvrage intitulé : *Cours d'histoire universelle* à l'usage de la jeunesse, par M. M.

D'après le compte qui nous a été rendu de cet écrit, nous l'avons approuvé, persuadé qu'il sera très-utile à la jeunesse, en lui donnant des notions exactes sur plusieurs points importants de la religion, et en redressant, sur l'Église et sa constitution, une foule d'idées fausses, de préjugés injustes, que l'ignorance et la mauvaise foi propagent, et qui sont malheureusement trop facilement acceptés par une jeunesse inattentive.

Donné à Lyon, le 16 septembre 1862.

† L. J. M. CARD. DE BONALD,
Arch. de Lyon.

INTRODUCTION.

L'enseignement de l'histoire est la base nécessaire de tout progrès, de toute civilisation. Qu'est-ce qu'un peuple qui ne sait pas l'histoire? S'il ignore le passé, quelle sera sa règle dans le présent et sa marche vers l'avenir? il vivra au jour le jour, dans l'étroit horizon de ses besoins matériels, aussi oublieux de ses ancêtres qu'indifférent pour sa postérité.

L'histoire fait la noblesse d'un peuple et transmet à ses générations, la religion, le culte, les lois et les mœurs, sources de son unité et de ses développements. *L'histoire*, dit Cicéron, est le *témoignage des temps anciens, la lumière de la vérité, la maîtresse de la vie*. C'est elle qui forme l'homme religieux et le dirige dans tous les événements de sa vie privée ou publique. En nous transmettant la parole de Dieu, elle est la base de nos croyances, et en devient la preuve justificative, puisqu'elle en raconte l'origine et qu'elle établit l'authenticité de nos livres saints et la perpétuité de nos dogmes.

L'histoire est le triomphe du christianisme et la démonstration victorieuse de l'Évangile, car elle oppose l'évidence de ses bienfaits et la gloire de son action civilisatrice à la dépravation de l'idolâtrie et aux ruines de l'islamisme ; elle confond par une date, par un nom les sectes protestantes qui prétendent remonter jusqu'an Christ.

L'histoire est la morale en action, c'est elle qui élève la conscience et lui apprend à distinguer le juste de l'injuste ; elle dévoile les mensonges de la fortune et couronne le vrai mérite, en mettant l'humble saint qui sert l'humanité au-dessus du conquérant qui l'opprime. Mais c'est surtout le citoyen, l'homme public qu'elle instruit : elle lui fait comprendre que les peuples sont soumis à des lois comme les individus, et que c'est dans le bon ou le mauvais usage de leur liberté qu'est le principe de leur grandeur ou de leur décadence ; elle fait croire à ce gouvernement de la Providence qui nomme ses ministres avant leur naissance et qui dirige les événements d'après un plan éternel. L'histoire n'est que la réalisation de ce plan divin, œuvre collective de Dieu et de l'homme, où Dieu ne cesse jamais d'agir dans sa toute-puissance et l'homme dans la plénitude de sa liberté : œuvre sublime qui prouve mieux la grandeur et la bonté de Dieu que tous les bienfaits et les merveilles de la création.

L'histoire du peuple juif montre à chaque page cette action souveraine qui punit et récompense les nations ; et saint Augustin, dans son admirable livre de *la Cité de Dieu*, éclaire du flambeau de la vérité les fables poétiques des grecs et les annales orgueilleuses

des romains; il montre, dans les révolutions passagères des empires, la lutte du bien et du mal, et l'humanité marchant, à travers ce combat, vers des destinées éternelles. Bossuet a décrit cette marche dans son *Discours sur l'histoire universelle*, et c'est en se plaçant comme lui sur les hauteurs du Calvaire qu'on peut véritablement saisir l'ensemble des choses. Sans cette vue générale, il est impossible de bien juger les histoires particulières. Les événements ne peuvent y être appréciés à leur place et à leur mesure.

L'histoire étant la démonstration la plus triomphante du christianisme, ses ennemis ont dû mettre tout en œuvre pour l'altérer et la corrompre. C'est vers ce but qu'ils ont dirigé tous leurs efforts, et M. le comte de Maistre a pu dire : *L'histoire, depuis trois cents ans, est une conspiration permanente contre la vérité.*

Le rationalisme, qui résume toutes les hérésies et qui est le protestantisme à sa plus haute puissance, puisqu'il rejette toute révélation, ne se contente plus d'attaquer, de dénaturer certains faits qui appuient notre foi et glorifient l'Église, il veut détruire les bases mêmes de nos croyances, en niant l'ordre surnaturel et en repoussant la possibilité des miracles. Non-seulement il n'admet pas la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais il permet à la critique de discuter jusqu'à son existence et de la mettre au rang des mythes religieux et des fables antiques.

Avec de pareilles doctrines, que peut devenir l'histoire? L'action de la Providence n'y sera pas admise;

et si l'écrivain ne va pas jusqu'à l'athéisme, il reléguera Dieu dans son éternité pour lui laisser juger les hommes au sortir de la vie, pendant que les peuples conduiront les événements avec une souveraine indépendance ; le pouvoir sera livré à tous les hasards de la liberté, et le triomphe appartiendra nécessairement au plus habile et au plus fort. Ce système historique est la plus dangereuse des hérésies. Les erreurs philosophiques n'égarent qu'un petit nombre, mais cette négation de la Providence affaiblit le sens chrétien et déracine les croyances religieuses dans les masses. Effacer Dieu de l'histoire, c'est le bannir de la société.

Aussi, quel étrange spectacle nous présente le monde, quel chaos dans les principes, quels mensonges dans ses doctrines ! Quel avenir nous prépare ces grands politiques avec leur théorie des faits accomplis qui sanctionne tous les crimes, et cette liberté qu'ils réclament comme un droit de commettre l'injustice et le parricide. On rêve l'unité des peuples contre l'unité de l'Église : mais le sol tremble sous nos pas ; ceux qui se disent frères, cherchent les moyens les plus puissants pour se détruire et personne ne sait si le lendemain ne lui apportera pas les luttes de l'anarchie et les ravages de la guerre.

L'homme s'agite, mais Dieu le mène et ne permettra jamais le triomphe complet du mal. Aussi a-t-il suscité à la vérité historique d'illustres défenseurs. Non-seulement de zélés catholiques ont victorieusement repoussé les attaques dirigées contre leurs croyances et leurs gloires dans le passé, mais le ra-

tionalisme lui-même est venu leur prêter un secours inespéré. Le libre examen a des ressources contre ses égarements, et la science, dès qu'elle est sincère, ne peut être opposée à la vérité. Qu'est-il résulté de ces recherches infatigables dans le secret des archives et la poussière des bibliothèques, de ces fouilles profondes et lointaines de l'archéologie, de ces analyses savantes, de ces études minutieuses et comparées? L'histoire s'est éclairée de nouvelles et magnifiques clartés. La Bible, comprise et justifiée, a été reconnue le seul texte capable d'expliquer nos origines; les catacombes ont prouvé la perpétuité de nos dogmes; le moyen âge nous a fait admirer sa foi, ses grands hommes, ses beaux-arts, ses croisades; et tout esprit sérieux reconnaît maintenant l'action civilisatrice de l'Église, le génie de ses papes, les services de ses ordres religieux. Le christianisme a tout pénétré dans le monde, tout modifié, tout vivifié. Les peuples modernes en vivent, à leur insu même et malgré leur apostasie.

Pour conserver et augmenter ces précieuses conquêtes de l'histoire, il faut les confier à la jeunesse par l'enseignement. Les vérités n'acquièrent vraiment leur utilité sociale que quand elles se vulgarisent dans les livres élémentaires. De quelle importance l'étude de l'histoire n'est-elle pas pour l'éducation! C'est elle surtout qui développe l'intelligence et le cœur de l'enfant et qui ébauche les principes de sa vie tout entière. Les faits lui font comprendre les premières idées morales et religieuses, dans ces leçons que son âme reçoit sur les genoux de sa mère. L'histoire qui expli-

que le catéchisme a pour lui tout l'attrait d'une récompense. Avec quelle naïveté il imite les héros qu'il admire, et quelle influence les exemples qu'on lui propose n'ont-ils pas sur son caractère ?

L'enseignement de l'histoire décide véritablement de son avenir ; car, que retient-il de tout ce qu'on lui a fait apprendre pendant ces longues années qui précèdent son entrée dans le monde ? Toute cette instruction si variée qu'on exige n'aboutit qu'à des notions scientifiques qu'il oublie bientôt, s'il n'est pas obligé de les compléter dans la carrière qu'il embrasse. L'étude des langues ne lui laisse que des mots ; la philosophie ne lui donne aucune idée certaine. L'homme moral ne se forme en lui que par les appréciations, vraies ou fausses, des faits historiques ; et ces appréciations deviendront sa règle de conduite dans sa vie privée ou publique. Les leçons d'histoire qu'il aura reçues décideront peut-être du sort de sa famille ou de son pays.

L'histoire n'est pas moins importante pour la jeune fille que pour le jeune homme. Son instruction religieuse est ordinairement plus développée ; mais si elle n'est pas affermie par un enseignement historique chrétien, à quels dangers ses principes ne seront-ils pas exposés ? Les détails multipliés de la vie domestique ne lui laisseront pas le loisir de corriger et de compléter ses études premières ; elle sera le jouet des opinions qui se produiront autour d'elle. Les romans et les journaux lui fausseront le jugement, et si elle est élevée à la dignité de mère, elle perpétuera ses erreurs dans ses enfants.

Les livres élémentaires, où la jeunesse étudie l'histoire, laissent malheureusement beaucoup à désirer sous le rapport de la doctrine et de la méthode. Les mensonges perfides du dernier siècle n'en sont pas encore tous bannis et l'on y adopte généralement un système qui entraîne de tristes conséquences. On cherche, pour satisfaire au programme des examens, à entasser dans un certain ordre, des faits, des noms et des dates, mais sans les éclairer d'aucune appréciation morale et religieuse. On matérialise ainsi l'histoire, on cherche à présenter au public quelque chose de neutre qui pourra convenir à un plus grand nombre de maisons d'éducation, et on laisse aux professeurs le choix et la responsabilité de leurs commentaires. Un éditeur croirait nuire à ses intérêts s'il publiait un cours d'histoire trop catholique.

Et cependant, pour tout homme qui croit à la justice et à la Providence, les événements de l'histoire ne peuvent être indifférents; ils méritent le blâme ou l'admiration, et le seul moyen de les bien juger, c'est de les juger comme Dieu les juge lui-même. C'est à l'Église, base et colonne de la vérité, de nous donner la règle de nos jugements : l'histoire, pour être vraie et parfaite, doit-être chrétienne et catholique; elle ne doit être ni un pamphlet, ni un plaidoyer : elle n'a ni ennemis à injurier, ni amis à défendre. Son langage doit être celui que prescrit l'Évangile : cela est, cela n'est pas, *est, est; non, non*. Elle doit appeler bien ce qui est bien et mal ce qui est mal, avec cette simplicité, cette autorité que donne la vérité : l'enseignement de l'histoire est un sacerdoce.

Il ne suffit pas d'avoir de bonnes doctrines historiques, il faut encore savoir bien les enseigner. La méthode à choisir est d'une haute importance; le professeur doit avoir, avec la foi et le zèle du prêtre, l'ingénieuse délicatesse d'une mère qui sait proportionner ses leçons aux facultés naissantes de l'enfant. La difficulté la plus grande est de développer à la fois, la mémoire, l'esprit et le cœur par une heureuse combinaison de l'analyse et de la synthèse. La mémoire est la terre qui reçoit la semence de l'enseignement; il faut la rendre fertile par une savante culture; il faut qu'un plan général, des divisions naturelles et logiques puissent permettre de classer facilement les détails et aider à les retenir; il faut que l'intelligence s'exerce à juger les faits et à en apercevoir l'ensemble. Il faut que la volonté s'y intéresse et y trouve des conclusions pratiques. On aurait tort de croire que ce travail doit être réservé pour l'âge mûr. L'enfant en est plus capable qu'on ne pense, et ses premières impressions sont souvent les plus justes et les plus profondes. C'est à l'enseignement de graduer les exercices, de varier les efforts des facultés, en mêlant aux leçons apprises les compositions écrites, de telle sorte que l'élève grave lui-même dans son cœur les saines doctrines offertes à sa mémoire.

Le cours d'histoire universelle que nous présentons au public, nous paraît réunir toutes les conditions d'enseignement que nous venons d'exposer. Professé pendant vingt ans dans la seconde ville de France, il a été perfectionné par de longues études et contrôlé par une heureuse expérience. Les élèves qui l'ont

suivi se sont fait remarquer dans le monde par la solidité de leur esprit et par la fermeté de leurs principes. Les hommes les plus compétents, des ecclésiastiques distingués, des religieux de plusieurs ordres ont constaté ces résultats et y ont applaudi ; tous ont réclamé l'impression de ces leçons si précieuses pour la jeunesse, lorsque l'auteur a voulu cesser son enseignement public ; mais il fallut l'intervention d'une haute autorité pour vaincre les résistances de sa modestie, et ce fut à la condition expresse que son nom resterait inconnu.

Le principal mérite du cours que nous sommes heureux de recommander est d'être franchement catholique. L'impartialité ne consiste pas à n'avoir aucune croyance, aucune religion. Dès qu'on connaît la vérité, on doit l'aimer et la dire sans crainte, car la vérité ne peut être divisée contre elle-même. Tout peut et doit être jugé au point de vue chrétien ; il suffit de rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à l'homme ce qui est à l'homme, pour accomplir toute justice et montrer que l'Église est aussi sainte dans ses œuvres que pure dans son enseignement.

L'histoire de l'Église a nécessairement dans ce cours une place importante : c'est elle qui révèle le mieux l'action de la Providence et qui sert de guide dans le dédale des histoires particulières. N'est-elle pas d'ailleurs celle qui intéresse le plus notre âme, notre vie, notre avenir, celle qui est la plus utile, la plus sociale ?

La méthode, longuement éprouvée, aide parfaitement à atteindre le but chrétien que se propose l'auteur. Elle développe d'une manière ingénieuse toutes

les facultés de la jeunesse, en maintenant l'équilibre entre la mémoire et l'intelligence. Les grandes divisions de l'histoire y sont présentées par siècle. Un *sommaire* trace d'abord l'ensemble des principaux événements. Les histoires des peuples sont ensuite racontées successivement, puis résumées dans une *récapitulation*. Un tableau chronologique enfin rapproche les dates importantes et les fixe dans la mémoire ; il porte un titre qui rappelle ce qui a dû le plus frapper l'intelligence.

Ainsi le septième siècle avant Notre-Seigneur, qui commence les temps vrais de l'histoire profane a pour titre : *Les Assyriens, ministres des vengeances de Dieu. Fondation de Rome*. Cette seule phrase indique la mission des trois royaumes qui ont succédé au premier empire des Assyriens et rappelle la ruine de Samarie, la chute de Ninive, les divers sièges de Jérusalem, la captivité des Juifs et par conséquent les noms de Sennachérib, d'Ézéchias, d'Assaradon, de Manassés, de Jérémie. Les mots *Fondation de Rome* nous montrent les commencements de la ville éternelle coïncidant avec le second empire d'Assyrie, l'organisation de la Grèce, l'infidélité des Juifs et le châtement dont elle est suivie.

Le titre du sixième siècle est : *Justice et miséricorde de Dieu*. Le premier mot : *justice* nous dit la ruine de Jérusalem et celle de Babylone qui punit la corruption des successeurs de Nabuchodonosor : celui de *miséricorde* rappelle l'histoire de Cyrus et le retour des Juifs dans leur patrie. Avec les noms de Balthazar, de Daniel, apparaissent les conséquences de la captivité

des Juifs, les lumières que leurs livres sacrés ont répandues dans l'Orient et les sages qui en ont profité, Confucius, Pythagore, Solon, etc.

Les siècles ainsi étudiés dans le sommaire, l'histoire, la récapitulation et la chronologie sont encore résumés par époques dans des *épilogues* où l'on voit l'action souveraine de Dieu, dominant toutes les agitations humaines. L'ambition des conquérants, les guerres, la ruine des cités, la chute des empires ne sont plus que des moyens dont la Providence s'est servie pour châtier ou récompenser les peuples et accomplir ses desseins éternels.

Le sommaire, la récapitulation et la chronologie pourront être appris par cœur, tandis que les histoires particulières et l'épilogue serviront de thèmes à des narrations verbales ou écrites que le professeur préparera en développant les événements les plus importants, et en s'appliquant surtout à faire comprendre les vérités générales indiquées dans le titre.

Le cours d'histoire universelle est un livre d'étude plutôt qu'un livre de lecture; il est destiné à la jeunesse aussitôt qu'elle est capable de comprendre un raisonnement et de distinguer dans les faits le principe et les conséquences; mais il ne faut pas craindre de hâter ce moment, et l'expérience a prouvé qu'il y a peu d'enfants qui ne puissent, dès l'âge de douze ans, suivre avec succès cette méthode; il pourra servir aussi, dans un âge plus avancé, de *memento* pour se rappeler les vérités acquises ou de guide pour refaire son éducation historique.

En livrant son travail au public, l'auteur a été trou-

blé par un scrupule. Pendant le cours de son long enseignement, il a dû consulter beaucoup d'ouvrages anciens et nouveaux sur l'histoire, prendre des notes nombreuses qui ont été utilisées sans qu'il soit possible maintenant de garantir l'exactitude des citations et d'en indiquer l'origine. Cette omission est regrettable dès que le cours est imprimé. Mais, pour réparer cette injustice involontaire, l'auteur à la fin de chaque division de l'histoire donnera par ordre de matières, la liste des ouvrages à consulter, recommandant ceux dont les doctrines sont irréprochables et faisant des réserves pour ceux dont la science n'est pas exempte d'erreurs. Ces indications seront utiles, non-seulement aux professeurs, mais encore aux élèves pour compléter des études qui doivent éclairer leur vie toute entière.

Ce nouveau cours d'histoire universelle est destiné aux maisons d'éducation et à toutes les personnes qui veulent mettre en harmonie avec leurs croyances religieuses, cette branche si importante de l'enseignement. Mais, tout en le leur présentant avec confiance, nous sommes loin de croire qu'il soit impossible de l'améliorer, de le perfectionner. Aussi nous prions tous les professeurs qui s'en serviront de vouloir bien nous adresser leurs conseils et leurs observations. Ils les feront facilement parvenir à l'auteur par l'intermédiaire de l'éditeur. Ils s'associeront ainsi à une œuvre catholique, entreprise pour la gloire de Dieu et le triomphe de la vérité.

E. CARTIER.

HISTOIRE ANCIENNE

L'histoire est le récit des événements passés (1); elle doit initier les hommes à la connaissance de ce que la Providence a fait pour les générations qui les ont précédés, afin de tourner leurs regards vers Dieu, arbitre de la destinée des nations comme de celle des individus; elle doit leur enseigner que tous ont une mission à remplir sur la terre, mission dont le dernier mot est la gloire de Dieu.

L'histoire universelle, c'est-à-dire celle qui embrasse tous les temps et tous les lieux, se divise en histoire ancienne et en histoire moderne : la première comprend les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, la seconde, ceux qui l'ont suivie. Le Calvaire est le point culminant de l'histoire; les temps antiques finissent devant la Croix; les temps modernes y prennent naissance.

La société païenne, quoique blessée à mort par la venue de Jésus-Christ, subsista néanmoins tant que l'empire romain resta debout; c'est pourquoi les cinq siècles qui s'écoulèrent encore avant la chute de l'empire romain d'Occident, sont compris dans l'histoire ancienne. L'histoire moderne prend le monde après les grandes invasions, à la date 476 après Jésus-Christ. Pour en faciliter l'étude, on la divise en histoire du moyen

(1) L'histoire est le tableau des œuvres de Dieu dans le genre humain, en même temps que celui des œuvres de l'homme agissant dans le domaine de la liberté.

âge et en histoire moderne proprement dite. On appelle moyen âge la période qui s'étend de la chute de l'empire d'Occident, 476 ans après Jésus-Christ, à la chute de l'empire d'Orient, vers 1453. Alors commence l'histoire moderne proprement dite.

Le genre humain, dont l'histoire nous raconte la vie, n'est qu'une seule et même famille sortie de l'Éden, puis de l'Arche où elle a pris en quelque sorte une seconde naissance, pendant que les eaux du déluge faisaient périr les coupables descendants d'Adam et d'Ève. La Bible nous dit que les fils de Noé, en se multipliant, se corrompirent, puis se divisèrent en nations après la confusion des langues, punition de leur orgueil.

Jusque-là l'histoire est *une* sous la plume de Moïse ; mais alors, tandis que l'écrivain sacré continue le récit de la vie du peuple juif dans le plein jour de la vérité, elle se perd dans les ténèbres, elle se fractionne, se multiplie comme les peuples dont elle raconte les actions. Pendant plusieurs siècles, mêlée avec la fable, elle ne présente le plus souvent qu'une suite d'événements incroyables et merveilleux, sur lesquels la critique s'exerce en vain. Plus tard, vers le huitième siècle avant Jésus-Christ, ces ténèbres se dissipent et la certitude historique s'appuie sur des bases de plus en plus positives.

Au milieu de la confusion et de l'obscurité qui règnent autour du berceau des peuples anciens, une nation a son histoire certaine et sans lacunes, de sa naissance à sa mort, d'Abraham à Jésus-Christ : c'est la nation juive, dont les faits et gestes ont été consignés dans la *Bible* ou l'*Ancien Testament*, sous la dictée même de Dieu. Ce *livre par excellence* est le fil conducteur à travers le labyrinthe des âges anciens ; il contient dans ses pages sublimes les archives de l'humanité, et tout ce qu'il im-

porte à l'homme de connaître de son origine et de sa destinée.

L'histoire des autres nations ne nous est connue jusqu'au huitième siècle avant Jésus-Christ que par des lambeaux, des fragments écrits plusieurs siècles après les événements, par des auteurs qui souvent se contredisent. Cette première période de l'histoire est appelée *profane* pour la distinguer de celle que raconte la Bible et qu'on appelle quelquefois histoire *sainte* ou histoire *sacrée*. Son incertitude fait désigner cette longue suite de siècles sous le nom de temps *incertains, fabuleux* ou *héroïques*.

Sans accorder à cette partie de l'histoire profane une importance plus grande qu'elle ne le mérite, nous lui donnerons place dans l'histoire universelle, pour combler, autant que possible, l'immense lacune, qui s'étend pour toutes les nations autres que les Israélites, de la dispersion des peuples, au huitième siècle avant Jésus-Christ, point de départ *des temps vrais ou historiques*.

L'incertitude des dates et la différence des chronologies ne permettant pas de suivre, pour cette période historique, le plan que nous avons adopté à partir des temps vrais, nous la diviserons simplement en chapitres jusqu'à la dispersion des peuples. Les différents empires nous fourniront ensuite une division toute naturelle.

Pour la première partie de l'histoire, la Bible est notre unique guide; guide vrai, puisque c'est la parole même de Dieu, guide que l'ignorance seule peut révoquer en doute, ainsi que le prouvent chaque jour les progrès de la science.

Nous adopterons la chronologie que Bossuet a suivie dans son *Discours sur l'histoire universelle*, et qui place la création du monde 4004 ans avant la venue de Jésus-Christ.

CHAPITRE PREMIER

**De la création (4004 avant Jésus-Christ) au déluge
(3308 avant Jésus-Christ 2408).**

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la face de l'abîme ; et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

Le premier jour, Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut, et il la sépara d'avec les ténèbres.

Le second jour, il fit le firmament auquel il donna le nom de ciel.

Le troisième jour, il réunit en un même lieu toutes les eaux, et leur donna le nom de mer ; puis il fit produire à la terre des plantes et des arbres de toutes les espèces.

Le quatrième jour, il fit le soleil, la lune et les étoiles, afin qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours et les années.

Le cinquième jour, Dieu créa les oiseaux qui volent dans les airs et les poissons qui nagent dans les mers.

Le sixième jour, il fit produire à la terre des animaux de toute espèce, et il ajouta : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ; qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux et sur toute la terre.

Dieu se reposa le septième jour. Il le bénit et le sanctifia parce qu'il s'était reposé ce jour-là après avoir accompli son ouvrage.

Pour former le premier homme, Dieu prit du limon de la terre qu'il anima, en lui donnant une âme immortelle capable de le connaître et de l'aimer. Il lui donna le nom d'*Adam*, et le plaça dans un jardin délicieux appelé *Éden* ou *Paradis terrestre*, qui lui offrait toutes les jouissances imaginables. Cependant Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne semblable à lui. » Il envoya donc à Adam un profond sommeil pendant lequel il prit une de ses côtes pour en former la femme à laquelle il donna le nom d'*Ève*. C'est ainsi qu'il institua le mariage.

Dieu avait créé l'homme pour le bonheur ; mais l'homme étant une intelligence libre, il devait mériter son bonheur par une épreuve. Dieu avait placé au milieu du jardin de délices l'arbre de vie dont les fruits communiquaient l'immortalité, et l'arbre de la science du bien et du mal, et il avait dit à nos premiers parents : « Mangez de tous les fruits des arbres du Paradis, mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, car, au jour où vous en mangerez, vous mourrez de mort. » Ève se laissa tromper par le démon caché sous la forme du serpent ; elle mangea du fruit défendu et entraîna Adam dans sa désobéissance. Aussitôt leurs yeux furent ouverts et ils comprirent l'étendue de leur faute et de leur malheur. Les coupables croyaient pouvoir se dérober aux regards de Dieu ; mais Dieu appela Adam et lui fit avouer son crime ainsi qu'à Ève ; alors il maudit le serpent, instrument du démon, puis il condamna l'homme au travail et la femme à enfanter dans la douleur et à être assujettie à l'homme. Cependant le Seigneur ne laissa pas nos premiers parents sans espérance ;

en maudissant le serpent, il leur dit qu'un jour la femme lui écraserait la tête.

Dieu chassa Adam et Ève du paradis terrestre et plaça des anges armés de glaives de feu pour leur en fermer l'entrée. Ils commencèrent alors à mener, sur la terre maudite, cette vie de peines et de souffrances qui devait être le partage de leur postérité, et se terminer par la mort. Adam et Ève eurent plusieurs fils, entre autres Caïn qui cultiva la terre, et Abel qui s'adonna au soin des troupeaux. Tous deux offrirent des sacrifices à Dieu, mais avec des cœurs bien différents ; aussi Dieu accepta ceux d'Abel et rejeta les offrandes de Caïn. Celui-ci en conçut une sombre jalousie, et, malgré les avertissements du Seigneur, il ouvrit son cœur à la haine. Un jour, il engagea son frère à venir se promener avec lui dans la campagne et le tua. Ce fut le premier meurtre qui souilla la terre. Dieu maudit Caïn ; le coupable, au lieu de demander pardon, se livra au désespoir, et Dieu le marqua d'un signe pour que ceux qui le rencontreraient ne le tuassent point. Caïn s'enfuit du côté de l'Orient, toujours poursuivi par le remords. Il devint le père d'une famille nombreuse qui ne cessa d'irriter le Seigneur par ses prévarications.

Dès ce moment les hommes se divisent en deux races ennemies : la postérité de Caïn, imitatrice de son coupable père, et celle de Seth, autre fils d'Adam que Dieu lui donna pour le consoler de la perte d'Abel.

C'est parmi les descendants de Seth qu'on a appelés *patriarches* ou chefs de familles, parce que chacun d'eux fut père d'une génération. On en compte dix avant le déluge : *Adam, Seth, Énos, Caïnan, Malaléel, Jarad, Hénoch, Mathusalem, Lamech* et *Noé*. La vie des hommes était alors de plusieurs siècles ; Mathusalem vécut 969 ans, Hénoch fut

miraculeusement enlevé au ciel : on croit qu'il reviendra à la fin du monde prêcher la pénitence aux hommes.

Les descendants de Seth méritèrent d'être appelés les *Enfants de Dieu* à cause de la sainteté de leur vie, tandis que ceux de Caïn reçurent, par opposition, celui d'*Enfants des hommes*. Mais à la fin les enfants de Dieu firent alliance avec les enfants des hommes et se laissèrent corrompre. Ils se précipitèrent chaque jour dans de nouveaux excès, méprisant la parole de Dieu pour n'écouter que leurs passions ; alors Dieu, dit l'Écriture, se repentit d'avoir créé l'homme, et résolut de faire périr le genre humain par un déluge universel.

ar la femme

errestre et

our leur en

ener, sur la

ffrances qui

erminer par

entre autres

na au soin

ces à Dieu,

ieu accepta

Celui-ci en

s avertisse-

haine. Un

er avec lui

er meurtre

upable, au

ir, et Dieu

ontraient

e l'Orient,

père d'une

igneur par

deux races

son coupable

que Dieu

trouvèrent

arches ou

ère d'une

e : Adam,

Mathusa-

it alors de

Ménoch fut

CHAPITRE II

Le Déluge (2468 avant Jésus-Christ).

Un homme juste, Noé, de la famille de Seth, trouva grâce devant le Seigneur. Dieu lui découvrit ses desseins, et lui ordonna de construire un grand vaisseau, appelé *Arche*, dont il lui traça lui-même le plan, et qu'il destinait à le sauver, lui et sa famille.

Malgré les railleries des hommes, Noé, alors âgé de 410 ans, accomplit les ordres de Dieu. Au bout de cent ans, l'arche étant achevée et les hommes persévérant dans leur impiété, le Seigneur y fit entrer Noé, sa femme et ses enfants avec des animaux de chaque espèce afin d'en conserver la race. Après « en avoir fermé la porte, » Dieu fit pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Tous les êtres vivants qui peuplaient la terre périrent, il n'y eut de sauvés que ceux que renfermait l'Arche.

La terre demeura cent cinquante jours couverte par l'inondation universelle qui en bouleversa profondément la surface. Dieu fit alors souffler un vent qui la sécha peu à peu. L'Arche voguait doucement sur les eaux, et elle s'arrêta sur le mont Ararat, en Arménie. Un an après y être entrés, Noé et ses enfants en sortirent par l'ordre de Dieu ; il offrit un sacrifice au Seigneur, qui lui promit de ne plus faire périr les hommes par un déluge universel, et lui donna l'arc-en-ciel comme signe et gage de sa promesse.

Noé et ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, recommencèrent à cultiver la terre, dont la fertilité avait été altérée par les eaux. Noé cultiva particulièrement la vigne; s'étant enivré parce qu'il ne connaissait pas la force du vin, Cham le railla, tandis que Sem et Japhet s'empresèrent de cacher la honte de leur père. A son réveil, Noé, ayant appris ce qui s'était passé, maudit Cham dans la personne de son fils Chanaan, et bénit Sem et Japhet. Noé mourut à l'âge de 950 ans.

Les descendants de ce saint patriarche se multiplièrent rapidement; ils parlaient tous la même langue et habitaient la Mésopotamie. Étant devenus trop nombreux, ils résolurent de se séparer; mais auparavant ils voulurent construire une tour et une ville qui devaient s'élever jusqu'au ciel et rendre leur nom célèbre. Dieu se rit de leurs pensées et renversa leur orgueilleux projet en confondant leur langage. Ils furent donc contraints de renoncer à leur entreprise et de se disperser. Leur ouvrage inachevé fut appelé *Babel*, c'est-à-dire *confusion*; ses ruines, qui subsistent encore, ont porté à tous les siècles le souvenir de l'orgueil des hommes et de la manière dont Dieu les a humiliés.

Maintenant, interrompons un instant l'histoire des descendants de Noé pour jeter un coup d'œil en arrière, afin d'embrasser dans son ensemble cette longue période de dix-sept siècles que l'Écriture sainte nous raconte en quelques pages.

La Bible et la tradition nous indiquent le centre de l'Asie, les riches et magnifiques vallées du Tigre et de l'Euphrate, comme le berceau du genre humain. Le déluge effaça les traces du paradis terrestre aussi profondément que le péché avait effacé et détruit le bonheur dont l'homme y avait joui; mais l'Arche, où la famille de Noé avait été sauvée, en la transportant en

Arménie, ne l'éloigna que peu du berceau primitif de l'homme.

Toutes les sciences concourent aujourd'hui à confirmer le récit de Moïse sur l'unique origine des peuples qui couvrent la terre. L'historien sacré nous montre la grande famille humaine prenant sa source au paradis terrestre, semblable à un fleuve fécond dont les eaux se divisent en mille ruisseaux, changeant de caractère suivant le sol qu'elles arrosent, sans pourtant perdre leur nature primitive. C'est ainsi en effet que se sont altérées certaines races, et que se sont produites à la longue ces différences de couleurs, de traits et de formes que l'on remarque chez l'Européen, le nègre, l'habitant de l'Asie et celui de l'Amérique et de l'Océanie, tous descendants d'Adam et d'Ève.

Une observation intéressante vient encore s'ajouter au témoignage de Moïse, qui fait de l'Asie le centre de la création, et qui, plus tard, nous montre l'arche de Noé déposant dans cette contrée la famille de ce patriarche avec les animaux destinés à repeupler la terre, où toute vie avait disparu sous les eaux du déluge.

On trouve en effet en Asie toutes les espèces d'animaux, tandis que les autres pays n'en possèdent que quelques-unes qui y sont venues ou y ont été apportées et s'y sont multipliées. Les animaux que l'homme a apprivoisés pour son service ou ses besoins, se rencontrent encore au cœur de l'Asie à l'état sauvage et dans toute leur beauté primitive.

La même observation s'applique aux fruits qui paraissent nous être tous venus de l'Asie. On dirait que Dieu s'est plu à prodiguer ses richesses à cette première habitation de l'homme, d'où elles se sont ensuite répandues sur toute la terre par son travail et ses soins.

Après le récit de la création, la Bible nous raconte la

chute de nos premiers parents et le châti-
 suivi leur désobéissance. Là encore toutes les traditions
 apportent leur témoignage à l'historien sacré. Au com-
 mencement de l'histoire de chaque peuple on trouve
 plus ou moins défigurés par l'imagination ou les pas-
 sions, un homme, une femme, un serpent principe du
 mal, une faute, un châtiement et l'attente d'un libé-
 rateur.

Caïn et Abel personnifient le bien et le mal, qui depuis
 le péché originel sont en lutte au sein de l'humanité. La
 race de Caïn et celle de Seth, ou les *enfants de Dieu* et
 les *enfants des hommes*, ouvrent ces deux courants entre
 lesquels devront se diviser les hommes de tous les siè-
 cles. Le mal triomphe; les enfants des hommes domi-
 nent, alors le déluge couvre la terre.

Quand les eaux se sont retirées, Noé et sa famille com-
 mencent une race nouvelle, purifiée par le châtiement et
 sauvée par la miséricorde. Mais partout on voit des traces
 de la justice divine; la vie des hommes est abrégée des
 deux tiers, et Dieu leur donne la chair des animaux pour
 nourriture, afin de remplacer l'insuffisance des fruits de
 la terre altérés par le long séjour des eaux.

Tout porte à croire, quoique l'Écriture sainte ne le dise
 pas formellement, que Dieu lui-même enseigna aux
 hommes le culte dont il voulait être honoré. Dès le com-
 mencement nous voyons Caïn et Abel offrir des sacrifices
 au Seigneur, qui accepte ceux d'Abel et rejette ceux de
 Caïn, offerts sans doute avec un cœur mauvais. Il est à
 remarquer que le sacrifice est le premier acte du culte
 public rendu à Dieu, et ce sont les sacrifices sanglants
 d'Abel qui sont agréés. Ce fait ne nous prouve-t-il pas
 que l'homme coupable sentait le besoin d'une expiation?
 Il figurait déjà par ses sacrifices le grand sacrifice du
 Calvaire qui devait le racheter, sacrifice chaque jour re-



nouvelé maintenant sur nos autels, non plus en figure, mais en esprit et en vérité.

Le monde a donc été de tout temps comme soutenu par le sacrifice, seul moyen d'apaiser la colère divine sans cesse excitée par les crimes des hommes. On trouve encore à cette époque la division du temps en semaines, et la sanctification du septième jour ou sabbat par le repos et la prière.

En même temps qu'il avait chassé nos premiers parents de l'Éden, Dieu leur avait promis un Libérateur ; dès lors il semble prendre plaisir à en indiquer à grands traits les caractères dans quelques hommes choisis, et à en crayonner d'avance le portrait pour consoler les justes des douleurs de l'attente, et le faire reconnaître plus facilement au jour de sa venue. Ainsi, Adam, père de tous les hommes selon la chair, figure le Messie, père de tous les hommes selon l'esprit ; Adam coupable est chassé du paradis terrestre, condamné au travail, aux souffrances, à la mort ; Notre-Seigneur, chargé des péchés du monde, quitte le ciel, se condamne aux souffrances et se fait obéissant jusqu'à la mort, pour sauver les hommes que la désobéissance d'Adam a perdus.

Abel figure le Messie victime de la haine des Juifs, ses frères ; Caïn, meurtrier d'Abel, est condamné à errer comme un vagabond sur la terre ; les Juifs, depuis qu'ils ont mis à mort Jésus-Christ, sont errants sur la terre, sans prêtres, sans rois, sans sacrifices.

Noé est la troisième figure du Messie. Seul il trouve grâce devant Dieu et bâtit une arche qui sauve du déluge les restes du genre humain ; Notre-Seigneur est seul digne de trouver grâce devant son Père ; il établit son Église, véritable arche de salut pour ceux qui y entrent, tandis que les autres hommes périssent éternellement. Plus les eaux du déluge montaient, plus aussi elles éle-

vaient l'arche vers le ciel; plus l'Église éprouve de tribulations, plus elle se perfectionne et s'élève à Dieu.

La suite de l'histoire nous fera connaître les autres figures du Messie, en même temps que les promesses qui l'annonçaient et qui devenaient de plus en plus précises, et les prophéties qui révélaient d'avance jusqu'aux moindres particularités de sa vie.

C'est ainsi que la pensée de Dieu nous conduira à travers les âges, et que son plan divin se découvrira à nous à mesure que nous avancerons dans l'histoire, jusqu'à ce que nous arrivions à la pleine lumière qui fera briller à nos yeux cette vérité que Dieu a tout fait pour son Christ.

CHAPITRE III

Dispersion des peuples après le déluge (2348 avant Jésus-Christ).

Lorsque Dieu eut châtié l'orgueil des hommes en confondant leur langage, ils furent obligés de se séparer, et les trois fils de Noé, emmenant avec eux leurs nombreux descendants, se dispersèrent sur la surface de la terre.

Japhet s'étendit dans le nord de l'Asie et en Europe ; de lui sont descendus les Celtes, les Allemands, les Arméniens, les Scythes, les Grecs, les Macédoniens, les Romains et les Thraces. Il peut être regardé comme le père de la race blanche, celtique et caucasique.

Cham alla s'établir en Afrique ; ses fils peuplèrent la partie occidentale de l'Asie et furent pères des Éthiopiens, des Égyptiens, des Sidoniens, des Phéniciens et des Carthaginois. Telle est l'origine de la race nègre et hottentote.

Sem, par ses fils, fut le père des peuples du centre et de la partie orientale de l'Asie, des Perses, des Assyriens, des Hébreux, des Syriens, des Lydiens, qui composent la race basanée et olivâtre.

Les Américains paraissent être une branche de cette famille ; quant aux Malais, on croit qu'ils sont un mélange des générations de Sem et de Cham.

A l'exception des Hébreux, on ne sait rien de certain sur les premiers peuples, et quand l'histoire commence pour eux, elle nous les montre déjà constitués en sociétés, soumis à des lois et à un gouvernement régulier.

A mesure que les hommes se multipliaient, les traditions s'altéraient et se perdaient. Déjà trois fois Dieu avait puni l'orgueil de l'homme, en le chassant du paradis terrestre, en le faisant périr dans les eaux du déluge et enfin par la dispersion après la confusion des langues, à Babel. Les descendants de Noé oublièrent tous ces châtimens, et, devenant encore plus méchants qu'avant le déluge, ils rendirent à la créature le culte dû à Dieu seul. L'idolâtrie se répondit d'abord parmi les fils de Cham; ceux de Japhet les imitèrent, puis les descendants de Sem; ceux-ci conservèrent plus longtemps le souvenir des grands événemens accomplis dans les lieux qu'ils habitaient.

Les hommes commencèrent par adorer les astres auxquels ils attribuaient directement les bienfaits de la lumière et de la chaleur, ils adorèrent ensuite le feu, les héros, c'est-à-dire les hommes qui s'étaient distingués par des actions éclatantes; enfin ils divinisèrent les plantes, les animaux, les vices les plus infâmes, les passions les plus dégradantes; alors, comme dit Bossuet, tout était dieu excepté Dieu lui-même.

348 avant

nes en con-
séparer, et
nombreux
de la terre.
n Europe;
, les Armé-
es Romains
père de la

plèrent la
éthiopiens,
et des Car-
hottentote.
a centre et
des Assy-
qui com-

e de cette
n mélange

de certain
commence
en socié-
gulier.

CHAPITRE IV

Le peuple de Dieu.

Pour opposer une barrière à l'idolâtrie et conserver la vérité parmi les hommes, Dieu se choisit un peuple. En ce temps-là, vivait à Ur, en Chaldée, un homme juste de la race de Sem. Le Seigneur lui apparut : « Sortez, lui dit-il, de votre patrie, et venez dans le pays que je vous montrerai : j'y multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel et les sables de la mer, et toutes les nations seront bénies en celui qui naîtra de vous. » L'appel ou la vocation d'Abraham eut lieu 1921 ans avant Jésus-Christ.

Abraham obéit et, avec Tharé son père, Sara sa femme, Loth son neveu, ses immenses troupeaux et ses serviteurs, il s'établit dans le pays de Chanaan, appelé depuis *Terre-Promise*, à cause de la promesse du Seigneur de le donner à sa postérité. Bientôt la plaine où ils avaient planté leurs tentes ne suffisant plus à la nourriture des troupeaux, Abraham et Loth se séparèrent; Loth se fixa à Sodome, ville très-corrompue, dans la vallée du Jourdain, tandis qu'Abraham resta au pays d'Hébron. Dans une guerre survenue entre le roi de Sodome et ceux des pays voisins, Loth et sa famille furent faits prisonniers par le roi des Élamites; aussitôt Abraham, à la tête de ses serviteurs armés, attaqua le vainqueur et délivra son neveu. A son retour, il fut béni par Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, qui, en action de grâces, offrit au Seigneur du pain et du vin.

Cependant Sara était stérile. Elle engagea Abraham à prendre pour épouse son esclave égyptienne, Agar, afin qu'il en eût une postérité. Comme les coutumes de l'Orient l'y autorisaient, il accepta la main d'Agar et en eut un fils nommé Ismaël. Mais ce n'était pas du fils de l'esclave que devait naître la nation promise au saint patriarche. Dieu lui apparut de nouveau, renouvela son alliance avec lui et lui, ordonna la circoncision comme la marque qui devait distinguer sa postérité.

Treize ans après, trois anges, sous la figure de jeunes hommes, se présentèrent à Abraham, qui s'empressa de leur offrir l'hospitalité. Quand ils eurent mangé, l'un d'eux annonça à Sara qu'elle aurait un fils dans l'année, et comme Sara sourit en doutant, il la reprit sévèrement et lui dit : « Y a-t-il quelque chose d'impossible au Seigneur ? »

Dieu fit alors connaître à Abraham ses projets de vengeance sur Sodome, Gomorrhe et trois autres villes dont les habitants avaient allumé sa colère par leurs crimes. Le saint patriarche demanda au Seigneur le pardon des coupables avec une touchante familiarité; Dieu le lui promit, s'il y avait seulement dix justes dans l'une de ces villes, mais ils ne s'y trouvèrent pas. Alors des anges avertirent Loth de la ruine de Sodome et le firent sortir en toute hâte avec sa famille. Aussitôt une pluie de feu et de soufre descendit sur Sodome, Gomorrhe, Adama, et Séboïm, et les réduisit en cendres. Le lac Asphaltite ou mer Morte couvre le pays occupé par ces villes criminelles. (1856 av. J. C.)

Cependant, selon la parole des anges, Sara, la même année, avait eu un fils appelé Isaac, et Ismaël le maltraitait. Sur la demande de Sara et un ordre de Dieu, Abraham renvoya Agar et son fils. Accompagnée de son enfant, elle erra longtemps dans la solitude de Ber-

sabée, jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses petites provisions, elle s'éloigna de lui pour ne pas le voir mourir. Un ange vint la consoler, et, après lui avoir annoncé les grandes destinées de son fils, il lui montra un puits, où elle put se désaltérer avec son enfant. Ismaël grandit dans le désert et fut le père des Arabes ou Sarrasins.

Dieu mit la foi de son serviteur Abraham à une rude épreuve : « Prenez, lui dit-il, votre fils Isaac et immolez-le-moi sur la montagne que je vous montrerai. » Abraham, sans hésiter, partit avec son fils chargé des apprêts du sacrifice. Comme ils gravissaient la montagne, le jeune homme lui dit : Mon père, voici le bois et le feu pour l'holocauste, mais où donc est la victime? — Dieu y pourvoira, mon fils, reprit Abraham. Lorsqu'ils furent arrivés, Isaac, instruit de l'ordre de Dieu, se laissa lier sur le bûcher sans murmurer, et son père levait le glaive pour le frapper quand un ange arrêta son bras et loua son obéissance. Abraham, apercevant au même moment un bélier embarrassé dans un buisson, l'immola à la place de son fils.

Sara mourut et Abraham l'ensevelit en face de la vallée de Mambré, au pays d'Hébron. Il résolut alors de marier Isaac. Confiant de riches présents à son serviteur Éliézer, il l'envoya en Mésopotamie, vers ses parents, pour qu'il en ramenât une femme à son fils. Éliézer partit donc avec une suite nombreuse et pria le Seigneur. Sur le soir de son arrivée il rencontra Rébecca, petite-fille de Nachor, frère d'Abraham, et Dieu lui fit connaître que c'était l'épouse qu'il destinait à Isaac. Éliézer lui offrit les présents dont il était chargé, et la demanda à ses parents pour son jeune maître, et l'ayant obtenue, il la ramena accompagnée de sa nourrice.

Abraham mourut âgé de 175 ans et fut enseveli à côté de Sara. Son nom est resté célèbre parmi ses descendants,

et sa foi lui a mérité le titre glorieux de *Père des croyants*.

Isaac épousa Rébecca et en eut deux fils jumeaux, Ésaü et Jacob ; le premier était roux et couvert de poils et devint un grand chasseur ; Jacob au contraire avait la peau douce et des mœurs paisibles, ce qui le faisait chérir particulièrement de sa mère. Un jour Ésaü, fatigué de la chasse, vendit à Jacob son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, sans songer à la bénédiction paternelle et aux promesses qui y étaient attachées. (1759 av. J. C.)

Isaac, devenu vieux et aveugle, appela Ésaü et lui dit : Apprêtez-moi de votre chasse, afin que je vous bénisse avant que je meure. Pendant qu'Ésaü était dehors, Rébecca, qui avait entendu cela, couvrit les mains de Jacob de la peau d'un chevreau qu'elle avait tué et apprêté au goût d'Isaac, et l'envoya présenter ce mets au vieillard. Celui-ci, trompé par cette ruse, bénit Jacob et lui accorda tous les avantages dus à l'aîné.

En apprenant ce qui venait de se passer, Ésaü entra dans une grande colère. Rébecca, effrayée de ses menaces, fit partir Jacob pour la Mésopotamie, chez Laban, son frère. Durant son voyage, Dieu le rassura par une vision et lui promit de lui être favorable. Arrivé chez son oncle, il le servit sept ans et épousa sa fille aînée Lia ; puis il le servit sept ans encore pour obtenir sa deuxième fille Rachel qu'il aimait.

Cependant Jacob retourna au pays de son père avec les grands biens qu'il avait amassés au service de Laban. Comme il redoutait la colère de son frère qui venait au-devant de lui en armes, Dieu, sous la figure d'un homme, lutta avec lui et lui laissa l'avantage ; mais au moment de le quitter, il lui toucha la cuisse et le rendit boiteux. Désormais, lui dit-il, on vous nommera Israël (fort contre Dieu), ne craignez donc pas votre frère Ésaü. En effet

Ésaü reçut Jacob en bon frère et l'embrassa en pleurant.

Jacob s'établit dans le pays de Chanaan, où Rachel expira en mettant au monde Benjamin. Vers le même temps mourut Isaac âgé de 180 ans : ses deux fils Ésaü et Jacob l'ensevelirent.

Joseph, un des douze fils de Jacob et le premier-né de Rachel, était plus aimé de son père ; cette préférence et le récit qu'il leur fit de songes qui présageaient sa future grandeur, excitèrent leur jalousie et leur haine. Un jour qu'ils avaient mené au loin paître leurs troupeaux, Jacob envoya Joseph pour avoir de leurs nouvelles ; dès qu'ils l'aperçurent ils se dirent : « Voici notre songeur, tuons-le et nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré. » À la persuasion de Ruben, l'aîné, ils se contentèrent de le jeter dans une citerne alors sans eau ; peu après ils le vendirent à des marchands ismaélites qui vinrent à passer se rendant en Égypte, puis ils envoyèrent à leur père la robe de Joseph teinte du sang d'un chevreau. En la reconnaissant, le saint vieillard s'écria : « C'est la robe de mon fils ; une bête cruelle a dévoré Joseph ! » Et il refusa toute consolation.

Joseph fut conduit en Égypte et vendu à Putiphar, officier de l'armée de Pharaon. Ses vertus lui gagnèrent la confiance de son maître qui le chargea de l'intendance de sa maison. La femme de Putiphar, n'ayant pu le séduire, l'accusa auprès de son mari, et Joseph fut jeté en prison. Là il expliqua les songes de deux officiers du roi ; trois jours après, ainsi qu'il le leur avait annoncé, l'un fut mis à mort, l'autre rétabli dans sa charge d'échanson.

Deux ans s'étant écoulés, Pharaon eut des songes dont il fut troublé : il vit sur les bords du Nil sept vaches grasses dévorées par sept autres fort maigres, sorties de ce fleuve ; il vit ensuite sept épis pleins de grains, et sept

autres desséchés qui dévorèrent les premiers. Personne ne pouvait lui expliquer ces songes ; alors l'échanson, se souvenant de Joseph, alla le chercher et le présenta au roi. Joseph lui annonça qu'il allait y avoir sept années d'abondance suivies de sept années de disette. Pharaon, charmé, le constitua son vice-roi afin qu'il portât remède aux maux qu'il avait prédits. A cet effet il lui mit au doigt son anneau, lui passa au cou un collier d'or et lui donna la seconde place dans son char, ordonnant à tous les Égyptiens de fléchir le genou devant lui.

Joseph profita des années d'abondance pour amasser dans les greniers du roi une immense quantité de froment ; aussi, quand vint la disette, il put soulager le peuple pressé par la famine, en lui vendant le blé qu'il avait recueilli. On venait en chercher de tous les pays voisins. Jacob, forcé par la nécessité, y envoya ses fils ; mais il retint auprès de lui Benjamin, le plus jeune. Joseph les reconnut lorsqu'ils se prosternèrent devant lui, et leur parla rudement, feignant de les prendre pour des espions. Ils cherchèrent à se justifier et lui promirent de ramener, comme preuve de la vérité de leurs paroles, le jeune frère qu'ils avaient laissé près de leur père. A cette condition Joseph leur fit remettre du blé et leur permit de partir, gardant toutefois Siméon, l'un d'eux, en otage jusqu'à leur retour.

Les frères de Joseph racontèrent à Jacob tout ce qui s'était passé. Le vieillard frémit en apprenant que le vice-roi d'Égypte réclamait Benjamin, et tous furent saisis d'effroi lorsqu'ils retrouvèrent dans leurs sacs l'argent avec lequel ils avaient payé le blé.

Cependant la famine augmentait chaque jour, et les provisions des fils de Jacob s'épuisèrent. Il leur dit donc : Retournez-en Égypte, et, puisqu'il le faut, emmenez Benjamin. Les frères de Joseph, chargés de présents pour

le ministre de Pharaon, et de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs, prirent le chemin de l'Égypte. Dès que le vice-roi connut leur arrivée, il les fit introduire, leur parla avec bonté, demanda des nouvelles de leur père et s'attendrit en voyant Benjamin. Après leur avoir rendu Siméon, Joseph ordonna qu'on leur servit à manger et, avec le blé, il fit mettre de nouveau l'argent dans leurs sacs et sa coupe d'or dans celui de Benjamin. A peine étaient-ils partis qu'on courut à leur poursuite, les accusant d'avoir volé la coupe du premier ministre. Sur leur prière on les fouilla, et la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin. A cette vue, ils furent consternés et retournèrent tous se jeter aux pieds du vice-roi, implorant la grâce de leur frère, s'offrant tous pour être punis à sa place.

Joseph ne pouvait plus contenir son émotion ; il fit retirer les étrangers et, laissant couler ses larmes, il s'écria : « Je suis Joseph, mon père vit-il encore ? » Ses frères épouvantés ne pouvaient lui répondre. Il les rassura et embrassa en pleurant Benjamin : « Ne craignez rien, leur dit-il, c'est pour votre bonheur que Dieu m'a placé ici. »

Pharaon, ayant appris cette nouvelle, se réjouit et fit dire aux frères de Joseph d'amener toute leur famille en Égypte ; il leur donna des présents pour Jacob et des chariots pour transporter ce qu'ils possédaient.

Jacob eut une grande joie en apprenant que Joseph vivait encore : *J'irai et je le verrai avant que je meure*, dit-il, et il partit avec ses fils et les fils de ses fils. Joseph alla à sa rencontre, l'embrassa avec tendresse, puis il le présenta à Pharaon, qui lui donna la terre de Gessen, la contrée la plus fertile du pays. Il y vécut dix-sept ans (1688 av. J. C.), et voyant sa fin approcher, il fit jurer à Joseph de transporter son corps dans la sépulture de ses pères,

bénit ses deux fils Manassé et Éphraïm, et annonça que de la famille de Juda naîtrait le Messie. Il laissait douze fils qui furent les pères des douze tribus d'Israël. Voici leurs noms : Ruben, Siméon, Lévi, Judas, Issachar, Zabulon, Dan, Nephtali, Gad, Azer, Joseph et Benjamin. Le nom de Joseph ne figure pas parmi ceux des tribus ; on trouve à la place deux demi-tribus, celle de Manassé et celle d'Éphraïm, les fils de Joseph. Joseph âgé de 110 ans, demanda à être enterré comme Jacob au pays de Chanaan, et après avoir annoncé à ses frères les miséricordes de Dieu, il expira tranquillement.

Vers le temps de la mort de Joseph, vivait dans l'Idumée un homme juste qui possédait de grands biens. Le démon, jaloux de sa prospérité et de sa vertu, obtint de Dieu la permission de l'éprouver. En peu de jours il lui fit perdre toutes ses richesses et fit périr tous ses enfants. Le saint patriarche, à cette nouvelle, adora le Seigneur en disant : « Dieu me les avait donnés, il me les a ôtés ; que son saint nom soit béni ! »

Satan, vaincu par la résignation de Job, sollicita de Dieu la permission de le frapper dans son corps ; l'ayant obtenue, il le couvrit d'un horrible ulcère et le réduisit à n'avoir d'autre couche qu'un tas de fumier hors de la ville. Sa femme le railla alors de sa piété et de sa résignation ; mais Job lui répondit : « Puisque nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas les maux ? »

Dieu récompensa son serviteur en doublant ses biens et en lui donnant autant d'enfants qu'il en avait perdu. Il eut une vieillesse heureuse et longue au milieu de ses fils et de ses petits-fils.

CHAPITRE V

Moïse (1572 avant Jésus-Christ).

Les enfants de Jacob ou Israël se multiplièrent extraordinairement et inspirèrent de la crainte aux Égyptiens. Le roi qui régnait alors, n'ayant pas connu Joseph, ignorait les services qu'il avait rendus à son peuple, et prit ombrage de ces étrangers dont la multitude couvrait toute une contrée de l'Égypte. Pour les opprimer, il les accabla de travaux pénibles ; ensuite il ordonna de jeter dans le Nil tous les enfants mâles des Hébreux.

Jacobed, femme de la tribu de Lévi, cacha pendant trois mois un fils qu'elle avait eu ; mais ne pouvant tenir plus longtemps la chose secrète, elle prit une corbeille de jong enduite de bitume, y mit le petit enfant et l'exposa parmi les roseaux, sur les bords du fleuve, laissant auprès sa fille Marie pour regarder ce qui adviendrait. La fille de Pharaon vint se baigner et trouva le petit enfant qui criait ; touchée de compassion, elle l'adopta. La jeune Marie lui offrit une nourrice, et lui amena sa mère sans que la princesse la connût. Jacobed nourrit donc l'enfant ; quand il fut en âge, elle lui fit connaître sa naissance, puis le rendit à la fille du roi qui l'adopta et le nomma Moïse, c'est-à-dire sauvé des eaux.

Moïse, élevé dans le palais de Pharaon, y fut instruit des sciences des Égyptiens ; mais il conservait dans son cœur l'amour de son peuple. Un jour il tua un Égyptien

qui maltraitait un Hébreu ; cette action ayant été découverte, il s'enfuit au pays de Madian où il épousa Séphora, la fille de Jéthro, prêtre de la race d'Abraham.

Pendant qu'il faisait paître les brebis de son beau-père, Dieu lui apparut sur la montagne d'Horeb, dans une flamme qui brûlait un buisson sans le consumer. « *Ote ta chaussure, lui dit le Seigneur, car la terre qui te porte est sainte.* » Il lui ordonna d'aller délivrer les Hébreux du joug des Égyptiens ; comme Moïse s'en excusait, Dieu lui donna pour coopérateur son frère Aaron qui était fort éloquent. Tous deux allèrent trouver Pharaon et lui ordonnèrent, au nom du Dieu d'Israël, de permettre aux Hébreux d'aller sacrifier au désert. Pharaon refusa, malgré les prodiges qu'ils firent sous ses yeux. Moïse, armé de la verge miraculeuse que le Seigneur lui avait donnée sur le mont Horeb, frappa successivement l'Égypte de dix fléaux qu'on a appelés les *dix plaies d'Égypte*. La terre fut, tour à tour, couverte d'épaisses ténèbres, d'insectes et d'animaux nuisibles ; les eaux furent changées en sang, les hommes attaqués d'ulcères, et des orages mêlés de grêles ravagèrent le pays.

A chacun de ces fléaux Pharaon semblait disposé à obéir ; mais bientôt, séduit par ses magiciens, il revenait à son endurcissement. Dieu dit enfin à son serviteur : « *Que chaque famille d'Israël, la nuit du 14^e jour de ce mois, m'immole un agneau sans tache, le mange avec des pains sans levain, et marque de son sang le haut de la porte de sa maison.* » Les Hébreux firent ce que le Seigneur avait ordonné, et cette même nuit, l'ange exterminateur frappa de mort tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le fils du roi jusqu'au fils de l'esclave, mais il épargna les maisons dont la porte était marquée du sang de l'agneau. Un grand cri s'éleva dans tout le

royaume, et Pharaon supplia Moïse de s'éloigner au plus tôt avec son peuple.

En mémoire de cet événement, les Israélites renouvelèrent chaque année le sacrifice de l'agneau avec les mêmes rites ; cette fête fut appelée la pâque, c'est-à-dire *passage*, et elle fut toujours la plus célèbre.

Cependant les Israélites étaient partis sous la conduite de Moïse et d'Aaron au nombre de 600,000 hommes, sans compter les femmes et les enfants, après avoir demeuré 430 ans en Égypte. Comme ils arrivaient sur le bord de la mer Rouge, ils virent venir à eux Pharaon et son armée qui les poursuivaient ; Moïse étendit la main sur la mer ; aussitôt les eaux se divisèrent et offrirent un large chemin aux Hébreux. Ceux-ci y entrèrent sans crainte ; les Égyptiens les suivirent. Mais aussitôt Moïse étendit une seconde fois la main, et les eaux, en se rejoignant, engloutirent Pharaon avec ses chars et ses cavaliers.

Les enfants d'Israël firent éclater leur reconnaissance par un cantique d'action de grâces, et poursuivirent leur marche à travers le désert qui les séparait du pays où le Seigneur les conduisait. Depuis leur départ, une colonne de nuée les précédait, les couvrant pendant le jour pour les défendre de l'ardeur du soleil, tandis que, la nuit, cette colonne était lumineuse pour leur montrer le chemin. Quand le pain leur manqua, Dieu leur envoya la manne qu'ils devaient recueillir chaque matin avant le lever du soleil. Elle ressemblait à la graine de coriandre et avait le goût de pure farine mêlée avec du miel. Tous les matins le sol en était couvert, excepté le jour du sabbat : la veille on en faisait double provision. C'est ainsi que les Israélites furent nourris pendant quarante ans.

Comme ils n'avaient point d'eau, Dieu dit à Moïse de

frapper le rocher avec sa verge, et aussitôt une source abondante en jaillit.

1491 av. J. C. — Trois mois après la sortie de l'Égypte, Dieu donna sa loi à son peuple sur le mont Sinai, au milieu du tonnerre, des éclairs et d'un appareil si terrible, que les Israélites glacés d'épouvante, prièrent Moïse de parler seul au Seigneur. Il monta donc sur la montagne qui paraissait en feu, et y resta quarante jours. Le peuple, ne le voyant pas revenir, se mit à murmurer, et se fit un veau d'or qu'il adora. A ce spectacle, Moïse entra dans une sainte colère, brisa les tables de la loi sur lesquelles Dieu avait écrit le décalogue, mit en poudre le veau d'or, et fit exterminer les coupables par ceux qui étaient restés fidèles : il périt ainsi 23,000 hommes.

Moïse retourna auprès du Seigneur, et en rapporta de nouvelles tables contenant les préceptes de Dieu à son peuple. Quand il revint, il avait des rayons de lumière sur le visage, et personne n'osait l'approcher. Moïse fit alors connaître aux Israélites les ordonnances du Seigneur, qui s'étendaient à tous les détails de la vie, puis il présida à la construction de l'*Arche d'alliance*, et du tabernacle où elle devait être renfermée, selon ce que Dieu lui avait ordonné. Dans l'*Arche d'alliance* Moïse déposa les tables de la loi, la verge d'Aaron et une mesure de manne. Il consacra ensuite Aaron *souverain pontife*, et destina toute la tribu de Lévi au service du Tabernacle. Depuis lors, l'*Arche d'alliance* fut portée à la tête du peuple comme signe de la protection du Seigneur. Ces bienfaits n'arrêtèrent pas les murmures des Israélites; plus d'une fois ils regrettèrent la terre d'Égypte, mais ils en étaient toujours punis sévèrement, et Dieu ne s'apaisait qu'à la prière de Moïse.

Quand ils furent près de la Terre-Promise, Moïse y envoya douze espions pour reconnaître le pays; à leur

retour ils en vantèrent la fertilité, ajoutant toutefois qu'il était habité par des hommes qu'on ne pourrait vaincre. A ces paroles le peuple éclata en murmures et voulait lapider Moïse; mais la gloire du Seigneur parut sur le tabernacle, sa voix se fit entendre et annonça que, de tous ceux qui étaient sortis de l'Égypte, Caleb et Josué, seuls restés fidèles, seraient seuls aussi la Terre-Promise, tandis que les autres mourraient dans le désert. Cette terrible menace ne rendit pas les enfants d'Israël plus dociles; pour les punir d'une nouvelle révolte, le Seigneur lança contre eux un feu dévorant qui en fit périr un grand nombre. Dans une autre occasion, des serpents venimeux portèrent la mort parmi le peuple; les coupables crièrent vers Dieu; alors Moïse, sur l'ordre du Seigneur, fit dresser dans le camp un serpent d'airain, dont la vue guérissait les blessés.

Plusieurs fois les Hébreux furent attaqués par les peuples dont ils traversaient le pays; Dieu combattait avec eux et leur assurait toujours la victoire. Vers la fin de leur long pèlerinage dans le désert, l'eau manqua de nouveau; Dieu dit à Moïse de frapper le rocher avec sa verge. Moïse douta, ainsi qu'Aaron, et frappa deux fois la pierre d'où l'eau jaillit à l'instant. Le Seigneur lui dit qu'à cause de ce manque de confiance, lui et Aaron ne verraient pas la terre qu'il allait donner à son peuple. Peu de temps après Aaron mourut en effet sur la montagne de Hor, et son fils Éléazar lui succéda comme pontife.

Le roi des Moabites, Balac, effrayé des victoires des Hébreux, voulut les faire maudire par le prophète Balaam; mais Dieu, après avoir repris Balaam par la bouche même de son ânesse, changea ses malédictions en bénédictions, et le prophète annonça la future grandeur d'Israël et la venue du Messie.

Averti de sa fin prochaine, Moïse rappela au peuple la loi du Seigneur, désigna Josué pour son successeur, puis monta sur le mont Nébo d'où il put contempler la Terre-Promise. Il mourut dans ce lieu, âgé de cent-vingt ans, et personne n'a connu le lieu où il a été enseveli.

« Moïse n'est pas moins admirable dans la législation qu'il établit que dans les prodiges qu'il opéra. Au temps où il a vécu, sa doctrine était un miracle dans l'ordre moral, comme son passage triomphant à travers la mer Rouge était un miracle dans l'ordre de la nature ; et c'est ainsi que la beauté de sa religion, de sa morale, de ses lois, se joint à l'éclat de ses œuvres merveilleuses, pour attester la divinité de sa mission. »

(DE FRAYSSINOUS.)

nt toutefois qu'il
pourrait vaincre.
mures et voulait
eur parut sur le
annonça que, de
Caleb et Josué,
si la Terre-Pro-
dans le désert.
enfants d'Israël
elle révolte, le
rant qui en fit
occasion, des ser-
le peuple ; les
sur l'ordre du
erpent d'airain,

nés par les peu-
combattait avec
Vers la fin de
au manqua de
rocher avec sa
appa deux fois
eigneur lui dit
i et Aaron ne
à son peuple.
et sur la mon-
ccéda comme

victoires des
prophète Ba-
par la bouche
ions en béné-
grandeur d'Is-

CHAPITRE VI

Les Juges.

Dieu promet à Josué d'être avec lui comme il avait été avec Moïse; alors le nouveau chef des Israélites résolut de passer le Jourdain pour attaquer la ville de Jéricho qu'il avait envoyé reconnaître. Aussitôt que l'Arche parut sur le bord du fleuve, les eaux se séparèrent et donnèrent un libre passage au peuple. Josué s'approcha de la ville; pendant six jours il en fit faire le tour par l'armée précédée de l'Arche, le septième, à un signal, les Israélites poussèrent un grand cri, et les murailles de Jéricho tombèrent. Dieu ordonna de passer au fil de l'épée tout ce qui était dans cette ville, depuis les hommes jusqu'aux animaux.

Les Gabaonites, peuple voisin, apprenant les victoires des Israélites, usèrent d'adresse pour surprendre l'alliance de Josué, ce qui leur attira la guerre avec les Amorrhéens. Josué reconnut alors leur fraude; il n'en fut pas moins fidèle à sa parole et marcha à leur secours. Un grand combat eut lieu près de Gabaon. Les Amorrhéens et leurs alliés prirent la fuite; mais comme le jour baissait, Josué ordonna au soleil de s'arrêter pour donner aux Hébreux le temps d'exterminer les fuyards. Le soleil obéit, et cette victoire assura au peuple de Dieu toute la partie méridionale du pays de Chanaan.

1405 av. J. C. — Josué acheva la conquête de la Terre-Promise où il ne resta que quelques peuplades ennemies,

que Dieu semblait tenir en réserve pour châtier son peuple quand il serait infidèle. Le pays conquis fut partagé entre les tribus d'Israël. Josué, sentant sa fin approcher, réunit le peuple pour lui rappeler l'obligation de servir le Seigneur; et après avoir gouverné pendant vingt-cinq années, il mourut âgé de cent dix ans.

On sait peu de chose des temps qui suivirent la mort de Josué. Les anciens de chaque tribu gouvernaient le peuple, et le Seigneur rendait ses oracles par la bouche du grand prêtre. Tant que les Israélites étaient fidèles à Dieu, il leur donnait toute puissance sur leurs ennemis; mais lorsqu'ils se livraient à l'idolâtrie, ils étaient opprimés par les peuples restés dans la terre de Chanaan. Aussitôt que le malheur les rappelait à leur devoir, Dieu écoutait leur repentir, et suscitait parmi eux un homme rempli de son esprit pour les délivrer. Ce sont ces libérateurs auxquels on a donné le nom de *juges*.

Les plus célèbres furent Othoniel, qui délivra les Israélites de la servitude du roi de Mésopotamie, Aod de celle du roi de Moab, et Samgar de celle des Philistins. De nouvelles infidélités du peuple de Dieu les firent livrer aux Chananéens; lorsqu'ils s'humilièrent, le Seigneur suscita la prophétesse Débora qui jugeait le peuple (1285 av. J. C.). Elle envoya Barac à la tête d'une armée contre Jabin, roi des Chananéens; Jabin fut battu, et Sisara, son général, tué par une femme pendant son sommeil.

Les Israélites étant retombés dans l'idolâtrie, Dieu les abandonna pendant sept ans aux Madianites et aux Amalécites; enfin touché de leurs gémissements, il ordonna à Gédéon de réunir une armée, et lui accorda les miracles qu'il demandait pour preuve de sa mission. Trente-deux mille hommes se présentèrent pour combattre; Gédéon en garda trois cents; et il remit à chaque soldat une trompette avec un pot de terre où était une lampe

allumée. Au milieu de la nuit, ils pénétrèrent dans le camp des Madianites, brisèrent les vases et sonnèrent de la trompette en criant : *L'épée de Dieu et de Gédéon !* Ce cri jeta une telle confusion parmi les ennemis que, dans leur trouble, ils s'entre-tuèrent. Gédéon extermina sans peine leur armée, et les Israélites furent délivrés.

1187 av. J. C. — Ce fut Jephté que Dieu choisit plus tard pour rendre la liberté aux Israélites opprimés par les Ammonites. Avant de combattre il fit vœu, s'il avait la victoire, d'offrir au Seigneur la première victime qui sortirait de sa maison à son retour. Jephté tailla en pièces les Ammonites ; mais comme il revenait plein de joie, il vit sa fille s'avancer vers lui pour le complimenter. Dans sa douleur, il lui déclara son vœu ; la généreuse enfant le pressa de l'accomplir. On croit qu'il se contenta de la consacrer au Seigneur par le vœu de virginité.

Les Israélites ayant de nouveau irrité le Seigneur, il les soumit aux Philistins pendant de longues années. A la fin Dieu accepta leur repentir, et leur donna un libérateur dans Samson, accordé aux prières de sa mère. Samson était doué d'une force prodigieuse ; dès sa jeunesse il devint la terreur des Philistins ; ceux-ci l'ayant insulté, il lâcha au milieu de leurs champs couverts de riches moissons, trois cents renards à la queue desquels il avait attaché des torches enflammées. Le dégât fut immense, et les Philistins exigèrent qu'on leur livrât Samson. Il se laissa lier et emmener par ses ennemis ; mais quand il fut dans leur camp, il brisa ses liens comme un fil, et, trouvant sous sa main une mâchoire d'âne, il tua mille Philistins. Il protégea ainsi vingt ans le peuple d'Israël.

Les Philistins, ayant appris qu'il était à Gaza, une de leurs villes, firent fermer les portes pour se saisir de lui ; mais Samson, instruit de leur dessein, se leva vers mi-

èrent dans le
sonnèrent de
de Gédéon ! Ce
anis que, dans
extermina sans
élevés.

u choisit plus
opprimés par
vœu, s'il avait
victime qui
ailla en pièces
ein de joie, il
menter. Dans
éreuse enfant
contenta de la
ité.

Seigneur, il
gues années.
ur donna un
rières de sa
ligieuse ; dès
ins ; ceux-ci
champs cou-
ts à la queue
ammées. Le
nt qu'on leur
par ses enne-
risa ses liens
ne mâchoire
nsi vingt ans

Gaza, une de
saisir de lui ;
va vers mi-

nuit, enleva les portes de Gaza, et les porta sur une montagne voisine. Une femme nommée Dalila et que Samson aimait, gagnée par une grosse somme d'argent, promit aux Philistins de leur découvrir le secret de sa force. Samson résista longtemps, mais enfin il lui avoua que sa force était dans sa chevelure. Dalila, pendant qu'il dormait, lui coupa les cheveux, puis le livra sans défense aux Philistins qui lui crevèrent les yeux, le chargèrent de chaînes et lui firent tourner la meule d'un moulin. Ses cheveux commençaient à repousser quand on le fit venir, un jour, dans une grande assemblée, pour amuser les Philistins ; on le plaça entre les deux colonnes qui soutenaient le temple où l'on était réuni. Alors il invoqua le Seigneur et s'écria : *Que je meure avec les Philistins !* saisissant en même temps les colonnes, il les ébranla si fortement que l'édifice tomba et le tua avec trois mille Philistins.

Après Samson, Héli, déjà souverain pontife, fut encore juge du peuple. Vers le même temps naquit Samuel, dû aux prières de sa mère Anne, qui, en reconnaissance, le consacra à Dieu pour le service du tabernacle. Héli avait deux fils dont la conduite irritait le Seigneur, sans que leur père eût le courage de les reprendre. Une nuit le jeune Samuel entendit une voix qui l'appelait ; il courut à Héli et lui dit : *Me voici. — Je ne vous ai point appelé, dit Héli ; allez et rendormez-vous.* La même chose se renouvela une seconde et une troisième fois. Alors Samuel, sur l'avis du grand prêtre, répondit : *« Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. »* Dieu lui dit : *Je vais châtier la maison d'Héli parce qu'il a été trop indulgent pour ses enfants.* Le matin le grand prêtre commande à Samuel de lui dire ce qu'il avait appris : *« Dieu est le Maître, répondit le pontife, que sa volonté s'accomplisse. »*

A peu de temps de là, les Philistins attaquèrent les Israélites ; ceux-ci furent vaincus, l'Arche, qu'ils avaient fait apporter dans leur camp pour les protéger, tomba aux mains des ennemis, et les deux fils d'Héli furent tués. A cette nouvelle le grand prêtre tomba de son siège et se tua. Les Philistins n'osèrent garder l'Arche ; ils la renvoyèrent au pays d'Israël, lui attribuant les maux dont ils étaient accablés depuis qu'ils s'en étaient emparés.

Samuël gouverna les Israélites avec douceur et sagesse ; mais étant devenu vieux, il établit ses enfants pour juger le peuple. Leur avarice les rendit injustes ; alors les Israélites vinrent lui demander un roi. Samuël consulta le Seigneur qui lui ordonna d'acquiescer à leur désir.

attaquèrent les
qu'ils avaient
protéger, tomba
élu furent tués.
de son siège et
l'Arche; ils la
vant les maux
en étaient em-

ouceur et sa-
s enfants pour
injustes; alors
Samuël con-
suescer à leur

CHAPITRE VII

Les rois.

Dieu envoya au prophète Samuël Saül qui était de la tribu de Benjamin et d'une beauté remarquable. Il cherchait les ânesses de son père, et s'adressa au prophète pour savoir où elles étaient. Dès qu'il parut le Seigneur dit à Samuël: « *Voilà l'homme qui régnera sur mon peuple.* » Le prophète prit donc Saül à part, versa de l'huile sur sa tête, le baisa et lui dit: « *Le Seigneur par cette onction vous sacre pour prince sur son héritage.* » Il le fit reconnaître roi par son peuple, dont la joie fut grande.

Saül marcha bientôt contre les Philistins qu'il battit; ils revinrent alors plus nombreux, et répandirent partout l'effroi. Samuël avait dit au roi de l'attendre pour le sacrifice avant le combat; voyant que le prophète tardait à venir, Saül offrit lui-même les victimes. Samuël à ce moment arriva, et lui annonça qu'en punition de son crime son règne ne durerait pas. Cette expédition n'en fut pas moins heureuse pour Israël.

Le prophète ordonna de la part de Dieu à Saül d'exterminer les Amalécites sans rien épargner, car ils avaient excité sa colère par leurs crimes. Au lieu d'exécuter les commandements du Seigneur, Saül, après avoir battu les ennemis, conserva ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux, dans les meubles et les habits des Amalécites et sauva leur roi Agag. Samuël vint lui

reprocher sa désobéissance, et lui déclara que Dieu l'abandonnait et lui enlevait la royauté ; puis, il alla à Bethléem où, mystérieusement inspiré, il répandit l'huile sainte sur la tête d'un jeune berger, nommé David, fils d'Isaï, de la tribu de Juda.

Depuis ce jour l'Esprit de Dieu quitta Saül, et fut remplacé par un malin esprit qui le jetait dans des accès de fureur. Comme la musique paraissait le calmer, on lui conseilla de faire venir David, fils d'Isaï, qui jouait merveilleusement de la harpe ; il y consentit, et bientôt il se l'attacha en qualité d'écuyer.

La guerre s'étant rallumée contre les Philistins, les deux armées se trouvaient en présence, quand un géant, nommé Goliath, vint défier les Israélites à un combat singulier. Saül promit de grandes récompenses et la main de sa fille à celui qui tuerait ce terrible ennemi, mais personne ne se présentait. David animé de l'Esprit de Dieu s'offrit pour combattre. Le roi voulait lui donner ses propres armes ; le jeune homme refusa, se contentant d'une fronde et d'un bâton. Goliath, en le voyant approcher, le méprisa : David, qui venait au nom du Seigneur, mit une pierre dans sa fronde et la lança avec tant de force qu'elle s'enfonça dans le front du Philistin qui tomba par terre. Il prit alors l'épée de Goliath, et lui coupa le tête. A cette vue les Philistins épouvantés s'enfuirent, tandis que le camp des Israélites retentissait d'acclamations en l'honneur de David. Depuis ce jour il fut uni de la plus étroite amitié avec Jonathas, un des fils de Saül.

Cependant Saül devint jaloux de David et il cherchait à le perdre, mais Dieu veillait sur lui. Averti par Jonathas, il prit la fuite pour échapper aux pièges qu'on lui tendait, et il fut rejoint par ses frères et par tous ceux qui avaient à se plaindre de Saül. Plusieurs fois Dieu sembla

lui livrer son ennemi, mais il respecta la vie de son persécuteur, qui fut forcé de l'admirer.

Les Philistins reprirent les armes; les Israélites marchèrent contre eux et les rencontrèrent près de Gelboé; Saül, saisi de crainte, au lieu de consulter le Seigneur, s'adressa à la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuël; ce prophète apparut pour annoncer à Saül sa mort et celle de ses fils. Le combat s'engagea; les Israélites furent mis en déroute, et Saül désespéré se tua en se jetant sur son épée. Trois de ses fils étaient tombés sous les coups des Philistins.

David pleura Jonathas qu'il aimait, et il fit mettre à mort un Amalécite qui se vantait d'avoir tué Saül. La tribu de Juda reconnut David pour roi, mais le reste de la nation s'attacha à Isboseth, fils de Saül, et il en résulta une guerre qui dura cinq ans, pendant laquelle le parti de David se fortifiait de plus en plus, tandis que celui de la maison de Saül s'affaiblissait chaque jour. A la fin Isboseth ayant été tué, tout Israël proclama David, et il fut sacré roi solennellement. Il avait alors trente ans.

David s'empara de Jérusalem et se bâtit une maison sur la forteresse de Sion. Il voulait y transporter l'Arche restée à Gabaa; mais dans le trajet, au milieu des chants et du son des instruments, comme elle penchait sur le char qui la portait, un lévite nommé Oza y porta la main pour la soutenir; à l'instant sa témérité fut frappée de mort. David effrayé craignit de la recevoir dans son palais, et la fit déposer dans la maison d'un vertueux Israélite nommé Obédédom. Les bénédictions qu'elle lui attira rassurèrent le roi; il reprit donc son premier projet, et fit transporter l'Arche avec une grande pompe dans le lieu qu'il lui avait destiné.

David acheva la soumission de tous les peuples du

midi de la Palestine, et, par ses conquêtes au nord et à l'est, son royaume s'étendit de l'Euphrate à la Méditerranée, de la Phénicie au golfe d'Arabie.

Toute cette gloire fut obscurcie par un grand crime : David, voulant épouser Bethsabée, fit périr, en le faisant exposer au plus fort du combat, Urie son mari et l'un de ses meilleurs officiers. A la voix du prophète Nathan il reconnut sa faute, s'humilia et se soumit au châtement du Seigneur. Son fils aîné, Amnon, fut tué par son frère Absalon ; ce jeune prince se révolta contre son père et vint lui présenter le combat. Le fils rebelle fut vaincu ; dans sa fuite, sa longue chevelure s'étant prise aux branches d'un chêne, il y resta suspendu. C'est là qu'il fut tué par Joab, malgré la recommandation de David d'épargner son fils. A la nouvelle de la mort d'Absalon, David s'écria : *« Mon fils Absalon, Absalon, mon fils, que ne puis-je donner ma vie pour la tienne ! »*

Après plusieurs guerres, David, devenu vieux, fit sacrer Salomon son fils par le grand prêtre Sadoc, afin qu'on le reconnût pour son successeur, et il annonça que c'était lui que Dieu avait choisi pour lui bâtir un temple. Peu avant d'expirer, il adressa à Salomon de sages conseils, puis il s'endormit avec ses pères et fut enseveli à Jérusalem. Son règne avait duré quarante ans.

1001 av. J. C. — Salomon prit aussitôt possession du royaume, malgré la révolte de son frère Adonias qui fut tué. Dieu lui apparut en songe et lui dit : *« Demande-moi ce que tu voudras et je te le donnerai. »* Le jeune roi répondit : *« Donnez-moi la sagesse et l'intelligence afin que je puisse juger dignement votre peuple. »* Le Seigneur lui accorda ce qu'il lui avait demandé, et il y ajouta la richesse et la gloire, de telle sorte que Salomon surpassa par sa magnificence tous ceux qui l'avaient précédé, en même temps que sa sagesse le faisait admirer

au loin. Sous son gouvernement, le peuple d'Israël était innombrable; il vivait dans l'abondance et la joie, et la ville de Jérusalem devint l'entrepôt d'un commerce actif et florissant. Alors ce prince résolut d'élever un temple au vrai Dieu sur le plan que lui en avait laissé David. D'immenses richesses, amassées dans ce but, furent employées à cette construction à laquelle plus de trois cent mille ouvriers travaillèrent pendant sept années. Quand tout fut terminé, Salomon en fit la dédicace avec une pompe digne de la sainteté et de la splendeur de ce temple; puis il y transporta l'arche d'alliance. Il se bâtit ensuite un palais et en fit construire un pour la reine où il prodigua l'or et les pierreries. Il fortifia Jérusalem, releva la ville de Gaza et fit bâtir Palmyre dans le désert.

Salomon composa un grand nombre d'ouvrages, entre autres plusieurs livres sacrés : les Proverbes, l'Écclésiaste et le Cantique des cantiques. Sa réputation se répandit en Orient; on accourait pour le voir et l'entendre, et les rois lui envoyaient des ambassadeurs et des présents. La reine de Saba vint elle-même le visiter pour lui proposer des questions difficiles. Salomon la satisfit pleinement; aussi, en le quittant, elle lui dit : *« Votre sagesse et vos ouvrages surpassent tout ce qu'en raconte la renommée. »* Ils firent échange de riches présents, et la reine s'en retourna dans son royaume.

Cependant Salomon étant devenu vieux, des femmes étrangères qu'il avait épousées corrompirent son cœur et il tomba dans l'idolâtrie. Le Seigneur irrité de ses prévarications lui dit : *« Puisque tu n'as point gardé mon alliance, je diviserai ton royaume et le donnerai à l'un de tes serviteurs. »*

Après avoir régné quarante ans sur Israël, Salomon mourut et fut enseveli avec David son père. Son fils Roboam lui succéda.

Les anciens de la nation vinrent le trouver pour le prier de diminuer les impôts devenus lourds à la fin du règne de Salomon. Le jeune prince, au lieu d'écouter les sages conseils des vieillards, prit ceux des jeunes gens, et répondit : « *Mon père vous a imposé un joug pesant, eh bien, moi, je l'aggraverai encore.* » Aussitôt le peuple se révolta, tua l'envoyé du roi venu pour apaiser la sédition, et proclama Jéroboam qui fut reconnu par dix tribus sous le nom de roi d'Israël, tandis que deux seulement, celles de Juda et de Benjamin, auxquelles la tribu de Lévi se joignit plus tard, restèrent fidèles à Roboam, et formèrent le royaume de Juda dont Jérusalem fut la capitale.

trouver pour le
urds à la fin du
eu d'écouter les
es jeunes gens,
un joug pesant,
ussitôt le peu-
pour apaiser la
econnu par dix
que deux seu-
auxquelles la
rent fidèles à
a dont Jérusa-

CHAPITRE VIII.

Avant de poursuivre l'histoire du peuple de Dieu réduit au petit royaume de Juda, après le schisme des dix tribus sous Jéroboam, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur sa constitution, et d'étudier sa vie intérieure manifestée par son culte, ses lois, sa littérature et ses arts. Tout chez les Hébreux porte un caractère particulier qu'on ne retrouve nulle part ; il n'y a pas au début de leur histoire cette confusion, ces guerres, cette incertitude qui marquent l'enfance des peuples ; ils n'ont pas d'âge héroïque, mais ils en ont un qu'on pourrait appeler miraculeux, pendant lequel la Divinité semble habiter visiblement au milieu d'eux. Cet âge commence à Abraham ; il est dans tout son éclat sous Moïse, et décroît dès que les Israélites sont établis dans la terre de Chanaan promise à leurs pères. Pendant cette longue période qui embrasse près de six siècles, Dieu gouverne directement son peuple. Il le choisit dans Abraham, le conduit en Égypte avec Jacob, le délivre du joug des Pharaons par les mains de Moïse auquel il donne sa loi, et l'introduit dans la Terre-Promise où il l'établit par les armes de Josué.

Pendant qu'autour d'eux les villes se fondent et que les empires s'établissent, les Hébreux gardent plus longtemps que les autres peuples des mœurs simples et pures, entretenues par la vie patriarcale. Abraham a la puissance d'un prince et il vit sous des tentes, ne possédant que des troupeaux ; Isaac et Jacob suivent son exemple.

Leurs fils continuent en Égypte la vie pastorale, jusqu'à ce que le Seigneur les conduise au désert au milieu de merveilles sans nombre. Alors paraît Moïse, auquel il semble avoir donné sa puissance pour en faire le législateur de la nation sainte; il converse familièrement avec lui, l'appelle sur le Sinaï et lui communique un rayon de sa gloire. Là, pendant que les Israélites s'abandonnent à l'idolâtrie au bas de la montagne, il trace à son serviteur le plan de son tabernacle, lui donne les lois qui doivent régir son peuple, et qu'on peut diviser en lois religieuses, en lois politiques et en lois civiles. « Lois saintes, justes, sages, prévoyantes, qui liaient la société des hommes entre eux par la sainte société de l'homme avec Dieu... Lois qui règlent si bien toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. » (BOSSUET.)

En descendant de la montagne, Moïse, au nom de Dieu, promulgua la loi qu'il venait de recevoir et qu'on appelle la *loi écrite*; elle développait la *loi naturelle* qui, jusqu'alors, avait réglé les rapports de l'homme avec Dieu, et qui devait durer jusqu'à la venue du Messie. Cette loi déterminait tout ce qui regardait le culte à un seul Dieu, les fêtes, dont les principales étaient le sabbat, la Pâque, la Pentecôte et celle des tabernacles qui durait sept jours, les sacrifices dans les moindres détails, la hiérarchie des prêtres qui comprenait trois ordres : le grand prêtre, les prêtres et les lévites. Les uns et les autres ne possédaient aucune terre, mais ils vivaient de la dime des autres tribus et des prémices de tous leurs animaux. La loi écrite figurait la *loi de grâce* qui devait l'emporter sur elle autant que la réalité l'emporte sur la figure; dans la première, les récompenses et les punitions étaient sensibles, extérieures, temporelles, pour frapper davantage les esprits encore grossiers des Israélites.

Après le culte, Moïse prescrit ce qui regarde la société. La plus parfaite égalité régnait entre tous les enfants d'Israël ; il n'y avait d'exception que pour les esclaves dont le sort ne ressemblait en rien à celui des esclaves des autres peuples. Ils étaient traités avec une sorte de fraternité, et après sept ans de servitude, ils avaient le droit de recouvrer leur liberté.

Pour maintenir entre les familles une certaine égalité de fortune, *la loi du jubilé* révoquait tous les cinquante ans la vente des terres, pour qu'elles revinssent de droit à leurs premiers possesseurs.

La justice était administrée par les prêtres, les lévites et les anciens choisis dans chaque tribu. Ils tenaient leurs audiences à la porte des villes où se réunissaient les Israélites. Le châtiment du coupable était déterminé d'après son crime ; il était ordinairement sévère et de nature à effrayer ceux qui auraient été tentés de l'imiter.

Tout citoyen était soldat ; ils avaient pour armes l'épée, l'arc, les dards et la lance. Les rois s'occupèrent beaucoup de leurs troupes, et disposèrent quelquefois de forces considérables.

L'agriculture était très en honneur chez les Israélites ; les premiers de la nation se faisaient gloire de conduire la charrue et de garder eux-mêmes leurs troupeaux. Ces mœurs simples disparurent sous les rois ; du temps de David on comptait déjà une foule d'artisans employés à des travaux de luxe, inutiles et frivoles.

La littérature des Hébreux est toute renfermée dans la Bible qui contient plus de vérités, de beautés, de richesses poétiques, que tous les livres ensemble. On y sent partout l'inspiration divine, aussi bien pour le fond que pour la forme.

La Bible, dans ses différentes parties, comprend l'*Histoire*, écrite, tantôt avec une admirable concision,

comme dans la Genèse, tantôt avec une grâce qui la change en poëme, comme dans le livre de Ruth; la *Philosophie*, renfermée dans les textes admirables des Proverbes, de l'Ecclésiaste et du livre de la Sagesse que n'ont point jamais surpassée les siècles suivants; la *Poésie* la plus douce, la plus sublime dans les cantiques du législateur des Hébreux, les Psaumes de David, le Cantique des cantiques de Salomon, et les plaintes de Job.

Les Hébreux étaient passionnés pour la musique qui faisait partie du culte. Ils avaient un grand nombre d'instruments à vent et des instruments à cordes. Quant aux autres arts, ils y étaient aussi très-habiles, si l'on en juge par la description du tabernacle construit dans le désert, et par celle du temple de Salomon qui passa, dans toute l'antiquité, pour l'une des merveilles du monde.

On ignore quelles étaient les sciences cultivées par les Hébreux; mais ce qu'on sait des traités composés par Salomon sur les plantes et les animaux, traités qui ont été perdus, fait croire qu'elles étaient fort étendues. La loi et la religion étaient le principal objet de leur étude.

L'éducation se faisait dans la famille; le père instruisait ses enfants, s'appliquant surtout à leur donner une parfaite connaissance de la loi et de la religion.

Mais on n'aurait qu'une idée superficielle du peuple hébreu si l'on s'arrêtait à son histoire, à ses lois, à ses usages, à son culte même. Choisi entre tous pour conserver le dépôt des traditions et la connaissance du vrai Dieu, il avait la mission spéciale de préparer la venue du Libérateur promis qui devait naître dans son sein; Dieu l'avait entouré de prescriptions minutieuses et multipliées pour qu'il restât distinct au milieu des autres nations, et qu'on pût facilement suivre la filiation du Messie tracée par les prophètes. La venue du Messie, telle était donc le but providentiel du peuple hébreu; et, à mesure que

nous avancerons, nous verrons les événements se serrer, se grouper autour de ce fait unique qui les éclaire et les explique.

Nous avons parlé de quelques personnages célèbres de l'ancienne loi destinés à figurer les traits du Libérateur promis à Adam. Depuis Noé, nous en rencontrons encore plusieurs.

Melchisedech est une des grandes figures du Messie : Il est le prêtre du Très-Haut et bénit Abraham; Jésus-Christ, le Prêtre par excellence, bénit l'Église au milieu des rudes combats dont elle sort toujours victorieuse. Melchisedech offre en sacrifice du pain et du vin ; Notre-Seigneur s'offre tous les jours en sacrifice sous la forme du pain et du vin.

Isaac, admirable figure du Libérateur, est au moment d'être immolé par son père, sur la même montagne où sera consommé le sacrifice sanglant de Jésus-Christ, victime de la colère de son Père céleste contre le péché qu'il a revêtu. Il porte lui-même le bois qui doit le consumer ; Jésus-Christ porte au Calvaire la croix sur laquelle il doit être attaché et mourir.

Joseph nous présente une figure du Messie dans la prédilection de son père et la haine de ses frères ; il est vendu comme Jésus-Christ, comme lui condamné pour des crimes qu'il n'a pas commis ; des humiliations le conduisent à la gloire et il est proclamé le sauveur de l'Égypte. Notre-Seigneur passe de la croix sur le trône de Dieu, et mérite à plus juste titre que Joseph d'être appelé le Sauveur du monde.

Moïse est une figure du Messie dans sa vie et ses actions. Il échappe comme lui, en naissant, à la rage d'un roi cruel, et délivre son peuple du joug ennemi. Jésus-Christ vient arracher les hommes à la servitude du démon. Moïse nourrit les Israélites de la manne ; Notre-

Seigneur nourrit les hommes de son corps, véritable pain vivant venu du ciel; Moïse donne aux enfants des Hébreux la loi écrite en attendant que Jésus-Christ, le vrai législateur, vienne la perfectionner par son Évangile, loi de grâce qui doit subsister jusqu'à la fin du monde.

Josué introduit le peuple de Dieu dans la Terre-Promise, et il est la figure de Jésus-Christ, qui seul a pu ouvrir à l'homme sauvé le paradis que le péché lui avait fermé.

Gédéon, choisi malgré sa faiblesse pour délivrer le peuple de Dieu, nous annonce Jésus-Christ, revêtu de notre faible nature, venant briser le joug du démon; les soldats du juge d'Israël n'ont point d'armes; ils ne portent qu'une trompette et un flambeau, figure sensible de la prédication, de la foi et de la charité qui ont converti le monde.

Samson est encore la figure du Messie dans sa naissance miraculeuse et sa force extraordinaire. Notre-Seigneur terrasse le monde païen plus terrible dans sa fureur qu'un jeune lion et, malgré les gardes, il brise les portes du tombeau. Livré traîtreusement à ses ennemis, Samson, par sa mort, délivre son peuple. Jésus-Christ, en mourant, renverse le temple du démon, c'est-à-dire l'idolâtrie.

David est tout à la fois l'ancêtre et la figure du Messie qu'il annonce dans ses sublimes psaumes. Il naît comme lui à Bethléem; seul il affronte le géant Goliath et en triomphe avec une fronde et un bâton; Jésus-Christ armé de sa Croix terrasse le démon. David coupable passe en pleurant le torrent de Cédron, que traverse plus tard Notre-Seigneur en commençant sa passion. Dans son humiliation, David est insulté par les amis de Saül, puis il revient triomphant pour être reconnu roi. Jésus-Christ

est insulté par les Juifs, mais après sa résurrection, il est proclamé Dieu dans le monde entier.

Si David a figuré les opprobres du Messie, son fils Salomon a figuré sa gloire; le bonheur dont jouirent les Israélites sous son règne représente faiblement celui qui attend les enfants de Dieu dans le ciel, et les hommages que Salomon reçoit des rois étrangers annoncent les adorations des nations idolâtres qui reconnurent Jésus-Christ.

La manne qui nourrit pendant quarante ans les Israélites dans le désert est la figure frappante de l'Eucharistie, nourriture de nos âmes dans le pèlerinage de cette vie.

Le serpent d'airain élevé dans le désert est l'image de Jésus-Christ sur la croix, guérissant, dans tous ceux qui le regardent avec amour, les blessures que le serpent infernal a faites à leurs âmes.

Aux figures qui signalaient le Libérateur attendu, Dieu joignait les promesses. Elles devenaient de plus en plus claires à mesure que le temps de leur réalisation approchait. Le Seigneur promet à Adam un Sauveur né de la femme, il dit à Abraham qu'il naîtra de sa race par Isaac; Jacob est désigné comme un des ancêtres du Messie de préférence à Esaü, et lui-même, en mourant, annonce à son fils Juda que c'est de lui et non de ses frères que doit sortir le Désiré des nations. Enfin, une dernière promesse est faite à David : le Messie sera son fils.

Comme si ces promesses et ces figures ne suffisaient pas pour faire reconnaître le Libérateur si impatiemment attendu, Dieu inspire les prophètes et déchire pour eux le voile de l'avenir; il le leur montre et leur commande de dire ce qu'ils ont vu.

Les prophètes étaient des hommes qui se consacraient à Dieu comme les religieux actuels, vivant en commu-

nauté dans la prière et la pénitence sous une règle austère. Ils travaillaient des mains et habitaient d'étroites cellules. Quand l'Esprit de Dieu les saisissait, ils annonçaient les volontés du Très-Haut et reprenaient les princes avec courage. L'histoire a conservé le nom d'un grand nombre d'entre eux, et nous aurons souvent occasion de citer ceux qui ont joué un rôle important auprès du peuple de Dieu et des tribus schismatiques.

La principale mission des prophètes a été d'annoncer le Messie, d'en faire connaître l'origine divine et éternelle, d'en esquisser la vie, et de décrire les détails les plus circonstanciés de sa passion. David et Salomon, quoique ne menant par la vie des prophètes, en ont mérité le titre, en racontant à l'avance la génération éternelle du Christ, ses humiliations et sa gloire.

C'est ainsi que Dieu, concentrant en quelque sorte toute son attention sur son Christ, se choisit un peuple, et le prépare pendant près de deux mille ans à recevoir celui qui sera le Sauveur du monde.

une règle aus-
sient d'étroites
sait, ils annon-
aient les princes
om d'un grand
avent occasion
tant auprès du
s.

été d'annoncer
divine et éter-
les détails les
l et Salomon,
es, en ont mé-
ation éternelle

que sorte toute
peuple, et le
recevoir celui

CHAPITRE IX

Egypte.

L'Égypte est bornée au nord par la mer Méditerranée, à l'est par la mer Rouge et l'isthme de Suez, au sud par l'Éthiopie et à l'ouest par des déserts arides, qui la séparent de la Lybie. Elle forme une vallée étroite, resserrée entre des montagnes, mais fertilisée par le Nil qui la traverse dans toute sa longueur, pour se jeter dans la Méditerranée par sept embouchures. Ce fleuve a des débordements réguliers qui suppléent aux pluies en Égypte; ses eaux déposent sur les terres qu'elles inondent un limon bienfaisant; et quand elles sont retirées, le pays se couvre d'abondantes moissons, qui offrent presque chaque mois une récolte particulière. Aussi l'Égypte était appelée autrefois le *grenier de Rome*.

On divisait l'Égypte en trois parties : la haute Égypte, de Syène à la ville de Chemmis, capitale Thèbes; l'Égypte du milieu ou *Heptanomide*, de Chemmis à Cercarusus, capitale Memphis; et la basse Égypte ou *Delta*, ainsi nommée de la lettre grecque Δ dont elle a la forme, entre la mer et les branches du Nil. Au midi de l'Égypte était l'Éthiopie, qui comprenait une partie de la Nubie et toute l'Abyssinie actuelle.

Au milieu des déserts arides dont l'Égypte est entourée, on rencontre quelquefois des oasis, îles de verdure perdues dans cet océan de sables. Des sources abondantes y entretiennent la fraîcheur et la fertilité.

On ne possède sur les premiers temps de l'Égypte

aucune notion certaine, et il est impossible de fixer sa chronologie obscurcie par la race sacerdotale, seule dépositaire de son histoire pendant plusieurs siècles.

Cette contrée paraît avoir été peuplée par des colonies venues de l'Éthiopie; elles se constituèrent en petits États indépendants ou *nomes*, et n'avaient entre elles de lien commun que la religion. Ainsi commencèrent *Thèbes*, *Éléphantine*, *Memphis* et toutes les villes qui devinrent si célèbres plus tard. Dans les premiers temps les prêtres furent les souverains absolus; c'était un gouvernement purement théocratique.

L'indépendance de ces petits États ne put durer longtemps : les plus puissants dominèrent et absorbèrent les autres. Thèbes et Memphis firent la loi aux villes qui les entouraient. Le fondateur de l'empire égyptien fut *Ménès*, dans lequel des auteurs veulent voir Misraïm, fils de Cham. On croit qu'il assainit l'Égypte en régularisant le cours du Nil.

De Ménès à Mœris les anciens historiens comptent plus de trois cents rois formant dix-sept dynasties, qui régnèrent simultanément sur les différents *nomes* indépendants. Sous la seizième dynastie se place l'invasion des Hycksos ou *rois pasteurs*, venus de l'Orient; ils gouvernèrent, dit-on, deux cent soixante ans le nord de l'Égypte. Les rois de Thèbes leur firent la guerre continuellement; *Touthmosis*, l'un d'eux, les expulsa, et commença la dix-septième dynastie. Ce succès lui donna une grande puissance, et ses successeurs réunirent tout le pays sous une même loi.

C'est vers ce temps que Joseph fut amené en Égypte. Ce que la Bible nous en raconte nous prouve que les Pharaons ou rois avaient un pouvoir absolu et une cour brillante, que l'agriculture était florissante, les sciences et les arts cultivés avec succès. Mœris, un de ces princes,

fit creuser le lac qui porte son nom ; il était destiné à corriger les inondations du Nil, soit en recevant ses eaux lorsqu'elles étaient trop abondantes, soit en y joignant les siennes lorsque celles du Nil étaient insuffisantes. Osymandias appartient à la dix-huitième dynastie. Il recueillit, sous le nom de *Trésor des remèdes de l'âme*, la première bibliothèque dont l'histoire fasse mention, et il se fit élever un tombeau d'une grande magnificence.

Aménophis III, un de ses successeurs, fut le plus violent persécuteur des Israélites établis à Gessen ; il les accabla de rudes travaux, et attira sur lui la colère de Dieu, qui le fit périr dans la mer Rouge où il poursuivait les Hébreux. Vers 1600 avant J. C., parut Sésostris, le plus célèbre des rois égyptiens. On n'est pourtant d'accord ni sur son nom ni sur l'époque précise où il vécut. On raconte que son père le fit élever avec tous les enfants nés le même jour que lui, et qu'il trouva dans ces compagnons d'enfance des capitaines habiles et dévoués, avec lesquels il entreprit de grandes conquêtes. Il subjuga l'Éthiopie, passa en Asie, pénétra dans l'Inde, dompta les Scythes et soumit la Colchide. De retour en Égypte il fit bâtir des villes, des temples et exécuter un grand nombre de travaux utiles.

Les six dynasties qui suivent celle de Sésostris présentent à peine quelques noms qui méritent d'être cités. L'histoire parle de Chéops et de Chéphrein, auxquels on attribue la construction des trois plus grandes pyramides, et de Sésac, qui pilla le temple de Jérusalem sous Roboam.

Après Sésac tout est confus dans l'histoire d'Égypte. Une violente lutte s'établit entre ce pays et l'Éthiopie, et l'on voit régner tantôt des rois égyptiens, tantôt des rois éthiopiens. Les étrangers furent enfin expulsés par les prêtres, qui placèrent sur le trône Séthos dont nous parlerons plus tard.

En terminant l'histoire des rois d'Égypte nous étudierons les mœurs, les coutumes, la religion, les arts et les sciences de ce peuple, qui passait pour le plus savant de l'antiquité.

te nous étudie-
n, les arts et les
e plus savant de

CHAPITRE X

Assyrie.

Tout est difficulté, contradiction, invraisemblance dans les commencements du premier empire d'Assyrie ; nous n'entrerons donc pas dans des détails incertains, et nous nous bornerons à citer rapidement les faits sur lesquels la plupart des historiens sont d'accord.

A peine la dispersion du genre humain était-elle consommée, que Nemrod, petit-fils de Cham, commença à se rendre redoutable. L'Écriture sainte l'appelle « *un puissant chasseur* ». Il s'empara de la terre de Sennaar où il fonda Babylone. Vers la même époque Assur, fils de Sem, jetait sur le Tigre les fondements d'une ville à laquelle Ninus, un de ses rois, a donné son nom.

Sous les successeurs de Nemrod l'idolâtrie s'introduisit à Babylone et y hâta la corruption des mœurs ; aussi les Arabes envahirent sans peine ce royaume énervé par la mollesse et les plaisirs. On croit qu'ils en restèrent maîtres deux cent vingt-cinq ans. Alors un roi de Ninive, Bélus, les ayant chassés, réunit les deux pays et forma le premier empire assyrien. Ninus, fils de Bélus, se rendit célèbre en Orient par ses expéditions militaires. Uni aux Arabes, il subjuga toutes les contrées qui s'étendent de l'Égypte à l'Inde et à la Bactriane. Après quelques années de repos qu'il employa à embellir et à fortifier Ninive, il reprit les armes ; arrêté par le siège de Bactres, capitale de la Bactriane, il désespérait de prendre cette

place, lorsque Sémiramis, femme d'un de ses officiers, lui indiqua un stratagème qui lui livra la ville. Ninus épousa Sémiramis et, à sa mort, il lui laissa le gouvernement de son royaume.

On ne sait ce qu'il faut croire des récits des anciens historiens sur Sémiramis, récits certainement embellis par l'imagination orientale. A les entendre, elle avait trois millions de soldats à la tête desquels eile poussa ses conquêtes jusqu'en Éthiopie et en Libye; du côté de l'Orient elle ne s'arrêta, disent-ils, que sur les bords de l'Indus. Sémiramis mit tous ses soins à embellir Babylone : des quais bordèrent l'Euphrate sur lequel elle fit un pont magnifique; par son ordre des palais s'élevèrent, la ville fut entourée de hautes et fortes murailles et l'on y construisit ces fameux jardins suspendus qui ont été mis au nombre des sept merveilles du monde. Ils consistaient en terrasses élevées les unes au-dessus des autres en amphithéâtres, au haut desquelles étaient des jardins magnifiques, arrosés par une rivière dont l'eau était amenée à grands frais.

Ninias, fils de Sémiramis, lui succéda après l'avoir privée de l'autorité et peut-être de la vie. Ce prince passa toute sa vie dans l'intérieur de son palais, au milieu des plaisirs les plus dissolus. Ses successeurs pendant près de mille ans, imitèrent sa nonchalance, et ce fut sous ces rois fainéants que Sésostris fit de si brillantes conquêtes en Orient. Cette longue période n'est pas connue : c'est à peine si l'on a conservé les noms des rois et la date de leurs règnes.

(759 av. J. C.) Le dernier de ces princes débauchés fut Sardanapale, dont l'ignominieuse corruption est passée en proverbe. Il se peignit lui-même dans l'épithaphe qu'il ordonna de mettre sur son tombeau :

Je n'ai fait que manger, boire et m'amuser bien,
Et n'ai jamais compté tout le reste pour rien.

Arbace, gouverneur de la Médie, une des provinces de l'empire, indigné de voir tant d'hommes obéir à *un pour-ceau*, comme il l'appelait, leva l'étendard de la révolte avec Bélésis de Babylone. Sardanapale résista avec courage pendant deux ans; mais quand il se vit perdu, il s'enferma dans Ninive, fit dresser un bûcher dans son palais et s'y précipita avec ses femmes et ses trésors. Ainsi finit le premier empire d'Assyrie.

De son démembrement se formèrent trois royaumes :

1° Celui de Babylone, où Bélésis fut nommé chef d'une sorte de république.

2° Celui de Ninive, qui eut pour roi Phul ou Sardanapale II.

3° Celui de Médie, qu'Arbace administra sans donner aucune forme régulière à son gouvernement.

Ce fut quelques années avant la chute de Sardanapale que Dieu envoya le prophète Jonas prêcher la pénitence aux Ninivites. La Bible nous raconte que Jonas, ayant refusé d'obéir à l'ordre de Dieu, s'enfuit à Tharsis. Le vaisseau qui le portait fut assailli par une violente tempête. Jonas dit alors aux matelots : c'est à cause de mon crime que cette tempête est venue fondre sur vous; jetez-moi donc à la mer, si vous voulez calmer les flots courroucés. Ils obéirent; mais un énorme poisson engloutit Jonas, et trois jours après le rejeta plein de vie sur le rivage. Devenu plus docile, le prophète se rendit à Ninive sur un nouvel ordre du Seigneur; lorsqu'il y fut entré il marcha pendant un jour criant : « *Encore quarante jours et Ninive sera détruite.* » Le roi et le peuple crurent à la parole de Jonas et firent pénitence, jeûnant et se couvrant la tête de cendre. Le Seigneur touché de leur repentir leur pardonna; de nouvelles infidélités ne tardèrent pas à provoquer sa colère et amenèrent la chute de Ninive.

Les Babyloniens avaient deux ordres de dieux : les astres et les héros divinisés. Le culte des astres ou *sabéisme* fut la première erreur qu'ils adoptèrent. Ils adoraient le soleil sous le nom de Bel ou Bélus, et la lune sous celui de Mylitta. Outre ces grandes divinités, ils reconnaissaient des génies protecteurs, et des génies méchants qu'il fallait se rendre favorables. Le culte qu'ils rendaient à tous ces faux dieux était d'une magnificence inouïe.

Les personnes les plus instruites formaient en Assyrie la classe *des Mages*. C'étaient les docteurs de la nation. Leurs fonctions et leurs droits étaient héréditaires ; cependant ils pouvaient admettre parmi eux des étrangers. Ils professaient une doctrine plus pure que le reste du peuple qui croupissait dans de monstrueuses erreurs. Les Mages étudiaient l'astronomie, mais cette science dégénéra entre leurs mains en astrologie.

Tout ce que l'on raconte des palais, des jardins suspendus, des murailles et des quais de Babylone atteste l'habileté des Assyriens en architecture. Leurs monuments étonnent plus par leurs proportions gigantesques que par la perfection des détails, l'élégance et la pureté du style.

Leur industrie consistait à tisser des étoffes d'or, à travailler les métaux, à fondre des figures d'airain, d'or, d'argent et à peindre sur la pierre. Leur commerce se faisait par le Tigre et l'Euphrate ; les villes importantes de l'Assyrie devinrent les entrepôts des produits ou des denrées qu'ils échangeaient avec les pays voisins.

Tout porte à croire que les Assyriens parvinrent à une civilisation très-avancée, quoique l'on en ignore l'époque. Cette civilisation païenne produisit la corruption qui amena la chute du premier empire.

De récentes découvertes ont jeté un grand jour sur les arts, les sciences et les monuments des Assyriens. On a reconnu l'emplacement où fut Ninive, qui ne le cédait en rien à Babylone pour la magnificence. Des fouilles ont mis au jour des palais, des bas-reliefs, des sculptures, des inscriptions, des statues de dieux, qui ont été apportés à Paris et placés au musée du Louvre, et la science en tirera sans doute de précieux documents pour l'histoire de ces temps reculés.

de dieux : les
astres ou sa-
èrent. Ils ado-
us, et la lune
vinités, ils re-
es génies mé-
e culte qu'ils
magnificence

ent en Assyrie
de la nation.
éditaires ; ce-
les étrangers.
e le reste du
uses erreurs.
e science dé-

jardins sus-
ylone atteste
s monuments
tesques que
a pureté du

ffes d'or, à
airain, d'or,
ommerce se
les impor-
s des pro-
ec les pays

arvinrent à.
en ignore
la corrup-

CHAPITRE XI

Asie Mineure.

L'Asie Mineure, cette presqu'île située à l'extrémité occidentale de l'Asie, que l'Hellespont ou détroit des Dardanelles sépare de l'Europe, présente un spectacle différent de celui des vastes États de ce continent.

Le nombre des peuplades d'origine diverse qui occupaient son territoire est presque incalculable ; il semblait que l'Europe et l'Asie eussent envoyé sur ce coin de terre des représentants de toutes leurs grandes familles. L'histoire de ces peuples a été anéantie par les révolutions ; nous nous contenterons donc d'indiquer leurs noms et les notions qui en ont été conservées.

Cappadoce. La Cappadoce, située entre l'Euphrate et l'Halys, s'étendait au nord jusqu'au Pont-Euxin (mer Noire), au sud jusqu'à la Syrie. Elle était habitée par une race blanche qui menait une vie nomade et exerçait la piraterie.

Paphlagonie. Ce pays, situé à l'ouest de l'Halys, n'est connu que par ses chevaux. La cavalerie paphlagonienne passait pour la meilleure de toute l'Asie.

Cilicie, Pamphylie, Lycie, Pisidie. A l'exception des Pisidiens, qui restèrent toujours indépendants et presque sauvages, les peuples du midi de l'Asie Mineure parvinrent à un certain degré de civilisation et eurent des villes opulentes.

Phrygie. Les Phrygiens étaient la plus ancienne na-

tion de l'Asie Mineure, mais on ignore leur histoire. Il paraît qu'ils dominèrent sur une grande partie de cette contrée à une époque très-reculée, car on parle de leur décadence au moment de la puissance des Lydiens.

Mysie. La Mysie, qui touchait au nord à la Lydie, ne forma jamais un État particulier; elle a été rendue célèbre par la guerre de Troie, et les Grecs en ont exagéré la puissance par orgueil national.

Lydie. A côté de la Mysie et des Troyens se trouvait la Lydie, bien plus digne de fixer l'attention par sa civilisation et son commerce. L'histoire parle de plusieurs dynasties qui régnèrent successivement sur la Lydie; mais ses récits sont mêlés de fables et n'acquièrent quelque certitude que vers le huitième siècle avant Jésus-Christ, sous Gygès. L'Asie Mineure compta plusieurs autres provinces inconnues à cette époque.

à l'extrémité
ou détroit des
e un spectacle
ntinent.

erse qui occu-
le; il semblait
e coin de terre
amilles. L'his-
s révolutions;
eurs noms et

l'Euphrate et
t-Euxin (mer
habitée par
e et exerçait

l'Halys, n'est
hlagonienne

l'exception
pendants et
Asie Mineure
n et curent

ncienne na-

CHAPITRE XII

Syrie, Phénicie.

La Syrie comprenait les pays situés entre l'Euphrate et la mer Méditerranée, l'Arabie et l'Asie Mineure. Elle renfermait une foule de villes isolées ayant des rois ou chefs soumis à celui de Damas. On ne connaît guère la Syrie que par ce que nous en dit la Bible en parlant des rapports fréquents des Hébreux et des Syriens. Son voisinage de la Phénicie et l'alliance intime de ces deux peuples, favorisèrent leur commerce, et Damas acquit des richesses immenses. Après Salomon, la puissance syrienne prit son essor; on vit des guerres continuelles entre les rois de Syrie et ceux de Judas et d'Israël, jusqu'à Razin, dernier roi de Damas. Téglat-Phalazar, roi d'Assyrie, le battit et s'empara de son royaume.

La Phénicie, resserrée entre la Judée, la Syrie et la Méditerranée, était couverte de villes riches et puissantes telles que Tripoli, Byblos, Béryte, Sidon et Tyr. Ces villes, qu'unissait une fédération politique, avaient chacune leur roi et leur gouvernement particulier. Peu à peu, comme en Syrie, la ville la plus importante par ses richesses et ses ressources militaires se plaça à la tête de la fédération. Sidon occupa longtemps cette place, Tyr ensuite la remplaça.

Les Phéniciens se rendirent célèbres par leur industrie et leur marine, au moyen de laquelle ils trafiquaient avec les peuples les plus éloignés. Salomon fit venir de Phé-

nicie des ouvriers habiles pour la construction du temple de Jérusalem.

La religion des Phéniciens était mêlée de rites cruels et impurs ; ils avaient adopté toutes les divinités des Syriens, mais ils rendaient un culte particulier à Melcarth, l'Hercule syrien des Grecs.

Ce qui donne la plus juste idée de la puissance des Phéniciens, c'est le nombre de leurs colonies. Ces marchands allaient demander à toutes les nations les richesses de leur sol et les produits de leur industrie. Pour faciliter leur commerce, ils fondaient, dans les pays qu'ils fréquentaient, des comptoirs qui devenaient bientôt des cités. Leurs colonies couvraient les côtes de l'Espagne, riches alors en or et en argent, celles de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne et des îles de la Méditerranée.

La science des Phéniciens dans l'art de la navigation, les fit charger par Néchao, roi d'Égypte, d'effectuer le tour de l'Afrique, ce qui passa alors pour une chose incroyable.

De toutes les colonies des Phéniciens, Carthage était la plus importante ; l'histoire, la tradition et la fable se mêlent dans le récit de la fondation de cette ville. Voici ce qui ressort de leurs différentes versions : Didon, pour fuir la cruauté de son frère Pygmalion, roi de Tyr et le meurtrier de son épouse Sichée, s'embarqua avec ses serviteurs, et aborda au nord de l'Afrique où elle fonda Carthage, 800 ans av. J. C. Cette princesse ayant refusé la main de Iarbas, roi des Gétules (Afrique), et craignant sa vengeance, se fit élever un bûcher, y monta et s'y poignarda.

Carthage resta liée quelque temps à la métropole phénicienne, ce qui fut sans doute le principe de son rapide développement ; elle s'en détacha insensiblement, pour devenir elle-même le centre d'une puissante fédération

composée des villes qu'elle avait fondées. Les plus renommées de ces villes étaient Vacca, Bulla, Sicca, Zama.

Les Carthaginois, pour protéger leur commerce et défendre leur territoire, entretenaient de grosses flottes et des armées considérables composées de mercenaires recrutés parmi toutes les nations.

Leur religion ressemblait à celle des Phéniciens. Moloch ou Melcarth était l'objet d'un culte cruel : on lui immolait des victimes humaines, et principalement des enfants; Astarté ou Mylitta, déesse de la lune, y était honorée par des rites infâmes et licencieux. ?

Le gouvernement était confié à deux magistrats appelés *suffètes*, qui présidaient le sénat composé des plus riches citoyens; ils étaient choisis parmi les premières familles de l'État.

Carthage devint bientôt une ville importante par son étendue et ses richesses.

es. Les plus re-
a, Bulla, Sicca,

commerce et dé-
grosses flottes et
mercenaires re-

es Phéniciens.
e cruel : on lui
également des
ne, y était ho-

gistrats appe-
posé des plus
les premières

tante par son

CHAPITRE XIII

Grèce.

La Grèce proprement dite est une presqu'île située entre l'Asie Mineure et l'Italie, et qui se rattache à l'Europe par la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie. Elle est entrecoupée de golfes qui la divisent en deux parties distinctes unies par l'isthme de Corinthe, le Péloponèse au sud et la Grèce continentale au nord. La Grèce continentale, depuis le mont Olympe jusqu'à la chaîne de l'OËta et du Pinde, comprenait l'Épire à l'est, la Thessalie à l'ouest. Plus au sud on trouvait, de l'ouest à l'est, l'Acarmanie, l'Étolie, les deux Locrides, la Phocide, la Doride, la Béotie, la Mégaride et l'Attique.

Le Péloponèse n'était pas moins divisé ; au-dessous de Corinthe étaient l'Argolide et la Laconie à l'orient ; l'Achaïe, l'Élide et la Messénie à l'occident, et l'Arcadie au centre.

Autour de la Grèce se groupaient une foule d'îles dont voici les principales : dans la mer Ionienne : Coreyre, Leucadie, Céphalonie, Ithaque, Zacinthe et Cythère ; dans la mer Égée : Égine, Salamine, Eubée, Imbros, Samotrace et Lemnos ; au sud : les Cyclades et les Sporades, enfin Crète et Chypre plus éloignées.

(2000 av. J. C.) La Grèce fut primitivement habitée par les Pélagés ; ils descendaient de Japhet par Inachus, que la tradition nous montre passant dans le Péloponèse et s'établissant à Argos. Ses fils se fixèrent en Thessalie. On

ne connaît rien de l'histoire, des mœurs, ni de la religion des Pélasges. C'est à eux qu'on fait remonter ces constructions extraordinaires connues sous le nom de *murailles cyclopéennes* ; on en voit encore des restes.

Vers 1600 avant J. C., une tribu guerrière descendant de Japhet comme les Pélasges, sortit des montagnes de la Thessalie et se répandit dans la Grèce. On ignore les événements de la longue guerre qui fit succéder à peu près partout la domination des Hellènes à celle des Pélasges.

Les Hellènes reconnaissaient pour père Deucalion, dont le fils Hellen, par ses fils *Dorus, Xuthus et Eolus*, est regardé comme la tige des divers peuples de la Grèce : *Dorus des Doriens* ; *Xuthus des Achéens et des Ioniens* ; *Eolus des Éoliens*.

Indépendamment de ces anciens habitants, plusieurs colonies vinrent plus tard de l'Égypte, de la Phénicie, et de la Mysie, s'établir dans la Grèce.

Vers 1550 avant J. C., l'Égyptien *Cécrops* amena une colonie dans l'Attique, où il fonda douze bourgs qui formèrent Athènes. On lui attribue aussi l'établissement de l'*Aréopage*, tribunal célèbre par son impartialité. Il tirait son nom d'une colline voisine de la citadelle consacrée au dieu Mars (Arès). Cinquante ans après il fut suivi par *Danaüs* venu d'Égypte à Argos. Sous son règne une inondation, connue dans l'histoire sous le nom de *déluge de Deucalion*, ravagea tout le pays. *Cadmus*, quelques années auparavant, conduisit en Béotie une colonie de Phéniciens et bâtit la Cadmée. Enfin *Pélops* vint de Mysie à Argos 1400 ans avant J. C. et chassa les Héraclides, descendants d'Hercule, qui avait régné sur ces contrées. Un des fils de Pélops, Atrée, fut le père des Atrides, célèbres par leurs cruautés et leurs malheurs. Du mélange de toutes ces races, de

leurs mœurs, de leurs usages et de leur religion, se forma le peuple grec qui joua un rôle si important dans l'histoire, et eut une si grande influence sur toutes les nations avec lesquelles il entra en relation.

Au midi de la Grèce était l'*île de Crète*. Elle devint célèbre, dès le quinzième siècle, par son roi Minos. Ce prince donna des lois si sages à son peuple, que la mythologie en a fait un juge aux enfers. Les Crétois avaient sans doute la même origine que les Grecs, comme ils avaient la même religion.

Leur gouvernement était monarchique ; mais lorsque Idoménée, petit-fils de Minos, au retour de la guerre de Troie, immola son fils pour accomplir un vœu imprudent, les Crétois le chassèrent, et les villes se gouvernèrent elles-mêmes.

CHAPITRE XIV

Temps héroïques.

Après la dispersion des Pélasges et l'établissement des Hellènes, vers 1600 avant J. C., une ère nouvelle commence pour la Grèce, livrée désormais à des peuplades belliqueuses.

Les siècles héroïques offrent chez toutes les nations des caractères analogues. Les événements y sont embellis, dénaturés par l'imagination, de telle sorte qu'il devient impossible de débarrasser la vérité de la fable. En Grèce, plus qu'ailleurs, on rencontre cette difficulté, et l'on doit renoncer à trouver la ligne qui sépare la mythologie de l'histoire. Nous nous contenterons donc d'indiquer sommairement les cinq grands faits qui remplissent l'époque héroïque de la Grèce, renvoyant à la mythologie pour l'étude détaillée de ces fabuleuses expéditions.

Le voyage des Argonautes, 1300 avant J. C., fut une expédition maritime dirigée par Jason, fils du roi de Thessalie, pour s'emparer des trésors d'Aétès, roi de Colchide (Asie), et venger ainsi Phryxus, prince de Béotie, qu'Aétès avait fait mourir. On prétend que les Grecs rapportèrent de cette expédition le faisan, oiseau qui vivait sur les bords du Phase.

Les exploits d'Hercule et ceux de Thésée, roi d'Athènes, eurent lieu à la même époque. Ils avaient pour but de purger la Grèce des brigands et des monstres qui la dévas-

taient. Les poètes ont rendu célèbres surtout les premiers sous le nom des *douze travaux d'Hercule*. On attribue à Thésée la réunion des douze bourgs que l'Égyptien Cécrops avait fondés dans l'Attique ; il en fit une seule ville sous le nom d'*Athènes*.

La guerre des sept chefs alliés contre Thèbes, qu'on place dans le douzième ou treizième siècle avant Jésus-Christ, fut occasionnée par les malheurs d'OEdipe, roi de Thèbes. Ses deux fils, Étéocle et Polynice, l'ayant chassé de ses États, convinrent de régner alternativement, puis se disputèrent le trône. Sept princes vinrent soutenir Polynice à la tête d'une armée nombreuse. Cette guerre dura plusieurs années, et fut fatale à tous ceux qui l'avaient entreprise ; la famille d'OEdipe disparut.

La guerre de Troie, dans le douzième siècle avant Jésus-Christ, fut le plus grand fait des temps héroïques. Pâris, fils de Priam, roi de Troie, ville de la Mysie, ayant enlevé Hélène, épouse de Ménélas, roi de Sparte (Péloponèse), toute la Grèce se leva pour venger cette injure. Du côté des Grecs on remarquait : Nestor, roi de Pylos, Achille, roi de Thessalie et son ami Patrocle, Ulysse, roi d'Ithaque, Idoménée, petit fils de Minos, roi de Crète, et Agamemnon, roi de Mycène. Du côté des Troyens : Priam, roi de Troie, Hector son fils et Énée, fils d'Anchise, prince troyen et gendre de Priam.

La ville de Troie fut prise par les Grecs après un siège de dix ans et livrée aux flammes. Rien n'égalait les malheurs de la famille de Priam, si ce n'est ceux qui assaillirent les vainqueurs mêmes.

Homère, le plus ancien poète grec, a rendu à jamais célèbre la guerre de Troie par les deux admirables poèmes qu'il a composés, l'*Iliade* et l'*Odyssée* : le premier a pour objet la guerre de Troie ; le second, le voyage d'Ulysse pour retourner à Ithaque.

Homère vivait dans le dixième siècle avant Jésus-Christ. On lui attribue quelques autres poésies moins importantes et inutiles à sa réputation. Sa vie et le lieu même de sa naissance sont inconnus; huit villes se sont disputé la gloire de l'avoir vu naître.

On prétend que les poèmes d'Homère, composés avant l'invention de l'écriture, furent d'abord conservés dans la mémoire des hommes et chantés par les *rhapsodes*, sortes de bardes qui parcouraient la Grèce. Ils furent plus tard recueillis et mis dans l'ordre où nous les avons.

Hésiode, poète didactique grec, était de Béotie; on ne sait rien de certain de sa vie; quelques-uns le font contemporain d'Homère. Le seul poème certain qu'on ait conservé de lui a pour titre : *Les travaux et les jours*; il y peint admirablement la nature et la fait aimer.

La guerre de Troie avait rapproché quelque temps les tribus helléniques, mais cette union ne dura pas; les divers États s'isolèrent comme par le passé, et des guerres, des révolutions intérieures sans intérêt, occupent toute la période qui suit cette grande expédition. Le fait le plus remarquable est le retour des Héraclides, qui avaient été chassés du Péloponèse plus d'un siècle auparavant par Pélops, venu de Mysie à la tête d'une colonie.

Les Héraclides, maîtres du Péloponèse, le partagèrent entre trois de leurs principaux chefs : Aristodème eut la Laconie, Thémène l'Argolide et Cresphonte la Messénie. A la mort d'Aristodème, ses deux fils, Eurysthène et Proclès, régnèrent ensemble sur la Laconie, et dès lors Sparte continua à être gouvernée par deux rois descendants de ce prince.

Les Pélopidés qui ne purent pas s'expatrier pour échapper au joug des Héraclides, furent réduits en es-

clavage : telle est l'origine des *Ilotes*. On rapporte aussi à la même époque l'abolition de la royauté à Athènes, sous Codrus, qui se dévoua à la mort pour donner la victoire à sa patrie. Elle fut remplacée par l'archontat, magistrature qui fut d'abord à vie et héréditaire.

le avant Jésus-
poésies moins
Sa vie et le lieu
nit villes se sont

composés avant
conservés dans
r les *rapsodes*,
èce. Ils furent
e où nous les

de Béotie ; on
quelques-uns le
poème certain
travaux et les
t la fait aimer.
quelque temps
ne dura pas ;
passé, et des
intérêt, occu-
e expédition.
s Héraclides,
s d'un siècle
a tête d'une

le partagè-
Aristodème
esphonte la
r fils, Eurys-
Laonie, et
ar deux rois

atrier pour
luits en es-

CHAPITRE XV

Religion, mœurs et coutumes des Grecs.

Les Pélasges croyaient primitivement à un Dieu suprême ; mais ils tombèrent dans l'idolâtrie lorsque les Hellènes et les diverses colonies dont nous avons parlé apportèrent leurs divinités ; du mélange de leurs cultes résulta ce polythéisme grec que la littérature nous a transmis, et qui n'est qu'un tissu d'absurdités. Le caractère spécial que les Grecs donnèrent à leur idolâtrie, fut de représenter la divinité sous des formes humaines et non sous celles des animaux, comme en Égypte et ailleurs ; ils attribuèrent également à leurs dieux les vices et les passions des hommes.

Il serait trop long de faire connaître tous les dieux des Grecs, qu'ils divisaient en divinités du premier ordre et du second ordre, et en héros ou demi-dieux.

Tous ces dieux avaient des prêtres et un culte particulier. A plusieurs on offrait des sacrifices humains ; à la plupart on se contentait d'immoler des animaux. Les prêtres de certains dieux, ceux de Jupiter à Dodone, ceux d'Apollon à Delphes, rendaient des oracles et prédisaient l'avenir. En général, le sens vague de ces oracles inspirés par le démon, pouvait s'appliquer après coup à l'événement.

Dans quelques localités, certaines vérités et d'antiques traditions étaient conservées et communiquées, sous le nom de *Mystères*, à quelques initiés, comme à Éleusis ;

ces initiations devinrent plus tard l'occasion d'une affreuse démoralisation.

Les fêtes, les jeux et les combats faisaient partie du culte chez les Grecs. Chaque divinité avait ses fêtes particulières ; les plus célèbres étaient : les *Thesmophories* en l'honneur de Cérès ; les *Panathénées* en l'honneur de Minerve ; les *Éleusines* en l'honneur de Cérès et de Proserpine.

Les jeux les plus fréquentés des Grecs étaient les *jeux Olympiques*, institués par Héracle ; on les célébrait tous les quatre ans, à Olympie, ville d'Élide (Péloponèse), en l'honneur de Jupiter ; ils devinrent si fameux vers 776 avant J. C., que les Grecs adoptèrent cette année pour le commencement de leur ère, appelée ère des *Olympiades* ; une olympiade était un intervalle de quatre ans. La première qui sert de point de départ était la vingt-huitième. C'est à cette date, 776 avant J. C., que leur histoire devient moins incertaine.

Après les jeux Olympiques, il y avait les *jeux Néméens* en l'honneur d'Hercule ; les *jeux Isthmiques* ou de Corinthe en l'honneur de Melcarth, l'Hercule phénicien, et les jeux Pythiques ou de Delphes, qui furent longtemps un concours de poésie et de musique en l'honneur d'Apollon.

La plupart de ces jeux n'étaient que des combats où triomphaient l'adresse et la force. Ceux qui concouraient s'appelaient *athlètes* ; ils se préparaient à ce rude métier par une vie dure et un régime sévère. Il y avait sept exercices différents : la course à pied, la course des chevaux, la course des chars, le saut, le pugilat ou combat à coups de poing, le jeu du disque et la lutte corps à corps. Le vainqueur aux jeux Olympiques, ne recevait qu'une couronne de feuillage, mais il rentrait dans sa ville natale par une brèche faite à la muraille ;

le reste de sa vie il était nourri aux dépens du public ; les poètes chantaient ses louanges, et plus d'une fois on lui éleva des statues. Les rois briguaient souvent l'honneur de concourir dans les jeux de la Grèce.

On trouve chez les Grecs, à une époque fort reculée, le *conseil des Amphictyons*. C'était une assemblée des députés des principales nations de la Grèce venus avec plein pouvoir de juger et de décider des grands intérêts du pays. Ils se réunissaient à *Delphes*, ville de la Phocide, ou à *Anthéla*, bourg de la Thessalie.

La Grèce n'a point eu d'époque *théocratique* ; jamais les prêtres grecs ne furent investis d'aucun pouvoir politique.

CHRONOLOGIE DES TEMPS INCERTAINS.

- 4004 av. J. C. — Création du monde.
 2318 av. J. C. — Déluge universel.
 1921 av. J. C. — Vocation d'Abraham.
 1491 av. J. C. — Moïse délivre les Israélites de la servitude d'Égypte. Dieu lui donne sa loi sur le mont Sinaï. La *Loi écrite* précède la *Loi naturelle* et précède la *Loi de grâce* ou l'Évangile.
 1445 av. J. C. — Josué introduit les Israélites dans la Terre promise.
 1267 av. J. C. — Fondation du premier empire des Assyriens.
 1184 av. J. C. — Ruine de Troie par les Grecs.
 1005 av. J. C. — Dédicace du temple de Salomon à Jérusalem.
 975 av. J. C. — Schisme des dix tribus : Séparation du royaume de Juda de celui d'Israël.
 860 av. J. C. — Fondation de Carthage par les Phéniciens, conduits par Didon.
 776 av. J. C. — Première olympiade ou ère des Grecs.

On rapporte à ces temps incertains plusieurs découvertes intéressantes ; mais comme il est impossible de leur assigner des dates précises, nous nous contenterons

de les citer dans l'ordre où elles paraissent avoir été faites.

La bière, inventée par les Égyptiens. — L'art de faire les vases de terre et le verre, inventé par les Tyriens. — Cadmus porte l'écriture en Grèce. — La flûte est inventée par les Phrygiens, les trompettes par les Toscans, la lyre par Linus. — Premières bibliothèques en Égypte. — La scie, la hache, le vilebrequin, les mâts et les voiles des vaisseaux sont inventés par l'Athénien Dédale. — L'art des parfums par les Ioniens. — Le niveau, l'équerre par Théodore de Samos.

OBSERVATION IMPORTANTE.

Maintenant que nous sommes arrivés aux *Temps vrais* ou *historiques*, nous suivrons l'histoire de chaque peuple, siècle par siècle parallèlement avec celle des autres nations contemporaines, mais d'une manière distincte et séparée. Nous allons en conséquence, en commençant par les Juifs, reprendre l'histoire des peuples dont nous avons déjà parlé.

TEMPS HISTORIQUES

VIII^e ET VII^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Le schisme des dix tribus révoltées contre Roboam précède cette période qui nous offre le spectacle continuel de l'infidélité des Juifs et des crimes des Israélites.

Sur les ruines du premier empire des Assyriens trois royaumes s'élèvent, et leur mission, prédite par le prophète Daniel, s'accomplit à la lettre. Le royaume de Ninive détruit le royaume d'Israël schismatique; celui de Babylone est chargé de châtier les Juifs infidèles; tandis que les Perses se préparent à exercer les miséricordes de Dieu envers son peuple repentant. La Grèce s'organise et Rome commence.

Royaume de Juda ou les Juifs.

Roboam, humilié par la perte des dix tribus, se montra d'abord fidèle au Seigneur; mais se voyant affermi sur le trône, il laissa le culte des idoles s'introduire dans son royaume. Dieu le punit par Sésac, roi d'Égypte, qui prit Jérusalem, la saccagea et se retira emportant les trésors du temple et du palais du roi. Le règne de Roboam dura sept ans et fut rempli par des guerres avec Jéroboam, roi d'Israël.

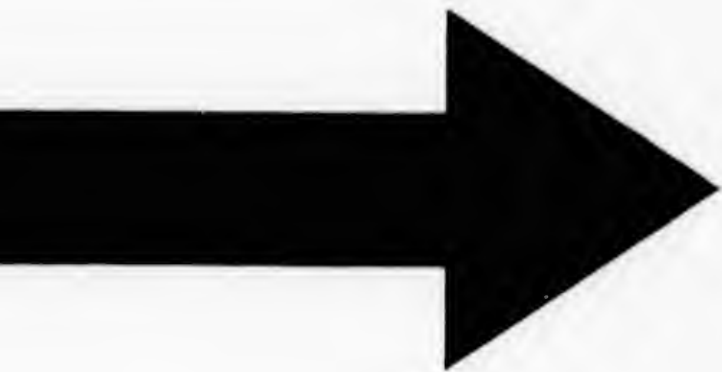
946. — Abia, fils de Roboam imita les égarements

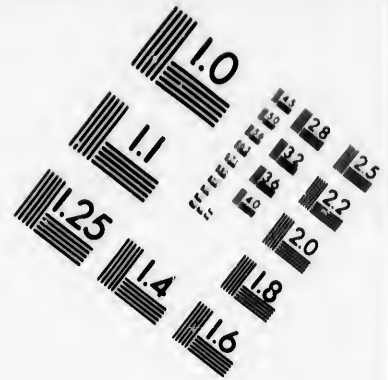
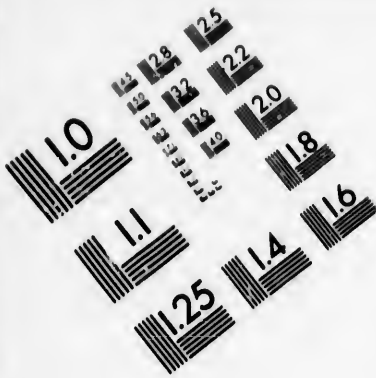
de son père et continua avec succès la guerre contre Jéroboam ; mais son fils et successeur, Asa, renversa les idoles, interdit tout culte étranger ; aussi le Seigneur lui donna la victoire sur tous ses ennemis et un règne glorieux de quarante et un ans. Josaphat, fils d'Asa, suivit son exemple et continua à être protégé visiblement par le Seigneur ; mais après quelques années, il fit alliance avec Achab, puis avec Ochosias, rois d'Israël, cette alliance lui attira les reproches des prophètes et prépara les malheurs de sa famille.

880. — Joram succéda à son père Josaphat, qui régna vingt-cinq ans. Ce prince ayant épousé Athalie, fille d'Achab et de l'impie Jézabel, se livra à l'idolâtrie et attira sur son peuple la colère de Dieu. Les Philistins et les Arabes entrèrent sur les terres de Juda, ravagèrent le palais de Joram et exterminèrent sa famille, à l'exception de Joachas, son plus jeune fils. Joram mourut deux ans après. Joachas sous le nom d'Ochozias, ne régna qu'un an ; il fut tué par son général Jéhu. A la nouvelle de la mort de son fils, Athalie, pour régner seule, fit massacrer tout ce qui restait de la famille royale. Joas, fils d'Ochosias, fut sauvé par Josabeth, épouse du grand prêtre Joïada, et caché dans le temple avec sa nourrice. Six ans après, Joïada proclama roi le jeune Joas, devant le peuple assemblé dans le temple. Les acclamations du peuple, heureux de retrouver un descendant de David, attirèrent Athalie ; elle entra dans le temple, et en apercevant Joas couronné, elle s'écria : Trahison ! Trahison ! Mais Joïada ordonna de s'en emparer et de la faire mourir, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

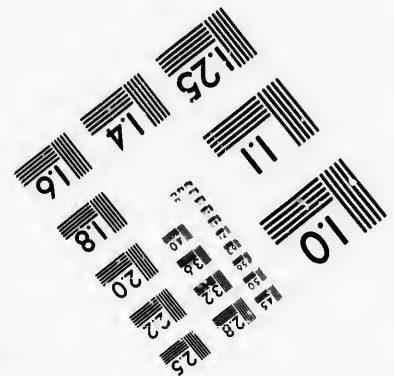
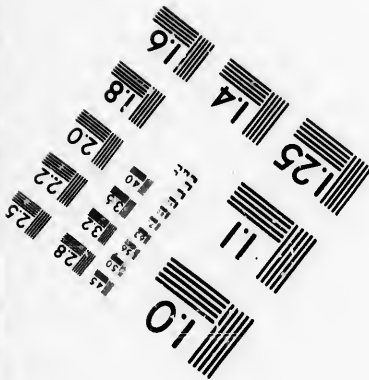
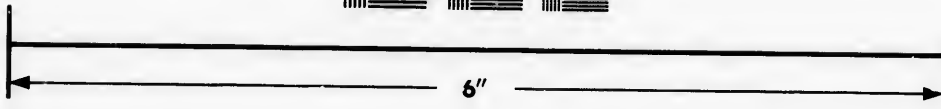
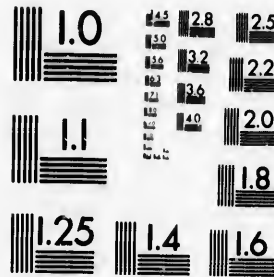
870. — Joas n'avait que sept ans quand il monta sur le trône ; il fit le bien tant que vécut Joïada ; mais à la mort du grand prêtre, il laissa le peuple retourner à l'idolâtrie. Zacharie, fils de Joïada, qui lui avait succédé







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.2
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.0

1.0
1.2
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

dans sa dignité de souverain Pontife, étant venu lui reprocher ce crime, Joas le fit lapider dans le vestibule du temple. Alors le Seigneur livra le royaume de Juda aux Syriens ; ils pillèrent Jérusalem, et maltraitèrent Joas qui peu de temps après fut assassiné par ses officiers.

834. — Amasias, son fils, régna vingt-neuf ans et favorisa le culte des faux dieux. Les Israélites chargés de le punir, vinrent attaquer Jérusalem et piller le temple. Amasias ayant péri dans une révolte, tout le peuple prit pour roi Osias, fils d'Amasias, quoiqu'il eût à peine seize ans. Ses premières années furent agréables à Dieu qui favorisa ses entreprises contre ses voisins ; la prospérité enfla son cœur ; il voulut, dans son orgueil, usurper les fonctions sacerdotales et offrir lui-même l'encens sur l'autel des parfums. Aussitôt il fut couvert de lèpre de la tête aux pieds et chassé du temple. Depuis ce jour son fils Joathan rendit la justice au peuple. Osias mourut après un règne de cinquante-deux ans. Joathan fut fidèle à la loi de Dieu et devint très-puissant ; mais Achaz, son fils, fit le mal devant le Seigneur : il adora Baal et fit passer ses enfants par le feu comme les Chananéens. Dieu irrité envoya contre lui Razin, roi de Syrie, qui pilla ses États. Le roi d'Israël vint aussi l'attaquer et emmena deux cent mille prisonniers. Les Assyriens dont il avait demandé le secours, firent encore plus de mal à son royaume ; mais Achaz s'obstina dans son impiété. A sa mort, il fut enseveli hors du tombeau des rois de Juda.

Son fils Ezéchias consola les Juifs fidèles, en mettant tous ses soins à détruire l'idolâtrie et à rétablir dans sa splendeur le culte du vrai Dieu : Sous lui parurent les prophètes Isaïe, Osée et Amos. Sennachérib, roi d'Assyrie, vint assiéger Jérusalem ; mais, à la prière d'Ezéchias, Dieu envoya l'Ange exterminateur qui fit périr, en

une seule nuit, cent quatre-vingt cinq mille hommes de l'armée assyrienne et Jérusalem fut sauvée.

Manassès succéda à son père Ézéchias; il releva les autels de Baal, méprisa les avertissements des prophètes, s'irrita des menaces d'Isaïe et le fit scier en deux avec une scie de bois. Alors Dieu exerça ses vengeances contre Juda. Assaradon, roi d'Assyrie, accourut, envahit le royaume et emmena Manassès en captivité. Le malheur lui ouvrit les yeux; il fit pénitence et pria le Seigneur de lui pardonner. Dieu toucha le cœur du roi d'Assyrie qui lui rendit la liberté. De retour dans son royaume il répara ses fautes passées et mit en honneur la loi de Dieu. Manassès mourut après un règne de quarante-cinq ans, et eut pour successeur son fils Amon, prince impie (640).

Vers le même temps, Nabuchodonosor, fils d'Assaradon, envoya son général Holopherne pour soumettre toutes les terres de Juda. La ville de Béthulie, cernée par l'armée assyrienne, allait succomber, lorsque Dieu suscita Judith, sainte veuve juive, et lui inspira de sauver sa patrie. Après avoir recommandé au peuple de prier, elle se rendit au camp d'Holopherne qui la reçut avec honneur. Le quatrième jour, à la suite d'un grand festin, le général s'étant endormi dans l'ivresse, Judith restée seule auprès de lui avec sa servante, lui coupa la tête qu'elle porta aussitôt à Béthulie. Dès que le jour parut, elle ordonna d'attaquer les ennemis qui, se trouvant sans chef, prirent la fuite en désordre.

A Ammon succéda Josias, son fils, âgé de huit ans. Pendant sa minorité l'idolâtrie et la corruption désolèrent le royaume; mais dès qu'il eut atteint sa seizième année il s'entendit avec le prophète Jérémie pour détruire jusqu'aux moindres vestiges de l'idolâtrie. Nécho, roi d'Égypte, vint l'attaquer dans la plaine de Mageddo

parce qu'il lui avait refusé le passage sur ses terres ; Josias fut tué à la tête de son armée (606).

Joachas voulut le venger, mais il fut battu et emmené captif en Égypte où il mourut. Son frère Joachim monta sur le trône. Ses crimes mirent le comble à la colère du Très-Haut qui envoya contre Jérusalem Nabuchodonosor II. Ce prince s'empara de cette ville, et emmena en captivité une partie des habitants. Parmi eux était le prophète Daniel. C'est alors que commencent les soixante-dix années de captivité prédites par Jérémie.

Royaume d'Israël.

Jéroboam pour assurer son autorité sur les dix tribus qui avait secoué le joug de Roboam, voulut détourner ses sujets d'aller adorer Dieu à Jérusalem selon la loi de Moïse, dans la crainte que ce rapprochement ne les fit rentrer sous l'obéissance des rois de Juda. Il fit donc élever deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan, ordonna de les adorer et défendit d'aller désormais à Jérusalem. Dieu le punit en lui faisant essuyer une défaite dans la guerre qu'il soutint contre Abia, roi de Juda. Son fils Nadab, encore plus impie, fut dans une révolte exterminé avec tous ses descendants (941).

Pendant plusieurs années le trône d'Israël ne fut occupé que par des aventuriers qui aggravèrent les maux de la nation. En 914, Achab succéda à son père Amri dont les crimes avaient surpassé ceux de ses prédécesseurs. Achab fut le plus méchant des rois d'Israël : il épousa Jézabel, fille du roi de Sidon, et, par les conseils de cette femme ambitieuse et cruelle, il acheva de détruire toute trace du culte du vrai Dieu pour mettre en honneur celui de Baal, ne respectant pas même la vie des prophètes. Alors parut Élie qui vint annoncer à Achab la vengeance de Dieu. En effet, pendant trois ans, il ne

tomba pas une goutte de pluie, et tout Israël souffrit les horreurs de la famine. Ce fut à la prière d'Élie que Dieu avait conservé miraculeusement, que le Seigneur se laissa apaiser. Le prophète fit punir de mort les quatre cent cinquante prêtres de Baal. Peu de temps après Élie choisit Élisée pour lui succéder, et dès lors Élisée s'attacha à lui comme le disciple au maître, jusqu'au jour où Élie fut enlevé au ciel dans un char de feu.

Achab périt dans une guerre qu'il soutenait contre les Syriens pour le roi de Juda Josaphat. Son fils Ochosias régna deux ans et suivit les exemples de son père et de sa mère. Joram, frère d'Ochosias, lui succéda. C'est sous son règne que le prophète Élisée fit éclater la puissance de Dieu par plusieurs miracles; il guérit entre autres Naaman, général du roi de Syrie, et ressuscita le fils d'une pauvre veuve. Vers la fin de son règne, Joram alla combattre les Syriens pour Ochosias, roi de Juda. Au retour de cette expédition il fut tué par Jéhu, général d'Ochosias, qui s'empara de la couronne.

876. — En entrant dans la ville de Jezrael, Jéhu ayant aperçu Jézabel magnifiquement parée, à la fenêtre de son palais, la fit précipiter en bas. Les chiens dévorèrent son corps selon que l'avait annoncé le prophète.

Joachas succéda à son père Jéhu, et ses crimes irritèrent le Seigneur; aussi fut-il battu par le roi de Syrie, qui extermina son armée. Son fils Joas releva le royaume de l'oppression des Syriens, battit Amasias, roi de Juda, qui l'avait provoqué, et revint chargé de dépouilles. A sa mort, son fils Jéroboam II monta sur le trône.

763. — Ce prince rendit à Israël toute sa gloire et recula les frontières jusqu'à leurs anciennes limites. Après lui, jusqu'à la ruine du royaume d'Israël par Sal-

manasar, roi d'Assyrie, l'anarchie la plus déplorable hâta la perte de cette nation. Zacharie avait succédé à Jéroboam II ; il fut tué par Manahem qui se fit haïr par sa cruauté et acheta une paix honteuse de Phul, roi d'Assyrie. Phacée, général de Manahem, l'assassina et s'empara du trône, mais il ne put résister à Téglat-Phalasar, roi des Assyriens, qu'Achaz, roi de Juda, avait appelé contre lui. Ce prince lui enleva une partie de ses États dont il transporta les habitants en Assyrie.

Osée ayant tué Phacée, régna neuf ans (718). Sous son règne Salmanasar, roi d'Assyrie, encouragé par les succès de son père, vint attaquer le roi d'Israël, le fit prisonnier, s'empara de Samarie, capitale du royaume, et transporta tous les Israélites dans ses vastes États. Ainsi finit le royaume schismatique d'Israël, après avoir duré environ deux cent cinquante ans.

Assyrie-Ninive.

Le premier roi qui régna en Assyrie après Sardanapale I^{er}, Phul ou Sardanapale II, ne possédait que Ninive et son territoire. Il soutint Manahem, roi d'Israël, contre ses sujets révoltés. Son fils Téglat-Phalasar mit fin au royaume de Syrie dont le dernier roi fut Razin ; il attaqua Phacée, roi d'Israël, auquel il enleva une partie de ses États, puis il exigea de son allié, Achaz, roi de Juda, une somme énorme en récompense de ses services. Son fils Salmanasar, excité par les provocations des Israélites, alla assiéger Samarie, leur capitale, où régnait Osée. La ville fut prise, le roi emmené en captivité avec les dix tribus, et dès lors le royaume d'Israël fut détruit.

Sennachérib, succéda à son père Salmanasar, en 712. Ayant tenté la conquête du royaume de Juda, il vit son armée détruite sous les murs de Jérusalem par l'épée de l'ange exterminateur qui lui tua, en une seule nuit, cent

quatre-vingt-cinq mille hommes. Plein de honte, Sennachérib s'enfuit dans ses États où , peu de temps après, il fut assassiné par ses deux fils aînés.

707. — Assaradon, son troisième fils, régna après lui ; il s'empara de Babylone et réunit cet empire à celui de Ninive (680). Instrument des vengeances de Dieu, il envoya ses généraux contre le royaume de Juda coupable d'idolâtrie ; Manassès et son peuple furent réduits en captivité.

667. — Son fils Nabuchodonosor I^{er} fut d'abord heureux ; il battit Phraorte, roi des Mèdes, à Ragau, et lui enleva sa capitale Ecbatane. L'orgueil enfla son cœur. C'est alors que le saint vieillard Tobie, exilé sur les bords du Tigre avec les Israélites, annonça la ruine prochaine de Ninive.

Nabuchodonosor I^{er} voulant soumettre la Judée, confia des troupes à son général Holopherne ; mais il périt devant Béthulie de la main de Judith, et son armée fut exterminée par les Juifs. A la nouvelle de cet échec tous les peuples vaincus secouèrent le joug, et Cyaxare, roi des Mèdes, assiégea Nabuchodonosor dans Ninive. Une invasion des Scythes en Médie (647), détourna un instant Cyaxare de ses projets de vengeance. Dès qu'il eut repoussé ses ennemis, il s'unit à Nabopolassar devenu roi de Babylone, et tous deux vinrent assiéger Ninive où Chynaladan avait succédé à son père Nabuchodonosor. Ce prince, ne pouvant résister à l'armée des Mèdes et des Babyloniens, se donna la mort. Ainsi finit le royaume de Ninive dont la mission avait été la ruine des Israélites schismatiques.

Babylone.

Après la destruction du premier empire d'Assyrie sous Sardanapale I^{er}, nous avons vu que la Babylonie forma

une espèce de république dont Bélésis fut le chef (759). Son fils Nabonassar, célèbre par l'ère qui porte son nom, prit le titre de roi. Ses successeurs sont ignorés. A la mort de l'un d'eux, Assaradon, roi de Ninive, s'empara de Babylone ; ses successeurs en restèrent maîtres jusqu'à Nabopolassar qui secoua leur joug et se fit roi (680). Ce prince s'unit à Cyaxare pour perdre Ninive. La ruine de Ninive effraya toutes les nations voisines qui unirent leurs armes ; Nabopolassar, pour leur résister, s'associa son fils Nabuchodonosor (607). Les rapides victoires de ce jeune prince firent reculer ses ennemis. Il venait de s'emparer de Jérusalem quand il apprit la mort de son père auquel il succéda sans difficulté (605).

Médie.

La domination des Mèdes s'étendait depuis le Tigre jusqu'à l'Indus ; leur capitale étaient Ecbatane. La Perse n'était qu'une de leurs provinces.

Arbace, l'auteur de la révolte qui renversa Sardana-pale I^{er}, était gouverneur de Médie, province du premier empire assyrien. Lorsqu'il rendit la liberté à sa patrie, il ne lui donna aucune forme de gouvernement, et elle fut plongée dans l'anarchie la plus complète. Ces excès déterminèrent le peuple à se donner pour roi Déjocès, magistrat connu par ses vertus.

Déjocès se servit de l'autorité royale pour le bonheur de ses sujets qu'il travailla à policer et à civiliser. Il fortifia et embellit Ecbatane où il s'entoura d'un appareil terrible pour se rendre plus respectable aux Mèdes. Ses sages lois lui font pardonner son despotisme sauvage.

690. — Son fils Phraorte fut conquérant, et il recula les limites de son royaume. Fier de ses succès, il osa attaquer Nabuchodonosor I^{er}, roi de Ninive. Son armée fut détruite dans les plaines de Ragau ; Ecbatane, où il

s'était réfugié, fut prise par le vainqueur et lui-même fut mis à mort.

655. — Quelques années après, son fils Cyaxare recouvra ses États et, pour venger son père, il alla assiéger Ninive où régnait Nabuchodonosor I^{er}. Tout à coup il apprit que les Scythes ravageaient la Médie. A cette nouvelle il leva le siège et courut délivrer son royaume ; pendant vingt-huit ans la haute Asie fut désolée par ces barbares, et ils ne purent être repoussés que par la perfidie. Sur un ordre du roi, les Scythes furent comme amis, invités par les Mèdes à des festins, puis massacrés au milieu de leur ivresse.

Cyaxare reprit alors ses projets sur Ninive. Il s'unit à Nabopolassar, roi de Babylone, et ensemble ils s'emparèrent de cette belle cité qu'ils détruisirent.

607. — Sur la fin de son règne Cyaxare déclara la guerre à Alyatte, roi de Lydie, qui avait donné asile aux Scythes échappés au massacre ; une éclipse de soleil, arrivée au moment où les deux armées étaient en présence, leur fit poser les armes ; et la frayeur, imposant silence aux ressentiments, les deux peuples firent la paix. Cyaxare mourut en 598.

Égypte.

Au commencement du huitième siècle avant Jésus-Christ, l'Égypte était en proie à la guerre civile, ce qui ouvrit la porte aux Éthiopiens. Les prêtres les ayant expulsés, placèrent sur le trône l'un d'eux, nommé Séthos, sans pouvoir rétablir l'ordre. Sennachérib, roi d'Assyrie, en profita pour attaquer les Égyptiens ; l'épée de l'ange exterminateur, en sauvant Jérusalem, sauva aussi l'Égypte.

685. — La plus déplorable anarchie suivit la mort de Séthos ; elle ne cessa que lorsque douze seigneurs se

partagèrent également le pouvoir. En témoignage de cette union, ils bâtirent, à frais communs, le fameux labyrinthe qui se composait de douze palais semblables. Un oracle ayant excité la défiance contre Psamméticus, l'un des douze rois, les onze autres le chassèrent. Il se réfugia au nord de l'Égypte où il réunit une armée qui se grossit de Grecs récemment débarqués. Avec ces troupes Psamméticus vainquit ses rivaux et resta maître du pays. Par reconnaissance pour les étrangers auxquels il devait le trône, il leur permit de s'établir en Égypte, et peu à peu disparurent les préjugés qui séparaient les Égyptiens des autres peuples. Le nouveau roi protégea le pays contre les invasions des Éthiopiens, puis il alla attaquer les Philistins au nord. Il s'empara d'Azoth, leur capitale, après un siège de vingt-neuf ans.

616. — Psamméticus eut pour successeur son fils Néchao.

Grecs.

A l'époque où l'histoire acquiert plus de certitude, elle se concentre en Grèce sur deux villes, Sparte et Athènes ; les autres villes qui les entourent ne nous sont connues pendant longtemps que par leurs rapports avec elles. Dans Sparte et Athènes se personnifient les vieilles haines des races qui avaient combattu pour la possession du Péloponèse, oubliant dans ces guerres leur commune origine. *Sparte* représentait la race *dorienne*, *Athènes* la race *ionienne*.

Laconie. — Sparte.

La fondation de Sparte, capitale de la Laconie, remonte, selon quelques auteurs, au seizième siècle avant Jésus-Christ. Les Héraclides s'en emparèrent après en avoir chassé les Pélopidés, et, ainsi que nous l'avons dit, y éta-

blirent deux rois de la famille d'Aristomène. La population de Sparte et de la Laconie était partagée en trois classes : les *Spartiates* qui habitaient la cité, race privilégiée et dominante : eux seuls conduisaient les affaires ; les *Lacédémoniens*, sujets des Spartiates ; ils habitaient la campagne, payaient le tribut et servaient dans les armées ; enfin les *Ilotes*, beaucoup plus nombreux que les deux autres classes réunies, n'étaient que de malheureux esclaves que la victoire avait livrés aux Spartiates.

Les Ilotes ne pouvaient coucher dans l'intérieur des villes ; s'ils se multipliaient trop, on allait à la chasse contre eux sans plus les ménager que des bêtes féroces, et tous les ans, on leur donnait un certain nombre de coups de fouet pour leur rappeler leur servitude.

La rivalité qui éclatait souvent entre les deux rois était une occasion fréquente de guerres civiles. Le désordre était au comble quand, vers le commencement du neuvième siècle avant Jésus-Christ, le sage Lycurgue, de la famille royale, se fit le législateur de ses concitoyens. Après de nombreux voyages, il donna des lois aux Spartiates dont il avait étudié le caractère, et il en fit une nation exclusivement guerrière.

Tout était réglé à Sparte : éducation, nourriture, vêtements, jeux, exercices ; le citoyen ne s'appartenait plus, et toujours le bien particulier cédait à l'intérêt général sans considération de la nature ou de la famille. Ces règlements avaient produit chez les Spartiates un patriotisme qui, même chez les femmes, étouffait le cri de la nature et du sang, mais qui faisait peser sur le vaincu et l'esclave le plus affreux despotisme, et ôtait au citoyen l'exercice de sa liberté. Le sentiment maternel était absorbé par ce patriotisme sauvage. A la nouvelle que son fils avait été tué, une Spartiate s'écria :

Je savais que je l'avais enfanté mortel. Une autre dit à son fils : De mauvais bruits courent sur ton compte : qu'ils meurent ou meurs. On apprit à une mère que son fils s'obstinait à défendre un poste dangereux : S'il succombe, répondit-elle, qu'on mette son frère à sa place. Une autre vole au-devant d'un courrier : Quelles nouvelles ? — Vos cinq fils ont péri. — Ce n'est pas ce que je te demande : la victoire est-elle à Sparte ? — Oui. — Courons en rendre grâce aux dieux.

L'éducation de l'esprit se faisait par les leçons des vieillards; on accoutumait les enfants à répondre en peu de mots, d'où est venue l'expression : *style laconique*, c'est-à-dire concis.

Les divertissements ne consistaient qu'en exercices de force, car tout chez les Spartiates tendait à en faire un peuple guerrier.

Le pouvoir à Sparte était confié aux deux rois dont nous avons parlé, à cinq *éphores*, magistrats annuels dont l'autorité surpassait celle des rois, enfin à un sénat composé de vieillards.

La religion admettait les sacrifices humains, et les lois autorisaient des mœurs sur lesquelles nous ne pouvons nous appesantir.

L'esprit guerrier, inspiré par la législation de Lycurgue, ne permettait pas aux Spartiates de rester longtemps en paix; aussi voyons-nous, dès le milieu du huitième siècle, une guerre cruelle éclater entre Sparte et Messène, ville voisine. Quoique issus de la même race, la race dorienne, les habitants de ces deux villes conçurent les uns contre les autres une haine violente, qui éclata à l'occasion d'une simple querelle entre quelques particuliers. Les choses s'envenimèrent, et on résolut de s'en rapporter aux conseils des amphictyons.

744. — Les Spartiates n'attendirent pas leur juge-

ment et coururent aux armes; plusieurs combats sanglants n'eurent aucun résultat décisif; de part et d'autre on chercha des alliés et la guerre continua avec fureur. La peste qui ravagea alors la Messénie, réduisit les Messéniens à la dernière extrémité; ils se virent donc contraints d'accepter la honteuse paix que les Spartiates leur imposèrent (724). Quarante ans après, les Messéniens, se sentant capables de s'affranchir de l'odieuse servitude qui les écrasait, se soulevèrent sous la conduite de l'illustre Aristomène, appuyés de l'alliance des Argiens et des Arcadiens, autres peuples du Péloponèse. Les Spartiates effrayés implorèrent le secours des Athéniens; ceux-ci leur envoyèrent le poëte Tyrtée (682). Quand les deux armées furent en présence, Tyrtée tira de sa lyre des accents passionnés qui ranimèrent le courage des Spartiates abattus par plusieurs défaites, et ils remportèrent cette terrible bataille des Tranchées qui décida du sort de la Messénie. Aristomène, noblement vaincu et poursuivi dans sa retraite, alla demander l'hospitalité aux Arcadiens.

Athènes.

Depuis l'abolition de la royauté et l'établissement des archontes, Athènes était le théâtre d'une lutte violente entre plusieurs familles nobles et rivales qui se disputaient les places et les emplois.

754. — Vers l'an 754 le pouvoir de l'archonte, toujours choisi d'ailleurs dans la famille de Codrus, fut réduit à dix ans, puis à un an seulement, et le nombre des archontes porté à neuf.

L'archonte Dracon avait rédigé des lois sévères, écrites, disait-on, avec du sang parce qu'elles punissaient tous les délits de la peine de mort; elles ne firent qu'envenimer les dissensions (612). Cylon, riche citoyen de la ville, en

profita pour tenter d'usurper le pouvoir ; mais il fut vaincu et ses partisans égorgés dans le temple de Minerve. La colère des dieux sembla éclater sur Athènes ; on appela Épiménide, sage fameux de l'île de Crète. Il réforma les mœurs et le culte, fit élever des temples, offrir des sacrifices, et tout changea de face. Mais les bienfaits d'Épiménide ne durèrent pas ; les mêmes causes ranimèrent les mêmes querelles. Alors parut Solon, de la famille de Codrus.

Arcadie, Élide, Béotie, Messénie.

Au centre du Péloponèse était l'Arcadie, souvent chantée par les poètes. Les mœurs des Arcadiens semblaient se ressentir de la beauté du climat qu'ils habitaient. Ils soutinrent les Messéniens contre Sparte, et, pour les avoir trahis, le roi d'Arcadie, Aristocrate II, fut lapidé par le peuple, qui abolit la dignité royale.

L'Élide, à l'ouest du Péloponèse, était célèbre par les *jeux Olympiques*, dont la célébration rendit sacré le territoire d'Élis, près d'Olympie.

La Messénie, au sud-ouest du Péloponèse, avait pour capitale Messène. Malgré l'héroïque résistance de ses habitants, cette contrée fut indignement subjuguée par les Spartiates.

La Béotie, dont les principales villes étaient Thèbes, Platée et Leuctres, était située dans la Grèce continentale, et gouvernée par des magistrats nommés *béotarques*. La constitution était militaire : tout citoyen était soldat. Les Béotiens passaient pour lourds et peu spirituels.

Colonies Grecques.

Aucun peuple de l'antiquité n'envoya au dehors autant de colonies que la Grèce : elles contribuèrent à la civilisation et à la richesse de la mère patrie dont elles

se détachaient cependant peu à peu. Le commerce était la principale source de leur prospérité.

Les premières colonies occupèrent les îles de l'Archipel, puis elles allèrent se fixer en Italie, et donnèrent à la partie méridionale de cette contrée le nom de *Grande Grèce*. Les Grecs envoyèrent aussi des colonies dans l'Asie Mineure qui, de leur nom, prit celui d'Ionie ; c'est ainsi que furent fondées une foule de villes sur les côtes de l'Asie, d'où sortirent les plus beaux esprits de la Grèce : Hérodote était d'Halicarnasse, Hippocrate et Apelles, de Cos, Thalès de Milet, Pythagore de Samos, etc. Milet était célèbre par ses richesses, Smyrne par son commerce, Éphèse par son temple de Diane.

Dans l'architecture, ces colonies créèrent l'ordre *ionique* et l'ordre *dorique*.

Italie. — Rome.

L'Italie, située à l'ouest de la Grèce, est une presqu'île comprise entre les Alpes au nord, la Méditerranée à l'ouest, et la mer Adriatique à l'est. Dans toute sa longueur, du nord au sud, elle est traversée par les Apennins, chaîne de montagnes moins élevées que les Alpes, d'où s'échappent une multitude de cours d'eau qui fertilisent le sol.

Trois grandes îles semblent dépendre de l'Italie par leur voisinage, la Corse et la Sardaigne à l'ouest, la Sicile au sud.

La tradition nous montre l'Italie peuplée, ainsi que la Grèce et le reste de l'Europe, par les grandes émigrations de l'Asie, mais elle ne nous apprend rien de certain sur l'origine de ces peuples.

Vers le milieu du huitième siècle, trois races distinctes occupaient l'Italie : les Étrusques au nord, les Grecs au sud, et, au milieu, un mélange des anciennes colonies,

partagés en deux populations principales, les Sabelliens et les Latins.

Ce que les historiens nous racontent de la fondation de Rome et de ses commencements, est évidemment embellie par les poètes nationaux ; cependant nous ne pouvons rejeter toutes ces traditions dans la fable, et nous sommes obligés de les admettre, faute de savoir jusqu'où doit aller la critique.

Au commencement du huitième siècle avant Jésus-Christ, Numitor, que l'on fait descendre d'Énée, gendre de Priam, roi de Troie, régnait à Albe, ville du Latium. Détrôné par son frère Amulius, il vit mettre sa fille Rhéa Sylvia parmi les vestales, mais le dieu Mars l'épousa et elle mit au monde deux jumeaux. Amulius les fit jeter dans le Tibre ; les flots les repoussèrent sur le rivage où une louve les allaita. Devenus grands, Romulus et Rémus apprirent le secret de leur naissance ; s'étant mis à la tête d'une colonie de Latins, ils se vengèrent d'Amulius, et allèrent sur les bords du Tibre où ils fondèrent une ville sur une colline appelée le mont Palatin (753).

Les deux frères tracèrent une enceinte pour y renfermer quelques cabanes ; ainsi commença *la ville Éternelle*. Une querelle éclata entre eux pour le nom et le gouvernement de la nouvelle cité ; les présages décidèrent en faveur de Romulus qui, dans un moment de colère, tua son frère Rémus et régna seul.

Pour accroître la population de la ville à laquelle il avait donné son nom, Romulus y appela les gens sans aveu de tous les pays, qu'il distingua en *patriciens* ou nobles et en *plébéiens* qui formaient la classe inférieure. Il choisit cent chevaliers et cent sénateurs, et divisa toute la population de Rome en trois tribus.

Comme les peuples voisins méprisaient les alliances avec les Romains, Romulus les invita à des fêtes où ils

accoururent en foule ; au milieu des spectacles il fit enlever leurs filles et leurs femmes. Les Sabins vinrent demander vengeance de cet attentat ; mais suppliés par leurs filles, devenues les épouses des Romains, ils consentirent à la paix, et les deux peuples réconciliés n'en formèrent plus qu'un. Cinq ans après, Tatius, roi des Sabins, fut assassiné et Romulus régna seul.

Il défendit son territoire contre les ravages des peuples voisins ; ceux-ci, vaincus successivement, furent transportés à Rome ou obligés de recevoir des colonies dans leurs propres foyers. Romulus à sa mort fut mis au rang des dieux.

714. — Après un an d'interrègne et de discordes, le Sabin Numa Pompilius fut élu. Le nouveau roi se fit le législateur de ses sujets. Il réforma le calendrier, emprunta aux Étrusques leur religion, leurs vestales, leurs cérémonies, disant les tenir de la nymphe Égérie, et fonda le temple de Janus, qui devait rester fermé en temps de paix.

670. — A la mort du pacifique Numa on choisit pour roi Tullus Hostilius. Sous le règne de ce prince la guerre éclata entre les habitants de Rome et ceux d'Albe, ville voisine ; pour éviter l'effusion du sang, ils convinrent de part et d'autre de remettre leurs destinées aux mains de trois guerriers choisis dans chaque armée. Trois frères nommés Curiaces du côté des Albains et trois, nommés Horaces, du côté des Romains, combattirent en champ clos sous les yeux des deux peuples. Le dernier des Horaces divisa ses ennemis, les tua, et assura la victoire à sa patrie. Le héros souilla son triomphe en tuant sa sœur parce qu'elle pleurait un des Curiaces à qui elle était fiancée ; il aurait péri pour ce crime sans les prières du peuple qui obtint sa grâce.

639. — Tullus Hostilius eut pour successeur Ancus

Martius, pacifique et pieux. Forcé à la guerre par les Latins, il la leur fit déclarer par les *féciaux*, prêtres romains, dont les fonctions se rapportaient à tout ce qui concernait la guerre. Les Latins furent vaincus et vinrent grossir la population de Rome. Ancus fit construire des prisons près du Forum et creuser le port d'Ostie. Il mourut en 644, et fut remplacé par Tarquin l'Ancien auquel il avait confié ses deux fils.

Grande Grèce.

On ne peut complètement passer sous silence quelques-unes des villes fondées au sud de l'Italie par des colonies grecques.

Tarente, ville maritime considérable, jouit d'une très-grande prospérité vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ.

Sybaris, célèbre par la mollesse de ses habitants qui avaient banni de la ville tous les métiers bruyants, et jusqu'au coq dont le chant aurait pu troubler leur sommeil.

Crotone. Les Crotoniates se rendirent fameux par la vigueur de leurs muscles et leur habileté à la lutte. L'athlète Milon, dont on connaît la force prodigieuse, était de Crotone.

Après ces villes, les plus remarquables étaient *Cumes*, *Régium* et *Métaponté*.

RÉCAPITULATION DU VIII^e ET DU VII^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Royaume de Juda. — La révolte des dix tribus ne laissa sous le sceptre du successeur de David que la tribu de Benjamin et celle de Juda, auxquelles se joint bientôt la tribu de Lévi exclusivement affectée aux soins du temple. Roboam oublie le Seigneur qui le livre à ses ennemis. Ses successeurs pour la plupart suivent son exemple, ce qui attire la colère de Dieu sur le royaume. Ceux qui se font remarquer par leurs vertus sont Aza, Josaphat, Osias et Joathan, enfin Ézéchias : ils sont heureux et leur règne est prospère.

Ézéchias est sauvé miraculeusement de la fureur de Sennachérib, roi d'Assyrie ; mais les crimes de son fils Manassès, qui fait tuer le prophète Isaïe, sont punis par Assaradon. Ce prince envahit ses États et le fait prisonnier. La pénitence de Manassès apaise le Seigneur. Amon n'imité que ses prévarications : il est massacré. Josias, prince religieux, périt à Mageddo. Joachas ne fait que paraître. Son fils Joachim excite la colère de Dieu qui livre son peuple à Nabuchodonosor II. Commencement des soixante-dix années de captivité prédites par Jérémie.

Royaume d'Israël. — Jéroboam est proclamé roi des dix tribus révoltées contre Roboam. Pour assurer son autorité, il introduit l'idolâtrie dans ses États tout en conservant une partie de la loi de Moïse. Ses successeurs sont tous méchants. L'un d'eux, Amri, bâtit Samarie dont il fait sa capitale. Achab, époux de Jézabel, se distingue entre tous par son impiété malgré les averssements du prophète Élie. A l'exception de Jéroboam II, tous les princes qui vinrent après lui marchèrent sur ses traces, et l'anarchie régna souvent dans le royaume d'Is-

raël jusqu'au moment où les rois d'Assyrie, profitant de ces discordes, envahirent le pays et en transportèrent les habitants dans leurs États. Ce fut Salmanasar qui consumma la ruine du royaume schismatique ; il prit Samarie, la détruisit et emmena en captivité le roi Osée.

Ninive, second empire d'Assyrie. — Sardanapale II, premier roi du second empire d'Assyrie, soutient Manahem, roi d'Israël. Téglath-Phalasar met fin au royaume de Syrie et agrandit ses États aux dépens du royaume d'Israël que détruit son fils Salmanasar. Sennachérib menace Jérusalem ; son armée est détruite par l'ange exterminateur. Assaradon s'empare de Babylone, puis va réduire en captivité Manassès, roi de Juda. Son fils Nabuchodonosor I^{er} règne avec gloire ; ses armes sont partout triomphantes jusqu'à ce que Judith fasse périr son général Holopherne. Chynaladan succombe sous les coups de Cyaxare, roi des Mèdes, et de Nabopolassar, roi de Babylone.

Babylonie. — A la chute du premier empire d'Assyrie, la Babylonie, devenue indépendante, est gouvernée par Bélésis qui prend le titre de roi ; Nabonassar lui succède. Ses successeurs sont inconnus.

A la mort de l'un d'eux, Assaradon, roi de Ninive, s'empare de Babylone. Nabopolassar délivre cette ville et en devient roi. Son fils Nabuchodonosor II prend Jérusalem et emmène les Juifs en captivité.

Médie. — Après le démembrement de l'empire d'Assyrie par la révolte d'Arbace, Déjocès est élu roi ; il donne de sages lois aux Mèdes. Son fils Phaorte est battu et tué par Nabuchodonosor I^{er}, roi de Ninive, qui s'empare de ses États. Cyaxare les recouvre pour les voir désoler par les Scythes pendant vingt-huit ans. Délivré de ses ennemis, il s'unit à Nabopolassar, roi de Babylone, pour détruire Ninive.

Égypte. — Au milieu de l'anarchie qui désole l'Égypte, Séthos, de prêtre de Vulcain devient roi ; il ne peut pacifier son royaume ravagé par Sennachérib, roi d'Assyrie. Douze seigneurs s'emparent du pouvoir. Psamméticus, l'un d'eux, chasse ses rivaux, affermit son autorité et s'empare d'Azoth sur les Philistins.

Sparte. — Les Spartiates reçoivent la législation de Lycurgue, qui faisait de la ville un camp et du peuple une armée ; aussi saisissent-ils avec joie l'occasion de faire la guerre aux Messéniens ; ceux-ci, d'abord vaincus et tributaires, essayent de se relever, mais ils sont anéantis.

Athènes. — Les Archontes, qui depuis longtemps avaient remplacé les rois avec une durée à vie, deviennent annuels. Dracon, l'un d'eux, ne peut mettre fin aux discordes par ses lois trop sévères ; les troubles désolent Athènes jusqu'à Solon, qui s'en fait le législateur.

Grèce. — Les autres États de la Grèce ne méritent pas une mention particulière.

Italie, Rome. — L'Italie, à cette époque, était habitée par les Étrusques au nord, les Grecs au sud, et au centre par les Sabelliens et les Latins.

Romulus et Rémus, petits-fils de Numitor, roi d'Albe, fondent Rome sur le Tibre, aux confins du pays des Latins, des Sabins et des Étrusques. La guerre agrandit la nouvelle ville, qui obéit à des rois. Numa Pompilius lui donne une religion et des lois. Tullus Hostilius détruit Albe. Ancus Martius soumet les Latins et fait creuser le port d'Ostie.

Grande Grèce. — Diverses colonies grecques viennent s'établir au sud de l'Italie qui prend le nom de Grande Grèce ; elles fondent une foule de villes dont les principales sont : Tarente, Sybaris, Crotone, Cumes, Régium, Métaponte.

CHRONOLOGIE DU VIII^e ET DU VII^e SIÈCLE AVANT
JÉSUS-CHRIST.

**Les Assyriens ministres des vengeances de Dieu.
Fondation de Rome.**

759. — Chute du premier empire d'Assyrie, sous Sardanapale 1^{er}.

753. — Fondation de Rome par Romulus et Rémus.

752. — Célèbres prophéties d'Isaïe, de la famille royale de David, Le roi Manassès fait tuer ce prophète.

718. — Destruction du royaume d'Israël par Salmanasar, roi d'Assyrie.

707. — Sennachérib, roi d'Assyrie, assiège Jérusalem où règne le saint roi Ezéchias. L'ange exterminateur détruit son armée.

680. — Assaradon, roi de Ninive, s'empare de Babylone.

658. — Judith sauve Béthulie et la Judée en tuant Holopherne, général de Nabuchodonosor 1^{er}.

Les Étrusques, peuple d'Italie, inventent la peinture sur émail.

Jérémie prédit la ruine de Jérusalem.

625. — Nabopolassar, devenu roi de Babylone, prend et détruit Ninive, et réunit ainsi ces deux royaumes.

617. — Néchao, roi d'Égypte, fait faire le tour de l'Afrique par des marins phéniciens.

606. — Commencement des soixante-dix années de la captivité des Juifs à Babylone.

600. — Fondation de Marseille par des Grecs Phocéens d'Asie.

Sardanapale 1^{er}.

us.

royale de David,

anasar, roi d'As-

alem où règne le

n armée.

abylone.

nant Holopherne,

nture sur émail.

prend et détruit

de l'Afrique par

s de la captivité

océens d'Asie.

VI^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

La captivité des Juifs est un grand bienfait pour tout l'Orient, où ils se répandent et font connaître leurs livres saints. De grandes révolutions s'accomplissent au sein de toutes ces nations, dans l'intérêt de la civilisation et de la vérité. La mission de justice des Assyriens est terminée; leur orgueil a irrité le Seigneur, et les Juifs ont fait pénitence. Alors paraît une nation neuve et forte dont le chef, Cyrus, avait été désigné par les prophètes comme le libérateur du peuple de Dieu. Sa mission est une mission de miséricorde que ses successeurs continuent.

La Grèce travaille à s'organiser. Rome, lassée du gouvernement monarchique, s'érige en république.

Juifs.

La plupart des habitants de Jérusalem gémissaient dans la captivité, mais la ville sainte restait debout, et Joachim continuait à gouverner le peuple de Dieu sous la dépendance de Nabuchodonosor II (606). Sourd aux avertissements des prophètes Baruch et Jérémie, ce prince impie refusa de faire pénitence et alla jusqu'à ordonner leur mort. Dieu l'abandonna à son propre esprit et aux conseils de ceux qui l'entouraient. Joachim, dans un moment de délire, se révolta contre le roi de Babylone. A cette nouvelle, Nabuchodonosor fit ravager le territoire du royaume de Juda et investir Jérusalem (598). Joachim périt dans une sortie. Son fils Jéchonias marcha sur ses traces, et Dieu continua de châtier son peuple. Le siège de Jérusalem fut poussé avec vigueur, et Nabuchodonosor vint lui-même le diriger. La ville succomba. Le

vainqueur enleva tous les trésors du temple et du palais, emmena un grand nombre de captifs, parmi lesquels Jéchonias, sa mère et sa femme. Le prophète Ézéchiël les accompagna, comme Daniel avait suivi les premiers exilés.

Nabuchodonosor, avant de quitter la Judée, donna un successeur à Jéchonias dans la personne de Sédécias, oncle de ce prince. Tant de malheurs ne touchèrent ni le roi ni le peuple qui, malgré les avertissements des prophètes, continuèrent de se livrer à l'idolâtrie. Dieu, irrité de cet endurcissement, livra son peuple à la fureur du roi de Babylone. Nabuchodonosor, apprenant que les Juifs se sont ligués avec ses ennemis, se précipite sur Jérusalem avec la rapidité de l'aigle et la ruine entièrement (587). Le temple fut brûlé et ce royaume, naguère si glorieux et si opulent, devint comme un vaste désert. Sédécias, chargé de chaînes par le vainqueur, mourut en captivité.

C'est alors que Jérémie, assis sur les débris encore fumants de sa patrie désolée, fit entendre ses immortelles lamentations. On croit qu'il périt lapidé par les Juifs auxquels il ne cessait de reprocher leurs désordres.

Cependant Nabuchodonosor ayant fait faire une statue d'or, commanda à tous ses sujets de l'adorer. Trois jeunes Hébreux, Ananias, Mizaël et Azarias, s'y refusèrent et furent, par ordre du roi, jetés dans une fournaise ardente. La flamme respecta les fidèles adorateurs du vrai Dieu. Nabuchodonosor, frappé du prodige, défendit à ses sujets d'outrager le Dieu des Juifs.

Parmi les Juifs captifs, le prophète Daniel se fit remarquer par sa sagesse, et confondit plusieurs fois les mages ou savants d'Assyrie. Nabuchodonosor lui confia les premières dignités de son empire. Sous Évilmérôdach, fils de ce prince, Daniel dévoila l'imposture des prêtres de Baal, qui furent massacrés sur les ruines de leur idole.

Les ennemis du prophète le rendirent suspect à ce prince et le firent jeter dans la fosse aux lions. Sa miraculeuse conservation remplit Évilmérôdach de vénération pour le prophète.

Ces événements répandirent sur le peuple juif tant de gloire, et lui donnèrent une si grande influence en Orient, que sa captivité peut être considérée comme l'une des plus belles époques de son existence. Les vaincus dominèrent bientôt les vainqueurs ; Daniel dirigeait les affaires de l'Assyrie, et y faisait prévaloir son culte et ses croyances. Sous Darius le Mède qu'il avait converti, il obtint un édit par lequel il fut ordonné d'adorer le vrai Dieu dans toute l'étendue de l'empire.

Cette influence de la vérité dont les Juifs étaient dépositaires, s'étendit au loin ; et c'est de cette époque que datent, parmi toutes les grandes nations, de profondes révolutions religieuses et intellectuelles. Confucius, le législateur religieux de la Chine, puisa ses idées de réforme à Babylone pendant que les Juifs s'y trouvaient. En Chaldée, Zoroastre publia des doctrines dont il avait copié une partie dans les livres de Moïse, tandis qu'en Grèce les écoles de Pythagore et de Thalès répétaient à l'Europe les inspirations puisées en Asie où les Juifs étaient répandus.

Quand Cyrus, roi de Perse, eut détruit l'empire d'Assyrie dont la mission avait été de châtier le peuple de Dieu infidèle, il trouva les Juifs à Babylone. Daniel lui montra les prophéties qui le désignaient comme leur libérateur. Cyrus permit alors aux Juifs de retourner dans leur pays (536) pour y rebâtir leur temple et les murailles de leur ville, et il leur rendit les vases d'or et d'argent provenant des dépouilles de Jérusalem.

Tous les Juifs ne profitèrent pas de l'édit de Cyrus ; il n'y en eut que quarante mille qui, sous la conduite de

Josué le grand prêtre et de Zorobabel de la race royale de Juda, retournèrent en Palestine. Quand ils voulurent reconstruire Jérusalem, ils furent inquiétés par les habitants de Samarie, tribus étrangères amenées pour remplacer les Israélites dispersés en Orient par Salmanasar, roi d'Assyrie. Ces nouveaux Samaritains avaient bâti un temple sur le mont Garizim et, par jalousie nationale, s'opposaient à la reconstruction de celui de Jérusalem.

A force d'intrigues à la cour des rois de Perse, ils obtinrent des successeurs de Cyrus des édits pour arrêter les travaux des Juifs; mais en 520, Darius donna de nouveau à ceux-ci la permission de relever leur temple. Les prophètes Aggée et Zacharie les encouragèrent, et en quatre années la nouvelle demeure du Dieu de Sion fut achevée (516.) On en fit la dédicace avec beaucoup de pompe; comme les vieillards pleuraient en comparant la pauvreté de ce temple avec la magnificence de celui de Salomon; Aggée les consola en leur annonçant que ce nouveau temple, plus glorieux que le premier, serait visité par le Messie.

Assyriens.

(605). Nabuchodonosor II fut un des plus grands rois d'Assyrie. Un songe, dont il perdit le souvenir à son réveil, vint troubler son bonheur. Tous les devins du royaume furent inutilement consultés. Le prophète Daniel, captif avec les Juifs, fut le seul qui sut ce que le roi avait vu. Prince, lui dit-il, vous regardiez, et voilà comme une statue énorme devant vous : son aspect était terrible. La tête de cette statue était d'or, les bras et la poitrine d'argent, le ventre et les cuisses d'airain et les jambes de fer; une partie des pieds était de fer, l'autre d'argile. Pendant que vous la considériez, une pierre, détachée de la montagne sans la main d'aucun homme,

frappa les pieds de la statue : elle tomba et se brisa. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or devinrent comme la poussière que le vent emporte, et le lieu où ils étaient ne se trouva plus. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne et couvrit toute la terre. Voici maintenant ce que signifie votre songe : Cette statue figure les quatre empires qui doivent se succéder jusqu'à celui qui ne sera jamais détruit. Votre royaume, riche et puissant, est figuré par la tête d'or ; après vous s'élèvera un royaume d'argent moindre que le vôtre, et un troisième [d'airain dont la domination s'étendra au loin. La quatrième, comme le fer, brisera et abattra. Lui-même sera détruit par un royaume qui, d'abord faible et petit, couvrira le monde entier.

Nabuchodonosor éleva Daniel aux premières dignités de son empire. Cependant une nouvelle révolte des Juifs ayant excité sa colère, il envoya ses généraux assiéger Jérusalem et alla bientôt lui-même s'emparer de cette ville. Dieu toucha son cœur ; il épargna la cité sainte et lui laissa Sédécias pour roi. Ce prince, infidèle à Dieu et à ses serments, attira les armes de Nabuchodonosor qui cette fois prit et ruina Jérusalem (587).

De là il marcha contre Tyr qui refusait de lui obéir. Cette ville fut prise et détruite après un siège de trois ans. Ses habitants allèrent fonder une nouvelle Tyr dans une île voisine. Après avoir soumis plusieurs petits peuples, Nabuchodonosor fit une invasion en Égypte d'où il rapporta un immense butin. Tant de succès enflèrent son cœur ; alors Dieu lui fit voir en songe un arbre qui s'élevait jusqu'au ciel et dont les branches abritaient tous les animaux de la terre. Tout à coup il entendit une voix qui s'écriait : Abattez l'arbre, coupez-en les branches ; que son cœur d'homme lui soit ôté et qu'on lui donne un cœur de bête pendant sept années qu'il mangera

l'herbe des champs. Daniel dit au roi que c'était en sa personne que s'accomplirait ce que signifiait cette vision, et en punition de son orgueil. En effet, sur la fin de la vie de Nabuchodonosor une maladie étrange le réduisit presque à l'état d'un animal. Il ne perdit pourtant point sa couronne. La reine Nitocris administra sagement le royaume que ce prince trouva florissant lorsque la raison lui fut rendue. Nabuchodonosor s'humilia sous la main de Dieu dont il reconnut et confessa la puissance.

(562). Ses successeurs ne se montrèrent pas dignes de lui ; Évilmérodach, son fils, ne se distingua que par ses débauches (555). En 560 son frère Nériglissor le renversa du trône et périt dans une bataille que lui livra Cyrus, pour son oncle Darius ou Cyaxare II, roi des Mèdes, que Nériglissor avait provoqué. Son fils Laborsarchod, prince infâme, fut renversé par ses sujets qui donnèrent la couronne à Labynit ou Balthasar, fils de Nabuchodonosor II.

Menacé par les Mèdes, Balthasar appela à son secours les Lydiens et les Égyptiens. Cyrus, le chef des ennemis, battit les Lydiens à Thymbrée et vint assiéger Babylone. Le roi, plein de confiance dans la force de ses murailles, ne songeait qu'à ses plaisirs et donnait des festins magnifiques. Une nuit, au milieu d'une orgie, pendant que lui et sa cour buvaient dans les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem, on vit tout à coup une main qui traçait des signes mystérieux sur la muraille. Daniel, appelé pour expliquer cette vision horrible dont tous les assistants étaient glacés d'effroi, dit au roi que c'était sa sentence de mort et l'annonce de la prise de la ville. A peine Daniel s'était-il retiré que les Perses, profitant de l'ivresse où étaient plongés les Babyloniens en l'honneur d'une fête qu'ils célébraient, entrèrent dans la ville après avoir détourné le cours de l'Euphrate ; ils surpri-

rent Balthasar au milieu du festin, le massacrèrent et restèrent ainsi maîtres de Babylone (538). Telle fut la fin du second empire d'Assyrie qui avait duré deux cent-dix ans.

Médie.

Cyaxare I^{er} étant mort en 598, eut pour successeur son fils Astyage (601). On ne sait rien de son règne qui dura trente-cinq ans. Il donna sa fille Mandane à Cambyse, chef des Perses, et Cyrus naquit de ce mariage. Cyaxare II succéda à son père Astyage. Ayant été attaqué par Nériglissor, roi de Babylone, que soutenait le roi de Lydie, Crésus, il confia le commandement de ses armées à son neveu Cyrus qui lui amena trente mille Perses. Cyrus défit d'abord Nériglissor, puis il alla chercher Crésus qui faisaient d'immenses préparatifs (555). Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Thymbrée où les Lydiens furent taillés en pièces (548). Crésus fut assiégé à Sardes et tomba aux mains des vainqueurs. Cyrus touché de l'instabilité des choses de ce monde, en présence de ce prince qui s'était cru l'homme le plus heureux de la terre, lui accorda la vie et le traita magnifiquement.

Cyrus continua par lui-même ou par ses généraux la conquête des États de Crésus ; il soumit aussi la Syrie, et toutes les colonies grecques de l'Asie Mineure, puis il alla assiéger Babylone où régnait Balthasar, jeune prince inconstant et plein d'orgueil. Celui-ci, afin de s'étourdir sur le péril, passait le temps dans des festins. Cyrus ayant détourné l'Euphrate dont les eaux défendaient la ville, pénétra dans Babylone, et Balthasar passa de l'ivresse à la mort.

(536). Cyrus hérita des vastes États de Cyaxare dont il avait épousé la fille.

Perse.

La Perse n'était primitivement qu'une province de l'empire des Mèdes, habitée par des tribus divisées en nobles, agricoles et nomades. Elle était couverte de montagnes et bornée au sud par le golfe Persique, à l'ouest par la Suziane, au nord par la Médie et la Parthie, à l'est par la Carmanie. On ne sait rien de certain sur le commencement de son histoire.

Il paraît que les Perses se rendirent redoutables aux Mèdes et en obtinrent des concessions qui augmentèrent leur importance. Le mariage d'un de leurs rois, Cambyse, avec la fille d'Astyage, roi des Mèdes, prépara la réunion de ces deux royaumes sous le sceptre de Cyrus, leur fils, qui succéda à Cyaxare II son oncle.

L'histoire de ce prince par Xénophon ressemble à une fiction d'où il est difficile de dégager la vérité. Il est certain qu'il se rendit maître de Babylone et, par succession ou conquêtes, étendit sa domination sur une partie de l'Asie.

Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie ; puis il s'occupa de l'administration de ses vastes États qu'il divisa en cent vingt *satrapies* ou gouvernements.

A sa mort, ses deux fils, Cambyse et Smerdis, partagèrent son empire. Bientôt Cambyse fit assassiner Smerdis pour régner seul. Non content de voir tant de peuples sous sa domination, ce prince ambitieux convoitait l'Égypte ; il se mit donc en marche pour soumettre ce pays où régnait Psamménite ; une seule bataille et dix jours de siège lui livrèrent Memphis et tout le territoire. Psamménite fut pris et mis à mort.

Cambyse voulait aller attaquer Carthage, mais les Tyriens lui refusèrent des bâtiments de transport ; alors il se dirigea avec une armée vers le pays d'Ammon, au

sud-ouest de l'Égypte. L'expédition échoua et il revint presque seul. Aigri par ses revers et d'un naturel violent et cruel, Cambyse exerça sur les Égyptiens d'horribles cruautés. Il pillà tous les temples, tua le bœuf Apis et fit périr sa sœur qu'il avait épousée. Présaspe, son favori, lui ayant fait quelques remontrances, il l'en punit en perçant son fils d'une flèche, sous ses yeux. Cet indigne père eut la lâcheté de le louer de son adresse : *Apollon*, lui dit-il, *n'aurait pas tiré plus juste*. Tout à coup Cambyse apprit qu'une révolte venait d'éclater à Babylone; il partit altéré de vengeance; mais il mourut en chemin, des suites d'une blessure accidentelle (522).

Pendant l'absence de Cambyse, les mages avaient ourdi une conspiration et présenté au peuple un faux Smerdis, comme frère du roi. Il fut proclamé et régna trois ans. Mais l'imposture ayant été découverte, sept seigneurs perses, conjurés contre lui, le tuèrent avec tous les mages qu'ils purent trouver (521).

Après quelques hésitations sur la forme du gouvernement à adopter, on se décida pour la monarchie, et les sept seigneurs promirent de se soumettre à celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil. Darius, fils d'Hystaspe, dut le trône à ce présage, et, pour affermir son autorité, il épousa deux filles de Cyrus.

(516). Darius marcha d'abord contre Babylone révoltée; la résistance fut si opiniâtre qu'il allait renoncer à son entreprise : mais Zopire l'un de ses amis, feignit de désertir son camp après s'être mutilé d'une façon barbare afin qu'on ne le soupçonnât pas d'imposture; il s'introduisit dans Babylone et, lorsqu'il eut acquis la confiance des assiégés par plusieurs victoires, il les livra à Darius (514).

Ce prince, enhardi par le succès, songea à reprendre l'ancienne guerre des Mèdes contre les Scythes. Il ne

put atteindre ces ennemis dont, la tactique était, de fuir devant les Perses, et qui lui envoyèrent un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches ; un sage lui interpréta ainsi ce langage symbolique : *Si tu ne t'envoles comme un oiseau, ou ne te caches sous terre comme un rat, ou ne te plonges dans les eaux comme une grenouille, tu n'échapperas pas aux flèches des Scythes.* Darius fut en effet obligé de battre en retraite. Son expédition ne fut pourtant pas sans résultat ; il avait soumis en passant la Thrace et la Macédoine.

Plus heureux au sud, il fit la conquête de l'Inde. Son empire était alors borné par la mer des Indes, le golfe Persique, l'Arabie, la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne, l'Indus, la mer Méditerranée (504).

Il n'est pas de peuple dont les doctrines religieuses aient eu plus d'analogie avec celles des Hébreux. Les Perses ne croyaient pas que les dieux eussent des formes humaines, et ils ne leur élevaient ni temples ni autels. On prétend même que le culte qu'ils rendaient au feu remontait directement au Créateur, et que l'on retrouvait chez eux des idées très-exactes de Dieu, des anges et des démons.

Les mages, chez les Perses, étaient les prêtres et les savants et formaient une caste particulière. Ils admirent parmi eux Daniel. Leur puissance et leur influence étaient très-grandes, mais ils se réservaient la connaissance de la vérité, et enseignaient au peuple les plus monstrueuses erreurs. En effet, tandis que les mages reconnaissaient un Être suprême, la multitude fléchissait le genou devant un grand dragon, devant Mithra et devant Bel. Les mages, qui se plaisaient à abrutir le peuple pour le dominer, furent presque tous massacrés avec le faux Smerdis. Alors parut Zoroastre que l'on dit disciple de Daniel ou d'Esdras ; il se fit le réformateur

des Perses et fonda un nouvel ordre de mages. Malheureusement il mêla à sa doctrine, puisée en partie dans les livres saints des Hébreux, une foule d'erreurs grossières. Le livre qui renferme la doctrine de Zoroastre est le *Zend-Avesta*.

Le gouvernement des Perses était monarchique et les rois avaient une autorité absolue. Rien n'égalait leur magnificence et l'éclat de leur cour, rendez-vous d'une brillante noblesse. Les jeunes filles les plus distinguées par leur naissance et leur beauté composaient le sérail des rois de Perse. Le luxe, les plaisirs, les honneurs presque divins que l'on rendait à ces princes les corrompirent; ils oublièrent bientôt le soin du gouvernement qu'ils abandonnèrent aux satrapes ou gouverneurs des satrapies, et cette multitude de petits souverains devinrent autant de tyrans presque indépendants de l'autorité souveraine.

Les Perses avaient un grand respect pour la justice; le roi se réservait le jugement des causes importantes: les autres étaient confiés à des vieillards choisis par les prêtres.

L'armée des Perses était très-nombreuse; elle se composait de la cavalerie, de l'infanterie, des archers et des frondeurs. Dans la cavalerie on remarquait les immortels, corps d'élite de dix mille hommes. Les femmes et les enfants suivaient l'armée.

Les habitudes de sobriété qui assurèrent longtemps aux Perses la victoire sur leurs ennemis, venaient de leur éducation. L'État se chargeait de l'éducation des enfants. De bonne heure les Perses étaient endurcis à la fatigue et accoutumés à tous les exercices militaires. Mais plus tard les jouissances du luxe les rendirent mous et efféminés, et leur intelligence s'abâtardit; dans leur avilissement ils se plièrent sans murmurer aux exi-

gences de leurs souverains, et dès lors ils furent facilement vaincus.

Égypte.

Nécho, fils de Psammétichus, lui succéda ; il essaya de joindre la mer Rouge au Nil par un canal, et renonça à cette entreprise après avoir perdu cent vingt mille hommes ; mais il réalisa le projet de faire faire le tour de l'Afrique, et se servit pour cela des Phéniciens, habiles dans l'art de la navigation. Ils mirent trois ans à exécuter ce voyage regardé alors comme impossible.

Nécho, poursuivant les projets ambitieux de son père, alla attaquer Nabopolassar, roi de Babylone (609) ; il battit en passant Josias, roi de Juda, qui lui refusait le passage sur ses terres ; vaincu par les Babyloniens à Carchemis, il revint sur ses pas.

Psammis, son fils, fit une expédition peu importante en Éthiopie (601). Son successeur Apriès battit sur mer les Phéniciens, mais fut défait par Nabuchodonosor II qui parcourut triomphalement l'Égypte.

Une révolte précipita du trône Apriès et y fit monter Amasis, soldat de fortune que Nabuchodonosor établit son vice-roi. On croit qu'il fut tributaire de Cyrus ; mais ayant secoué le joug sous Cambyse et lui ayant refusé sa fille, il s'attira sa colère.

Psamménite, son fils, venait de lui succéder lorsque Cambyse arriva à la tête d'une nombreuse armée ; l'Égypte fut conquise et Psamménite mis à mort (525).

Depuis ce moment l'Égypte devint une province de la Perse ; chaque fois qu'elle essaya de secouer le joug, elle ne fit que rendre ses chaînes plus pesantes. Le prophète Ézéchiél avait annoncé que l'Égypte n'aurait plus de rois pris dans son sein ; en effet, cette terrible prédiction n'a pas cessé depuis Nectanébus que la nation

révoltée s'était donné un instant pour roi, près de quatre siècles avant notre ère.

En finissant l'histoire des rois égyptiens, disons un mot de la religion, des mœurs et du gouvernement de ce pays.

L'unité de Dieu était le fondement de la religion égyptienne que les prêtres avaient puisée en partie dans les livres des Hébreux ; mais en Égypte, comme en Perse, ils se réservaient la vérité, voilée sous des emblèmes mystérieux, et ils enseignaient au peuple la doctrine la plus grossière. Tout était dieu pour les Égyptiens, les astres, les animaux et les légumes de leurs jardins. Avec la vérité religieuse, les prêtres se réservaient les sciences et l'enseignement de la philosophie ; leur réputation attirait en Égypte les sages et les savants des autres pays et surtout de la Grèce.

« Toute la nation était divisée en trois castes, celle des prêtres, celle des guerriers et la caste du peuple qui comprenait les marchands, les artisans, les laboureurs. Les deux premières castes possédaient seules tout le territoire. Le gouvernement de l'Égypte reposait sur cette division, mais il varia à différentes époques. On peut réduire ces variations à quatre périodes principales. Dans la première le principe théocratique domine ; dans la seconde la monarchie est élective ; dans la troisième, elle devient héréditaire ; enfin dans la quatrième période les castes disparaissent devant une sorte d'égalité.

Les Égyptiens vénéraient beaucoup les vieillards et honoraient les morts que leur croyance à la métempsychose leur faisait embaumer : c'est ce qu'on appela des momies. Ils les déposaient dans des hypogées, catacombes creusées dans la roche vive. Les rois se faisaient construire des tombeaux magnifiques.

La pensée de la mort était si familière aux Égyptiens, qu'au milieu des festins ils se faisaient souvent apporter

un squelette. Tous, même les rois, étaient jugés après leur mort; le corps de celui qui avait bien vécu était embaumé, mais celui du mauvais citoyen était privé des honneurs de la sépulture.

L'Égypte était couverte de monuments et de villes dont la beauté prouve jusqu'à quel point cette nation cultivait les arts. Il suffit de citer Memphis, les pyramides, les obélisques, le sphinx et le labyrinthe. Les Égyptiens cultivaient aussi avec succès les sciences, et de toutes parts on venait les consulter. Ils se distinguèrent surtout dans l'hydraulique, la géométrie, la chimie, la médecine, le calcul et l'astronomie. Quant à leur littérature, leur écriture hiéroglyphique ne nous permet pas encore d'en juger malgré les récentes découvertes de M. Champollion qui est parvenu à la déchiffrer.

Sparte.

Lorsque Sparte eut vaincu les Messéniens, les vainqueurs se partagèrent leur territoire et réduisirent les habitants à la déplorable condition d'ilotes.

La puissance des Spartiates s'accrut rapidement; ils vainquirent successivement les Arcadiens et les Argiens qui avaient soutenu les Messéniens; et dès lors dominèrent sans rivaux dans le Péloponèse (514).

La constitution de Sparte ne subit aucun changement tant que ses guerres ne s'étendirent pas au loin; elle conserva les mœurs austères que lui avait données la législation de Lycurgue, et leur dut ses triomphes.

Athènes.

Solon, de la famille royale de Codrus, fut nommé archonte d'Athènes vers 594. Dans ses voyages il s'était lié avec les hommes célèbres de son temps, appelés les sages de la Grèce. C'était : Thalès de Milet, Pittacus de

Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindos, Périandre de Corinthe, Chilon de Lacédémone. Solon était l'ornement et la gloire de cette brillante assemblée.

Les Mégariens s'étaient emparés de Salamine sur les Athéniens ; Solon reprit cette île, et son crédit s'en accrut. Dès lors il s'appliqua à reconstituer l'État et commença par adoucir le sort du peuple écrasé par les riches.

Il fit une nouvelle division de la population, conserva les neuf archontes admis alors, et tempéra leur autorité par un sénat de quatre cents membres élus. Les lois étaient discutées par le sénat, puis approuvées ou rejetées par le peuple réuni en assemblée. L'*aréopage*, tribunal suprême composé des archontes sortis de fonctions, était chargé de sauvegarder la constitution des lois et les mœurs. La réputation de ce tribunal le fit souvent choisir pour arbitre entre les peuples et les rois.

L'*ostracisme* avait pour but la conservation de l'État. Quand les qualités ou les talents d'un citoyen rendaient son ascendant ou son pouvoir redoutable, il était éloigné pour dix ans, dès que cette mesure était réclamée par le vote de six mille citoyens au moins. Ce vote se faisait au moyen de coquilles sur lesquelles chacun écrivait le nom de celui qu'on voulait exiler.

La fondation de l'oracle de Delphes à côté du lieu où s'assemblaient les amphycions, prouve l'influence que la religion avait dans les délibérations publiques ; on la trouve en effet mêlée même aux jeux des Grecs. A Athènes où l'on avait élevé un temple au Dieu inconnu, toutes les divinités étrangères étaient admises ; et l'on punissait de mort l'impiété et l'athéisme.

L'éducation des Athéniens était soignée et sous la surveillance de l'autorité publique. Un fils ne devait rien à son père si celui-ci ne lui avait pas fait apprendre un métier.

Un grand nombre de tribunaux étaient établis à Athènes, ce qui rendait la législation criminelle fort compliquée.

Après avoir donné des lois à sa patrie, Solon se remit à voyager durant dix ans.

(561). A son retour il trouva tout changé : les dissensions entre les nobles et le peuple s'étaient ranimées, et un citoyen riche nommé Pisistrate, protégé par la multitude, s'était emparé du pouvoir. Il possédait d'ailleurs toutes les qualités nécessaires pour séduire et aveugler la multitude. Solon qui était son parent s'y laissa prendre d'abord, puis il lui fit une vive opposition, et enfin quitta pour toujours Athènes. On dit qu'il mourut en Chypre dans un âge avancé.

Solon et Lycurgue furent les législateurs de la Grèce; chacun rendit sa patrie florissante quoique par des moyens différents. C'est là que brille leur génie; ils étudièrent le caractère des peuples qu'ils avaient à gouverner, et surent habilement profiter de leurs dispositions, de leur caractère, de leur situation géographique, du gouvernement déjà établi, pour les faire atteindre à la supériorité qui convenait à chacun.

Cependant Pisistrate ne jouit pas en paix du pouvoir qu'il avait usurpé; ses ennemis, conduits par l'Athénien Mégacès, le chassèrent de la ville, mais ses amis le ramenèrent, et le peuple le remplaça au premier rang. Il en fut renversé de nouveau, et vécut quinze ans dans l'exil. Rappelé à Athènes, il la gouverna jusqu'à sa mort. Tant que Pisistrate fut au pouvoir, ses jours furent consacrés à l'utilité publique et marqués par de nouveaux bienfaits ou de nouvelles vertus. Il était comme le père de ses sujets dont il était adoré, et il se plut à embellir Athènes de monuments magnifiques (552). On ne peut lui reprocher que son ambition à laquelle il sacrifia plus d'une fois sa dignité personnelle.

Hipparque et Hippias succédèrent sans difficulté à Pisistrate leur père ; sous leur administration la civilisation se perfectionna dans Athènes, les lettres furent encouragées et les impôts diminués. Les vieilles haines duraient pourtant encore et les esprits étaient préparés à la révolte. Un jeune homme nommé Harmodius, outragé par Hipparque dans la personne d'une sœur, se concerta avec son ami Aristogiton et plusieurs autres : ils assaillirent les deux princes et tuèrent Hipparque. Hippias lui survécut pour le venger, mais Harmodius fut massacré par le peuple en fureur (514). Aristogiton, mis à la torture, désigna pour ses complices les meilleurs amis d'Hippias qui les livra aussitôt au dernier supplice. Dès lors Hippias fit peser sur les Athéniens un joug odieux. Une révolte éclata ; il fut obligé de fuir et se retira chez les Perses (510). Aussitôt les anciennes factions se réveillèrent ; Isagoras se mit à la tête de la noblesse et Clisthène à la tête du peuple : celui-ci triompha malgré les secours que les Spartiates donnèrent à Isagoras.

Rome.

Tarquin l'Ancien, d'origine étrusque, usurpa le trône sur les fils d'Ancus Martius (614). Pour se faire des partisans il augmenta de cent le nombre des sénateurs. Il fit construire des aqueducs, des égoûts dont on voit encore des restes et un cirque où il fit célébrer des jeux étrusques. On lui attribue aussi la fondation du temple et de la forteresse appelée le Capitole.

Tarquin battit les Sabins, les Latins, les Étrusques, et s'empara d'une partie de leur territoire (578). Il fut assassiné par les fils d'Ancus. Mastarna, fils d'une esclave, à la tête de nombreux partisans, s'empara du pouvoir sous le nom de Servius. Le nouveau roi continua la guerre avec les Étrusques qu'il battit souvent. Il donna

une nouvelle organisation à Rome, distribua le peuple en classes et en centuries, établit le *cens* ou dénombrement circonstancié de la population, et en fixa la révision tous les cinq ans, espace de temps appelé *lustre*. Servius Tullius passe pour avoir fait frapper la première monnaie romaine. Ce prince fut assassiné par son gendre Tarquin, poussé à ce crime par sa femme, la méchante Tullie, fille de Servius (532).

Tarquin, surnommé le Superbe à cause de son orgueil et de sa cruauté, s'empara du trône et régna en tyran. Il fit achever le Capitole, le Cirque et les égoûts et acheta d'une sibylle de Cumès les livres sibyllins qui contenaient, disait-on, les destinées de Rome. Guerrier habile, il soumit les Volsques, les Sabins, et incorpora tous les peuples du Latium dans les centuries romaines. Il faisait le siège d'Ardée, capitale des Rutules, lorsqu'un événement de peu d'importance en apparence vint changer les destinées de Rome. Sextus, un de ses fils, ayant attenté à l'honneur de Lucrece, femme de Tarquin Collatin son parent, elle fait appeler son père et son époux, leur apprend le crime de Sextus, et, ne pouvant survivre à cet affront, se poignarde sous leurs yeux. Brutus, ennemi du roi et qui, disait-on, contrefaisait l'insensé en attendant l'occasion de se venger, arrache le poignard de la blessure, jure et fait jurer à ses amis qu'ils ne souffriront plus de rois à Rome. A la vue du corps sanglant de Lucrece le peuple court aux armes, l'armée se soulève et les portes de la ville sont fermées. Tarquin le Superbe accourut à cette nouvelle ; on lui signifiâ alors sa sentence d'exil ; il se retira chez les Étrusques en frémissant de colère.

Il est temps de dire quelque chose des institutions civiles et religieuses des Romains.

Les conquêtes successives des Romains agrandirent

ibua le peuple
ou dénombre-
n fixa la révi-
appelé *lustre*.
er la première
par son gen-
emme, la mé-

de son orgueil
na en tyran. Il
coûts et acheta
ins qui conte-
uerrier habile,
orpora tous les
aines. Il faisait
squ'un événe-
int changer les
ayant attenté
n Collatin son
poux, leur ap-
survivre à cet
tus, ennemi du
é en attendant
ard de la bles-
ne souffriront
anglant de Lu-
se soulève et
in le Superbe
a alors sa sen-
en frémissant

institutions ci-
s agrandirent

rapidement le territoire de leur ville : sous Tarquin le Superbe il renfermait sept collines. La royauté n'était pas héréditaire ; le roi était élu par le peuple réuni en *Curies*, c'est-à-dire par tribus ; les lois qu'il faisait devaient être sanctionnées par les *comices*, assemblées générales du peuple qui se tenaient sur le Forum. Les Tarquins avaient pour insignes de leur autorité le diadème, le sceptre d'ivoire, la chaise curule, siège des sénateurs ; devant eux marchaient douze licteurs, soldats portant des faisceaux de verges surmontés d'une hache.

Le sénat se composait de cent membres appelés *Pères* ; lorsque les Sabins furent réunis aux Romains, le nombre en fut doublé. Tarquin l'Ancien le porta à trois cents. Les décisions du sénat s'appelaient *senatus-consultes*.

Les nobles ou patriciens avaient en quelque sorte sous leur suzeraineté des *clients* pris parmi les plébéiens, auxquels ils devaient une protection réglée par des lois sévères. Entre les patriciens et les plébéiens se plaçaient les *chevaliers* qui formaient la cavalerie romaine. Ainsi que nous l'avons vu, Servius Tullius établit le *cens* ; on devait le faire tous les cinq ans pour la répartition des impôts. Le roi rendait la justice, mais le peuple pouvait casser ses jugements. Le recrutement des armées se faisait seulement parmi les citoyens qui possédaient un certain revenu.

Les armes défensives des Romains étaient le casque, le bouclier, la bottine, la cuirasse : ces armes étaient en cuivre. Les armes offensives étaient la lance, l'épée et la fronde.

La *légion* se composait d'hommes choisis ; elle s'éleva dans la suite à six mille cavaliers ou fantassins.

La religion des Romains était d'abord fort simple. Numa multiplia les dieux pour faire respecter ses lois et ses institutions. Les Romains se vantèrent longtemps

d'être le peuple le plus pieux de la terre. L'État réglait tout ce qui concernait le culte et les croyances. Les prêtres se divisaient en deux classes, les *pontifes* et les *flamines* pour le culte, les *augures* et les *aruspices* pour la divination, usage qu'on tenait des Étrusques. Parmi les prêtres on remarquait les *vestales* ; elles étaient chargées du feu sacré qu'on devait entretenir sur l'autel de Vesta et de la garde du Palladium, statue de Minerve, apportée, disait-on, de Troie. Les Vestales ne pouvaient se marier avant quarante ans ; celles qui manquaient à cette obligation étaient enterrées vives.

Le culte public consistait en fêtes, en jeux, en sacrifices, prières, processions. Les sacrifices humains furent en usage à Rome pendant plus de six siècles.

Dans la famille, le père avait le droit de vendre, de battre, de tuer ses esclaves, ses serviteurs, ses enfants, et dans quelques occasions sa femme ; il ne pouvait jamais être puni d'une faute commise envers eux.

L'agriculture était en honneur à Rome, et les grands préféraient le séjour de la campagne à celui de la ville. Les soldats retournaient à la culture de leurs champs dès que la paix le leur permettait.

RÉCAPITULATION DU VI^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Juifs. — Au commencement du sixième siècle avant Jésus-Christ, Jérusalem est prise et détruite par Nabuchodonosor II, roi de Babylone ; ce prince réduit en captivité le reste du peuple juif qui porte dans tout l'Orient la connaissance du vrai Dieu, que le prophète Daniel prêche

à la cour d'Assyrie où il est revêtu des premières dignités de l'empire.

Cyrus, plus tard roi de Perse, prend Babylone et renvoie les Juifs dans leur patrie. Les Samaritains jaloux s'opposent à la reconstruction de Jérusalem; mais, vers la fin de ce siècle, de nouveaux édits des rois de Perse permettent aux Juifs de relever les murailles de leur ville et de terminer le temple.

Babylone ou second empire assyrien. — Nabuchodonosor règne avec gloire à Babylone; ministre des vengeances divines, il détruit Jérusalem. Daniel lui explique ses songes mystérieux et il est comblé d'honneurs. Nabuchodonosor détruit Tyr, ravage l'Égypte et régit sur une partie de l'Asie. Ses indignes successeurs ne se distinguent que par leurs débauches, et succombent avec leur empire sous les coups des Mèdes.

Médie. — La Médie ne jette quelque éclat dans ce siècle que par les armes de Cyrus, fils du roi de Perse, auquel Cyaxare II, roi des Mèdes, confie une armée pour aller le venger des Lydiens et des Assyriens. Cyrus, devenu gendre de Cyaxare, lui succède et hérite de ses vastes États agrandis par ses conquêtes.

Perse. — La Perse sort de son obscurité. Cambyse, l'un de ses rois, épouse la fille du roi des Mèdes. Son fils Cyrus hérite de la Médie à la mort de Cyaxare II. Il rend la liberté aux Juifs et règne avec sagesse. Son fils Cambyse soumet l'Égypte et fait périr son frère Smerdis. Un faux Smerdis lui succède. Il est renversé par Darius, fils d'Hystaspe, qui fait la guerre aux Scythes, conquiert la Thrace, la Macédoine et l'Inde.

Égypte. — Après Néchao, célèbre par ses grandes entreprises, paraît Psammis, puis Apriès, dont l'orgueil excite une révolte qui le renverse du trône. Il est remplacé par Amasis que Nabuchodonosor II, roi de Ba-

hylone, établit son vice-roi. Son fils Psamménite est mis à mort par Cambyse, roi des Perses, qui s'empare de l'Égypte.

Sparte. — Après un long repos Sparte fait la guerre aux Arcadiens et aux Argiens; elle triomphe et règne sans rivale dans la Péloponèse.

Athènes. — Solon donne des lois à Athènes. Pisistrate s'empare de l'autorité, ce qui excite la jalousie des factions dont il triomphe. Ses fils lui succèdent. Hipparque, l'un d'eux, est assassiné par un ennemi personnel; le second, Hippias, devenu tyran, est chassé d'Athènes.

Rome. — Tarquin l'Ancien usurpe le trône et règne avec gloire; il commence le Capitole, le grand Cirque et meurt assassiné. Servius Tullius lui succède et rend ses sujets heureux par de sages institutions, tout en repoussant les ennemis du dehors. Son gendre Tarquin le Superbe le tue pour s'emparer du trône. Pendant un long règne, celui-ci opprime ses sujets, soumet les peuples voisins et embellit Rome. Ses crimes le font haïr, et la mort de Lucrece décide la révolte qui fait succéder la république à la monarchie.

CHRONOLOGIE DU VI^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Justice et miséricorde de Dieu.

594. — Législation de Solon, archonte d'Athènes.

Gloire du prophète Daniel à la cour d'Assyrie.

587. — Nabuchodonosor II, roi d'Assyrie, prend et détruit Jérusalem. Dans ce siècle paraissent les sept sages de la Grèce : *Solon* de Salamine, *Thalès* de Milet, *Bias* de Priène, *Pittacus* de Mitylène, *Cléobule* de Lindos, *Périandre* de Corinthe, et *Chilon* de Lacédémone.

mménite est mis
ui s'empare de

te fait la guerre
omphe et règne

hènes. Pisistrate
alousie des fac-
ent. Hipparque,
ni personnel; le
é d'Athènes.

trône et règne
e grand Cirque
succède et rend
ons, tout en re-
ndre Tarquin le
Pendant un long
net les peuples
e font haïr, et la
ait succéder la

562. — Premier théâtre à Athènes, fondé par Thespis.

561. — Pisistrate s'empare de l'autorité à Athènes.

548. — Cyrus bat à Thymbrée Crésus, roi de Lydie, l'allié de Nériglissor, roi de Babylone.

538. — Prise de Babylone par Cyrus; fin du second empire d'Assyrie. Il est remplacé par celui des Perses.

536. — Cyrus, devenu roi de Perse, met fin, par un édit célèbre, à la captivité de Babylone : les Juifs, sous la conduite de Zorobabel, retournent dans leur patrie.

526. — Cambyse, fils de Cyrus, s'empare de l'Égypte.

516. — Esdras, docteur de la loi, préside à la reconstruction du temple de Jérusalem qui est achevé malgré les Samaritains. Les prophètes Aggée et Zacharie annoncent que ce temple sera visité par le Messie.

501. — Tarquin le Superbe est chassé de Rome; la République est établie.

501. — Premier dictateur à Rome.

Dans ce siècle paraît Confucius, célèbre philosophe chinois.

ÉSUS-CHRIST.

Dieu.

s.
d et détruit Jérusalem
de la Grèce : Solon
tacus de Mitylène,
Chilon de Lacé-

V^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Les Juifs désormais fidèles au Dieu de leurs pères, se montrent dociles à la voix des prophètes, et, malgré les Samaritains, obtiennent de nouvelles faveurs des rois perses, auxquels ils paient un léger tribut.

Toute la gloire militaire et littéraire est aux Grecs pendant ce siècle. Sparte règne exclusivement dans le Péloponèse et devient le centre des peuples de race dorienne; Athènes, celui des peuples de race ionienne. Ces deux cités représentent la Grèce entière et renferment tous les éléments de force nécessaires pour la grande lutte qui se prépare; tandis que le luxe et la mollesse précipitent la décadence de l'empire des Perses qui viendra se briser sur les côtes de la Grèce. La Grèce s'épuise ensuite dans des rivalités sanglantes et prépare ainsi sa ruine.

Ce siècle est pour Rome une époque de formation: le sénat se tient sur la défensive et, à chaque nouveau besoin qui se révèle, oppose une nouvelle magistrature. Le peuple ne compte encore pour rien; mais sa misère stimule son courage, et il commence à comprendre sa force.

Juifs.

Malgré les édits des rois de Perse qui permettaient aux Juifs de retourner dans leur patrie, beaucoup restèrent en Orient où ils jouissaient des plus grandes faveurs (478). D'autres Hébreux retournèrent successivement à Jérusalem. Esdras, descendant d'Aaron, envoyé par le roi de Perse pour réorganiser leur gouvernement, leur apporta l'argent provenant des offrandes du roi et de leurs compatriotes; il rétablit la loi de Moïse dans

toute sa pureté, et écrivit l'histoire des événements de son temps.

Esdras fut remplacé après treize ans par Néhémie (445) qui amena d'autres Juifs en Palestine, et entoura de murailles Jérusalem où il réunit la population, éparsse jusque-là dans la campagne.

Les Hébreux relevaient des satrapes de Syrie ; mais à mesure que la puissance de la Perse allait en déclinant, les grands prêtres acquéraient plus d'autorité. Sous Artaxerxès, les Juifs restés en Perse, coururent un grand danger par la fureur d'Aman qui voulait se venger sur toute la nation, du refus que Mardochée avait fait de l'adorer. Dieu eut pitié de son peuple ; Esther, nièce de Mardochée et épouse d'Artaxerxès, ordonna des jeûnes et des prières à tous les Juifs, puis elle alla trouver le roi auquel elle déclara qu'elle était juive ; après cet aveu, elle lui fit connaître les projets sanguinaires d'Aman, son favori et son ministre, et demanda la vie de son peuple. Artaxerxès frémit à cette nouvelle et accorda tout à Esther. Le cruel Aman subit la mort qu'il méritait, tandis que Mardochée le remplaça dans la faveur royale.

Vers le même temps parut en Judée, Malachie, le dernier des prophètes. Il se fit alors un grand silence dans la nation sainte. La venue du Messie avait été prédite ; toutes les particularités de son avènement étaient clairement annoncées ; et les figures, les promesses et les prophéties avaient désigné chacun des traits du Libérateur attendu.

Pendant toute la durée de l'empire des Perses, les Juifs vécurent suivant leurs lois, moyennant un léger tribut qu'ils payaient à leurs souverains. L'abondance régnait dans les villes et les campagnes, et le peuple jouissait du repos et de tous les avantages de la paix.

Perse.

Darius, non content de sa domination sur les colonies grecques de l'Asie Mineure conquises par Cyrus, l'étendit encore sur les îles de Lemnos et d'Imbros ; les Grecs s'en effrayèrent : il avait soumis la Thrace et la Macédoine et il menaçait l'Eubée.

Vers 504 des troubles éclatèrent dans l'île de Naxos ; les nobles, chassés par le peuple, allèrent demander asile et protection au Perse Aristagoras qui commandait à Milet. Sur sa demande Darius confia une flotte à Mégabaze, son cousin, avec ordre de soumettre les Cyclades et toute la Grèce. Aristagoras, jaloux de Mégabaze, fit échouer l'entreprise par ses avis secrets aux habitants de Naxos. Après cette trahison, il se jeta dans la révolte ouverte, et y entraîna toutes les villes grecques de l'Ionie en leur promettant la liberté.

Le premier moment d'enthousiasme passé, les Ioniens comprirent qu'ils allaient avoir à résister aux forces considérables du grand roi ; ne se sentant pas capables de soutenir une telle lutte, ils demandèrent du secours aux villes de la Grèce. Sparte, où la noblesse dominait, refusa de soutenir les partisans de la démocratie ; Athènes au contraire accueillit avec joie les députés ioniens et leur envoya vingt vaisseaux (500). Érétrie, ville d'Eubée, suivit cet exemple.

Aristagoras, auquel on avait confié l'expédition, resta à Milet, et chargea son frère Charopinus et les Grecs d'attaquer Sardes, capitale de la Lydie ; un accident ayant causé l'incendie de la ville, les Lydiens, irrités de ce désastre, s'unirent aux troupes d'Artapherne, frère de Darius, et tuèrent un grand nombre de Grecs.

La mauvaise fortune et l'or des Perses jetèrent la désunion dans les rangs des révoltés. Les Athéniens mécon-

ten
po
Ch
Ain
P
en
la
me
Ma
d'A
pes
pro
d'a
sou
pré
ma
se
de
C
et
qui
rétr
A l
der
pro
que
seu
po
dan
onz
Ma
et
ren
rib

tents se retirèrent, Aristagoras fut pris et mis à mort ; et, pour se venger, les Perses détruisirent Milet, soumièrent Chios, Lesbos, Ténédos, et dévastèrent l'Ionie (496). Ainsi s'évanouit cette tentative de liberté.

La ruine de Sardes avait blessé vivement Darius et il en méditait la vengeance. Quand le moment fut venu il la confia à Mardonius, auquel il donna le commandement d'une puissante flotte et d'une armée nombreuse. Mais une tempête engloutit ses navires au promontoire d'Athos, et les Thaces révoltés exterminèrent ses troupes. Le roi de Perse n'en persista pas moins dans ses projets ; il fit enjoindre aux Grecs, par deux hérauts, d'avoir à lui donner la terre et l'eau, c'est-à-dire, à se soumettre. A cette indigne proposition, les Spartiates précipitèrent les hérauts dans un puits ; à Athènes on massacra ceux qui leur avaient servi d'interprètes, et l'on se prépara à combattre. Mais les îles et plusieurs villes de la terre ferme firent leur soumission.

Pendant Darius faisait partir sous les ordres de Datis et d'Artapherne, une flotte et une armée nombreuse qui bientôt débarqua dans l'île d'Eubée. La ville d'Érétrie fut saccagée et ses habitants chargés de chaînes. A l'approche du danger les Athéniens envoient demander du secours à leurs alliés : la plupart refusent ; Sparte promet d'envoyer des troupes à la pleine lune, époque que la superstition faisait croire favorable. Les Platéens seuls fournissent mille soldats. Athènes ne s'épouvante pourtant pas : Miltiade qui avait commandé quelque temps dans la Chersonèse, les encourage. Avec une armée de onze mille hommes, ce général habile alla attendre à Marathon les Perses dix fois plus nombreux. Thémistocle et Aristide, généraux athéniens, avant le combat remirent toute leur autorité entre ses mains. La lutte fut terrible ; la victoire resta aux Grecs après avoir coûté la vie

à une multitude d'ennemis (490). Hippias, l'ancien tyran d'Athènes, qui avait dirigé les Perses contre sa patrie, périt dans un marais. Les Grecs poursuivirent les vaincus jusque sur leurs vaisseaux où ils étaient allés chercher un refuge.

Un soldat, excédé de fatigue, courut aussitôt à Athènes pour annoncer cette heureuse nouvelle. Il s'écria : *Nous sommes vainqueurs*, et tomba mort aux pieds des Athéniens.

Le même jour Datis essaya de surprendre Athènes ; mais à la vue de l'armée déjà rangée en bataille il s'éloigna et fit voile pour l'Asie Mineure.

Darius, honteux de la défaite de ses généraux, fit pendant trois années d'immenses préparatifs pour essayer de laver sa honte, mais une révolte en Égypte lui fit ajourner sa vengeance. Il mourut peu de temps après, désignant pour son successeur son fils Xerxès (485).

Achéméné, frère de Xerxès, alla châtier les Égyptiens qui furent horriblement maltraités, tandis que Xerxès lui-même s'occupait de la Grèce. Chaque contrée de son vaste empire dut lui fournir ce qu'elle avait de meilleur en hommes, en vivres et en chevaux ; il réunit ainsi une armée immense et magnifique.

Deux Spartiates vinrent un jour s'offrir à la colère de Xerxès, pour expier par leur mort le meurtre des hérauts perses envoyés pour réclamer la terre et l'eau ; le grand roi touché de leur patriotisme les congédia sains et saufs.

Une flotte nombreuse se réunissait sur les côtes de l'Ionie, et Suze était le rendez-vous de l'armée qui de là devait aller à Sardes. Chaque nation avait son chef particulier et son costume national. Les troupes réunies montaient à dix-sept cent mille fantassins et quatre cent mille cavaliers, sans compter les femmes, les enfants, les valets

qui les suivaient. La flotte se composait de plus de quatre cents vaisseaux.

Un pont de bateaux fut construit entre Sestos et Abydos ; une tempête l'ayant détruit, Xerxès fit fouetter la mer pour la punir. Lorsqu'on en eut établi un nouveau, l'armée employa sept jours à le franchir. Le roi la passa en revue à Dorisque et pleura, dit-on, en pensant que dans quelques années il n'en existerait plus personne.

L'approche des Perses répandit la consternation parmi les Grecs ; beaucoup se hâtèrent de faire leur soumission, entre autres les petits peuples de la Béotie, excepté les Thespiens et les Platéens.

Disons rapidement ce que devint la grande armée des Perses, car les détails de cette guerre appartiennent maintenant à l'histoire des Grecs.

La trahison ouvrit à Xerxès l'entrée de la Grèce au passage des Thermopyles, et il s'avança vers Athènes qu'il trouva abandonnée. Après l'avoir brûlée, il poursuivit les Grecs réfugiés sur leurs vaisseaux. Une bataille navale s'engagea près de Salamine entre les deux flottes ; et Thémistocle, avec quatre cents galères détruisit celle de Xerxès, qui prit la fuite avec les débris de ses vaisseaux. Le pont de bateaux construit sur l'Hellespont ayant été de nouveau rompu par une tempête, il regagna l'Asie sur une barque de pêcheur, et courut cacher sa honte à Sardes.

Cependant Xerxès avait laissé en Grèce trois cent mille hommes sous les ordres de Mardonius. Ce général après avoir inutilement essayé de désunir les Grecs, vint leur présenter le combat à Platée. Les Grecs commandés par le Spartiate Pausanias et par Aristide, défirent entièrement les Perses. Mardonius fut au nombre des morts.

Le même jour la flotte perse fut, après un combat meurtrier, incendiée par les Grecs unis aux Ioniens, sur

les côtes de l'Asie Mineure, à peu de distance du promontoire de Mycale, en face de Samos.

Les journées de Platée et de Mycale ôtèrent pour toujours aux Perses la pensée d'envahir la Grèce, et mirent fin aux guerres Médiques. Une expédition aussi désastreuse épuisa la Perse dont la population avait été levée en masse. Les Grecs d'Asie voulurent en profiter pour recouvrer leur indépendance ; ceux d'Europe les soutinrent, et, la Perse, obligée durant trente ans de subvenir à une guerre défensive dans l'Asie Mineure, renouça à tout projet de conquête.

Xerxès, de retour à Suze, s'abandonna au plaisir et s'attira le mépris de ses sujets, pendant que sa cour était le théâtre de sanglantes intrigues (472). Enfin il mourut victime d'une conjuration tramée par Artaban, capitaine de ses gardes, qui donna la couronne à Artaxerxès Longue-Main, son troisième fils. Artaban ayant de nouveau conspiré, ce prince le fit mettre à mort. Artaxerxès comprima d'abord quelques troubles à l'extérieur, puis il s'occupa de l'Égypte révoltée (460). Il fallut trois armées pour vaincre les Égyptiens et Inarus, prince libyen qu'ils avaient pris pour roi.

Inarus avec les Grecs à son service se rendit enfin à Mégabyse, frère d'Artaxerxès, dont il avait obtenu la promesse qu'ils auraient la vie sauve. Cinq ans plus tard, Inarus et ses guerriers ayant été massacrés à la prière de la mère du roi, pour venger un de ses fils mort en combattant les Égyptiens, Mégabyse se révolta ; mais après avoir battu les troupes royales, il dicta lui-même les conditions de sa réconciliation avec Artaxerxès (446).

Cependant ce prince continuait avec la Grèce la politique corruptrice de son père, cherchant à semer au prix de l'or, la division parmi les petits peuples de ce

istance du pro-
 mèrent pour tou-
 Grèce, et mirent
 ion aussi désas-
 on avait été levée
 en profiter pour
 urope les soutin-
 ans de subvenir
 eure, renouça à

pays; il n'en fut pas moins vaincu sur terre et sur mer par Cimon, fils de Miltiade, et forcé de conclure avec les Grecs un traité honteux.

Artaxerxès fut un instant consolé de ses revers en voyant Thémistocle, banni d'Athènes, venir chercher un refuge à sa cour. Le grand roi l'accueillit noblement et lui assigna des revenus considérables. Les uns disent que Thémistocle se tua, pressé par ce prince de combattre les Grecs, et ne voulant pas porter les armes contre sa patrie.

anna au plaisir et
 que sa cour était
 Enfin il mourut
 rtaban, capitaine
 Artaxerxès Lon-
 yant de nouveau
 mort. Artaxerxès
 l'extérieur, puis
). Il fallut trois
 t Inarus, prince

Le traité conclu avec les Grecs (423), fut un des derniers événements du règne d'Artaxerxès, dont la cour était déshonorée par les débauches de sa mère Amestris et de son épouse Amytis. En mourant il laissa plusieurs fils : l'aîné, Xerxès II, fut, après un règne de quarante jours, assassiné par le second, Sogdien ; celui-ci fut massacré par son frère Oclius dont il avait médité la perte, et qui prit le nom de Darius Nothus (le bâtard).

se rendit enfin à
 avait obtenu la
 . Cinq ans plus
 é massacrés à la
 r un de ses fils
 abyse se révolta;
 ales, il dicta lui-
 on avec Artaxer-

Ce règne fut une époque de décadence pour la Perse ; le gouvernement était aux mains des femmes et des eunuques, et les satrapes devinrent autant de petits souverains indépendants, toujours prêts à la révolte. L'Égypte en profita pour secouer le joug ; elle se donna pour roi Amyrthée et ne fut plus que tributaire de la Perse.

Pour maintenir plus sûrement l'Asie Mineure dans l'obéissance, Darius en confia le gouvernement à son second fils, Cyrus le Jeune, désignant pour son successeur l'aîné, Artaxerxès Mnémon. Darius Nothus mourut en 405.

Grecs. — Sparte et Athènes.

la Grèce la poli-
 mant à semer au
 s peuples de ce

La nécessité de résister aux armements terribles des Perses, réunit dans une ligue de commune défense toute

les villes de la Grèce, et elles oublièrent un moment leurs rivalités particulières devant l'intérêt général. Leur histoire se trouve donc presque confondue pendant ce siècle.

Lorsque les colonies grecques de l'Asie Mineure se révoltèrent contre Darius, roi de Perse, les Athéniens et les Érétriens (d'Érétrie, ville d'Eubée), leur envoyèrent du secours, et Sardes fut réduite en cendres (500). Dès lors Darius ne rêva plus que vengeance et fit d'immenses préparatifs pour aller soumettre la Grèce. La première expédition, commandée par Mardonius, fut dissipée avant d'arriver. Darius ordonna de nouvelles levées d'hommes et d'argent, et en même temps envoya des hérauts réclamer la soumission des îles et des villes grecques. A Athènes et à Sparte, les envoyés du grand roi furent jetés dans un puits pour y prendre la terre et l'eau qu'ils demandaient. La plupart des îles et des villes des autres petits États se soumirent aux Perses à la première sommation.

Darius confia la nouvelle expédition à Datis; ce général, à la tête d'une nombreuse armée, parut bientôt sur les côtes de l'île d'Eubée, prit et saccagea Érétrie, puis remettant à la voile, vint débarquer dans l'Attique (494).

Athènes consternée demanda du secours à ses alliés : la plupart refusèrent ; Sparte en promit après la pleine lune, et Platée seule envoya mille soldats. Avec ce renfort l'armée grecque se montait à onze mille hommes. Qu'était-ce contre la puissante armée du grand roi ? Mais cette petite troupe était commandée par trois héros, Miltiade, Aristide et Thémistocle. Le premier, plus âgé que les deux autres, eut le commandement suprême le jour du combat.

Miltiade, après avoir pris de sages dispositions, voulut

ent un moment
rèt général. Leur
ndue pendant ce

Asie Mineure se
les Athéniens et
r envoyèrent du
s (500). Dès lors
fit d'immenses
ce. La première
ut dissipée avant
évées d'hommes
des hérauts ré-
les grecques. A
l roi furent jetés
l'eau qu'ils de-
illes des autres
première som-

à Datis; ce gé-
, parut bientôt
ceagea Érétrie,
er dans l'Atti-

rs à ses alliés :
après la pleine
. Avec ce ren-
mille hommes.
rand roi? Mais
r trois héros,
nier, plus âgé
ent suprême le

sitions, voulut

qu'on allât droit à l'ennemi et qu'on en vint aux mains sur-le-champ. Le choc des deux armées fut terrible ; la valeur triompha du nombre, et la victoire resta aux Grecs. Miltiade fut blessé dans le combat, ce qui ne l'empêcha pas de mettre le jour même Athènes en état de résister à une surprise des Perses.

Le lendemain arrivèrent les Spartiates, non pour combattre, ils connaissaient la victoire remportée à Marathon, mais pour féliciter les Athéniens de leur triomphe.

Miltiade fut représenté dans un portique de la ville à la tête des généraux, au moment où il exhortait les troupes au combat. Là se borna la reconnaissance des Athéniens. Ce général fut chargé de conduire des vaisseaux contre les Iles pour les punir de leur manque de foi ; mais l'expédition ayant échoué devant Paros, il fut accusé de trahison et condamné à supporter les dépenses de l'armement. Faute de biens suffisants, il fut jeté dans une prison, où il mourut (489).

L'ambitieux Thémistocle qui disait que *les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir*, reçut alors le commandement de la flotte chargée de punir les Iles alliées des Perses. Ses rapides succès augmentèrent sa popularité, pendant que les vertus d'Aristide le rendaient l'idole des Athéniens qui l'avaient surnommé le Juste. A son arrivée à Athènes Thémistocle voulut dominer seul ; il accusa donc Aristide de projets ambitieux et obtint qu'il fut soumis au jugement de l'ostracisme. Aristide assistait lui-même à l'assemblée convoquée à cet effet. Un citoyen obscur le prie d'écrire le nom d'Aristide sur sa coquille. *Quel mal vous a-t-il donc fait ?* lui dit Aristide. — *Aucun, reprend l'inconnu, je ne l'ai jamais vu ; mais je suis ennuyé de l'entendre toujours appeler le Juste.* Il fut banni ; et, en s'éloignant, il demanda aux dieux que jamais sa patrie n'eut besoin de lui.

Thémistocle resté seul maître du pouvoir, s'occupa de la gloire de son pays, fit reconnaître la suprématie des Athéniens dans toute la mer Égée (Archipel), qu'il parcourut en maître et en rapporta un immense butin. Alors il s'occupa de l'administration et régla tout avec sagesse, car il prévoyait une prochaine attaque des Perses.

En effet, Xerxès, qui avait succédé à son père Darius, avait résolu de le venger, et le bruit de ses immenses préparatifs vint jeter la consternation dans toute la Grèce (481). Bientôt parurent l'armée et la flotte du grand roi qui marchait à la tête de ses troupes. Les peuples effrayés coururent au-devant de la servitude. Cependant Sparte et Athènes, soutenues par leurs alliés, résolurent de résister aux Perses.

Thémistocle à la vue du péril fit rappeler Aristide et tous les exilés; pour éviter les rivalités dangereuses dans un pareil moment, il céda le commandement au spartiate Eurybiade, lui suggérant les mesures qu'il croyait les meilleures. Dans une vive discussion, Eurybiade leva sur lui un bâton; Thémistocle lui dit avec sang-froid: « *Frappe, mais écoute.* » Ce calme fit prévaloir son opinion.

L'oracle de Delphes ayant annoncé que les Athéniens trouveraient leur salut dans des murs de bois, Thémistocle les décida à se réfugier sur leurs vaisseaux, près de Salamine. Le roi de Sparte, Léonidas (480), pour arrêter les Perses alla avec ses Spartiates se placer aux Thermopyles, défilé où deux chariots pouvaient à peine passer de front entre des précipices, des marais et des rochers. Ne se dissimulant pas le danger, il choisit 300 Spartiates prêts à mourir avec lui. Avant de partir ils célébrèrent d'avance leurs funérailles, et firent d'éternels adieux à leurs amis. 4000 alliés vinrent les rejoindre aux Ther-

mopyles. Xerxès en y arrivant fut étonné de la résolution des Grecs de s'opposer à son passage, et il écrivit à Léonidas de rendre ses armes. *Viens les prendre*, lui répondit le Spartiate.

A l'approche des Perses on vint dire aux Grecs : *Ils sont si nombreux que leurs flèches obscurciront le soleil : Tant mieux*, reprit-on, *nous combattrons à l'ombre.*

Xerxès fut repoussé à une première attaque ; il désespérait presque de son entreprise quand un traître, nommé Epialtès, vint lui découvrir un sentier pour prendre les Grecs à dos. Léonidas se voyant surpris, ne garda que ses 300 Spartiates, et, au milieu de la nuit, se jeta avec eux dans le camp des Perses dont il tua un grand nombre ; mais trahis par le lever de l'aurore ils tombèrent percés de coups, à l'exception d'un seul. Plus tard, cette simple inscription désignait le lieu de l'héroïque résistance des 300 enfants de Lacédémone : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.*

Pendant que cela se passait aux Thermopyles, la flotte perse s'était approchée de celle des Grecs sans oser l'attaquer. Xerxès ayant franchi les Thermopyles, s'avança vers Athènes qu'il trouva abandonnée, et la réduisit en un monceau de ruines (480). Bientôt il parut en vue de sa flotte qui se prépara alors à combattre sous ses yeux, les Grecs réunis à Salamine. Les deux flottes s'attaquèrent avec fureur, et la victoire resta aux Grecs. Xerxès humilié se hâta de regagner l'Hellespont et de passer en Asie.

Mardonius, son général, était resté en Grèce avec l'armée de terre. Après avoir longtemps harcelé les Grecs, cherchant en même temps à corrompre leurs généraux, il marcha contre Athènes ; mais les Spartiates conduits par leur roi Pausanias, avec toutes les forces

du Péloponèse et les Athéniens, vinrent lui présenter le combat dans les plaines de Platée. La mort de Mardonius décida la déroute de ses troupes, dont les Grecs firent un affreux carnage (479).

Le même jour les débris de la flotte des Perses furent incendiés à Mycale par le Spartiate Léotychide et l'Athénien Xantippe.

Cette double victoire mit fin aux guerres Médiques et éloigna pour toujours les Perses de la Grèce.

Les Grecs s'occupèrent alors à réparer les maux de la guerre. Les Athéniens relevèrent leur ville ruinée, et songèrent à l'entourer de murailles pour la mettre à l'abri d'une nouvelle attaque. Sparte réclama contre un projet qui excitait sa jalousie. Thémistocle trompa les Lacédémoniens, tandis qu'il faisait presser les travaux, et remplaçait le misérable port de Phalère par celui du Pirée vaste et commode (471).

Les Grecs voulant délivrer leurs alliés du joug des Perses, confièrent une flotte à Pausanias, à Aristide et à Cimon, fils de Miltiade ; ils eurent de nombreux succès, soumirent Chypre et s'emparèrent de Byzance. Tout à coup on découvrit que Pausanias, gagné par l'or de Xerxès, trahissait les Grecs. Il fut mis en jugement à Sparte et condamné à mort (469). Comme il s'était réfugié dans un temple, on en mura les issues : sa mère apporta la première pierre, ne reconnaissant plus pour son fils celui qui trahissait sa patrie.

Thémistocle commençait à être vu de mauvais œil, même par ses concitoyens qu'irritait son orgueil ; Sparte l'accusa de complicité avec Pausanias, mais il prit la fuite avant son jugement et alla se réfugier auprès du roi de Perse, Artaxerxès, qui le reçut avec honneur.

Aristide remplaça Thémistocle à Athènes. Bien qu'il eut entre les mains les trésors de la Grèce, il mourut

dans une telle indigence, que la république dut faire les frais de ses funérailles et pourvoir à l'éducation de ses enfants.

Athènes avait alors la suprématie dans la Grèce ; l'empire de la mer lui avait donné celui de la terre, ce qui excita la jalousie des autres États qui se rapprochèrent de Sparte. A cette époque les Athéniens s'élevèrent au plus haut point de grandeur. « Tandis que Sparte, conservant sa rudesse traditionnelle, avait peur du progrès, Athènes, à l'aurore de sa liberté, s'élançait vers l'avenir : à Sparte, on apprenait à mépriser la mort, dans Athènes, à jouir de la vie. » (Cantu.)

Le poste de Thémistocle fut occupé par Cimon, fils de Miltiade, égal en habileté à son père, supérieur en droiture ; Aristide l'avait arraché aux erreurs d'une jeunesse irrésolue. A la tête de la flotte des Grecs il continua à chasser les Perses de l'Europe et les poursuivit jusque sur les côtes de l'Asie Mineure. A l'embouchure de l'Eurymédon il détruisit leur flotte et dispersa leur armée de terre. Les alliés murmuraient de ces guerres continuelles et demandaient la paix. Cimon se rendit à leurs vœux, à la condition qu'au lieu de soldats ils fourniraient des navires et de l'argent ; il les calma ainsi en augmentant la puissance d'Athènes.

Sparte, jalouse de la gloire de sa rivale, songeait à lui déclarer la guerre ; mais de terribles calamités l'y firent renoncer (465). Un tremblement de terre ayant fait périr vingt mille Spartiates, les Ilotes et les Méséniens, prompts à profiter de ce désastre, se révoltèrent et commencèrent une lutte qui dura dix ans. Cimon décida les Athéniens à envoyer du secours à Sparte, celle-ci le refusa. Les ennemis de Cimon l'accusèrent d'être d'intelligence avec les Spartiates et le firent condamner par l'ostracisme.

Vers ce temps commençait à paraître dans Athènes Périclès, illustre par sa naissance et par son éloquence qui servait une vaste ambition. Ennemi de Cimon, il avait employé toute son influence à le faire exiler. Périclès avait acquis une grande popularité en faisant distribuer des terres conquises au peuple, pour lequel on multipliait les fêtes et les spectacles. Le bannissement de Cimon le laissa seul à la tête de la république ; il en profita pour accroître l'autorité du peuple et diminuer celle de l'Aréopage. Pendant quarante ans il conduisit toutes les affaires quoiqu'il ne fut ni archonte ni général.

La gloire d'Athènes augmentait chaque jour les inimitiés avec les autres villes de la Grèce, et Sparte les excitait secrètement. Bientôt la guerre éclata entre Athènes, Sparte et la Béotie (456). Les Athéniens ayant été battus à Tanagre, Périclès fit rappeler Cimon. A son retour il trouva toute la Grèce en armes : Sparte étouffait dans le sang la révolte des Ilotes et des Messéniens, et Athènes s'était vengé du désastre de Tanagre par plusieurs victoires (451). Il s'interposa entre les deux cités rivales et obtint une trêve de cinq ans. Alors, pour occuper les Athéniens, il les mena contre les Perses maîtres de l'île de Chypre. Vainqueur en plusieurs combats, il consentit à la paix que lui fit demander Artaxerxès et en dicta les humiliantes conditions. Cimon ne vit pas la conclusion de cette paix ; il mourut des blessures reçues au siège de Citium (Chypre). Général heureux sur les champs de bataille, il était habile à négocier les traités ; riche de douces vertus, il fut aimé de ses concitoyens, et sut même toujours se concilier la bienveillance des ennemis. Les nobles, pour contrebalancer l'influence croissante de Périclès, prirent pour chef avoué Thucydide, beau-frère de Cimon ; mais la popularité de son rival l'emporta et

Thucydide fut exilé par l'ostracisme. Comme on reprochait à Périclès d'épuiser le trésor public à embellir Athènes, *je m'engage*, répondit-il, *à supporter seul cette dépense à condition que mon nom seul sera gravé sur les édifices que je ferai élever.* » Il ne lui manquait que le nom de roi, car il en avait la puissance ; et il se servait de son ascendant sur les Athéniens pour les empêcher de courir à des expéditions aventureuses.

Cependant Périclès qui montrait tant de sagesse dans le gouvernement, ne savait pas dominer ses passions ; subjugué par la beauté et l'esprit d'une célèbre courtisane, Aspasia de Milet, il répudia sa femme pour s'attacher à elle, et, dans un différend élevé entre Samos et Milet, il prit, pour lui plaire, le parti de sa patrie, et fit assiéger Samos qui succomba après neuf mois de siège.

Des jalousies, des rivalités animaient sourdement les villes grecques les unes contre les autres, quand une querelle entre Corcyre et Corinthe alluma la guerre. La puissance et l'orgueil d'Athènes irritèrent ses alliés et ses voisins qui formèrent une ligue contre elle.

L'orage réveilla les Athéniens, et l'on s'en prit à Périclès dont la popularité fut un moment ébranlée. On commença par attaquer ses amis, le philosophe Anaxagore et le sculpteur Phidias, que son éloquence sauva de la mort mais non de l'exil. Les Thébains ayant rompu la trêve, les Athéniens sentirent le besoin qu'ils avaient de Périclès dans ces graves circonstances, et il recouvra toute son influence.

Le siège de Platée par les Thébains fut le signal de cette guerre qui entraîna la ruine d'Athènes et qui fut nommée *guerre du Péloponèse* (431). Toute la Grèce centrale et le Péloponèse se divisèrent en deux camps sous le nom d'Athènes et de Sparte. La supériorité sur terre appartenait aux Spartiates, mais les Athéniens domi-

naient sur mer, et comptaient un grand nombre d'îles parmi leurs alliés.

Les Spartiates, sous leur roi Archidamus, vinrent ravager l'Attique dont tous les habitants s'étaient retirés à Athènes; lorsque la campagne dévastée ne leur offrit plus de ressources pour vivre, ils s'éloignèrent, et ce fut le tour des Athéniens d'aller ravager les côtes du Péloponèse. Pendant trois ans la guerre fut marquée par de pareilles représailles. Tout à coup éclata à Athènes la plus horrible peste qu'on eut encore vue; elle avait déjà dépeuplé plusieurs contrées de l'Afrique et de l'Asie lorsqu'elle parut en Grèce. Elle emporta rapidement la fleur de la jeunesse athénienne et diminua considérablement l'armée. Des ambassadeurs allèrent chercher à Cos, Hyppocrate, surnommé le prince des médecins. Vainement les Perses, désolés par la contagion, avaient réclamé le secours de son art, il avait repoussé les magnifiques présents d'Artaxerxès pour se consacrer au soulagement des Grecs ses compatriotes.

Le peuple d'Athènes, accablé par le fléau et par les maux de la guerre, se mutina contre Périclès et le condamna à une amende; mais son éloquence lui fit recouvrer la faveur des Athéniens. Après avoir vu tous ses fils succomber, il fut lui-même atteint de la peste et mourut entouré de ses amis (429).

La mort de Périclès inspira un redoublement de confiance aux ennemis d'Athènes, et le théâtre de la guerre s'élargit. Les Athéniens s'emparèrent de Potidée, alliée de Sparte, qui se vengea sur Platée dont une partie de la garnison fut massacrée par les Spartiates. De part et d'autre ce n'était que cruautés et perfidies, et l'on ne respectait ni les paroles données ni le caractère sacré des ambassadeurs.

Cléon avait hérité de l'influence de Périclès à Athènes :

c'était un homme médiocre qui ne savait que conseiller les partis violents. Quelques victoires remportées sur les Spartiates, lui donnèrent une grande popularité. Cependant Sparte humiliée mais non découragée, s'allia à Perdices, roi de Macédoine; bientôt la fortune changea de camp : le Spartiate Brasidas soumit plusieurs villes de la Thrace et s'empara d'Amphipolis qui appartenait aux Athéniens; ceux-ci lui opposèrent Cléon avec de nouvelles troupes. Les deux armées en vinrent aux mains; Cléon et Brasidas y périrent, et la victoire resta aux Spartiates (422).

Les Athéniens épuisés demandèrent la paix d'après l'avis de Nicias; ce général, aussi prudent que valeureux, fut chargé de la négocier. On conclut enfin entre Sparte et Athènes une paix de cinquante ans, connue sous le nom de *paix de Nicias*.

Des plaintes s'élevaient de tous les côtés, et tout faisait prévoir qu'elle ne se serait pas de longue durée. A cette époque Alcibiade commençait à se faire remarquer à Athènes. Neveu de Périclès, il n'en avait pas les talents; chez lui l'intrigue et la vanité tenaient lieu d'habileté véritable et de patriotisme. Beau, riche, éloquent, instruit, il fut chéri de Socrate qui lui sauva la vie à Potidée, et mit tout en œuvre pour le faire tourner au bien. Alcibiade se montra tour à tour ambitieux, débauché, aimant le luxe et le plaisir, puis affectant l'austérité de mœurs des Spartiates; mou et efféminé, ou intrépide à la guerre et supportant les plus extrêmes fatigues sans se plaindre. Il avait gagné l'amour de la multitude qu'il éblouissait par son luxe ou savait adroitement occuper de ses chars, de ses chevaux et de son chien, quand il voulait détourner l'attention publique de ses projets ambitieux.

Alcibiade souffrait de la paix de Nicias, et il s'unit aux

Argiens, alliés d'Athènes, qui continuaient à inquiéter Sparte. Sparte se plaignit à Athènes, mais Alcibiade déjoua les négociations et continua à soutenir les Argiens. Ceux-ci ayant été battus, il se jeta sur l'île de Mélos, l'une des Cyclades, et s'en empara.

C'est alors qu'il mit dans le cœur des Athéniens le désir de conquérir la Sicile (413). Nicias essaya vainement de les détourner de ce projet ; Alcibiade l'emporta. Une armée, envoyée dans cette île sous les ordres de Nicias, de Lamachus et d'Alcibiade, y subit de grands revers que nous raconterons en parlant de la Sicile ; Nicias y perdit la vie, tandis qu'Alcibiade, accusé d'impiété, avait été se réfugier à Sparte pour éviter un jugement. Il affecta dans cette ville l'austérité spartiate, ce qui lui attira l'estime et la confiance. A sa persuasion les Spartiates envoyèrent des secours à Syracuse, et s'unirent aux Perses contre Athènes.

L'influence d'Alcibiade inquiéta bientôt Agis, roi de Sparte, et il le força de s'éloigner. L'Athénien se réfugia chez les Perses qu'il étonna par son luxe.

Alcibiade profita des bonnes grâces de Tisapherne, satrape de Sardes, pour le détacher de Sparte et le rapprocher d'Athènes, lui conseillant de maintenir l'équilibre entre ces deux villes ; il entretenait en même temps des relations avec l'armée athénienne campée devant Samos, et lui annonçait qu'il était prêt à rentrer à Athènes dès que l'aristocratie y remplacerait la démocratie.

Athènes, épuisée par la guerre de Sicile et abandonnée de ses alliés, accueillit cette nouvelle avec joie. L'autorité fut alors confiée à un conseil de quatre cents citoyens ; mais ils devinrent bientôt autant de tyrans, et refusèrent de rappeler Alcibiade. Les mécontents quittèrent la ville pour aller rejoindre l'armée à Samos. Les soldats, excités par eux, élurent généralissime Alcibiade.

A Athènes le conseil des quatre cents venait d'être cassé ; alors un décret, annulant ce qui avait été fait, ordonna qu'Alcibiade fut rappelé et purgé de l'anathème dont il avait été frappé. La tyrannie fut abolie et les institutions de Solon remises en vigueur.

A ce moment Alcibiade brille de son plus grand éclat : vainqueur dans trois batailles successives, il rend l'empire de la mer aux Athéniens et refuse la paix aux Spartiates vaincus. Son entrée à Athènes fut un vrai triomphe (408).

Les Spartiates lui opposèrent Lysandre, général habile, mais qui s'est peint lui-même dans sa maxime favorite : *On attrape les enfants avec des jouets, les hommes avec des parjures*. Servile avec les Perses quand il en avait besoin, il se livrait en Grèce à toutes les injustices qu'il pouvait commettre impunément pour servir son ambition. Profitant d'une absence d'Alcibiade, Lysandre attaqua la flotte athénienne dans les eaux de Samos, et lui fit éprouver une défaite. Les ennemis d'Alcibiade le rendirent responsable de cet échec, indisposèrent le peuple contre lui et obtinrent son bannissement. Après avoir erré quelque temps, il se retira chez Tisapherne qui plus tard voulut le faire périr : il fut tué en se défendant.

Les Athéniens nommèrent dix généraux pour remplacer Alcibiade, tandis que les Spartiates donnaient le commandement de leur flotte à Callicratidas d'une vertu éprouvée : Lysandre ne pouvant, d'après les lois, garder le pouvoir plus d'un an.

Callicratidas alla bloquer, dans le port de Mytilène, Conon, l'un des généraux athéniens. Athènes lui envoya du secours, et Callicratidas fut vaincu et tué dans un grand combat près des îles Arginusés (406). Une tempête ayant empêché de donner la sépulture aux

morts, les généraux Athéniens furent accusés d'attentat religieux, et six entre eux condamnés à mort malgré Socrate.

Les Spartiates rappelèrent Lysandre dont ils sentaient le besoin ; il reparut à la tête de la flotte, aimé des soldats et riche des subsides des Perses. Aussitôt il fit voile pour l'Hellespont, désireux de se mesurer avec les Athéniens. Ceux-ci vinrent l'attaquer dans les eaux de l'Égos-Potamos où ils essayèrent une déroute complète. Ce désastre fit perdre à Athènes l'empire de la mer qu'elle conservait depuis soixante-douze ans. Tous ses alliés l'abandonnèrent pour s'unir aux Spartiates qui allèrent mettre le siège devant cette ville. Les Athéniens se défendirent six mois avec une inexprimable valeur ; mais la famine les força d'accepter les humiliantes conditions imposées par Sparte. Les fortifications du Pirée furent détruites ; les vaincus ne durent garder que huit galères, et Athènes, renonçant à toute prétention sur les autres villes, fut condamnée à marcher à la suite de Sparte dans toute guerre offensive ou défensive.

Ainsi fut terminée, après vingt-sept ans, la guerre du Péloponèse. Athènes ne put jamais se relever de l'état d'abaissement où elle l'avait réduite. Le luxe et la corruption des mœurs qui régnaient dans cette superbe cité, contribuèrent à sa ruine autant que les armes de ses ennemis (404).

Après avoir fait démanteler Athènes, Lysandre confia le gouvernement à trente tyrans avec pleine autorité sur la vie de leurs concitoyens ; aussi firent-ils périr un grand nombre d'Athéniens riches ou vertueux. A Sparte, Lysandre travaillait à ruiner les institutions de Lycurgue, en y introduisant les richesses enlevées à Athènes, en même temps qu'il faisait peser un joug odieux sur les alliés, et qu'il se laissait enivrer par les hon-

neurs que lui rendaient les Grecs de l'Asie Mineure.

Le mal était au comble à Athènes ; beaucoup d'honnêtes citoyens quittèrent cette ville pour se ranger sous les drapeaux de Trasybule qui, le premier, s'était élevé contre la tyrannie. Lysandre fut chargé d'aller combattre Trasybule ; mais Pausanias, roi de Sparte, jaloux de Lysandre, soutint les Athéniens, traita avec eux et les trente furent chassés. On proclama l'oubli du passé, et le gouvernement de Solon fut rétabli (402).

Sicile.

La Sicile, île située au midi de l'Italie dont elle n'est séparée que par un détroit, eut différents noms : celui de Sicile qui lui vient des Sicules, l'a emporté. Occupée par diverses tribus, elle n'eut jamais cette unité qui fait la force des nations. La plus considérable de ses villes fut Syracuse, fondée par les Corinthiens, vers 735. Son histoire n'offre rien de remarquable jusqu'en 484 que Gélon s'y empara de l'autorité ; il la transmit successivement à ses deux frères Hiéron et Trasybule. Dans les guerres médiques Gélon soutint les Grecs, en empêchant les Carthaginois de porter des secours aux Perses.

Sous Gélon et Hiéron, la cour de Syracuse devint le rendez-vous des poètes et des savants : on y vit briller Pindare et Simonide ; mais les cruautés de Trasybule, successeur d'Hiéron, le firent chasser, et la république fut rétablie (466).

A la nouvelle de ces troubles les Athéniens résolurent la conquête de la Sicile, et confièrent la direction de l'expédition à Nicias, à Lamachus et à Alcibiade qui assiégèrent Syracuse. Déjà la ville parlait de se rendre, quand parut Gylippe, envoyé par les Spartiates auprès desquels Alcibiade disgracié était allé chercher un

refuge. Les Athéniens lui opposèrent vainement Démosthène, il perdit une bataille et fut forcé de lever le siège; les Syracusains étaient devenus les agresseurs, et les Athéniens se préparaient à la retraite, lorsqu'une éclipse de lune vint jeter la consternation parmi eux. Le départ fut retardé. Gylippe en profita pour les attaquer; la flotte grecque fut deux fois battue, tandis que l'armée de terre essayait une déroute complète. Nicias et Démosthène demeurèrent prisonniers et furent mis à mort; sept mille Athéniens furent jetés dans les carrières. Ceux qui purent chanter les vers d'Euripide échappèrent seuls à la servitude.

Plus tard, des différends survenus entre les villes de la Sicile, appelèrent les armes des Carthaginois qui dévastèrent Himère et Sélinonte (409). Sélinonte fut rebâtie par Harmocrate, banni de Syracuse. Devenu puissant, Harmocrate voulut rentrer dans sa patrie à main armée, mais il fut tué. En 407, les Carthaginois prirent et ravagèrent Agrigente. La chute de cette puissante cité jeta la consternation dans toute l'île. Alors un citoyen de Syracuse, nommé Denys, profitant de sa popularité, s'empara de l'autorité, et releva l'obscurité de sa naissance en épousant la fille d'Harmocrate dont il avait été l'ami.

Rome.

La révolution qui avait chassé les Tarquins de Rome et substitué la république à la monarchie, ne s'était pas faite au profit du peuple; l'entrée du sénat lui restait interdite, et les deux consuls ou magistrats, élus pour remplacer le roi, devaient être choisis pour un an parmi les patriciens, ce qui donnait à ceux-ci une nouvelle supériorité. Brutus et Tarquin Collatin furent les premiers consuls; ce dernier, mal vu du peuple à cause de

son nom, fut remplacé par Publicola. Tarquin, de son exil, envoya des ambassadeurs pour réclamer ses biens; le sénat les lui rendit. Ses ministres profitèrent de leur séjour à Rome pour travailler à son rétablissement, et organisèrent un vaste complot dans lequel entrèrent les deux fils de Brutus. Il allait éclater quand un esclave vint le découvrir aux consuls. Les coupables furent arrêtés sur-le-champ, convaincus de leur crime et mis à mort. Brutus eut le courage barbare d'assister, comme consul, au supplice de ses enfants.

Les Vèiens, assistés par Tarquin, vinrent attaquer les Romains. La lutte fut terrible et Brutus périt dans le combat. Les dames romaines portèrent son deuil pendant un an. Son collègue, Valérius Publicola, rentra triomphant à Rome sur un char à quatre chevaux : c'est ce qu'on appelait *le grand triomphe*. Le petit triomphe ou *ovation* se faisait à pied.

Tout à coup on apprend à Rome que Porsenna, roi d'Étrurie, gagné par l'or de Tarquin, s'avance à la tête d'une armée; déjà il était maître du Janicule, et il allait entrer dans la ville, lorsque le brave Horatius Coelès arrêta seul, à l'entrée d'un pont, toute l'armée de Porsenna, donnant ainsi le temps de couper derrière lui le pont de bois qui mettait le Janicule en communication avec la ville; après quoi il regagna l'autre rive à la nage, sous les traits des ennemis (507).

Porsenna résolut de réduire Rome par la famine. Les vivres commençaient à manquer, lorsque Caius Mucius pénétra dans le camp ennemi et frappa d'un poignard le secrétaire de Porsenna, croyant frapper Porsenna lui-même. Arrêté par les officiers de ce prince et condamné à mort : *vois, dit-il, au roi d'Étrurie, le cas que l'on fait du corps, quand on n'a que la gloire en vue*; en même temps il pose la main sur un brasier allumé pour le sacri-

fice, et la laisse brûler. Porsenna, étonné d'un tel courage, le renvoya à Rome où il fut surnommé Scævola (gaucher) en mémoire de l'action héroïque par laquelle il avait perdu l'usage de la main droite.

Le roi d'Étrurie parla de paix. Pendant qu'on négociait les conditions, une jeune fille, nommée Clélie, captive chez les Étrusques, s'échappa de leurs mains, et, saisissant un cheval, traversa le Tibre pour rentrer dans sa patrie, ce qui excita l'admiration des ennemis.

Tarquin abandonné de Porsenna, souleva contre les Romains plusieurs villes des Latins et des Sabins. Dans un si grand péril on sentit la nécessité de concentrer l'autorité dans une seule main pour la rendre plus forte. On créa donc un nouveau magistrat avec le titre de *dictateur*. Il reçut pour six mois une autorité absolue et sans responsabilité.

Titus Lartius, premier dictateur, parut sur le forum précédé de vingt-quatre licteurs et de son *maître de cavalerie*, car lui-même devait combattre à pied. Les ennemis, effrayés des préparatifs des Romains, demandèrent une trêve, et Lartius abdiqua la dictature seize jours après son élection.

Une nouvelle coalition se forma contre Rome (496); Posthumius élu dictateur, battit les ennemis près du lac Régille. Tarquin désespéré alla mourir à Cumes.

Les dernières guerres avaient ruiné la campagne et écrasé le peuple. Les patriciens, soutenus par les lois, accablaient des plus cruels traitements les plébéiens, lorsque ceux-ci ne pouvaient rembourser les sommes qu'ils avaient été obligés d'emprunter. Le peuple murmura et en vint à une révolte ouverte. Une invasion des Volsques fit un instant diversion aux querelles intérieures. Une fois les ennemis repoussés, les plébéiens firent de nouveau entendre leurs plaintes auxquelles, malgré

les promesses jurées, on ne fit pas droit. Pour éluder leur serment de ne pas abandonner les drapeaux de la république, ils enlèvent les aigles et se retirent sur le mont qui depuis fut appelé *sacré*. Cette fuite alarma le sénat ; il députa aux rebelles Ménénius Agrippa, aimé du peuple. Par l'apologue des membres et de l'estomac, Ménénius leur fit entendre que les riches et les artisans sont également utiles à la prospérité d'un État. Ils consentirent donc à traiter, réclamant l'élection de deux *tribuns*, chargés exclusivement de leurs intérêts. Les fonctions de ces nouveaux magistrats devaient durer un an ; ils ne pouvaient entrer dans le lieu où s'assemblait le sénat, mais ils attendaient à la porte pour en connaître les décisions, et ils pouvaient, par ce seul mot *veto*, je le défends, arrêter l'exécution de ses décrets.

On créa en même temps deux autres magistrats plébéiens, les *édiles*, chargés de la police de la ville et de l'approvisionnement des marchés (493). La guerre avec les Volsques recommença bientôt. Un jeune patricien s'étant distingué au siège de Corioles, reçut le surnom de Coriolan. Il se crut alors des droits au consulat et le réclama. Le peuple le lui ayant refusé, il jura de se venger : une famine qui désola Rome lui en fournit l'occasion. Les consuls firent venir du blé des contrées voisines pour le vendre au peuple ; Coriolan voulait qu'on profitât de sa détresse pour lui enlever les droits qu'il avait acquis, et il répétait souvent : *Plus de tribuns ou plus de pain*. Les plébéiens exaspérés voulaient le massacrer, et le sénat ne put sauver Coriolan qu'en le condamnant à l'exil. Il se retira chez les Volsques auxquels il fit reprendre les armes contre sa patrie, et, à leur tête, il parut bientôt sous les murs de Rome. Les patriciens et les plébéiens consternés lui envoyèrent plusieurs députations pour l'apaiser : il resta sourd à leurs prières. Alors Véturie, sa mère, et

Volumnie, sa femme, allèrent, près du vainqueur irrité, implorer le salut de Rome. A leur vue, Coriolan se précipite dans leurs bras. Véturie le repousse : *Arrête*, lui dit-elle, *avant de recevoir tes embrassements, je veux savoir si je parle à l'ennemi de Rome ou au fils de Véturie? O ma mère*, s'écrie Coriolan, *tu sauves Rome, mais tu perds ton fils !* Il se retira chez les Volsques, refusant de rentrer dans sa patrie.

Les querelles du forum ne tardèrent pas à recommencer. Un consul voulait qu'on partageât au peuple une partie des terres conquises, et il proposa cette mesure sous le nom de *loi agraire*. C'était un brandon de discorde qui mit plus d'une fois Rome en péril. Cette loi fut repoussée par les patriciens ; mais les tribuns s'en emparèrent, résolus de la faire passer.

Les ennemis étaient sans cesse aux portes de Rome : c'étaient les Éques, les Véiens, les Étrusques et les Volsques. La république fit face à tous les dangers. Une famille se fit remarquer par sa valeur sur les champs de bataille et son dévouement pour la patrie : les Fabius offrirent au sénat de se charger seuls de la guerre contre les Véiens qui menaçaient alors la ville. On vit donc trois cent six soldats, tous patriciens, tous du même sang, se réunir autour de Cæso leur chef. Ils partirent au milieu des acclamations de la multitude. Leurs premiers succès les rendirent trop constants ; ils se laissèrent attirer dans une embuscade où ils périrent tous (477). Il ne resta de cette illustre famille qu'un enfant de douze ans, demeuré à Rome à cause de son jeune âge.

La lutte continuait à la frontière, où chaque jour la république était menacée par les ennemis du dehors, et au forum, où les tribuns réclamaient les droits du peuple contre les patriciens qui défendaient leurs privilèges. Les plébéiens demandaient surtout la promulgation d'une

loi uniforme. Sur ces entrefaites, de nouveaux ennemis menacèrent Rome, et le peuple refusa de s'enrôler pour les repousser. Dans ces circonstances critiques on élit dictateur Cincinnatus, ancien consul ; on alla le chercher dans sa petite métairie où il cultivait de ses mains quatre arpents de terre. Sa fermeté rétablit l'ordre ; les enrôlements se firent sans résistance et les ennemis furent repoussés.

Le peuple réclama plus vivement alors une loi uniforme. On envoya donc des députés en Grèce pour y recueillir les institutions de Solon et des autres sages (452). A leur retour, on suspendit le consulat et on nomma dix magistrats, *décemvirs*, ayant un pouvoir absolu pendant un an, pour travailler à mettre ces lois en rapport avec le caractère et les mœurs des Romains.

Comme le travail n'était pas achevé à la fin de l'année, on réélit d'autres décemvirs, et ils complétèrent les douze tables de lois qui furent la base des institutions romaines.

L'autorité des décemvirs était devenue une véritable tyrannie. Appius Claudius, l'un d'eux, contribua plus encore que ses collègues à irriter le peuple par l'abus de son pouvoir. Un crime qu'il commit fit éclater la fureur populaire. Appius avait fait enlever par son client Claudius une jeune plébéienne nommée Virginie, la réclamant comme son esclave, parce qu'il avait conçu pour elle une grande passion. Le peuple s'indigne, et l'affaire est portée au tribunal d'Appius qui se prononce contre la liberté de Virginie. Son père accourt, demande à lui parler une dernière fois, et la frappe d'un coup de couteau en s'écriant : *Meurs, ma fille, plutôt que de vivre déshonoré !*

A cette vue, le peuple ne peut plus contenir son indignation : les décemvirs sont renversés, Appius est jeté

en prison où il se tue; et les anciennes magistratures sont rétablies.

Les occupations multipliées des consuls ne leur permettant plus de s'occuper aussi activement de l'administration intérieure, on créa deux nouveaux magistrats patriciens, nommés *censeurs*, chargés du cens et de la surveillance des mœurs. On leur adjoignit les *questeurs*, chargés des dépenses de la république.

Un riche citoyen, Mælius, fier de sa popularité, conçut le projet de se faire roi et se fit un parti puissant. Dans ce péril, on nomma un dictateur; ce fut Cincinnatus qui somma Mælius de comparaitre devant lui; celui-ci, ayant refusé, fut tué par le maître de cavalerie du dictateur. Le peuple essaya de se mutiner; mais le calme fut bientôt rétabli.

Rome devenue assez forte ne se contenta plus de se tenir sur la défensive, et elle alla attaquer les peuples voisins. Pendant douze ans il y eut des mêlées sanglantes et furieuses qui mirent Rome en péril et firent plusieurs fois recourir à la dictature. Les Fidénates furent vaincus, Fidènes, leur capitale, fut prise et détruite. Les Véiens obtinrent une trêve de vingt années; les Éques et les Volsques perdirent plusieurs villes dont on fit des colonies romaines (406).

Pendant que Rome triomphait au dehors, la lutte continuait entre les patriciens et les plébéiens, chacun voulant retenir la plus grande part d'autorité ou l'arracher à l'autre. L'énergie des consuls et la loyauté des tribuns pouvaient seules comprimer des révoltes toujours près d'éclater.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

Nous ne parlerons pas de la littérature hébraïque, toute renfermée dans la Bible : c'est l'œuvre de Dieu et non de l'homme ; il n'est donc pas étonnant qu'elle surpasse en morale, en vérité, en éloquence, en beautés de tous genres les chefs-d'œuvre de tous les âges. L'Écriture sainte ne peut être livrée à l'examen curieux de l'homme ; il doit l'étudier avec foi et respect.

Le cinquième siècle avant Jésus-Christ fut l'âge d'or de la littérature et des beaux arts chez les Grecs. La lutte contre les Perses, qui éveillait l'amour de la patrie, mûrissait l'intelligence, développait ses forces, et la poussait au plus haut degré qu'elle ait jamais atteint. Nous ne pouvons rien dire des premiers poètes *Linus*, *Orphée*, *Amphion* et *Musée* dont on possède trop peu de chose. Quant à *Homère*, nous en avons parlé en racontant les temps héroïques qu'il a chantés. Venons à cette époque brillante, si justement appelée le *siècle de Périclès*. *Simonide* de Cos se fit connaître à Athènes sous *Hipparque* et à Syracuse sous *Hiéron* ; *Pindare* excella dans la poésie lyrique ; *Thespis* créa la tragédie par des représentations encore grossières ; *Eschyle*, *Sophocle* et *Euripide* écrivirent pour le théâtre grec, et *Aristophane* inventa la comédie, qui devint très-licencieuse.

L'histoire primitive des Grecs n'a été conservée que sous la forme mythologique. *Hérodote*, surnommé le *Père de l'histoire*, vivait dans le cinquième siècle avant Jésus-Christ ; *Thucydide* écrivit pendant son exil : il dit ne raconter que ce qu'il a vu, et il surpasse Hérodote ; *Xénophon*, général, philosophe et historien, ne s'éleva pas à la hauteur du précédent ; *Périclès* éclipsa tous les orateurs de son temps, et son éloquence fit l'admiration de ses contemporains. Après lui vinrent les rhéteurs

qui réduisirent l'éloquence en art, et enseignèrent qu'elle pouvait se passer de la vérité : ils cherchaient à plaire et à séduire plutôt qu'à instruire.

Les Grecs excellèrent aussi dans les beaux-arts qui sont une des manifestations extérieures *du beau*. Sans nous lancer dans des dissertations philosophiques, nous dirons que le *beau* peut-être défini la forme extérieure, sensible du vrai. D'après cela, on conçoit que l'art a dû revêtir chez chaque peuple quelque chose de son caractère et de ses croyances. « L'art païen, dans l'antiquité, « s'inspira des lambeaux d'une révélation primitive. Dieu « et la matière, la vérité et l'erreur, furent savamment « mêlés ensemble et présentés à l'adoration des hommes « dans des temples somptueux et sous des formes sensibiles. » (E. CARTIER.)

Les Grecs qui, à une imagination riche et poétique joignaient des croyances religieuses très-vives, mêlées à leur vie, à leurs guerres, à leurs jeux même, créèrent un art si remarquable par la pureté de la forme qu'il est devenu un type et un modèle.

Chez les Hébreux, l'art, ainsi que la littérature, n'a point eu d'égal ; il surpasse l'art païen autant que les croyances des Israélites surpassent celles des Grecs ; Dieu même traça à Moïse le plan du tabernacle et les desseins de tous ses ornements, comme il lui dicta, à lui et aux prophètes, les pages incomparables de l'Écriture sainte.

En Orient, l'art, comme la vérité, demeura étouffé sous le symbole ; il s'y montre dans le silence de l'adoration et l'immobilité de la crainte, surchargé de détails qui étonnent, mais avec des proportions gigantesques parfaitement en rapport avec le caractère bizarre de leurs croyances, où le fini et l'infini semblent toujours se confondre dans le panthéisme et se voiler sous des fictions vagues et mystérieuses.

Les Grecs, en architecture, créèrent trois ordres qui ont reçu le nom des peuples dont ils représentaient mieux le génie : on les a appelés les ordres *dorique*, *ionique* et *corinthien*. Ils se distinguent par leur ornementation et surtout par leurs proportions.

En même temps florissait la sculpture. *Phidias*, ami de Périclès, se rendit célèbre par les statues d'Apollon, de Minerve, de Jupiter Olympien ; Polyclète se fit connaître par celle de Junon.

La peinture qui s'éleva à une certaine hauteur sous Périclès, ne fournit que peu de noms illustres, tels que *Panænus*, *Eupompe*, *Nicias*.

La philosophie était déjà divisée à cette époque en plusieurs écoles ; l'école italique fut illustrée par Pythagore qui s'établit à Croton. Il fut tout à la fois philosophe et législateur, visita l'Asie, l'Égypte et peut-être l'Inde. Sa morale se résume dans cette maxime. *Dire la vérité et faire le bien*. Il avait de nombreux disciples qui vivaient en communauté sous une règle sévère, et étaient liés entre eux par la plus étroite amitié.

En Grèce, la philosophie, un moment égarée de son vrai but par les sophistes, y fut ramenée par Socrate qui, de sculpteur, se fit philosophe, disant qu'il aimait mieux faire des hommes que des statues. Socrate reconnut Dieu. Pour lui, philosophie, vertu, bonheur, consistent dans la possession de la vérité. Il vivait à Athènes lorsque cette ville fut prise par les Spartiates, et il périt victime de la haine de quelques Athéniens : accusé de ne pas reconnaître les dieux de la république, il fut condamné à boire la ciguë. Pour ne pas désobéir aux lois, il refusa les moyens que ses amis lui donnaient de s'évader ; les exhortant à la pratique de la vertu jusqu'à son dernier soupir.

RÉCAPITULATION DU V^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Juifs. — Les Juifs continuent à être l'objet des miséricordes de Dieu et de la bienveillance des rois de Perse pendant ce siècle. Esther, épouse d'Artaxerxès, sauve son peuple de la fureur d'Aman. Esdras devient gouverneur de la Judée ; Néhémie le remplace et relève les murailles de Jérusalem. Malachie clôt la longue suite des prophètes, et les Juifs vivent heureux sous la domination de la Perse.

Perse. — Darius règne avec gloire, lorsque la révolte de l'Ionie excite sa colère contre les Grecs et provoque les guerres médiques. Une première expédition échoue à son début ; une seconde est honteusement repoussée par les Athéniens à Marathon. Darius humilié lègue sa vengeance à son fils Xerxès qui, après avoir soumis l'Égypte révoltée, marche contre les Grecs avec toutes les forces de l'Asie. Il ravage la Grèce ; mais, vaincu à Salamine, il se retire dans ses États. Ses troupes de terre sont taillées en pièces à Platée, et sa flotte détruite à Mycale. Xerxès, assassiné, est remplacé par son fils Artaxerxès Longue-Main ; des insurrections, des révoltes remplissent ce règne. Xerxès II est tué par son frère Sogdien ; lui même tombe sous les coups d'un autre frère, Darius II Nothus. La Perse s'affaiblit, et l'autorité passe aux mains des satrapes.

Grèce. Sparte et Athènes. — Athènes et Érétrie soutiennent l'Ionie révoltée, ce qui attire les armes des Perses sur la Grèce. Beaucoup d'îles de la mer Égée et de villes grecques se soumettent aux Perses. Athènes et Platée résistent seules à une première attaque à Marathon. Les Spartiates et leurs alliés s'unissent aux Athéniens pour re-

pousser une seconde invasion; conduits par Léonidas, ils se couvrent de gloire aux Thermopyles. Les victoires remportées par les Grecs à Salamine, à Platée et à Mycale délivrent la Grèce et mettent fin aux guerres médiques.

Athènes, ingrate envers ses généraux Miltiade, Aristide, Thémistocle et Cimon, n'a pour eux d'autres récompenses que l'exil ou la prison. Pausanias de Sparte trahit les Grecs : il est mis à mort.

Bientôt commence la rivalité d'Athènes et de Sparte qui fait éclater la guerre du Péloponèse. Athènes domine sur mer et Sparte sur terre. Périclès est à la tête des Athéniens. Après les avoir gouvernés avec gloire il meurt de la peste. Alcibiade les entraîne à la désastreuse expédition de Sicile et meurt en exil. Gylippe et le parjure Lysandre font triompher les Spartiates qui, après vingt-sept ans de guerre, s'emparent d'Athènes et lui imposent un gouvernement. Trasybule aide sa patrie à secouer le joug; Athènes recouvre la liberté et rétablit les lois de Solon.

Sicile. — La Sicile ne mérite une place dans l'histoire que sous le règne de Gélon et de son frère Hiéron qui dominent à Syracuse. La république remplace la monarchie vers le milieu du cinquième siècle avant Jésus-Christ. Les Syracusains, soutenus par le Spartiate Gylippe, repoussent les Athéniens qui voulaient conquérir l'île. Les Carthaginois ruinent Agrigente. Au milieu des troubles produits par ces événements, Denys, riche citoyen de Syracuse, s'empare de l'autorité.

Rome. — L'établissement de la république fait éclater la rivalité des patriciens et des plébéiens qui met aux prises toutes les passions et toutes les ambitions. Deux consuls annuels ont succédé aux rois. Dans les moments de danger, un *dictateur* concentre toute l'autorité en

ses mains. Le peuple obtient des magistrats, ce sont les *tribuns*. Les *édiles* sont chargés de la police, les *censeurs*, du cens et de la surveillance des mœurs, les *questeurs*, des finances. Les *équémis* sont toujours aux portes de Rome, mais ils sont vaineux. Tandis que la guerre est sur les frontières, l'orage populaire gronde au forum. Rome triomphe de tous les dangers, et lègue à la postérité les noms de *Brutus*, de *Mucius Scévola*, d'*Horatius Cocclès*, de *Cincinnatus*, de *Ménénius Agrippa* et des *Fabius*.

Les décevirs donnent des lois à la république ; devenus des tyrans ils sont renversés. Rome accroit son territoire et fonde des colonies dans son voisinage.

BELLES-LETTRES, BEAUX-ARTS. — A la gloire des armes la Grèce joint celle des lettres. Périclès, en protégeant les artistes et les savants, mérite de donner son nom à ce siècle. *Simonide* et *Pindare* se distinguent dans la poésie, *Eschyle*, *Sophocle* et *Euripide*, dans la tragédie, *Aristophane* invente la comédie. *Hérodote*, *Thucydide* et *Xénophon* écrivent l'histoire. *Périclès* étonne par son éloquence qui n'a pas d'imitateurs. *Hippocrate* mérite le surnom de prince de la médecine.

Les arts sont cultivés avec succès. L'architecture élève à Athènes le temple de *Jupiter Olympien*, le *Parthénon*, l'*Odéon*, théâtre musical, et embellit le *Prytanée*, le *portique du Pécile* et le *Pnix*.

La sculpture rend à jamais célèbres les noms de *Phidias* et de *Polyclète*, la peinture ceux de *Panænus*, d'*Eupompe* et de *Nicias*.

Parmi les nombreuses écoles de philosophie qui comptent toutes des disciples, il faut citer l'école italique, établie dans la Grande-Grèce et illustrée par *Pythagore*.

Socrate, à Athènes, se dévoue à former la jeunesse à la vertu ; ses leçons et ses exemples lui suscitent des ennemis, et il est condamné à mort.

CHRONOLOGIE DU V^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Gloire militaire et littéraire de la Grèce. Organisation de la république romaine.

494. — Darius, roi de Perse, va faire la guerre aux Grecs pour les punir des secours donnés aux Ioniens révoltés. Cette guerre est appelée *guerre médique*.

493. — A Rome, retraite du peuple sur le mont Sacré, création du *tribunal*.

490. — Les Grecs sont vainqueurs des Perses à Marathon. Miltiade, Thémistocle, Aristide, généraux athéniens.

480. — Héroïque, mais inutile résistance de Léonidas, roi de Sparte, aux Thermopyles, contre Xerxès, roi de Perse, qui est vaincu par les Athéniens à la bataille navale de Salamine.

479. — La victoire de Platée et celle de Mycale, remportées par les Grecs sur les Perses, mettent fin aux guerres médiques.

474. — Le Spartiate Pausanias trahit les Grecs ; il est condamné à mort.

454. — Les décemvirs donnent, à Rome, la loi des Douze Tables.

445. — Esther et Mardochée sauvent les Juifs condamnés à mort par la haine d'Aman, favori d'Artaxerxès roi de Perse.

443. — Création des *censeurs* et des *questeurs* à Rome.

431. — Guerre entre Athènes et Sparte, dite *guerre du Péloponnèse*.

Périclès gouverne Athènes avec gloire et donne son nom à ce siècle, illustré par *Eschyle*, *Sophocle*, *Aristophane*, *Hérodote*, *Thucydide* et *Xénophon* dans les lettres, *Phidias* dans les arts, *Pythagore* et *Socrate* dans la philosophie.

421. — Alcibiade décide les Athéniens à la malheureuse expédition de Sicile.

401. — Prise d'Athènes par le Spartiate Lysandre : fin de la guerre du Péloponèse.

403. — Trasibule délivre Athènes et y rétablit les lois de Solon.

401. — Retraite des Dix Mille sous la conduite de Xénophon qui en écrit l'histoire.

400. — Socrate est condamné à boire la ciguë.

Le n
ser
ne
pa
At
le
de
So
d'
Il
A
el
pe
de

Pe
ver
env
cel
ser
Pe
à la
gn
pa
ha

ndre : fin de la
les lois de Solon.
le Xénophon qui

IV^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Le nom d'Alexandre, roi de Macédoine, domine ce siècle où tout semble se préparer pour assurer ses rapides conquêtes. La Perse ne sait plus combattre, la Grèce s'est épuisée dans des guerres particulières, qui placent un instant Thèbes au premier rang ; Athènes n'a plus que la prépondérance que lui donnent les arts et les lettres, Sparte a perdu ses vertus primitives. Alors la Macédoine sort de son obscurité sous Philippe qui soumet la Grèce. Son fils Alexandre, que le prophète Daniel avait vu sous la figure d'un aigle, reçoit la mission de mettre fin à l'empire des Perses. Il réunit l'Europe et l'Asie sous son sceptre, et protège les Juifs. A sa mort tout se brise ; son œuvre prématurée est détruite ; et chaque province de ses vastes États forme un royaume indépendant. Rome continue à s'organiser ; elle essaie ses forces au dehors et se prépare à conquérir le monde.

Juifs.

Le bonheur dont les Juifs jouissaient sous les rois de Perse, les remplissait de reconnaissance pour ces souverains ; aussi, quand le roi de Macédoine Alexandre, envoya demander des subsides au grand prêtre Jaddus, celui-ci refusa au nom de toute la nation, à cause du serment de fidélité qui liait les Juifs à Darius, roi de Perse. Alexandre irrité menace Jérusalem et s'apprête à la châtier (332.) A son approche Jaddus consulte le Seigneur ; puis il fait joncher de fleurs les rues où doit passer le conquérant, et va à sa rencontre revêtu de ses habits pontificaux et suivi de tout le peuple. A sa vue

Alexandre se prosterne, reconnaissant, dans le pontife, celui qu'il avait vu autrefois en songe et qui lui avait annoncé ses hautes destinées.

Le grand prêtre lui montra alors, dans les livres saints, le récit de ses victoires fait par le prophète Daniel. Le roi de Macédoine étonné alla au Temple offrir des sacrifices au vrai Dieu, laissa les Juifs se gouverner selon leurs lois, et diminua le tribut qu'ils payaient aux Perses.

Après la mort du conquérant, la Judée échut à Laomédon, un de ses généraux. Ptolémée Soter, roi d'Égypte, en fit la conquête et emmena un grand nombre de captifs ; la douceur avec laquelle il les traita engagea une foule de Juifs à se fixer en Égypte. Ptolémée perdit pendant quelques années ses conquêtes dans sa lutte avec Antigone ; mais, depuis 301 qu'il les recouvra, la Judée resta soumise à l'Égypte.

Perse.

Artaxerxès II Mnémon succéda, ainsi que nous l'avons vu, à son père Darius II Nothus. Son frère Cyrus avait reçu le gouvernement héréditaire de l'Asie Mineure. Excité par son ambitieuse mère Parysatis, il convoitait le trône, et alla jusqu'à tenter d'assassiner Artaxerxès ; Parysatis obtint son pardon, mais il n'abandonna pas ses ambitieux projets.

Lorsqu'il se crut assez assuré de l'affection de ses sujets et de l'amitié des Grecs, il se prépara ouvertement à aller attaquer son frère. Il arma cent mille hommes, obtint treize mille Grecs commandés par Cléarque, et se mit à la tête de toutes ces troupes réunies (401.)

La négligence d'Artaxerxès était telle, que Cyrus traversa une partie de l'Asie et arriva à Cunaxa, à une journée de Babylone, sans rencontrer un ennemi. Là,

s'engagea une bataille sanglante; mais, au moment que ses armes triomphaient, Cyrus fut atteint d'un coup mortel. Avec lui tombait le motif de la guerre.

Il ne restait plus aux Grecs qui l'avaient suivi qu'à retourner dans leur patrie. Artaxerxès s'engagea par un traité à les laisser partir et à leur fournir des vivres; mais Tissapherne, un de ses généraux, gagna leur guide qui les égara; lui-même attira dans un piège Néarque et plusieurs chefs, et il les mit à mort.

Les Grecs ne se découragèrent pas: sous la conduite de Chérisophe et de Xénophon, ils continuèrent leur retraite. Ils eurent à surmonter des difficultés inouïes, sans cesse harcelés par les Perses ou attaqués par les peuples dont ils traversaient le pays; luttant contre le froid, la faim et les obstacles que leur offraient les fleuves et les montagnes. Au bout d'une année les Grecs atteignirent Trébizonde, ville amie. Xénophon ne ramena que six mille Grecs dans leur patrie, guerriers ennoblis par tant de fatigues, et par le courage dont ils avaient fait preuve en les supportant.

Artaxerxès, après la bataille de Cunaxa, abandonna toute l'autorité aux satrapes et à sa mère Parysatis; cette princesse cruelle en profita pour faire périr tous ceux qu'elle avait soupçonnés ennemis de son fils Cyrus.

Tissapherne avait été chargé par Artaxerxès de punir les villes de l'Asie Mineure qui avaient soutenu la révolte de son frère. Celles-ci implorèrent le secours des Spartiates, et en reçurent des troupes aguerries, sous le commandement de Thymbron et de Dercyllidás; ces généraux se signalèrent par de brillants succès. Mais Agésilas, roi de Sparte, les éclipsa tous et fut bientôt maître de l'Asie Mineure. Artaxerxès, après avoir fait mettre à mort Tissapherne pour le punir de ses revers, eut recours à la corruption; son or souleva en Grèce

une ligue terrible contre Sparte. Les Athéniens allèrent jusqu'à demander au roi de Perse du secours pour humilier cette ville rivale. Leur général, Conon, battit alors la flotte de Sparte, releva les murs d'Athènes et ravagea la Laconie.

Les Spartiates, dans cette occasion, luttèrent de basse avec les autres Grecs ; ils envoyèrent auprès du roi de Perse, Antalcidas pour conclure avec lui un honneux traité qui lui livrait la Grèce. Artaxerxès, délivré de toute inquiétude du côté des Grecs, s'occupa de reconquérir l'île de Chypre révoltée contre son autorité, et de faire rentrer les peuples du Caucase dans l'obéissance. Aigri par les révoltes continuelles des satrapes, Artaxerxès devint cruel et fit périr de fidèles sujets pour des crimes imaginaires.

L'Égypte, sous la conduite de Nectanébus I, ayant secoué la domination des Perses, ceux-ci appelèrent les Athéniens à leur secours (374). Tout à coup on apprit la révolte de presque toute l'Asie Mineure qui, ainsi que Sparte, avait fait cause commune avec les Égyptiens. Mais Agésilas, ayant été mal reçu par les Égyptiens, tourna l'armée spartiate qu'il commandait contre leur roi Tachos, successeur de Nectanébus I, et mit à sa place Nectanébus II que les Perses ne purent chasser.

Artaxerxès vivait encore que ses trois fils se disputaient sa succession. Ils s'entretuèrent ; et ce fut Ochus, le dernier, qui lui succéda sous le nom d'Artaxerxès III (362).

Ce prince s'affermir sur le trône par le massacre de toute la famille royale. Ces cruautés excitèrent des révoltes ; l'Asie Mineure, soutenue par les Thébains, résista un moment, puis fut soumise par les Perses. Chypre et la Phénicie s'unirent à l'Égypte. Le roi de Perse demanda du secours aux Grecs, et, avec les troupes qu'il

en reçut, il battit Nectanébus, qui s'enfuit en Éthiopie. Maître de l'Égypte, Artaxerxès III la traita avec cruauté ; l'eunuque Bagoas, d'origine égyptienne, crut venger sa patrie en l'empoisonnant ainsi que ses fils ; il réserva le plus jeune, Arsès, qu'il plaça sur le trône (338). Deux ans après il l'assassina et donna la couronne à Darius Codoman, parent éloigné de la famille royale (336).

Bientôt Darius apprit de la renommée les conquêtes et les projets ambitieux du jeune roi de Macédoine. Énervé par le luxe et la mollesse, il refusa d'abord d'y croire ; mais, lorsqu'il sut qu'Alexandre rêvait la conquête de l'Asie et venait de traverser l'Hellespont, il frémit de rage. Aussitôt il envoya une armée considérable pour lui fermer l'entrée de l'Asie ; mais, que pouvaient les troupes du grand roi auprès de celles du roi de Macédoine aguerries contre les fatigues et les dangers ? Les deux armées se trouvèrent ensemble sur les bords du Granique ; après un combat sanglant la victoire resta à Alexandre (334). Il parcourut toute l'Asie Mineure pour la soumettre à son autorité avant de pousser plus loin ses conquêtes, ne voulant pas laisser d'ennemis derrière lui.

Pendant ce temps Darius s'était mis en marche ; au lieu d'attendre les Macédoniens dans les vastes plaines de l'Assyrie, où il aurait pu facilement déployer ses forces, il s'engagea dans les défilés de l'Asie Mineure. Le combat se livra à Issus, et les Perses furent vaincus. Darius prit la fuite, laissant entre les mains du vainqueur sa mère Sysigambis, sa femme et ses filles qui furent traitées avec les honneurs et le respect dus à leur rang.

Le roi de Macédoine laissa fuir Darius et continua ses conquêtes. Après avoir assuré la tranquillité dans tous les pays qu'il venait de soumettre, il reparut en Asie où il fit faire de magnifiques funérailles à l'épouse de Darius, morte pendant son absence.

Alexandre résolut alors d'aller attaquer les Perses dans le centre de leur empire ; il traversa sans résistance l'Euphrate et le Tigre, et subjuga facilement l'Asie inférieure. Dans la plaine d'Arbelles, sa petite armée disciplinée et dévouée rencontra l'armée de Darius, multitude de soldats mercenaires, traînant à sa suite une foule d'eunuques, de femmes et de bagages. Darius, au milieu de tant de désastres qu'il avait tenté de conjurer par des propositions de paix impitoyablement refusées, était digne d'un meilleur sort. Après la déroute d'Arbelles, il prit la fuite pour échapper au vainqueur qui continua sa marche triomphale dans la haute Asie. Babylone et Suze envoyèrent leur soumission à Alexandre ; Persépolis essaya de résister ; elle fut forcée de se rendre et de livrer ses trésors.

Darius, fuyant toujours, arriva dans la Bactriane dont le gouverneur, Bessus, le chargea de chaînes, et bientôt l'assassina en apprenant qu'Alexandre approchait. Un Macédonien recueillit le dernier soupir de Darius abandonné sur la route par son assassin, et porta à Alexandre l'expression de la reconnaissance du grand roi, pour la manière généreuse dont il avait traité sa femme et ses filles prisonnières (329). La Bactriane, où Bessus avait tenté de se faire un royaume, se soumit au vainqueur qui livra le traître au supplice.

L'empire perse n'existait plus ; son unité s'était brisée à la mort de Darius, aussi Alexandre fut-il obligé de conquérir chaque province comme autant de royaumes particuliers. Après avoir soumis la Sogdiane et triomphé des Scythes, il rêva la conquête de l'Inde que l'on croyait être les limites de la terre. Maître du plus vaste empire qui eût encore existé, il revint à Babylone où il mourut deux ans après, en 323.

Grèce.

Lorsque, après la bataille de Cunaxa, le roi de Perse déclara la guerre aux Grecs de l'Ionie pour se venger de ce qu'ils avaient soutenu Cyrus le Jeune, Agésilas, roi de Sparte, fut mis à la tête de l'expédition envoyée à leur secours. Il emmena avec lui Lysandre qui lui avait obtenu cette faveur ; mais bientôt il céda à une basse jalousie en voyant les honneurs que les Grecs de l'Ionie prodiguaient à cet habile général, et il chercha tous les moyens de le ravalier aux yeux de l'armée. Lysandre lui en fit de nobles et justes reproches, puis retourna à Sparte.

Agésilas étonna les Perses par la rapidité et la continuité de ses succès ; Tissapherne, n'ayant pu lui résister, fut condamné à mort. Maître des forces de terre et de mer de la Grèce, le roi de Sparte se faisait admirer par sa modération et sa simplicité, lorsqu'il fut tout à coup rappelé.

Pendant son absence Corinthe, Thèbes, Argos et Athènes, cédant à l'or des Perses, s'étaient liguées contre Sparte qui montrait d'ailleurs l'ambition de dominer partout ; leur armée avait surpris et taillé en pièces celle de Lysandre (394), et ce vaillant général était resté sur le champ de bataille. Agésilas revint en toute hâte, battit les alliés à Coronée et assura de nouveau la suprématie de Sparte. En même temps Conon, l'illustre amiral athénien, ayant obtenu des Perses des sommes considérables, rassembla une flotte et alla attaquer celle de Sparte. La victoire qu'il remporta rendit l'empire de la mer aux Athéniens, et ils se crurent assez forts pour relever les murs d'Athènes.

Sparte eut alors recours à l'intrigue pour abaisser sa rivale ; elle envoya à Artaxerxès l'éphore Antalcidas

chargé de conclure un traité dans lequel il fut stipulé que les villes grecques de l'Asie Mineure resteraient sous la dépendance de la Perse, que celles de la Grèce d'Europe conserveraient leur liberté, et que Sparte combattait quiconque n'adhérerait pas à ce traité.

Sparte s'était assuré, par la dernière clause du traité, la prépondérance en Grèce, puisqu'elle lui fournissait un prétexte de réclamer le secours du grand roi dans l'intérêt de la paix. Pendant huit années, Athènes et Sparte ne firent que se nuire réciproquement, en fomentant des dissensions à Corinthe et dans les villes de la Macédoine.

Sous prétexte que Mantinée, ville de la Béotie, avait soutenu ses ennemis dans les guerres précédentes, Sparte envoya une armée pour l'assiéger et elle la traita cruellement. Les Spartiates, à la demande des deux villes rivales, Acanthe et Apollonie, dirigèrent des troupes contre Olynthe : après quatre expéditions, Olynthe fut forcée de se rendre.

Phœbidas, général spartiate, lorsqu'il marchait contre Olynthe avait campé près de Thèbes, déchirée alors par les factions. Prenant parti pour les riches, il s'était emparé par trahison de la citadelle appelée la Cadmée. L'ordre d'une pareille violation du droit des gens n'était pas émané de Sparte ; mais lorsqu'on lui adressa des reproches à ce sujet, le roi Agésilas répondit qu'il fallait examiner si la chose était utile, et agir selon l'intérêt de la patrie. Cependant Phœbidas fut condamné à une légère amende ; mais les Spartiates gardèrent la citadelle, y mirent garnison, et maintinrent leur autorité à Thèbes au moyen des exils et des confiscations (380).

Quatre cents Thébains s'étaient réfugiés à Athènes ; dans le nombre se trouvait Pélopidas, jeune homme riche, plein de courage et de vertu, animé du désir de

délivrer sa patrie. Il rassemble les exilés, se ménage des intelligences dans Thèbes, y pénètre furtivement, met à mort les traîtres qui se sont emparés des magistratures, ouvre les prisons et délivre sa patrie (378). Lorsque l'illustre exilé parut avec ses compagnons au milieu de ses concitoyens assemblés, tous se levèrent, les prêtres lui offrirent des couronnes, et le peuple applaudit au restaurateur de la liberté.

Les Spartiates, à la nouvelle que leur garnison avait été massacrée par les Thébains, maîtres de la Cadmée, envoyèrent contre eux une armée sous la conduite de Cléombrote et d'Agésilas. Athènes effrayée refusa un instant de secourir les Thébains; mais Pélopidas sut s'en faire de fidèles alliés. La flotte des Athéniens désola les côtes de la Laconie, enleva l'île de Corfou à Sparte et anéantit la flotte du Péloponèse.

Pélopidas ne se montra pas moins vaillant à la tête de l'armée; il battit Cléombrote et Agésilas à Tégire et il apprit aux Thébains à ne plus craindre les Spartiates. Alors on parla de paix; la Grèce entière la demandait, et le roi de Perse y poussait, désireux d'obtenir des secours contre l'Égypte rebelle. Thèbes seule s'y refusait. Pour mettre un terme à ces discussions, on envoya des députés à Sparte (372). Épaminondas, d'une naissance obscure mais d'une vertu éprouvée et l'ami de Pélopidas, fut choisi pour représenter les Thébains.

En paraissant dans l'assemblée de la Grèce, Épaminondas vit tous les députés acquiescer aux volontés d'Agésilas; seul il eut le courage de défendre les intérêts de sa patrie contre ceux de Sparte. Agésilas furieux déclara la guerre aux Thébains.

Aussitôt Cléombrote entra en Béotie. Les Thébains ne s'effrayèrent pas, car ils avaient à leur tête Pélopidas et Épaminondas. Ce dernier commandait le bataillon sacré

composé de 300 jeunes guerriers, engagés par serment à ne jamais fuir devant l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Leuctres, près de Platée; les Spartiates y furent taillés en pièces. Cléombrote fut tué dans le combat (371).

La nouvelle en parvint à Sparte pendant qu'on célébrait les jeux Gymniques; ordre fut donné de les continuer, et, pour relever le courage du peuple, les parents de ceux qui avaient péri durent se montrer en habits de fête. On ne punit pas les fuyards, le nombre en étant trop considérable, et l'on fit une nouvelle levée d'hommes.

Épaminondas, poursuivant ses succès, lança une armée dans le Péloponèse, rendit la liberté aux Messéniens, rebâtit leur ville et vint camper près de Sparte, donnant ainsi un démenti au proverbe qui disait que *les femmes de Sparte n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi*. Mais croyant sage de ne pas réduire cette ville au désespoir, il s'éloigna bientôt.

Les pouvoirs des deux généraux thébains étaient expirés pendant cette expédition, et on leur fit un crime d'avoir gardé l'autorité au delà du temps marqué par la loi. La noble défense d'Épaminondas les fit absoudre avec acclamations.

Toute la Grèce s'émut en apprenant les succès des Thébains; Athènes s'unit à Sparte pour implorer le secours des Perses et des Syracusains. Pélopidas fut alors envoyé près d'Artaxerxès; il parvint, non-seulement à le détourner de l'alliance de ces deux villes, mais à le ranger même du côté de sa patrie. Au retour il alla délivrer les peuples de la Thessalie opprimée par Alexandre, tyran de Phères. En combattant contre lui, le Thébain fut fait prisonnier; délivré par Épaminondas, accouru à la tête d'une armée, Pélopidas n'aspira plus qu'à se venger du tyran; mais au moment de l'atteindre, il

périt victorieux sur le champ de bataille de Cynoscéphales (364).

Épaminondas songeait à donner une flotte à sa patrie pour assurer sa liberté et sa suprématie, quand la guerre civile éclata dans l'Arcadie, entre Mantinée et Tégée; Sparte et Athènes prirent le parti de Tégée; les Thébains, celui de Mantinée. Épaminondas alors rentra dans le Péloponèse, y défendit la cause de ses alliés, releva les murs de Mégalopolis, et pénétra jusqu'à Sparte d'où Agésilas le repoussa. Ils en vinrent aux mains près de Mantinée; Épaminondas fut frappé mortellement, ce qui n'empêcha pas son armée de remporter la victoire. Lorsqu'on eut annoncé à Épaminondas que les Thébains étaient vainqueurs, il arracha le fer de sa blessure et rendit le dernier soupir, joyeux de mourir sans avoir essuyé aucune défaite, et de laisser Thèbes triomphante, Sparte humiliée, la Grèce affranchie.

Épaminondas fut l'un des héros les plus accomplis de l'histoire : ardent en amitié, courageux sur les champs de bataille, généreux envers sa patrie, même lorsqu'elle fut ingrate, il se montra toujours inaccessible à la corruption.

La puissance de Thèbes s'éclipsa avec lui : les Thébains qu'il avait délivrés, oublièrent les leçons de sobriété et de tempérance qu'il leur avait données, et se plongèrent de nouveau dans la débauche et dans des excès de table qui les énervèrent.

Après la bataille de Mantinée, on conclut une paix générale, et l'on y admit les Messéniens, malgré Sparte.

A quelque temps de là mourut Agésilas plus qu'octogénaire; il revenait de soutenir les Égyptiens révoltés contre Artaxerxès III, roi de Perse. Ce fut le plus grand homme de Sparte après Lyeurgue; il joignait les talents du capitaine aux qualités qui font le citoyen aimable.

C'est alors que la Grèce parut appauvrie d'hommes et

déchue de sa gloire. Sa décadence morale était en rapport avec son affaiblissement politique; chaque ville épuisée n'avait plus d'armée organisée; les principes altérés ôtaient toute force à l'autorité, et la Grèce ne se soutenait que par la gloire et la vie des souvenirs du passé. En effet, depuis longtemps l'influence d'Athènes était nulle; Sparte, dépeuplée par les guerres, comptait à peine quelques centaines d'hommes libres, perdus au milieu d'une immense population d'Iloles. Corinthe, la ville la plus voluptueuse et la plus élégante, ne s'occupait que de son commerce et de ses fêtes. Thèbes seule conservait quelque apparence de force.

Tel était l'état de la Grèce quand Philippe de Macédoine commença à paraître; et bientôt il eut l'occasion de se mêler des affaires de cette contrée, à cause des troubles qui y éclatèrent.

Les Phocidiens ayant labouré des terres consacrées à Apollon dans le voisinage du temple de Delphes, on cria au sacrilège. Le conseil amphyctionique les condamna à une amende, mais ils se révoltèrent. Toutes les anciennes rivalités se réveillant, chaque ville de la Grèce prit parti pour ou contre les révoltés, et la guerre devint générale sous le nom de *guerre sacrée*. Comme toutes les guerres de religion, elle fut cruelle; de part et d'autre on usa de représailles qui font frémir, généraux et soldats déployant toute la fureur d'un fanatisme aveugle.

En faisant la conquête de la Thessalie, Philippe de Macédoine rencontra les Phocidiens et les refoula dans la Phocide après une sanglante bataille; puis, sous prétexte de les punir de leur sacrilège, il résolut de pénétrer dans leur pays (352). Les Athéniens accourus à temps, empêchèrent les Macédoniens de franchir les Thermopyles.

Athènes, quoique affaiblie, pouvait encore opposer à Philippe une marine de beaucoup supérieure à la sienne,

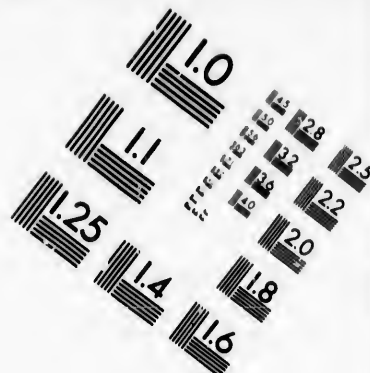
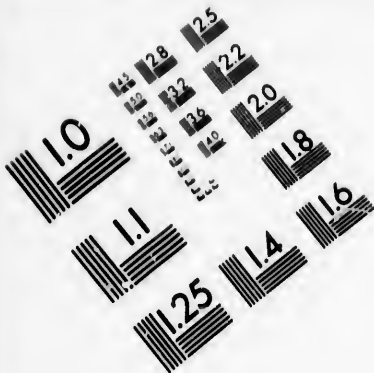
et deux grands hommes, Démosthène et Phocion. Le premier devait à la nature et à un travail obstiné une éloquence qui n'a jamais été égalée : il y joignait un coup d'œil si prévoyant qu'il semblait pénétrer l'avenir. Phocion avait une éloquence concise et froide; il fut quarante-cinq fois investi du commandement à Athènes et montra toujours un noble désintéressement. Humilié des succès des Athéniens, mais non découragé, Philippe assiége Olynthe et s'en empare; puis il répand l'or à pleines mains et se fait ainsi des amis dans toutes les villes de la Grèce. Tandis qu'il amuse les ambassadeurs qui viennent de différents points réclamer contre ses empiétements, il conquiert une à une toutes les places fortes qu'il convoite; et lorsqu'il ne lui reste plus rien à acquiescer, il consent à la paix qu'on lui demande, mais il en exclut les Phocidiens (347).

Immédiatement après, sous prétexte de venger Apollon, Philippe envahit la Phocide; le peuple consterné mit bas les armes sans chercher à lui résister (348). Ainsi finit la guerre sacrée qui avait désolé la Grèce pendant dix ans.

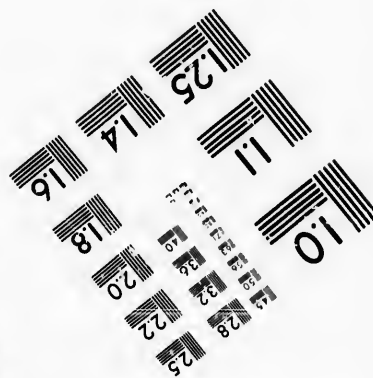
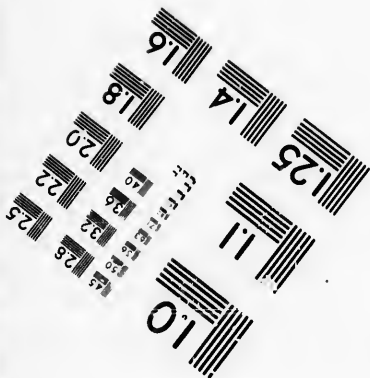
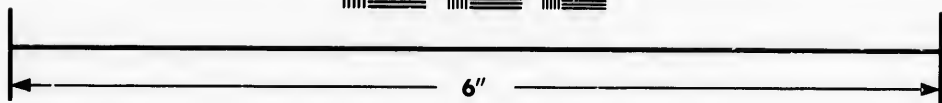
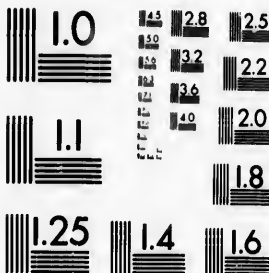
Par une conduite habile, Philippe laissa le conseil Amphyctionique décider du sort des Phocidiens. Cette assemblée qu'il avait achetée, traita les vaincus avec sévérité; la Phocide fut exclue du conseil des Amphyctions et remplacée par la Macédoine. Philippe triomphait : il avait droit dorénavant de présider aux délibérations de la Grèce, il avait humilié Sparte et Athènes, et il les avait corrompues. On n'avait jamais vu d'intrigues aussi perverses ni aussi effrontées : c'était l'or du roi de Macédoine, plus que ses armes, qui avait vaincu la Grèce.

Il s'en éloigna un moment, mais sa politique corruptrice continua à y exciter des troubles et des révoltes. Sous de légers prétextes il s'empara de l'Eubée et assiégea Pé-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
19 28 32

10
15

rinthe et Byzance d'où Athènes tirait sa subsistance. A ce moment *les Philippiques* (1) de Démosthène réveillèrent les Athéniens de leur torpeur; ils mirent sur pied une armée, et Phocion contraignit Philippe de se retirer (340).

Les émissaires du roi de Macédoine provoquèrent une nouvelle guerre sacrée contre les Locriens accusés d'avoir profané des terres voisines de Delphes. Alors les Amphyctions offrirent à Philippe le commandement des troupes de la Grèce : c'était ce qu'il ambitionnait. Aussitôt il se jeta sur la Phocide et s'empara de Platéc. Les Athéniens et les Thébains, oubliant leur rivalité, s'unirent contre Philippe et refusèrent la paix qu'il leur offrait. Leur armée rencontra celle des Macédoniens à Chéronée et fut mise en déroute. Le bataillon sacré des Thébains se fit massacrer. Démosthène, qui s'était opposé à la paix, s'enfuit honteusement, tandis que Phocion, qui l'avait conseillée, soutint les esprits et les empêcha de s'abandonner au désespoir.

Cette journée livra la Grèce à la merci de Philippe. Tranquille de ce côté, il tourna les yeux vers l'Asie; et il préparait un armement des Grecs contre la Perse, lorsqu'il fut assassiné. Son jeune fils Alexandre lui succéda (336).

Les Grecs, excités par les discours de Démosthène, crurent le moment favorable pour secouer le joug que leur avait imposé Philippe, et Thèbes aussitôt massacra la garnison qu'il avait placée dans la Cadmée. A cette nouvelle, Alexandre, à peine âgé de vingt ans, accourut, prit et ruina cette ville. De là il se rendit à Corinthe, et dans une assemblée de tous les États de la Grèce, il résolut de porter la guerre en Asie. Les Grecs applaudirent

(1) Discours de Démosthène contre Philippe.

à ce projet, et fournirent des troupes au jeune roi de Macédoine, qui reçut le titre de généralissime.

A Corinthe, Alexandre voulut voir le philosophe cynique Diogène, et il lui demanda ce qu'il pouvait lui être agréable; *Ote-toi de mon soleil*, fut toute la réponse qu'il en obtint. Sentant ce que cette parole renfermait de fierté et d'indépendance, il dit à ses courtisans irrités contre le philosophe : *Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène* (335).

Depuis le départ d'Alexandre pour l'Asie, l'histoire de la Grèce est sans intérêt, et se trouve perdue dans celle de la Macédoine dont elle subit la domination. A la mort du conquérant, elle fut disputée comme un lambeau de son vaste empire, et recouvra alors une sorte de nationalité sans gloire et sans puissance.

Macédoine.

La Macédoine, presque entourée de montagnes, était bornée à l'est par la mer Égée (Archipel); au nord, elle touchait aux Thraces barbares, au midi aux Grecs civilisés. Les ténèbres enveloppent les premiers âges de son histoire. Darius I la soumit lorsqu'il fit la guerre aux Scythes. Plus tard elle recouvra son indépendance. Les auteurs parlent de Perdiccas II qui régna de 436 à 413, d'Archélaüs II, qui civilisa ses sujets, favorisa les arts et les lettres. Après lui la guerre civile désola la Macédoine. En 391, Amyntas IV rétablit l'ordre et la paix; mais l'anarchie reparut sous ses trois fils. Les Thébains, en allant combattre Alexandre de Phères en Thessalie, sous la conduite de Pélopidas, pacifièrent ce pays. A la mort de Perdiccas III, son frère Philippe, amené en otage à Thèbes, prit la fuite et alla s'emparer de l'autorité (360).

Le génie du nouveau roi triompha de toutes les difficultés. Après avoir battu les Bactriens et étendu sa domination à l'est et à l'ouest, il rêva la conquête de la Grèce. Il vainquit rapidement d'Amphipolis, de Pydna et de Potidée. Le bruit de ses victoires arma contre lui les peuples de l'Illyrie et de la Thrace ; son général Parménion les battit, le jour même de la naissance d'Alexandre.

Pendant que les Grecs se déchiraient au nom d'Apollon, Philippe, en attendant le moment favorable pour les dominer, alla faire le siège de Méthone, ville de Thrace ; c'est là qu'il perdit un œil par la vengeance d'un archer dont il avait dédaigneusement refusé les services. L'année suivante, Philippe conquiert la Thessalie, puis vint se mêler de la querelle des Phocidiens. Repoussé par les Athéniens, il retourne à Pella, tandis que, fidèle à l'oracle de la Pythie *« sers-toi d'armes d'argent et tu vaincras tout, »* il envoyait des émissaires chargés d'or et de présents pour lui ouvrir les voies en Grèce. Pour accomplir ses projets ambitieux, il s'empare d'Olynthe, termine la guerre sacrée, et se fait admettre au conseil Amphyctionique à la place des Phocidiens qui en sont exclus. Content de ce qu'il a obtenu, il reprend ses conquêtes et les pousse jusqu'au Danube et à l'Adriatique. Bientôt, rappelé en Grèce par la rivalité de Thèbes et de Sparte, il est encore repoussé par Phocion, général athénien (342).

Pour se dédommager de cet échec, Philippe alla faire la guerre à ses barbares voisins, pendant que son or excitait la seconde guerre sacrée. Les Amphyctions lui confièrent alors les forces réunies de la Grèce. Thèbes et Athènes, ouvrant enfin les yeux sur l'ambition du roi de Macédoine, essayèrent vainement de lui fermer l'entrée de leur pays ; la terrible bataille de Chéronée le livra à

Philippe qui put dès lors s'occuper de son projet de conquérir l'Asie (338). Les Grecs y applaudirent et célébrèrent ses victoires futures par des jeux et des fêtes. Au milieu de ces fêtes, Philippe fut assassiné par un jeune Macédonien auquel il avait refusé de rendre justice (336). Alexandre n'avait que vingt ans lorsqu'il fut appelé à succéder à son père.

Philippe avait confié l'éducation du jeune Alexandre à Aristote de Stagyre, ville de Macédoine; l'élève se montra digne d'un tel maître par sa sagesse et par son amour pour les lettres. L'élévation des idées du jeune prince étonnait tous ceux qui l'entouraient. A la nouvelle des victoires de son père il s'écria un jour : *Mes amis, mon père prendra tout, et ne me laissera rien de beau à faire avec vous !*

Il donna une haute idée de son adresse en domptant un jeune et beau cheval que Philippe refusait d'acheter parce que aucun écuyer n'avait pu le monter. Alexandre reçut le bel animal de son père, et l'appela Bucéphale.

A la nouvelle de la mort de Philippe, les Grecs firent éclater leur joie croyant l'heure de la liberté arrivée, et les Barbares prirent le parti de la révolte. Alexandre déconcerta ses ennemis par la vivacité de ses attaques et rejeta les Barbares au delà du Danube. Il reçut alors une ambassade des Gaulois qu'il rencontra sur son passage : *Que craignez-vous le plus ?* demanda-t-il à ces fiers envoyés, — *Rien*, répondirent-ils, *sinon que le ciel tombe*. Alexandre comprit cette orgueilleuse réponse et rebroussa chemin.

Après avoir vaincu les Barbares il marcha contre les Grecs. Sur un faux bruit de sa mort, les Thébains avaient massacré la garnison macédonniene que leur avait imposée Philippe; Alexandre prit et ruina leur ville, où il ne respecta que la maison et les descendants du poète Pindare. Il se rendit ensuite à Corinthe où il décida les

Grecs à porter la guerre en Asie, et il y reçut le titre de généralissime de toutes leurs forces combinées.

Alexandre fit de grands préparatifs pour les guerres qu'il méditait (334). Il confia la régence de la Macédoine à Antipater, et distribua tout ce qu'il possédait à ses amis, se réservant pour lui, disait-il, *l'espérance*. Assuré du succès malgré le petit nombre de ses troupes, il ne prit des vivres que pour un mois.

Les Perses mirent sur pied une nombreuse armée pour résister au conquérant ; mais le peu d'unité qui existait entre toutes les nations dont elle se composait et la mollesse des Perses, facilitèrent les succès de leurs ennemis.

Alexandre rencontra l'armée de Darius Codoman, roi de Perse, sur les bords du Granique, et la mit en déroute. Pour s'attacher les peuples qu'il avait vaincus, il rendit la liberté à l'Asie Mineure et envoya en Grèce une partie du butin qu'il avait fait. En traversant la Phrygie, il coupa le nœud Gordien avec son épée, prétendant accomplir ainsi l'oracle qui avait promis l'empire de l'Asie à celui qui le dénouerait. Dans la Cilicie, il fut saisi d'une maladie violente pour s'être baigné dans le Cydnus. Au moment où son médecin Philippe lui présentait une boisson qui devait, selon lui, lui rendre la santé, Alexandre lui montre une lettre où Philippe était accusé de vouloir l'empoisonner et, sans attendre sa justification, il avale la médecine. Cette confiance magnanime fut récompensée ; et bientôt Alexandre peut reparaitre à la tête de son armée.

Darius, confiant dans ses forces, vint lui présenter la bataille dans les plaines d'Issus et fut vaincu. Sa mère Sisygambis, sa femme et ses filles restèrent au pouvoir du vainqueur qui les traita avec respect.

Alexandre continua ses conquêtes ; Sidon se soumit volontairement, et il la laissa libre. Tyr refusa, et fut li-

vrée à toutes les horreurs d'un siège. Jérusalem, fidèle aux Perses, allait éprouver le même sort, lorsque Dieu toucha le cœur du conquérant qui s'inclina devant le grand prêtre Jaddus. Darius fit demander la paix à Alexandre, mais elle lui fut insolemment refusée.

Le roi de Macédonie se rendit de là en Égypte qu'il souleva sans peine contre les Perses. Il alla ensuite visiter en Libye le temple de Jupiter Ammon, se disant le fils de ce dieu, et chargea les savants dont il était accompagné, de décrire les lieux qu'il traversait, et de consigner les choses curieuses qui frappaient leurs regards. Alexandre fit construire Alexandrie; puis il reprit ses projets de conquêtes en Asie.

Il traversa l'Euphrate et le Tigre sans rencontrer ses ennemis. Les Perses l'attendaient dans les plaines d'Arbelles (331). Darius fut vaincu et son armée mise en déroute. Babylone et Suze envoyèrent leur soumission au jeune vainqueur; Persépolis essaya vainement de résister (330).

Quand Alexandre apprit la fin tragique de Darius, il donna des larmes à sa mémoire et fit poursuivre le traître Bessus. Rien n'arrêta plus la marche du conquérant; il soumit toutes les provinces du vaste empire perse et les rangea sous sa domination.

Tant de prospérités gâtèrent le cœur du roi de Macédoine: il se crut l'égal des dieux. Il avait vaincu les Perses par le fer, les Perses le vainquirent par leur luxe et leur mollesse. En peu de temps sa cour surpassa en élégance et en richesse celle des rois dont il avait triomphé, et les Macédoniens murmurèrent. Des murmures ils en vinrent aux complots; alors le roi devint cruel et défiant. Philotas est mis à mort pour n'avoir pas révélé une conjuration; Parménion, son père et l'ami d'Alexandre, est tué dans la crainte qu'il ne songe à venger son fils. Clitus,

autre ami d'Alexandre, n'est pas plus épargné parce qu'il a censuré sa conduite.

Insatiable de conquêtes, Alexandre entreprit une nouvelle expédition qu'il dirigea vers l'Inde (327); les dissensions des princes entre lesquels ce pays était divisé, favorisèrent ses armes. Sur les bords de l'Hydaspe, il vainquit Porus. Amené devant le vainqueur et interrogé par lui sur la manière dont il voulait être traité : *En roi*, répondit fièrement le royal captif. Alexandre, enchanté de cette réponse, lui rendit son royaume.

Les murmures de l'armée forcèrent le conquérant de revenir sur ses pas, après avoir fondé Nicée et Bucéphalie, et élevé des autels sur les rives de l'Hydaspe en mémoire de ses exploits (326). Cette dernière expédition ouvrit, entre l'Inde et l'Europe, les communications qui, depuis, ont toujours continué.

La mort d'Ephestion, ami d'Alexandre, vint troubler les nouveaux projets qu'il méditait. Le médecin qui n'avait pas su le guérir fut mis en croix, et le revenu de vingt provinces fut sacrifié à ses funérailles (plus de 66 millions). Peu de temps après, Alexandre usé par les fatigues de la guerre et les excès de la table, succomba comme son ami (323). Vainqueurs et vaincus, tous le pleurèrent, et Sisygambis, mère de Darius, en mourut de chagrin.

Il est difficile de porter un jugement sur un prince mort au milieu de ses travaux et de ses espérances; tout en lui fut extrême, les vertus et les vices; doué par la nature de grandes qualités, il fut corrompu par la flatterie et la prospérité; tantôt généreux envers ses ennemis, magnanime envers les vaincus, tantôt cruel et vindicatif à l'égard de ses amis les plus dévoués. Instrument de justice envers les Perses corrompus, il servit sans s'en douter la Providence dans ses grands desseins sur le monde, desseins indiqués d'avance par les prophètes.

Au moment d'expirer Alexandre avait dit : *Je laisse l'empire au plus digne ; mais je prévois que mes amis célébreront mes obsèques les armes à la main.* Il ne restait de sa famille que des femmes et un frère imbécile nommé Arrhidée. La discorde éclata aussitôt entre les soldats et les généraux dont les principaux étaient : Perdicas, Ptolémée, Méléagre, Antipater, Lysimaque, Eumène, Antigone, Séleucus.

Les Macédoniens applaudirent à la résolution de Perdicas, de reconnaître pour roi l'enfant qui devait naître de Roxane, veuve d'Alexandre. Un mois après, elle donna le jour à un fils nommé Alexandre Aigus, et Perdicas s'empara de la régence. Pour satisfaire l'ambition de tous les autres généraux de l'empire, il partagea entre eux plusieurs royaumes. Des révoltes ne tardèrent pas à éclater en Asie et en Europe.

A la mort d'Alexandre une puissante ligue se forma en Grèce (323) malgré Phocion, car il prévoyait les maux qui en résulteraient. Antipater voulut la combattre ; il fut d'abord vaincu et forcé de se retirer à Lamia (Thessalie) où les Grecs le poursuivirent ; mais des secours venus de l'Asie, lui donnèrent les moyens de prendre sa revanche et il les battit à Cranon. A son approche Athènes ouvrit ses portes, accepta les dures conditions qu'il lui imposa et la garnison macédonienne qu'il mit dans ses murs. Démosthène, condamné à mort pour avoir conseillé la résistance, s'empoisonna.

L'Asie était le théâtre des ambitions rivales des successeurs d'Alexandre : Perdicas fut assassiné ; alors Antipater prit la régence et fit un nouveau partage de l'Empire qui ne satisfit personne ; il mourut peu de temps après.

La guerre continua entre Eumène et Antigone ; Eumène, trahi et fait prisonnier, fut mis à mort (316). La

régence qu'Antipater avait laissée à son ami Polysperchon fut un nouveau sujet de discorde. Polysperchon pour se faire un appui des Grecs, permit à chaque ville de reprendre son gouvernement. Ce décret fut accueilli avec enthousiasme : Phocion seul s'y opposa. Les Athéniens furieux le condamnèrent à boire la cigüe. Ce philosophe, tout à la fois guerrier et homme d'État, mourut sans peur comme il avait vécu sans reproche. Son cadavre fut jeté hors du territoire d'Athènes ; une femme de Mégare le brûla et en recueillit les cendres. Plus tard les Athéniens ayant reconnu la sagesse des conseils de Phocion, lui élevèrent une statue et firent réclamer ses ossements.

Cependant Cassandre, fils d'Antipater, profitant des troubles qu'avait suscités en Grèce l'édit de Polysperchon, s'empara d'Athènes dont il confia le gouvernement à Dénétrius de Phalère.

Des dissensions éclatèrent vers le même temps dans la famille d'Alexandre. Olympias, sa mère, fit massacrer Arrhidée et son épouse Enrydice ; elle-même, assiégée à Pydna par Cassandre, fut lapidée par les parents de ceux qu'elle avait fait mourir.

Polysperchon vaincu, disparut de la scène politique. Cassandre, Antigone et Ptolémée étaient alors tout-puissants. La mésintelligence se mit bientôt entre eux ; Cassandre et Ptolémée se liguèrent contre Antigone et son fils Dénétrius *Polioreète* (preneur de villes), et la guerre recommença (314). Antigone s'empara de la Phénicie, Ptolémée reprit la Syrie. Deux ans après les confédérés conclurent une paix générale dont fut exclu Séleucus, l'allié de Ptolémée : cette paix réglait un nouveau partage (312). Dans ces conjonctures, chacun songea à ses intérêts, et Cassandre fit secrètement assassiner Roxane et son fils Alexandre Aigus auxquels personne ne pensait plus.

Athènes était toujours gouvernée par Démétrius de Phalère, quand tout à coup Poliorcète parut dans son port; les Athéniens le saluèrent comme un libérateur. Il avait chassé la garnison macédonienne et rasé la forteresse, lorsqu'il fut rappelé par son père qui voulait attaquer Ptolémée. Démétrius accourut en toute hâte et gagna sur Ptolémée, près de Chypre, la plus sanglante bataille navale dont l'histoire fasse mention. Après cette victoire Antigone et son fils furent salués rois. Les Égyptiens donnèrent le même titre à Ptolémée qui régnait sur eux depuis le premier partage des États d'Alexandre.

Antigone et son Démétrius allèrent assiéger Rhodes qui avait refusé de se déclarer contre Ptolémée; malgré ses étonnantes machines et sa valeur Démétrius échoua. En s'éloignant, il fit présent aux Rhodiens de tous ses engins de guerres; ceux-ci les firent fondre, et de cet airain ils élevèrent le fameux colosse placé pendant quelques années à l'entrée du port.

Pendant l'absence de Démétrius, Cassandre avait étendu sa domination sur le Péloponèse et sur une partie de la Grèce centrale. Les Grecs appelèrent Démétrius qui le refoula jusqu'aux Thermopyles. Les Athéniens le proclamèrent généralissime, et épuisèrent pour lui les expressions de la plus basse flatterie.

La puissance d'Antigone et de son fils arma bientôt Lysimaque, Séleucus et Ptolémée (302). Antigone rappela Démétrius alors en Grèce, pour résister à la ligue formée contre eux. L'armée des confédérés rencontra la leur à Ipsus, en Phrygie. Antigone ayant été tué, son fils Démétrius prit la fuite. Les vainqueurs se partagèrent leurs vastes États, et quatre royaumes s'élevèrent sur les ruines de l'empire d'Alexandre: celui de Syrie, déjà gouverné par Séleucus; celui d'Égypte où régnait

Ptolémée depuis plusieurs années ; celui de Thrace où s'établit Lysimaque, tandis que Cassandre eut la Macédoine.

Rome.

Les guerres de Rome avec les peuples voisins, en grossissant son trésor des dépouilles des vaincus, lui permirent d'avoir des armées permanentes et soldées, et elle put dès lors songer à de grandes entreprises. La guerre fut reprise avec les Véiens ; et Véies leur capitale, assiégée pendant dix ans, succomba sous les coups du dictateur Camille (396). Au retour de cette expédition, Camille irrita le peuple par le faste de son triomphe ; accusé d'avoir gardé une partie du butin, il fut condamné à l'exil, et s'éloigna en appelant la malédiction des dieux sur sa patrie.

Les Gaulois que les Alpes séparaient de l'Italie, ne tardèrent pas à remplir ses vœux impies (390). Des émigrations successives les avaient amenés au nord de cette contrée où, chaque année, ils ravageaient quelques-unes des cités florissantes de l'Étrurie. En 390, ils demandèrent des terres aux habitants de Clusium ; ceux-ci refusèrent et envoyèrent solliciter du secours à Rome. Le sénat députa aux Gaulois les trois Fabius qui, oubliant leur caractère d'ambassadeurs, prirent les armes pour les Clusiens.

Les Gaulois justement irrités, marchèrent contre les Romains sous le commandement de leur *Brenn* ou chef, et les défrent sur les bords de l'Allia (389). Les vaincus vinrent jeter la consternation à Rome en annonçant que l'armée était détruite. Les Romains, croyant qu'ils ne pourraient défendre leur ville, l'abandonnèrent, tandis que ceux qui étaient en état de combattre se réfugièrent dans le Capitole. Cependant les Gaulois s'ap-

prochent de Rome et la trouvant déserte, y pénétrèrent avec précaution. Arrivés au Forum, ils voient les sénateurs immobiles sur leurs chaises curules. Un des barbares ayant porté la main à la barbe de l'un d'eux, celui-ci se crut insulté et le frappa à la tête. Aussitôt le Gaulois tire son épée et le tue : ce fut le signal d'un massacre général. La ville fut pillée et brûlée ; et les barbares commencèrent le siège du Capitole. Une nuit, ils essayèrent de surprendre la citadelle ; mais Manlius, éveillé par les cris des oies destinées aux sacrifices, accourut sur les remparts et en repoussa ceux qui déjà les avaient escaladés.

Camille, exilé à Ardée, oubliant l'injustice de ses compatriotes, vint à la tête des fugitifs délivrer sa patrie. Il battit les Gaulois et rappela les Romains sur les ruines de leur cité.

Les Gaulois étaient à peine éloignés que les petits peuples voisins se coalisèrent contre Rome ; Camille, de nouveau dictateur, en triompha. Manlius, surnommé Capitolinus pour avoir sauvé la Capitole, ne se crut pas assez récompensé, et il rêva la royauté ; convaincu par les tribuns de projets coupables, il fut condamné à mort et précipité de la roche Tarpéienne.

Le supplice de Manlius ne ramena pas le calme à Rome ; le peuple continua à se mutiner au sujet des dettes qui allaient toujours croissant. Un tribun, Licinius Stolon, proposa une loi pour adoucir le sort des débiteurs : le sénat la refusa. Les tribuns voulant briser cette opposition, pendant dix ans, entravèrent par leur veto, la marche de toutes les entreprises des sénateurs. Une nouvelle invasion des Gaulois vint faire un instant diversion aux querelles du Forum ; mais elles recommencèrent dès qu'ils furent repoussés (367). Le tribun Stolon obtint enfin l'admission des plébéiens à la dignité

consulaire. Pour contrebalancer l'influence du peuple dans ces magistratures, le sénat créa les *préteurs*, chargés de rendre la justice et les *édiles curules* : ces magistrats ne pouvaient être pris que parmi les patriciens.

Une peste terrible ravagea Rome à cette époque et enleva le grand Camille (366). Pour apaiser le courroux des dieux, on imagina de faire célébrer des jeux scéniques par des histrions venus d'Étrurie. Tel fut le début de l'art dramatique chez les Romains. Ce moyen n'ayant pas réussi, on proposa d'attacher le clou sacré au temple de Jupiter ; coutume ridicule et superstitieuse en usage à Rome. Un dictateur fut nommé, et la cérémonie se fit avec beaucoup de pompe (363).

Les Gaulois étaient restés dans le voisinage de Rome, aussi reparurent-ils bientôt. Le sénat envoya contre eux un dictateur. On raconte qu'une jeune femme tua dans un combat singulier un géant gaulois et méricia, à cause du collier qu'il enleva à ce terrible adversaire, le surnom de Torquatus. Encore une fois repoussés, les Gaulois, retirés au nord de l'Italie, ne cessèrent d'inquiéter les Romains. Ceux-ci conservaient une telle appréhension des Barbares qui avaient ruiné leur ville, qu'ils gardaient exprès un trésor, pour les cas où il y aurait guerre contre eux.

Quelques années après des députés de Capoue, ville de l'Italie méridionale, vinrent demander du secours aux Romains contre les Samnites, peuple puissant, habitant les montagnes des Apennins. Pour la première fois les Romains sortirent du Latium ; ils vainquirent non sans peine les Samnites endurcis à la fatigue, et gardèrent Capoue. L'armée, enchantée du climat de cette ville, ne voulait plus la quitter ; quand on parla de retourner à Rome, elle se mutina et rentra difficilement dans le devoir.

Les Latins ayant élevé la prétention que l'un des consuls et la moitié des sénateurs fussent pris parmi eux, le sénat refusa avec fierté et leur déclara la guerre.

On s'y prépara de part et d'autre, et elle fut poussée avec vigueur. Ce fut dans cette guerre que le consul *M. Manlius* condamna son fils à mort pour avoir vaincu un ennemi, en combattant hors des rangs sans sa permission, et que le consul *Décimus*, ayant appris des prêtres que, pour assurer la victoire, il fallait aux dieux une victime, se dévoua en se précipitant au milieu des ennemis (340).

Cette première victoire ne fut que le prélude de celles que les Romains remportèrent successivement sur les Latins révoltés ; en peu d'années le *Latium* fut conquis ; les Latins perdirent tous les privilèges qu'on leur avait accordés et même leur nationalité.

Les Samnites ne virent pas sans inquiétude cet accroissement de puissance des Romains, et ils leur déclarèrent la guerre ; mais se voyant toujours vaincus, ils demandèrent à traiter. Le refus qu'ils essayèrent les jeta dans le désespoir ; conduits par *Pontius*, ils attirèrent les Romains dans les défilés de *Caudium* et les y cernèrent. Un vieillard samnite conseillait ou de passer tous les Romains au fil de l'épée, ou de les renvoyer sans traitement honteux. *Pontius*, malgré le sage conseil de ce vieillard qui était son père, humilia les Romains en les faisant passer sous le joug, le consul *Posthumius* en tête, désarmés et vêtus d'une simple tunique. C'était leur mettre le désir de la vengeance dans le cœur (321).

Ces braves guerriers, couverts de honte, rentrèrent la nuit dans Rome. *Posthumius*, dont l'imprudance avait amené cette humiliante défaite, conseilla au peuple d'annuler le traité qu'il avait été forcé de conclure. C'était un parjure, et les Romains y consentirent. La guerre recommença. Les Samnites vaincus furent obligés de se

rendre, et Pontius qui avait épargné la vie des Romains à Caudium fut par eux livré au bourreau (319). Rome profita de la paix qui suivit pour assurer sa domination dans les pays qu'elle avait subjugués, en y fondant des colonies, tandis que les Samnites faisaient alliance avec les Étrusques; la guerre se ralluma avec une nouvelle fureur.

Les Étrusques vaincus se rallièrent dans la forêt Cimienne : il y eut entre les deux partis des alternatives de victoires et de défaites; mais enfin, malgré des prodiges de valeur, les Étrusques succombèrent près du lac Vadimon (310).

Les Samnites espéraient encore prendre leur revanche; ils réunirent deux nombreuses armées, et les perdirent. Alors se voyant abandonnés par les Campaniens, par les Éques et par les Herniques subjugués, ils allèrent chercher de nouveaux ennemis aux Romains avec lesquels ils venaient de conclure une trêve.

Sicile.

L'administration de Denys, devenu tyran de Syracuse, fut habile, mais arbitraire et violente. Il méditait l'expulsion des Carthaginois alors maîtres d'une partie de la Sicile; les préparatifs terminés, il les attaqua. Une révolte éclata à ce moment à Syracuse; il revint la comprimer par la force et les massacres, puis il fit la paix avec les Carthaginois.

La trahison et des traités le rendirent maître des villes voisines de Syracuse, alors il pensa à subjuguier la grande Grèce; Rhégium, située sur la côte de l'Italie, ayant essayé de former une ligue contre lui, Denys l'assiégea et elle succomba après un siège de seize mois (387).

Les Carthaginois réparurent sous la conduite de Ma-

gon. La victoire se déclara d'abord contre eux, et Denys leur refusa la paix, mais il fut ensuite défait et contraint de traiter. Il venait de recommencer les hostilités, lorsqu'il apprit qu'une de ses pièces de poésie avait été couronnée à Athènes. Il revint aussitôt à Syracuse pour y donner des fêtes à cette occasion : peu après il y mourut, empoisonné, dit-on (368).

Ce prince avait une soif insatiable de richesses, et, pour s'en procurer, il ne craignait pas de dépouiller les temples et les dieux même.

Le philosophe Platon était venu à sa cour où il s'était lié d'amitié avec Dion, beau-frère de Denys ; cette amitié excita la jalousie du tyran, et Platon fut obligé de fuir.

Denys le Jeune succéda sans opposition à son père Denys l'Ancien ou le Tyran, sous la tutelle de Dion son oncle, citoyen vertueux, ami de Platon et respecté de Denys par l'influence de sa vertu. Mais ni celui-ci ni Platon qui était revenu en Sicile, ne réussirent à rendre meilleur un prince dont le cœur était des plus pervers. Sous le faux prétexte d'un complot, il exila Dion en Italie et garda Platon prisonnier dans sa cour (357). Dion, avec l'aide des Corinthiens, s'empara de Syracuse, renversa Denys et se mit à la tête de l'État (354). Il ne jouit pas longtemps du pouvoir ; l'Athénien Calippe, qui avait feint de lui être attaché, l'assassina et usurpa l'autorité ; elle lui fut ravie l'année suivante par Hipparinus qui la garda jusqu'en 350.

Au milieu de factions toujours inquiètes et mécontentes, Denys parvint à se faire un parti, et remonta sur le trône. Il exerça l'autorité avec une horrible cruauté, se vengeant par la mort, l'exil et les supplices de ceux qui lui avaient été opposés.

Quelques citoyens généreux que la tyrannie avait contraints de quitter Syracuse, allèrent demander du secours

aux Corinthiens (345). Ils leur envoyèrent Timoléon, grand capitaine et vertueux citoyen. Avec quelques vaisseaux il aborde à Syracuse, chasse les Carthaginois qui cherchaient à s'en emparer, et contraint Denys de lui céder la citadelle. Ce prince fut conduit à Corinthe où il se fit maître d'école pour gagner sa vie.

Timoléon rendit la liberté à toutes les villes voisines opprimées par des tyrans, rétablit dans Syracuse le gouvernement républicain, et réunit dans une confédération les cités affranchies. Les Carthaginois reparurent bientôt ; mais Timoléon les tailla en pièces sur les bords du fleuve Crinusus. Carthage épuisée demanda la paix et l'obtint.

Timoléon au comble de la gloire, déposa l'autorité et se retira à la campagne avec sa famille (337). C'est là qu'il mourut aimé et respecté des Syracusains qui lui devaient leur liberté.

Vingt ans après, le fils d'un potier, Agathocle, audacieux aventurier, s'empara de l'autorité à Syracuse. Pour s'y affermir, il déclara la guerre à Carthage ; mais il éprouva de grands revers, et vit les Carthaginois arriver jusques sous les murs de Syracuse. Son audace le sauva : à la tête de sa flotte il traverse celle des ennemis au milieu de la nuit, et va surprendre Carthage qui rappelle une partie de ses troupes. Agathocle, après s'être emparé de Tunis et d'Utique, reparut en Sicile, battit les Carthaginois, puis revint à Carthage ; mais tout y avait changé de face. Se voyant perdu, il prit lâchement la fuite, abandonnant son armée pour rentrer à Syracuse.

Ses troupes ainsi trahies, livrèrent aux Carthaginois les fils d'Agathocle ; celui-ci s'en vengea en faisant massacrer les femmes et les enfants de ces soldats (306). La paix rétablit les choses dans leur premier état.

Agathocle reprit alors les projets de Denys contre la Grande-Grèce ; la guerre qu'il entreprit fut mêlée de

succès et de revers, et donna lieu souvent à de sanglantes représailles. Agathocle périt empoisonné par ses petits-fils (280).

Gaulois.

L'histoire de la Gaule à cette époque est très-peu connue; elle ne se compose que de lambeaux détachés et mêlés de fables. Le territoire de la Gaule, compris entre les Pyrénées, l'Océan, la Manche, le Rhin et les Alpes, était habité par des tribus dont l'origine se perd dans d'obscures traditions qui les font descendre des Celtes venus de la haute Asie. Peuple irritable et fou de guerre, les Gaulois ne craignaient ni les hommes ni le ciel. Avides de nouvelles et parleurs infatigables, ils aimaient à entourer le voyageur pour lui faire raconter les histoires des pays lointains. Tantôt vêtus d'étoffes aux couleurs éclatantes, tantôt nus, le cou et les bras chargés de colliers et de bracelets d'or, ils marchaient au combat en riant, armés de hache et de couteaux de pierre, de flèches et d'épieux durcis au feu, n'ayant pour repousser les coups de l'ennemi qu'un petit bouclier de cuir. Leurs principales tribus étaient : celle des Arvernes (Auvergne), celles des Armoriques (Bretagne), des Allobroges (Dauphiné), des Helvètes (Suisse), des Séquanes (Franche-Comté), des Édues (Bourgogne et Nivernais) et des Bituriges (Berri).

Après quelques guerres ils se mêlèrent avec les Ibères, ancien peuple d'Espagne qui habitait le midi de la Gaule, et prirent le nom de Celtibères et de Lusitaniens.

L'humeur aventureuse des Galls ou Gaulois les porta à se jeter sur le nord de l'Italie, et ils se partagèrent les pays conquis.

Vers l'an 600, un vaisseau venu de Phocée (Asie Mineure) ayant débarqué près des bouches du Rhône, les

Phocéens firent alliance avec Vann, chef des Galls, et fondèrent Massalie (Marseille), célèbre bientôt par son commerce. La jalousie ne tarda pas à armer les tribus voisines contre la nouvelle cité; mais une terrible invasion de Kimris ou Cimbres, venus de l'Asie, fit diversion à cette guerre particulière en armant toute la Gaule pour la commune défense.

Les Gaulois, refoulés par les Kimris qu'ils n'avaient pu complètement repousser, se trouvèrent trop à l'étroit dans les provinces du centre. Deux grandes émigrations se préparèrent (387); l'une, conduite par Sigovèse, pénétra dans la Germanie, et se fixa sur la rive droite du Danube; l'autre, conduite par Bellovèse, se dirigea vers l'Italie et s'établit dans la Lombardie actuelle. Des émigrations successives vinrent fortifier les premiers venus, et les retremper dans les mœurs et le caractère national. Bientôt tout le nord de l'Italie leur fut soumis.

C'est alors que les Romains et les Gaulois se rencontrèrent sous les murs de Clusium (392). La conduite déloyale des Romains venus comme ambassadeurs, tourna les armes des Gaulois contre Rome; et la sanglante bataille de l'Allia ne fut que le prélude du sac de cette ville et de la prise du Capitole.

Malgré plusieurs défaites, les Gaulois restèrent près de vingt ans dans la Latium.

De nouvelles émigrations suivirent aussi le chemin tracé par Sigovèse, et pénétrèrent jusqu'aux frontières de la Macédoine où Alexandre les rencontra.

La religion primitive des Gaulois était un polythéisme grossier. Avec les Kimris leur vint le druidisme qui enseignait l'immortalité de l'âme.

Cette religion, enveloppée de mystère et dont il était défendu d'écrire les dogmes, avait des prêtres appelés *druïdes*, et des prêtresses ou *druïdesses*, puis des *ovates*

et de
auqu
gard
qui c
véné
mon

La
Péric
beau
ligen

De

teur

de lu

au m

most

la ha

Qu

sible

« rel

« de

Auss

nous

celui

Le

cynic

d'Atl

mépr

P3

tude

Ép

ples

et des *bardes*. Ils adoraient un dieu nommé *Teutatès* auquel on offrait des sacrifices humains. Les druides regardaient comme sacré le chêne; le gui, plante parasite qui croît sur certains arbres, était pour eux un objet de vénération, et ils le recueillaient avec de grandes cérémonies.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

La Grèce n'avait plus rien à opposer au beau siècle de Périclès; elle continuait pourtant à tenir seule le flambeau des lettres, et à dominer dans le monde des intelligences.

Démosthène, à Athènes, porta l'éloquence à une hauteur qui n'a pas été surpassée. Il n'eut qu'un émule digne de lui, ce fut *Eschine*. L'argumentation serrée de *Phocion* au moyen de laquelle il combattait l'éloquence de *Démosthène*, lui mérita d'être appelé par ce grand orateur, *la hache de ses discours*.

Quant aux beaux-arts, la décadence fut encore plus sensible. « L'art païen devait ses merveilles à ses croyances religieuses; ces croyances tombèrent devant l'examen de la raison, et l'art fléchit avec elles. » (E. Cartier.) Aussi les artistes devinrent rares et dans la sculpture, nous ne trouvons, pendant ce siècle, qu'un nom célèbre celui de *Praxitèle*.

Le philosophe athénien *Antisthène* fonda l'école cynique illustrée par *Diogène*, qui roulait par les rues d'Athènes le tonneau dans lequel il logeait, et affectait de mépriser toutes les bienséances.

Pyrrhon fonda l'école sceptique qui exagéra l'incertitude des jugements humains.

Épicure, autre philosophe grec, enseigna à ses disciples que le bonheur est dans les jouissances des sens, et

les plaisirs; il détruisit ainsi toute morale. *Zénon* de Chypre, réagit contre *Épicure* dans son école, appelée *stoïque*, du portique où elle s'était établie. Il se proposa de rétablir dans toute leur autorité, la vertu, ébranlée par les épicuriens, et la vérité, attaquée par les sceptiques.

Platon, disciple de *Socrate*, surpassa tous les philosophes païens par la force de son génie et la hauteur à laquelle il s'éleva. On croit qu'il avait eu connaissance des livres saints des Juifs.

Aristote, né à *Stagyre*, fit l'éducation d'*Alexandre*; il écrivit sur une foule de sujets, entre autres des livres remarquables sur les animaux, et donna à la philosophie une méthode, *l'induction et la définition*.

RÉCAPITULATION DU IV^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Juifs. — Les Juifs passent sans secousse sous la domination d'*Alexandre*, roi de *Macédoine*. Sous ses successeurs, la *Judée*, prise et reprise, devient enfin le partage de *Ptolémée*, roi d'*Égypte*.

Perse. — Après la bataille de *Cunaxa*, livrée par *Cyrus* le Jeune à son frère *Artaxerxès II Mnémon*, les révoltes se succèdent dans le vaste empire perse. A *Artaxerxès II* succède *Ochus*, aussi appelé *Artaxerxès III*, qu'un meurtre éleva sur le trône, et qu'un meurtre en précipita, pour y placer *Darius Codoman*. Avec ce prince finit l'empire perse, renversé et conquis par *Alexandre le Grand*.

Grèce. — L'influence d'*Athènes* dans la Grèce, fait place à celle que *Thèbes* acquiert sous l'administration de *Pélopidas* et d'*Épaminondas*, qui rendent la liberté à leur patrie asservie par *Sparte*; ils lui assurent la prépondérance malgré les exploits d'*Agésilas*, roi de *Sparte*;

celui-ci à la tête des Grecs réunis, bat les Perses en Asie et soutient les Égyptiens révoltés contre eux.

L'apparition de Philippe de Macédoine change la face des affaires, et prépare, par la ruine de la Phocide et la bataille de Chéronée, l'asservissement de toute la Grèce, dont la ruine de Thèbes, par Alexandre, n'est que le prélude.

La Grèce aide Alexandre à conquérir l'Asie. A sa mort, elle est le jouet de l'ambition de ses successeurs qui, tour à tour, la prennent, la reprennent ou feignent de lui rendre une liberté dont elle ne sait plus profiter.

Macédoine. — Après de longues et cruelles guerres civiles qui désolent la Macédoine, elle sort tout à coup de son obscurité sous le gouvernement habile de Philippe; par son or, sa politique et ses armes, il étend sa domination ou son influence sur tous les pays voisins. Son fils Alexandre le Grand, dans un règne de treize ans, fonde, sur les ruines de celui des Perses, le plus vaste empire qui eut encore existé. Il meurt au milieu de sa gloire dans la ville de Babylone. Ses successeurs célèbrent ses funérailles par des guerres, chacun de ses généraux voulant se faire un royaume particulier des débris de celui de l'illustre conquérant. Enfin, après la bataille d'Ipsus, quatre royaumes s'élèvent: Celui d'*Égypte*, sous les Lagides; de Babylone ou de *Syrie*, sous les Séleucides; celui de *Macédoine* laissé à Cassandre, et de *Thrace*, gouverné par Lysimaque.

Rome. — L'invasion des Gaulois distrait un moment les Romains des querelles du Forum. Camille sauve sa patrie en repoussant ces barbares, mais il ne peut toujours calmer les agitations populaires. Les plébéiens obtiennent enfin l'entrée du consulat. La guerre continue contre tous les peuples voisins de plus en plus jaloux de Rome. La république, malgré tant de dangers, grandit en force

et en puissance. Le désastre de Caudium donne un nouvel élan à la guerre contre les Samnites.

Le caractère national prend chaque jour plus de vigueur; et le respect pour les lois et la discipline militaire, assuré par de terribles exemples, prépare aux Romains de brillantes destinées.

Sicile. — Denys, maître de Syracuse y règne en tyran. Des guerres contre les villes de la Grande-Grèce, contre les Carthaginois et des révoltes de ses sujets, remplissent tout son règne. Son fils, Denys le Jeune, lui succède sous la tutelle du sage Dion, dont les sages conseils l'importunent. Dion est chassé de Syracuse; il y rentre à main armée, renverse Denys et s'empare de l'autorité. Bientôt il meurt assassiné. Alors la guerre civile éclate; Denys ressaisit le pouvoir; mais il est renversé par le Corinthien Timoléon qui rend la liberté à Syracuse et à la Sicile. Quelques années après, Agathocle usurpe l'autorité et se fait le tyran de ses concitoyens. Toujours en guerre avec Carthage ou les villes de la Grande-Grèce, il meurt assassiné par ses petits-fils.

Gaulois. — Les Gaulois sortent de leurs forêts; ils viennent s'établir au nord de l'Italie et vont faire trembler Rome. Après vingt ans de guerre, ils se retirent du Latium, attendant une occasion de se venger des défaites qu'ils ont essayées.

BELLES-LETTRES, BEAUX-ARTS. — L'éloquence atteint le plus haut point de perfection sous *Démosthène*, *Éschine* et *Phocion*; la sculpture est illustrée par *Praxitèle* qui lègue des chefs-d'œuvre à la Grèce.

La philosophie voit naître une foule d'écoles. *Diogène* illustre celle d'Antisthène; *Épicure* donne pour toute loi morale à ses disciples, la jouissance et le plaisir; *Zénon* essaie de rétablir l'autorité de la vérité et de la vertu. Mais tous ces philosophes sont éclipsés par *Platon*,

élèv
les
nalt
A
tho
sur

CH

L'e

39
pitol
Ca
38
Mné
37
et de
la pr
36
35
34
33
de M
32
dom
31
rius
30
Gue
29
3
3
3
d'A
l'Ég

élève de Socrate, dont le génie semble avoir pressenti les vérités que le christianisme seul devait faire connaître aux hommes.

Aristote, le précepteur d'Alexandre, donne une méthode à la philosophie et laisse des livres remarquables sur l'histoire naturelle.

CHRONOLOGIE DU IV^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

L'empire d'Alexandre. — Force de la république romaine.

390. — Prise de Rome par les Gaulois : Manlius sauve le Capitole.

Camille repousse plusieurs fois les Gaulois.

387. — Honteux traité d'Antalcidas entre Sparte et Artaxerxès Mnémon.

371. — Guerre entre Thèbes et Sparte ; les victoires de Leuctres et de Mantinée, remportées par Pélopidas et Épaminondas, assurent la prépondérance de Thèbes sur la Grèce.

366. — A Rome, premier consul plébéien.

355. — En Grèce, guerre sacrée contre les Phocidiens.

340. — Soumission du Latium par les Romains.

338. — La victoire de Chéronée ouvre la Grèce à Philippe II, roi de Macédoine.

336. — Alexandre le Grand, roi de Macédoine, détruit Thèbes et domine sur toute la Grèce.

334. — Il s'empare de l'empire des Perses après avoir battu Darius III Codoman au Granique, à Issus, à Arbelles.

323. — Alexandre le Grand meurt à Babylone, âgé de 32 ans. Guerre entre ses généraux.

312. — Construction de la voie Appienne à Rome.

310. — Les Romains soumettent l'Étrurie.

307. — Après la bataille d'Ipsus, partage définitif de l'empire d'Alexandre entre ses généraux : Seleucus a la Syrie, Ptolémée Soter l'Égypte, Lysimaque la Thrace, et Cassandre la Macédoine.

III^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Semblable à l'airain qui le figurait dans la statue de Nabuchodonosor, l'empire d'Alexandre a tout brisé sur son passage. La mort du conquérant détruit son œuvre; après vingt ans de guerre, ses généraux se partagent ses États, et quatre royaumes s'élèvent : celui de Syrie, de Macédoine, de Thrace et d'Égypte. Pendant ce siècle les Juifs sont tributaires de l'Égypte, seule heureuse et en paix. La Syrie, la Thrace et la Macédoine marchent à leur décadence.

La Grèce est déchirée par les rivalités mesquines qui la livreront aux étrangers.

Les Syracusains appellent contre les Carthaginois les Romains dont le nom est déjà redouté. Rome et Carthage commencent en Sicile la lutte terrible qui finira par la ruine de la cité africaine, ruine que font pressentir les deux premières guerres puniques.

Juifs.

Pendant que la Judée était tributaire des rois d'Égypte (301), elle était administrée par ses grands prêtres, assistés du *Sanhédrin*, conseil suprême, composé de 72 des principaux de la nation. Le Sanhédrin jugeait les grandes causes, interprétait la loi et délibérait sur les affaires religieuses ou politiques. Le plus remarquable d'entre les grands prêtres qui administrèrent la Judée, fut Simon ; il mérita le surnom de *Juste* (284).

Son fils, l'avare et imprudent Onias I, en refusant le tribut annuel au roi d'Égypte, mit la nation en péril.

Sous le pontificat d'Éléazar, 72 Juifs furent chargés par Ptolémée Philadelphé de traduire les Livres saints

en grec. C'est ce qu'on appelle *la version des Septante*. Ce travail et la dispersion des Juifs qui se répandent partout, remplissent les peuples de vénération pour leur religion, et de tous côtés les rois envoient des présents au temple de Jérusalem.

En 216, Antiochus, roi de Syrie, tenta la conquête de la Palestine, mais il fut vaincu par Ptolémée Philopator. Le vainqueur, au mépris des représentations du grand prêtre, voulut pénétrer dans le temple jusque dans le Saint des saints ; une frayeur mystérieuse le retint. Le dépit qu'il en conçut le fit sévir contre les Hébreux d'Alexandrie. Il en réunit un grand nombre dans l'hippodrome pour les faire écraser sous les pieds des éléphants ; mais ces animaux tournèrent leur fureur contre ceux qui les conduisaient, et les Juifs furent sauvés. Philopator, frappé de ce prodige, leur rendit les privilèges qu'il leur avait enlevés.

C'est à cette époque que commencèrent à paraître les sectes des *pharisiens*, hypocrites observateurs de la lettre de la loi ; les *saducéens*, qui niaient la résurrection ; les *esséniens*, qui mêlaient quelques traditions orientales et grecques à la loi de Moïse ; ces derniers avaient une morale très-sévère.

Un prince enfant, Ptolémée V Épiphané, ayant succédé à Philopator, Antiochus le Grand, roi de Syrie, en profita pour s'emparer de la Judée (206). Ses bienfaits lui gagnèrent le cœur de ses nouveaux sujets.

Grèce.

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius Poliorcète fit voile vers la Grèce ; mais Athènes, qui pendant sa prospérité l'avait adoré comme un dieu, refusa de le recevoir quand il fut dans le malheur. Démétrius se retira, dissimulant

son ressentiment. Bientôt la discorde éclata entre Lysimaque, Séleucus et Ptolémée ; Démétrius en profita pour reparaître en Grèce. Athènes, bloquée par terre et par mer, ne put lui résister : elle s'attendait à une cruelle vengeance ; mais ce prince se contenta d'effrayer les Athéniens, puis les traita avec générosité. Après avoir mis une garnison dans leur ville, il envahit le Péloponèse ; et il était sur le point de s'en rendre maître, quand il fut appelé en Macédoine par Alexandre, troisième fils de Cassandre, qui, à la mort de son père, s'était emparé de son héritage.

Dans un festin, Démétrius fit assassiner Alexandre sous prétexte de venger son père Antigone, et se fit proclamer roi. Il revint alors en Grèce pour y assurer sa domination (288). Pendant ce temps Pyrrhus, roi d'Épire, qui avait déjà combattu à la bataille d'Ipsus, gagna les Macédoniens et, avec le secours de Lysimaque et de Ptolémée, battit Démétrius et s'empara de la Macédoine, Démétrius chercha à réorganiser une armée avec son fils Antigone Gonatas, et tenta encore la fortune, mais elle lui fut partout contraire. Enfin il tomba dans les mains de Séleucus ; ce prince refusa à Antigone Gonatas la liberté de son père, en même temps qu'il repoussait la somme que Lysimaque lui offrait pour le faire mourir. Démétrius fut relégué dans un château où il mourut trois ans après (284).

Antigone Gonatas parvint à se maintenir en Grèce et dans les îles de la mer Égée.

Alors parurent les Gaulois, que de successives émigrations avaient amenés, ainsi que nous l'avons vu, sur les frontières de la Macédoine. Une bande de ces Barbares se jeta sur la Grèce et franchit les Thermopyles ; les Grecs les battirent, mais ne purent les empêcher de traverser la Phocide.

La nature sembla tout à coup se déclarer contre les Gaulois : un affreux orage et des tremblements de terre mirent le désordre parmi eux ; ils prirent la fuite, et furent exterminés par les peuples des pays qu'ils traversaient (278).

Pyrrhus, roi d'Épire, fut appelé, vers ce temps-là, par Cléomène de Sparte pour lui aider à venger une injure personnelle. Il se présenta d'abord comme libérateur de la Grèce ; mais, arrivé à Sparte, il lui déclara la guerre. Repoussé de cette ville, Pyrrhus alla à Argos pour y calmer une sédition ; il y fut tué par une femme qui lui lança une pierre du haut d'une maison.

A cette nouvelle, Antigone Gonatas s'empressa de rétablir son autorité dans les villes de la Grèce.

Pour défendre leur liberté, plusieurs villes de la Grèce formèrent alors une puissante fédération. La ligue étolienne subsistait déjà depuis quelques années ; après avoir assuré son indépendance, elle ne rougit pas de s'allier à Antigone pour asservir les Grecs.

Le Péloponèse était la proie d'une foule de petits tyrans armés les uns contre les autres ; Antigone, secondé par les Étoliens, crut le moment favorable pour s'en emparer. Tout semblait annoncer que c'en était fait de la liberté de la Grèce quand parut Aratus.

Aratus, fils d'un citoyen de Sycione fort considéré, avait été élevé à Argos ; il n'avait pas vingt ans que déjà il avait conçu le projet de délivrer sa patrie opprimée par Néoclès. A la tête de ses amis il organisa un complot, appela le peuple à la liberté, et chassa le tyran sans avoir versé une goutte de sang (251). Par les conseils d'Aratus, Sycione s'unit à la ligue achéenne formée contre la domination étrangère. Il ne tarda pas à en être nommé *stratège* ou chef, et dès lors il fut considéré comme le libérateur de la Grèce. L'année suivante, il chassa les

Macédoniens de Corinthe (250); par reconnaissance, cette ville entra dans la ligue achéenne. Mégare suivit bientôt cet exemple.

Antigone Gonatas, effrayé des succès d'Aratus, avait resserré son alliance avec les Étoliens, quand la mort le surprit. Son fils Démétrius II lui succéda. Il se brouilla avec les Étoliens, qui s'unirent aux Achéens dont le puissance grandissait tous les jours. Sparte seule dans le Péloponèse osait résister à Aratus.

Quelque temps auparavant Agis, roi de Sparte, avait résolu de réformer les mœurs de ses sujets et de rétablir les lois de Lycurgue; mais Léonidas, l'autre roi, s'y opposa ouvertement, ce qui excita une violente sédition (239). Léonidas fut déposé et remplacé par son gendre Cléombrote. L'entreprise d'Agis semblait ne devoir plus rencontrer d'obstacles lorsque, pendant une absence qu'il fit, le parti des riches, aigri par un éphore nommé Agésilas, proscrivit Agis et Cléombrote et rappela Léonidas. Cléombrote réussit à s'enfuir; Agis, au retour, fut condamné à mort. Sa mère et son aïeule furent aussi massacrées.

Léonidas gouverna tyranniquement. A sa mort son fils Cléomène lui succéda; ce prince avait épousé la veuve d'Agis, qui y avait été contrainte par Léonidas. Elle se rendit maîtresse de son esprit et le décida à réformer les mœurs des Spartiates. Cléomène résolut d'abord de se créer un appui dans la force armée, et, dans ce but, il déclara la guerre à la ligue achéenne parvenue à l'apogée de la gloire. Aratus, à la tête de toutes ses troupes, ne put pas résister à la petite armée du roi de Sparte, qui le battit près du mont Lycée (Arcadie) et de Mégalopolis.

Cléomène réalisa alors ses projets de réforme et donna le premier l'exemple de tous les sacrifices. Sous les lois

de I
des
Spa
met
lui c
l'Am
A
Mac
Cléo
évit
près
de l
mèn
fut
Phil
le fi
A
ville
ceu
L
la p
grès
rep
mai
Mac
lien
gue
Éto
rav
les
L
lui
nèr
P

de Lycurgue les Spartiates redevinrent conquérants, et des villes quittèrent la ligue achéenne pour s'unir à Sparte. Cléomène se sentant assez fort, entreprit de soumettre l'Achaïe : plusieurs villes succombèrent, d'autres lui ouvrirent leurs portes, ce qui jeta le désespoir dans l'âme d'Aratus.

Antigone Doson, successeur de Démétrius II, roi de Macédoine, à la tête de forces considérables, vint attaquer Cléomène dont la puissance l'inquiétait ; celui-ci ne put éviter une action générale. Les ennemis se rencontrèrent près de Sellasie ; le nombre et la trahison triomphèrent de la valeur des Spartiates, qui furent mis en fuite. Cléomène, abandonnant sa patrie, se retira en Égypte, où il fut bien traité par Ptolémée Évergète ; son successeur Philopator, le considérant comme un hôte dangereux, le fit mettre à mort.

Antigone Doson, maître de Sparte, entra dans la ville (222) et, respectant les vaincus, les traita avec douceur.

La victoire de Sellasie avait rendu dominante en Grèce la puissance de la Macédoine. Pour s'opposer à ses progrès, la ligue étolienne s'allia secrètement à Sparte et reprit la guerre. Aratus accourut avec ses Achéens ; mais, battu en plusieurs rencontres, il appela le roi de Macédoine, Philippe III. Ce prince vint attaquer les Étoliens au nom des Achéens ; aussi cette guerre fut appelée guerre des deux ligues. Philippe entra dans l'Étolie et les Étoliens dans la Macédoine ; chacune des deux armées ravageait à l'envi l'une de l'autre, sans même épargner les temples.

Le roi de Macédoine accepta la paix que les Étoliens lui demandèrent, et il en dicta les conditions qui lui donnèrent la prééminence sur mer.

Philippe partit alors pour l'Italie où il était appelé par

les ennemis de Rome (214). De retour en Grèce, il se brouilla avec Aratus et le fit empoisonner, ainsi que son fils; malgré ces crimes, il resta l'allié des Achéens.

Vers 211, Philopœmen, qui a mérité le titre de *dernier des Grecs*, fut nommé stratège de la ligue achéenne. Il était de Mégalopolis, et la bonne éducation qu'il avait reçue avait développé en lui les plus heureuses dispositions. Philopœmen conduisit ses troupes contre Machanidas, roi ou plutôt tyran de Sparte; il le battit et le tua près de Mantinée.

Les Achéens le réélirent chef de leur ligue, qui avait alors besoin d'un chef habile, car les Romains, appelés par les Étoliens, se préparaient à se mêler des affaires de la Grèce.

Macédoine et Thrace.

Pendant les premières années qui suivirent la bataille d'Ipsus, l'histoire de la Macédoine est mêlée à celle de la Grèce. Cassandre y avait été proclamé roi, mais il mourut peu de temps après (302). Ses fils se bronillèrent, et le troisième, Alexandre, recueillit seul l'héritage paternel. Démétrius Poliorcète, appelé comme ami, le fit assassiner (295) et prit le titre de roi de Macédoine. Maître d'une partie de la Grèce, il continua à guerroyer pour conquérir le reste. Pendant son absence Pyrrhus, roi d'Épire, essaya de s'emparer de la Macédoine; mais il fut vigoureusement repoussé par Démétrius, accouru à temps.

Dès qu'il eut conclu la paix avec Pyrrhus, Démétrius songea à tenter la fortune en Asie. A cette nouvelle Ptolémée, Séleucus et Lysimaque se liguent contre lui et engagent Pyrrhus à reprendre les armes. A peine le roi d'Épire a-t-il paru en Macédoine, qu'il voit les peuples accourir au-devant de lui (287). Démétrius, abandonné

de son armée, s'enfuit dans le Péloponèse où dominait son fils Antigone Gonatas ou de Goni. De là il fit voile vers l'Asie ; mais il fut battu et fait prisonnier par Séleucus, qui le laissa mourir en captivité, malgré tous les efforts de son fils Antigone pour lui obtenir la liberté.

Lysimaque tourna alors ses armes contre la Macédoine, en chassa Pyrrhus, et se trouva ainsi maître de la Thrace, de la Macédoine et d'une partie de l'Asie Mineure. S'étant brouillé avec Séleucus, il alla lui présenter la bataille à Cyropédion, en Phrygie (282). Lysimaque fut vaincu et tué ; le vainqueur ajouta la Macédoine à ses vastes États.

L'année suivante Séleucus fut assassiné par Ptolémée Céraunus, fils de Ptolémée Soter, roi d'Égypte, auquel il avait accordé une généreuse hospitalité ; l'assassin se fit aussitôt proclamer roi de Thrace et de Macédoine. Céraunus ou *le Foudre* ne jouit pas longtemps du fruit de son crime ; les Gaulois s'étant jetés sur la Macédoine, il fut tué en les combattant. Méléagre, son frère, ne fit que passer sur le trône ; il fut remplacé par Antipater, neveu de Cassandre, qui ne régna que quelques jours. Sosthène, choisi par l'armée, périt peu de temps après en voulant repousser les Gaulois. Alors Antigone Gonatas s'empara du trône de Macédoine, et inaugura son règne par une grande victoire sur ces Barbares.

Pyrrhus, favorisé encore une fois par la défection des Macédoniens, chassa Antigone (274) ; mais son imprudence ordinaire lui ayant fait abandonner cette nouvelle conquête pour courir à d'autres entreprises, il trouva la mort en Grèce. Aussitôt Antigone, qui ne s'était pas éloigné, réunit une armée et rétablit sa domination en Macédoine (272). L'infidélité des Macédoniens était telle que, pendant que ce prince était retourné en Grèce, Alexandre, fils de Pyrrhus, s'empara de son royaume.

Il en fut chassé par Démétrius, fils d'Antigone (266).

Antigone mourut (243) sans avoir pu réaliser ses projets de domination sur la Grèce, malgré son alliance avec les Étoliens contre Aratus. Son fils Démétrius II lui succéda. Son règne n'est marqué que par quelques succès remportés sur les deux ligues réunies. A sa mort (233), son oncle Antigone Doson usurpa le trône sur Philippe, fils de Démétrius. Malgré ses talents militaires et l'affection de ses sujets, il ne put arrêter les progrès des Achéens sous la conduite d'Aratus. Mais la jalousie d'Aratus contre Cléomène, roi de Sparte, le décida à se rapprocher du roi de Macédoine, et il fit alliance avec l'ennemi de sa patrie.

Antigone accourut aussitôt prendre le commandement de la ligue et alla battre les Spartiates à Sellasie (222). Il mourut la même année, laissant le trône à son neveu Philippe III, fils de Démétrius II. Ce jeune prince fut appelé par Aratus pour être placé à la tête de la ligue achéenne qui était en guerre avec la ligue étolienne. Après des succès variés, Philippe fit tout à coup la paix pour aller en Italie s'unir à Annibal contre les Romains.

L'avenir ne répondit pas à ses espérances : les Romains surprirent et brûlèrent sa flotte, et il s'enfuit en Macédoine. Malgré la mort d'Aratus dont il fut accusé, il resta allié aux Achéens et, à leur tête, battit plusieurs fois les Étoliens soutenus par les Romains. En 205 il conclut la paix avec eux.

Syrie.

Sous la régence d'Antipater, Séleucus, un des généraux d'Alexandre le Grand, avait reçu le gouvernement de Babyloine. Ce ne fut qu'en 307 qu'il prit le titre de roi, quoique l'ère des Séleucides date de 311. Après une expédition dans l'Inde d'où il rapporta un riche butin,

il s'allia avec Lysimaque, Cassandre et Ptolémée, pour combattre Antigone et son fils Démétrius. La victoire d'Ipsus ajouta à ses États la Syrie, la Cappadoce, la Mésopotamie et l'Arménie. Il fonda Antioche, dont il fit sa capitale, et Séleucie, près de Babylone, laquelle fut abandonnée et devint, selon la parole du prophète, un parc immense où l'on enferma des animaux sauvages.

L'ambition de Poliorcète ne put troubler le bonheur de la Syrie, et, ainsi que nous l'avons vu, Séleucus l'ayant fait prisonnier, le laissa mourir en captivité (284).

La jalousie arma Séleucus contre Lysimaque, roi de Thrace, qui fut vaincu et tué à Cyropédion. Cette victoire ajouta les États du vaincu aux vastes possessions du roi de Syrie, qui prit le titre de *vainqueur des vainqueurs*. Mais, l'année suivante, Séleucus fut traitreusement assassiné par Ptolémée Céraunus, fils de Ptolémée Soter.

Son fils Antiochus I lui succéda et reconnut Céraunus roi de Macédoine. Il mérita le surnom de *Soter* ou Sauveur, pour avoir battu les Gaulois qui avaient envahi ses États et faisaient trembler tous les peuples voisins.

En mourant, Antiochus I laissa la couronne à son fils Antiochus II Théos; prince sans courage, sans énergie, il fut malheureux dans toutes ses entreprises, excitées pour la plupart par des femmes ambitieuses et rivales (262).

Pendant ce temps, plusieurs provinces de l'Asie s'étaient soustraites à son autorité; de ce nombre étaient la Bithynie, la Bactriane et le pays des Parthes.

Antiochus fut empoisonné par sa femme Laodice, qu'il venait de rappeler, après l'avoir répudiée pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphes, roi d'Égypte.

Son fils Séleucus II Callinicus lui succéda (246). Il commença son règne par le meurtre de Bérénice et de son fils. Ce double crime arma Ptolémée Évergète, frère

de Bérénice : il ravagea la Syrie et fit périr Laodice ; mais il fut rappelé en Égypte au moment où il allait peut-être renverser la dynastie des Séleucides.

L'ennemi le plus redoutable de Séleucus II était son frère Hiérax ou le *vautour*, qui s'était rendu indépendant dans l'Asie Mineure : les deux frères se firent une guerre cruelle. A la fin Hiérax, contraint de fuir, se retira en Égypte où il fut assassiné par des brigands.

Pendant ce temps, Eumène, qui s'était fait roi de Pergame, et Arsace roi des Parthes, augmentaient l'un et l'autre leur puissance et battaient Séleucus armé contre eux. C'est de cette époque que les Parthes datent la fondation de leur empire.

Séleucus II mourut en 227. Son fils Séleucus III Cérannus ou le *Foudre* fut empoisonné après trois ans de règne, lorsqu'il préparait une expédition contre Attale, roi de Pergame, qui avait soumis à son autorité toute l'Asie Mineure. Achéus, oncle de Séleucus, refusa alors la couronne de Syrie qu'on lui offrait, et la fit donner à Antiochus III le Grand, frère de Séleucus III (224).

Tandis qu'Achéus, nommé gouverneur de l'Asie Mineure, battait le roi de Pergame, des révoltes éclataient en Médie et en Perse ; enfin Achéus lui-même se déclare indépendant. Antiochus les vainquit tous et fit assassiner son ministre Hermias, convaincu de trahison. Il chercha alors à enlever aux Ptolémées leurs possessions en Syrie ; mais, après quelques succès, la fortune l'abandonna à Raphia (216). Il fut aussi malheureux dans son expédition contre Arsace III, qui s'était emparé de la Perse, car il se vit obligé de lui céder entièrement la Parthie et l'Hyrcanie, à la seule condition qu'il le seconderait dans une expédition contre la Bactriane. Malgré ce secours, Euthydème, roi de Bactres, obtint la possession de sa couronne et de son territoire (203).

C'est alors que commença la lutte d'Antiochus contre les Romains, dont le récit appartient au siècle suivant.

Egypte.

Ptolémée I Soter fut le fondateur de la dynastie des *Lagides*, du nom de *Lagus*, son père. Lorsqu'après la mort d'Alexandre (323) dont il avait été un des premiers généraux, Ptolémée reçut le gouvernement de l'Égypte, il y établit solidement sa domination, en se faisant aimer des Égyptiens dont il adopta les lois, les usages, les coutumes bizarres et jusqu'aux superstitions. Profitant des dissensions qui avaient éclaté dans la Cyrénaïque, il s'en rendit maître (312). La Phénicie et la Céléstyrie étaient pour lui d'une importance extrême ; il les conquit et les perdit plusieurs fois, jusqu'au règne d'Antiochus le Grand, qui s'en empara définitivement.

La Syrie et Jérusalem furent aussi assujetties par Ptolémée.

Ce prince se fixa à Memphis, fit d'Alexandrie le dépôt du commerce et y éleva de splendides monuments, entre autres le phare, construit par Sostrate dans l'île de Pharos, pour éclairer l'entrée du port ; il se voyait à une distance de dix lieues marines. On le comptait parmi les sept merveilles du monde.

Ptolémée accorda une protection particulière aux lettres et aux sciences, les encouragea par son exemple et réunit à Alexandrie une bibliothèque de sept cent mille volumes. Sous son règne l'Égypte jouit de quarante années de paix, qui accrurent ses richesses d'une manière prodigieuse, si l'on en croit ses historiens.

Ptolémée II Philadelphie eut les mêmes inclinations et le même caractère que son père, qui avait abdiqué en sa faveur deux ans avant sa mort (285). Des fêtes splen-

dides furent données à cette occasion. Elles furent suivies de crimes affreux : Philadelphie, craignant l'ambition de ses frères, les fit tous périr sous divers prétextes.

Sous son règne les Romains entrèrent en relation avec les Égyptiens, et Ptolémée fit alliance avec eux. L'Égypte était alors le pays le plus florissant du monde, et son commerce, favorisé par sa marine, s'étendait au loin. Ce prince encouragea les progrès des arts, des lettres et de la civilisation. C'est sous son règne que furent traduits en grec les Livres saints des Juifs : cette version, qui a toujours été fort estimée, a reçu le nom de *Version des Septante*.

Ptolémée III Évergète, aventureux et guerrier, succéda à son père Ptolémée Philadelphie (247). Pour venger sa sœur Bérénice, répudiée par Séleucus II, roi de Syrie, il se jeta sur l'Asie, qu'il ravagea et d'où il rapporta un riche butin, après avoir conclu une trêve avec Séleucus.

Le bonheur dont jouissait l'Égypte amena sa décadence par le luxe et la corruption que favorisaient ses immenses richesses. Les rois eux-mêmes donnaient l'exemple d'un orgueil fastueux et d'une faiblesse extrême, se livraient sans mesure à leur goût pour le plaisir.

Ptolémée IV, fils de Ptolémée III, mérita, dit-on, le surnom ironique de Philopator (221), *ami de son père*, parce qu'il avait fait périr l'auteur de ses jours. On l'accuse également d'avoir tué sa mère et son frère dont il redoutait la popularité. C'est lui qui fit mourir Cléomène, roi de Sparte, réfugié en Égypte (217). La guerre que lui déclara Antiochus le Grand semblait devoir lui être funeste ; mais la victoire de Raphia sauva l'Égypte et amena la paix entre ces deux puissances.

Ptolémée IV mourut méprisé et détesté de ses sujets, laissant pour successeur son fils Ptolémée V (204).

Pergame.

Pergame, ville de Mysie, était tombée entre les mains de Lysimaque, roi de Thrace, après la bataille d'Ipsus; Philétère s'y rendit indépendant quand ce prince périt à Cyropédion (282).

Il eut pour successeur Eumène I, qui s'affermir contre les prétentions des rois de Syrie (241). Attale I, son neveu, inaugura son règne par une grande victoire sur les Gaulois, et prit le titre de roi (239). Plus tard, il s'unit étroitement aux Romains et servit admirablement la politique de cette puissante république. Attale I mourut en 198, laissant sa couronne à son fils Eumène II.

Bactriane.

La Bactriane faisait partie de l'empire des Séleucides; mais, sous le règne d'Antiochus II, Théodote qui en était gouverneur, se rendit indépendant et s'empara de la Sogdiane (254). Les successeurs de Théodote furent tous grecs; et il paraît que leur domination s'étendit parfois jusqu'aux rives du Gange et aux frontières de la Chine. L'un d'eux, Eutidème, après une guerre contre Antiochus le Grand, en obtint la libre possession de son territoire. Démétrius, son successeur, régna sur l'Inde et le Malabar. Pendant le deuxième siècle avant J.-C. ce royaume fut subjugué par les Parthes.

Parthes.

On ne sait pas bien d'où venaient les Parthes qui figurèrent si souvent depuis dans l'histoire du monde. Ces terribles cavaliers s'établirent dans le voisinage de la mer Caspienne, environ 260 ans avant J. C., et s'étendirent vers l'occident aux dépens de la Syrie. Sans commerce

et sans agriculture, la guerre était leur seule occupation. Arsace I est regardé comme le véritable fondateur de l'empire des Parthes : il vivait vers 238 avant J.-C. Un de ses successeurs, Arsace III, après cinq ans de guerre, obtint d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, la cession de la Parthie et de l'Hyrcanie. L'histoire, à dater de cette époque, fait à peine mention des Parthes jusqu'en 144 avant J. C.

Bithynie.

Les rois de Bithynie (Asie Mineure) prétendaient faire remonter leur généalogie à Ninus, roi d'Assyrie; mais leur histoire est incertaine jusqu'au quatrième siècle avant J.-C. A cette époque, ils battirent un général d'Alexandre le Grand et échappèrent à la domination de ce prince : Bas régnaît alors sur la Bithynie. Zipètes, son successeur, repoussa Antiochus Soter, contre lequel son fils Nicomède appela en Asie les Gaulois, qui le rendirent vainqueurs. A son fils Zélas succéda Prusias, qui dévasta Byzance et fit la guerre à Eumène, roi de Pergame, par les conseils d'Annibal que plus tard il trahit pour obtenir l'amitié des Romains (208).

Pont.

Le Pont, province du nord de l'Asie Mineure, passa avec la Perse sous la domination d'Alexandre. Le trône était occupé alors par Mithridate II (302); ce prince se rendit indépendant à la mort d'Alexandre, et transmit son royaume à sa postérité.

Son fils Mithridate III repoussa Lysimaque et s'empara de la Paphlagonie et de la Cappadoce (264). Mithridate IV commença à régner en 264, et battit les Gaulois qui voulaient envahir ses États. L'histoire du Pont est ensuite sans intérêt jusqu'à Mithridate le Grand.

Syracuse.

Après la mort d'Agathocle les tyrans se succédèrent à Syracuse (289), le pouvoir appartenant toujours au plus fort. Pour comble de maux, les troupes mercenaires ou *Mamertins*, sans chef depuis la mort d'Agathocle, s'étaient emparés de Messine, et de là portaient partout le pillage et le massacre ; les Carthaginois reparaissaient en même temps sous les murs de Syracuse, et toute la Sicile craignait de tomber sous leur domination. Dans ce danger, les Syracusains appelèrent Pyrrhus, roi d'Épire, alors en Italie (277). Ses succès furent rapides : déjà il avait réduit une partie de la Sicile, quand il fut rappelé par les Tarentins qu'il était venu secourir contre les Romains.

Après son départ l'armée se donna pour chef Hiéron, descendant de Gélon, et il gouverna Syracuse avec douceur. C'est sous son règne qu'éclata la grande lutte entre Rome et Carthage (262), dont la Sicile fut le premier théâtre. Hiéron soutint d'abord les Carthaginois ; mais, dès la seconde année, il embrassa le parti de Rome pour ne plus le quitter. Il mourut en 215. Son fils Hiéronyme rompit avec les Romains et se rendit odieux à ses sujets, qui le massacrèrent (214). La démocratie l'emporta alors sur l'aristocratie. Hiéronyme vivait encore lorsque les Romains vinrent assiéger Syracuse ; la ville résista pendant trois ans, grâce au génie d'Archimède qui inventait chaque jour de nouvelles machines pour repousser les ennemis. Enfin elle succomba en 212. Archimède fut tué par un soldat qui ne le connaissait pas.

Rome.

La trêve avec les Samnites ne fut pas de longue durée. Déjà les Romains disaient que la république ne

pouvait avoir d'autres bornes que l'Italie. Au premier mouvement des Samnites, les Romains mirent sur pied une nombreuse armée et les taillèrent en pièces à Sentinum (296).

Les Samnites résolurent de tenter un dernier effort : toute la jeunesse du Samnium fut appelée sous les armes, et on lui donna rendez-vous à Aquilonie (290). Là, après des sacrifices offerts aux dieux, tous les guerriers jurent de mourir pour leur patrie, et d'horribles imprécations sont prononcées contre ceux qui reculeront. Ils formèrent ainsi une armée de trente mille hommes : fidèles à leur serment, ils périrent jusqu'au dernier. La guerre avait duré cinquante-quatre ans. Le pays resta dépeuplé : les Samnites qui avaient survécu se réfugièrent dans les Apennins. L'année suivante, les Romains en ayant découvert deux mille dans une caverne, les y firent périr par la fumée.

Les Gaulois, unis aux Étrusques, reprirent alors les armes et massacrèrent des ambassadeurs romains. Un premier succès leur ayant fait continuer imprudemment la guerre, ils furent exterminés. La république recula ses frontières au nord jusqu'au Rubicon.

Rome, maîtresse de l'Italie centrale, se tourna vers la Grande Grèce et la Sicile.

Tarente était l'une des républiques les plus florissantes de la Grande Grèce ; elle avait une marine puissante et un commerce florissant. Dans l'ivresse d'une fête, les Tarentins ayant aperçu des galères romaines qui entraient dans leur port, les attaquèrent et s'en emparèrent (283). Les ambassadeurs de Rome, venus pour les réclamer, furent accueillis outrageusement et leurs toges couvertes de boue. *Ces taches seront lavées avec le sang*, s'écria l'un des ambassadeurs, et il déclara la guerre aux Tarentins.

Les Tarentins, revenus à eux, et comprenant qu'ils étaient incapables de résister seuls aux Romains, prirent Pyrrhus roi d'Épire à leur solde : ce prince accourut avec son armée. Son premier soin fut de ramener le peuple corrompu de Tarente à l'austérité des Spartiates dont il était une colonie : il leur interdit les jeux, les spectacles, et les obligea ensuite à s'enrôler, puis marcha avec eux au devant des Romains ; il les vainquit à Héraclée, grâce à ses éléphants qui jetèrent le désordre parmi eux.

Les Romains envoyèrent Fabricius pour traiter de la rançon des prisonniers ; Pyrrhus ayant reconnu son mérite, chercha à se l'attacher et à le gagner avec de l'argent, mais il ne put y réussir ; dans son admiration il s'écria : *Il est plus facile de détourner le soleil de son cours que Fabricius du chemin de la probité.*

Le roi d'Épire, étonné de la noblesse et du courage des Romains, leur envoya son ami Cinéas pour leur proposer la paix. Le vieil Appius, celui qui avait fait construire la voie Appienne, s'étant fait porter au sénat par ses quatre fils, qui tous avaient été consuls, fit cette fière réponse à Cinéas : *Que Pyrrhus sorte de l'Italie, et nous parlerons de paix.* Cinéas, en rapportant ces paroles à son maître, ajouta que le sénat lui avait paru une assemblée de demi-dieux.

On reprit donc les armes (279). Pyrrhus, vainqueur une seconde fois près de Tusculum, s'écria à la vue du champ de bataille : *Encore une victoire pareille et nous sommes perdus !* Ce fut alors qu'une lettre de Fabricius lui apprit que son médecin offrait aux Romains de l'empoisonner. Vers le même temps il quitta l'Italie, étant appelé par les Syracusains contre les Carthaginois. Après une courte et brillante expédition, Pyrrhus revint à Tarente et recommença la guerre (275). Cette fois les Ro-

mains, aguerris contre les éléphants, mirent son armée en déroute, et il se hâta de regagner l'Épire. Toutes les villes du midi de l'Italie se soumirent, Tarente se rendit à discrétion. La Campanie finit par être subjuguée, les prisonniers furent bannis, et une légion qui s'était révoltée fut égorgée à Rome.

Pyrrhus, en quittant la Sicile, avait dit à ceux qui l'entouraient : *Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains !* Cette parole allait se réaliser.

Ainsi que nous l'avons vu, cette île était, à cette époque, en proie à trois puissances : Carthage, Syracuse et les Mamertins. Ces derniers ayant imploré le secours des Romains contre les Carthaginois qui menaçaient leur indépendance, le sénat repoussa cette demande ; mais le peuple l'accepta, et l'on fit des préparatifs de guerre. Tout à coup le consul Appius se présente avec sa flotte, somme l'amiral carthaginois Hannon de rendre la liberté aux Mamertins et n'en reçoit qu'une insolente bravade pour réponse. Alors Appius aborde en Sicile ; sous le prétexte d'une conférence, il attire Hannon et le fait traîtreusement charger de fers. Carthage, justement irritée, chargea Hiéron, son allié, de sa vengeance ; celui-ci ayant été vaincu par les Romains, s'attacha à eux pour toujours.

Bientôt arrivèrent une flotte et une armée romaines. En moins de dix-huit mois, un grand nombre de villes, entre autres Ségeste et Agrigente, tombèrent au pouvoir des Romains. Mais ce n'était pas tout de conquérir des villes, il fallait assurer ces conquêtes. Pour conserver la Sicile, les Romains avaient besoin d'une marine à opposer à la flotte carthaginoise ; et Rome ne possédait que des vaisseaux marchands. Une galère carthaginoise échouée sur les côtes, leur fournit un modèle, et soixante jours leur suffirent pour construire cent trente vais-

seaux (260). Pour mettre en défaut l'habileté supérieure de leurs adversaires, ils imaginèrent des crochets de fer, appelés *corbeaux*, qui, en tombant sur les galères ennemies, les empêchaient de manœuvrer et en facilitaient l'abordage. L'emploi de cette machine valut au consul Duillius la première victoire navale, en mémoire de laquelle on lui éleva à Rome une colonne de marbre blanc ornée de rostres.

Encouragés par ce succès, les Romains entreprirent la conquête de Lipari, de Malte, puis de la Corse et de la Sardaigne. Ils résolurent ensuite de porter la guerre en Afrique. Le consul Attilius Régulus, chargé de cette expédition, battit en passant la flotte carthaginoise, et débarqua en Afrique où il fut bientôt maître de deux cents villes. Carthage effrayée demanda la paix, mais Régulus la refusa avec fierté. Les Carthaginois, réduits au désespoir, confièrent le commandement de leurs forces au spartiate Xanthippe; il attira les Romains en rase campagne, les vainquit et fit le consul prisonnier. La jalousie soupçonneuse des Carthaginois leur fit prendre ombre de Xanthippe, et ils le firent périr, comme il retournait à Sparte.

Régulus fut envoyé à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers, après qu'il eut juré de revenir s'il ne réussissait pas. Préférant l'intérêt public à son propre salut, il conseilla au sénat de continuer la guerre et de laisser dans les fers ceux qui n'avaient pas su conserver leur liberté. On suivit cet héroïque conseil; et Régulus, s'arrachant aux sollicitations de ses concitoyens, aux larmes et aux gémissements de sa famille, retourna à Carthage où de cruels tourments l'attendaient. Les Romains usèrent de représailles sur les plus illustres prisonniers carthaginois (250).

La guerre se continuait en Sicile. Le consul Appius

Pulcher fut vaincu près de Drépane et sa flotte détruite. Amilcar Barca était alors à la tête des forces de Carthage, et, pendant sept ans, il tint les Romains en échec sur les côtes de Sicile. Il passa même en Italie, où il les battit plusieurs fois. Rome, fatiguée de ces revers, tenta un dernier effort. Une flotte, équipée par les particuliers, fut confiée au consul Lutatius ; elle rencontra les Carthaginois près des îles Égiuates et les mit en déroute.

La guerre ruinait le commerce de Carthage et épuisait Rome ; on parla donc de paix, et les Romains en dictèrent les conditions. Les Carthaginois devaient abandonner la Sicile, la Sardaigne et les îles voisines, payer une somme considérable pour les frais de la guerre, et respecter Hiéron, roi de Syracuse. Ainsi se termina la première guerre punique, qui avait duré vingt-quatre ans. La Sicile, devenue *province romaine*, fut administrée par un questeur et un préteur (241). Syracuse seule resta indépendante.

Le temple de Janus fut fermé pour la première fois à Rome ; mais ce ne fut pas pour longtemps. En effet, des pirates illyriens ayant massacré des marchands italiens, les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Teuta, leur reine, pour se plaindre de ces actes de piraterie : ils furent massacrés par ses ordres. Aussitôt on lui déclara la guerre ; Teuta fut vaincue et forcée de céder une partie de ses États. A cette époque, les Romains reçurent des Grecs plusieurs ambassades flatteuses.

Tout à coup la consternation se répand à Rome à la nouvelle que les Gaulois du nord de l'Italie, impatientes de venger leurs précédentes défaites, se préparent à une attaque générale. Les livres sibyllins sont consultés, et on croit y lire que les Gaulois prendront deux fois possession de Rome. Les prêtres, pour éluder l'oracle, font aussitôt enterrer vifs sur le Forum un Gaulois et une

Gaulois
tous
tre d

Le
Céno
s'allie
Insul
tion

Le c
mes (
tifs g
pour

Le
veng
istrie

Ro
Crém
les de
occu
arme
insol

La

chef

neuf

son p

à la t

Après

ger S

rent

traité

fusa

(1)

le gé

Gauloise, puis le sénat ordonne une levée en masse de tous les citoyens. Une armée nombreuse alla à la rencontre des ennemis, qui furent exterminés à Talamon (224).

Les Romains, de concert avec la tribu gauloise des Cénomans, qui avait abandonné la cause nationale pour s'allier aux ennemis de sa patrie, ravagèrent le pays des Insubriens : leurs cruautés firent prendre les armes à la nation entière. Les Gaulois n'en furent pas moins vaincus. Le consul Marcellus offrit à Jupiter les dépouilles *opimes* (1) et reçut les honneurs du triomphe. Tous les captifs gaulois furent massacrés, et la paix parut assurée pour quelque temps.

Les Romains firent ensuite la conquête de l'Istrie pour venger le pillage de quelques vaisseaux par des pirates istriens.

Rome fonda sur le Pô les colonies de Plaisance et de Crémone, et, glorieuse d'avoir assuré sa domination sur les deux mers qui la séparaient de l'Espagne et de la Grèce, occupé l'Illyrie et l'Istrie, soumis assez de pays pour armer à sa volonté huit cent mille hommes, elle brava insolemment son unique rivale, Carthage.

La même année, l'armée carthaginoise avait pris pour chef Annibal, fils d'Amilcar Barca (221). A peine âgé de neuf ans Annibal avait juré, la main sur un autel et devant son père, haine éternelle aux Romains ; aussi, dès qu'il fut à la tête de l'armée, il songea à accomplir son serment. Après avoir soumis l'intérieur de l'Espagne, il alla assiéger Sagonte, alliée de Rome. Les Romains lui envoyèrent des ambassadeurs pour le sommer de respecter les traités : Annibal les renvoya à Carthage, où le sénat refusa de faire droit à leur demande ; Fabius, relevant un

(1) On appelait *dépouilles opimes* celles qui avaient été prises par le général romain sur le général ennemi.

pan de sa toge, dit fièrement aux Carthaginois : *Je porte ici la paix ou la guerre, choisissez.* — *Choisis toi-même,* s'écria-t-on. Fabius, secouant sa toge, leur dit : *Je vous donne la guerre.* La seconde guerre punique allait commencer.

Cependant Sagonte avait succombé après une héroïque résistance (218). Annibal occupa aussitôt de conclure des alliances avec les Gaulois du nord de l'Italie, puis il traversa les Pyrénées et, malgré les attaques continuelles des Ibères, il arriva près du Rhône, qu'il franchit, ainsi que la Durance. La vue des Alpes qu'il fallait traverser, glaça un moment le courage de ses soldats; la persévérance d'Annibal triompha de tous les dangers et surmonta toutes les difficultés. Il arriva enfin dans les riches plaines du Pô avec son armée réduite de moitié. Le général carthaginois rencontra d'abord Scipion à la tête d'une armée romaine, chargée d'arrêter sa marche; il le vainquit sur le Tésin. Sempronius espérait lui couper le chemin à la Trébia, mais il fut vaincu. Après ces deux victoires Annibal vit les Gaulois, enrôlés par les Romains, passer dans son armée: il se trouva ainsi à la tête de quatre-vingt-dix mille guerriers.

Il se dirigea alors vers Arétium, et traversa des marais impraticables où il perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, ce qui ne l'empêcha pas de remporter encore une grande victoire sur les Romains, commandés par Flaminus, près du lac de Trasymène.

Cette nouvelle répandit l'épouvante dans Rome. On nomma dictateur Fabius Maximus, qui commença par s'efforcer de se rendre les dieux favorables en multipliant les sacrifices expiatoires. Le plan de campagne qu'il adopta, dans le but de lasser les Carthaginois, le fit appeler ironiquement le *temporiseur*; et l'armée exprima hautement son mécontentement lorsqu'elle vit Annibal

traverser l'Italie et ravager les campagnes (216). Le peuple, las de voir cette guerre trainer en longueur, donna le consulat à Térentius Varron. Pour justifier la confiance de la multitude, le nouveau consul alla attaquer Annibal dans les plaines de Cannes (Apulie), malgré l'avis contraire de son collègue Paul-Émile. La lutte fut acharnée; mais le Carthaginois l'emporta. Paul-Émile et soixantedix mille Romains restèrent sur le champ de bataille. Jamais Rome n'avait éprouvé une pareille défaite; cependant on ne s'y laissa pas aller au désespoir.

Annibal aurait voulu marcher sur Rome sans délai; mais son armée était affaiblie par tant de combats; il la conduisit donc à Capoue, attendant des renforts de Carthage et s'occupant de se faire des alliés de Hiéronyme, roi de Syracuse, et de Philippe III qui régnait en Macédoine.

A Carthage, la faction ennemie d'Annibal fit réduire à quatre mille Numides les secours qu'on lui envoya. D'un autre côté, Philippe III, s'étant amusé à assiéger une ville peu importante, fut battu par les Romains et retourna en Macédoine, où ceux-ci lui suscitaient des embarras, tandis qu'ils envoyaient le consul Marcellus en Sicile, pour punir Hiéronyme de son alliance avec Annibal.

Marcellus assiégea Syracuse : cette ville opposa une vive résistance, secondée par le génie d'Archimède ; les Romains s'en emparèrent cependant après un siège de trois ans. Un soldat vint prier Archimède de se rendre auprès du consul ; le savant, absorbé par la solution d'un problème, ne l'entendit pas ; alors le soldat se croyant méprisé, le frappa de son épée et le tua.

Les Romains s'enrichirent des dépouilles de Syracuse qui devint, avec le reste de la Sicile, une province de la république.

Cependant on faisait de grands préparatifs à Rome pour repousser Annibal; après le premier moment de stupeur causée par la bataille de Cannes, le patriotisme romain avait trouvé partout des ressources en hommes et en argent, et la direction des affaires avait été confiée de nouveau à Fabius Maximus.

Après quelques combats sans importance, les Romains s'avancèrent contre Capoue : Annibal fit inutilement des prodiges de valeur pour la sauver; puis, avec une habileté merveilleuse, il opéra la retraite de son armée chargée de butin, vers le midi de l'Italie, dans le voisinage du détroit.

Les Capouans furent traités avec la plus grande cruauté par les Romains pour les punir d'avoir reçu Annibal.

Il ne restait plus d'espérance au général carthaginois que dans l'armée de son frère Asdrubal; mais celui-ci était retenu par la guerre qui se faisait en Espagne. En effet les Romains, profitant de l'irritation que la dureté des Carthaginois y avait excitée, avaient envoyé les deux Scipion pour soulever le pays. Ils eurent d'abord des succès et reprirent Sagonte; peu après ils furent défaits et périrent tous les deux (212). Cet événement produisit une telle consternation à Rome, que personne n'osait demander le commandement vacant, lorsque Cornélius Scipion, âgé de vingt-quatre ans, se présenta pour venger son oncle et son père. Pour imposer à la multitude, il se disait inspiré des dieux; et le peupleracontait mille prodiges sur ce jeune homme dont l'éloquence ne le cédait qu'à la ruse. Scipion partit pour l'Espagne, ranima le courage ébranlé des légions, prit d'assaut Carthagène, l'arsenal et le grenier des ennemis, y passa tous les hommes au fil de l'épée et renvoya avec de grands égards toutes les femmes. Il ne put cependant empêcher Asdrubal de conduire une armée en Italie (208). Cet habile

général traversa dans une marche rapide les Pyrénées et les Alpes ; mais les consuls Salinasor et Néron l'attaquèrent sur les bords du Métaure et défirent ses troupes épuisées par la fatigue. Asdrubal fut tué ; sa tête, portée dans le Brutium, fut jetée dans le camp d'Annibal.

Le départ d'Asdrubal pour l'Italie avait facilité aux Romains la conquête de toute l'Espagne carthaginoise ; et la victoire, toujours fidèle à Scipion, lui valut d'être élu consul avant l'âge (205). Il songea aussitôt à effectuer le projet d'une descente en Afrique, qui lui paraissait pouvoir seule mettre fin à la guerre. Il rencontra une vive opposition à Rome, et on lui refusa de l'argent et des troupes. Scipion fit appel aux Romains et aux alliés de la république ; bientôt il put disposer de ressources considérables qu'il réunit en Sicile, puis il fit voile pour l'Afrique.

Il aborda près d'Utique, qu'il assiégea après avoir fait alliance avec Massinissa, roi des Numides. Asdrubal et Syphax, ennemis de Massinissa, se réunirent contre lui ; Scipion brûla leur camp et remporta sur eux une grande victoire. Syphax tomba au pouvoir du vainqueur.

Les Carthaginois rappelèrent alors Annibal ; il quitta l'Italie en frémissant, après avoir fait massacrer tous les Italiens qui servaient dans son armée et qui refusèrent de le suivre. Sa présence ranima le courage des Carthaginois. Dans une entrevue avec Scipion, Annibal lui offrit la paix : Scipion refusa. On en vint donc aux mains à Zama (202) ; la bataille fut longue et acharnée : les Carthaginois furent vaincus. Rome imposa la paix et en dicta les conditions. Carthage garda ses lois, livra les prisonniers, les transfuges, ses navires, excepté dix, ses éléphants ; toute guerre lui fut interdite et un tribut considérable imposé.

Scipion, après avoir reçu les honneurs du triomphe,

fut surnommé *l'Africain*, en mémoire de sa victoire.

Ainsi finit la seconde guerre punique, qui épuisa Rome d'hommes et d'argent; mais qui augmenta sa puissance, et porta au loin la gloire du nom romain.

Carthage.

Après avoir vu la fondation de Carthage au commencement du huitième siècle, nous avons dû interrompre une histoire sans intérêt, et indiquer seulement la part que prirent les Carthaginois aux affaires de la Sicile. Pendant le troisième siècle avant J. C. elle mérite une attention particulière.

Ce qui faisait la force et la vie de Carthage, c'était son commerce avec toutes les nations; aussi, quand elle avait des guerres à soutenir, elle achetait des soldats chez les différents peuples et calculait d'avance le profit et les pertes de chaque expédition. Cet indigne trafic dont l'histoire nous a transmis les détails, révèle l'avarice et la cruauté des Carthaginois. Leur législation pénale était remplie de châtimens atroces. Toutes les dignités étaient vénales, et la foi publique si souvent violée, que le mot *fides punica*, « foi carthaginoise, » fut employé dans le monde ancien pour désigner la fourberie.

A l'aide de ses soldats mercenaires, Carthage avait conquis successivement une partie de l'Afrique, de la Sicile et de l'Espagne.

Ce fut en Sicile que se rencontrèrent les Romains et les Carthaginois; et les secours demandés par les Marmertins ou mercenaires contre Carthage, firent, ainsi que nous l'avons dit, éclater la première guerre punique (265). Les victoires des Romains sur les côtes de Sicile et les succès de Régulus en Afrique, réduisirent les Carthaginois au désespoir; mais le spartiate Xanthippe s'étant mis à

la tête de leurs troupes, rappela la fortune de leur côté et gagna une grande victoire sur les Romains. La jalousie des Carthaginois, alarmée de la popularité de Xanthippe, le fit périr quand il retournait dans sa patrie.

Réglus, tombé au pouvoir des vainqueurs, fut envoyé à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers ; sa noble conduite ne toucha pas le cœur des Carthaginois ; ils le firent mourir dans les tourments pour le punir d'avoir préféré la gloire de sa patrie à sa propre vie (250).

Les victoires d'Amilcar Barca, au sud de l'Italie, et celles des Romains sur les côtes de Sicile, amenèrent la paix dont Rome dicta les conditions et qui mit fin à la guerre. Elle avait duré vingt-quatre ans.

Cette paix fut bientôt troublée à Carthage. Lorsqu'il fallut payer les mercenaires, le trésor était vide, et la mauvaise foi avec laquelle on voulut éluder une partie de cette dette, excita une révolte : les mercenaires, soutenus par les villes de l'Afrique tribulaires de Carthage, mirent la république en péril. Cette guerre où de part et d'autre on commit les plus affreuses cruautés, a été appelée *inexpiable*. Amilcar Barca parvint enfin après trois ans et demi de combat, suivis de traités enfreints presque aussitôt, à soumettre les mercenaires et à faire rentrer dans le devoir les villes révoltées (238).

Amilcar conduisit alors ses troupes en Espagne, nourrissant au fond de son cœur un profond ressentiment contre les Romains et méditant sa vengeance. Son fils Annibal, entretenu dans les mêmes pensées, avait à peine neuf ans, lorsque son père lui fit jurer devant les dieux haine irréconciliable avec Rome.

A la mort d'Amilcar, l'armée prit pour chef son gendre Asdrubal ; il fonda Carthagène et continua la guerre d'Espagne avec succès. Ayant été assassiné par un Gau-

lois, on lui donna pour successeur le jeune Annibal, qui réunissait toutes les aptitudes nécessaires à un grand capitaine. Il n'avait point oublié son serment, et dès lors il n'eut plus qu'une pensée, la guerre contre Rome. Après avoir soumis le centre de l'Espagne, il alla assiéger Sagonte, alliée des Romains. Ceux-ci lui envoyèrent des ambassadeurs pour réclamer contre cette violation des traités ; il les renvoya à Carthage et continua le siège. Les Sagontins, voyant leur patrie perdue sans retour, se précipitèrent dans les flammes qui la dévoraient.

Annibal apprit avec joie que la guerre était déclarée. Ayant fait les préparatifs nécessaires à une telle entreprise et assuré la tranquillité de l'Espagne, il franchit les Pyrénées à la tête de cent mille hommes, traverse le Rhône, et ne se laisse pas effrayer par la vue des Alpes qui le séparent encore de l'Italie. Le courage d'Annibal surmonta toutes les difficultés ; et ses victoires sur les bords du Tésin, de la Trébie et du lac de Trasymène grossirent son armée d'un grand nombre de Gaulois (218). A la tête de ces troupes, il se dirigea vers le centre de l'Italie, en traversant les marais d'Arétium où il perdit beaucoup de monde. La sage lenteur de Fabius aurait lassé Annibal ; mais la conduite imprudente de Varron fit renvoyer aux Carthaginois la brillante victoire de Cannes. Rome était perdue si Carthage eût alors envoyé des troupes nouvelles à Annibal : elle ne le comprit pas. Le sénat carthaginois, dominé par Hanno, chef de la faction ennemie du vainqueur des Romains, refusa les secours qu'il demandait.

L'Italie n'était pas seule le théâtre de la guerre : les Romains avaient envoyé les deux Scipion en Espagne pour attaquer les Carthaginois et diviser ainsi leurs forces. Ils eurent d'abord des succès ; mais Magon ayant amené contre eux de nouvelles troupes, ils furent vaincus

et périrent tous les deux. Asdrubal se prépara alors à aller rejoindre son frère en Italie.

Cependant le jeune Cornélius Scipion, ayant obtenu d'aller en Espagne venger son père et son oncle, y avait promptement rétabli les affaires des Romains, tandis qu'Asdrubal, vaincu près du Métaure, laissait Annibal sans secours.

Scipion, nommé consul, passa en Afrique. Aidé par Massinissa, roi de Numidie (203), il battit Syphax, autre roi numide, attaché à Carthage, et le fit prisonnier. Dans cette extrémité, les Carthaginois rappelèrent Annibal; il quitta l'Italie avec regret, laissant des ruines et du sang sur son passage. Annibal demanda la paix à Scipion; mais le fier Romain la lui refusa et alla lui présenter la bataille à Zama. Des deux côtés on fit des prodiges de valeur: jamais d'aussi habiles capitaines ne s'étaient vus en présence. La fortune de Rome l'emporta, et Annibal fut vaincu. Carthage fut obligée d'accepter les dures conditions que le vainqueur mit à la paix.

Massinissa reçut en récompense de ses services les États de Syphax et une partie du territoire de Carthage.

La seconde guerre punique laissa Carthage humiliée et affaiblie.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

Dans ce siècle la culture des belles-lettres se généralise, mais elle ne donne aucun nom célèbre. La protection généreuse que les Ptolémées leur accordèrent attira à leur cour une foule de savants et de poètes. Les rois de Pergame rivalisèrent avec eux pour acquérir, à un prix élevé, les tableaux, les livres, les écrivains. C'est à Pergame que le papier de peau ou parchemin fut inventé.

Apollonius s'occupa de poésie, *Lycophon* et quelques

autres, de tragédie ; la comédie plus heureuse produisit *Ménandre*, le dernier poète qui ait illustré Athènes. *Callimaque* se distingua par ses hymnes et ses élégies ; *Théocrite*, de Syracuse, créa la poésie pastorale.

L'histoire fut altérée par sa flatterie envers les souverains. Un seul historien mérite d'être nommé, c'est *Polybe* de Mégalopolis, qui écrivit dans le siècle suivant et qui par conséquent doit lui appartenir.

Les diverses écoles de philosophie ne nous ont laissé aucun nom digne d'être cité.

Le plus grand nom que les sciences aient enregistré à cette époque est celui d'*Archimède*, de Syracuse. Il découvrit en physique des principes encore admis aujourd'hui, et inventa des machines qui ont conservé son nom (la vis d'Archimède). Tout le monde a entendu parler de ces fameux miroirs ardents au moyen desquels Archimède incendiait à distance les vaisseaux du consul romain Marcellus, lorsqu'il assiégeait Syracuse, et nous avons vu de quelle manière périt cet illustre savant.

L'astronomie s'enrichit de découvertes d'*Aristarque*, de *Conon* et d'*Hipparque*.

La sculpture brilla en Grèce d'un certain éclat : *Apollo-nius* fit le fameux taureau de Farnèse ; *Glycon*, l'Hercule et le groupe de Laocoon ; *Charès* éleva le colosse de Rhodes.

RÉCAPITULATION DU III^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Juifs. — Les Juifs, tributaires des Égyptiens, sont gouvernés par leurs grands prêtres, dont le plus célèbre pendant ce siècle est Simon, surnommé *le Juste*. Ptolé-

mée II Philadelphie fait traduire les Livres saints en grec et favorise les Juifs ; mais Philopator, son petit-fils, les persécute. Sous Ptolémée V Épiphane, Antiochus III, roi de Syrie, s'empare de la Judée et se fait chérir des Juifs.

Grèce. — La Grèce cherche à secouer le joug des successeurs d'Alexandre ; elle n'échappe à leur domination que pour passer sous celle d'une multitude de petits tyrans. La ligue étolienne et la ligue achéenne commencent à paraître. Aratus de Sycione donne un grand éclat à la ligue achéenne ; sa basse jalousie contre Cléomène, roi de Sparte, le courageux réformateur des mœurs de ses sujets, lui fait appeler le roi de Macédoine Antigone Doson. La bataille de Sellasie et la guerre des deux ligues préparent la ruine de la Grèce.

Macédoine. — On a de la peine à suivre les vicissitudes de la Macédoine pendant le troisième siècle avant Jésus-Christ. Elle passe de main en main, et l'inconstance de ses habitants favorise tous les ambitieux. Après Cassandre paraît Démétrius Poliorcète, que les Macédoniens abandonnent pour Pyrrhus, roi d'Épire. Lysimaque, roi de Thrace, le chasse ; mais lui-même, vaincu à Cyropédion par Séleucus, roi de Syrie, reste sur le champ de bataille. L'orgueilleux Séleucus ne jouit pas longtemps de sa victoire et tombe sous le poignard de Ptolémée Céraunus, fils de Ptolémée Soter, roi d'Égypte. L'assassin, un instant roi de Macédoine, est tué par les Gaulois qui ravagent son royaume. Méléagre et Antipater ne font que passer sur le trône. Sosthène périt en combattant les Barbares. Alors paraît Antigone Gonatas, fils de Poliorcète ; il lutte contre Pyrrhus et finit par le repousser. Son fils Démétrius II est remplacé par Antigone Doson, qui usurpe la couronne ; Antigone meurt après la bataille de Sellasie et a pour successeur son neveu Philippe III.

filz de Démétrius II. Ce prince provoque les Romains et prépare l'asservissement de la Macédoine.

Syrie. — Le royaume de Syrie est formé du démembrement de l'empire d'Alexandre. Les Séleucides commencent avec Séleucus I Nicator, qui, après la bataille de Cyropédion, règne un instant sur la Thrace et la Macédoine. Sous son filz, Antiochus I Soter, commence la décadence de la Syrie. Antiochus II Théos est malheureux dans toutes ses entreprises, et il perd plusieurs provinces qui recouvrent leur indépendance. Séleucus II se fait faussement appeler le Victorieux. Séleucus III déguise mal sa faiblesse sous le nom de Céraunus ou *le Foudre*. Son frère, Antiochus III le Grand, ne peut remettre sous sa domination les provinces qui se sont séparées de la Syrie; il est plus heureux contre l'Égypte, à laquelle il enlève la Palestine.

Égypte. — L'Égypte est prospère sous les Lagides. Ptolémée I Soter, après avoir conquis la Cyrénaïque, la Palestine, la Célésyrie, Tyr et Sidon, gouverne avec gloire et sagesse; il protège les arts et les lettres, et fonde la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Son filz, Ptolémée II Philadelphe, suit ses exemples; protecteur des lettres, il fait traduire en grec les livres des Juifs. Ptolémée III Evergète fait la guerre à la Syrie pour venger sa sœur Bérénice que Séleucus II a fait mourir. Le cruel Ptolémée II Philopator remplit son règne des crimes les plus affreux.

Pergame. — Le petit royaume de Pergame se sépare de celui de Syrie. Il n'a d'importance que par son alliance avec les Romains.

Bactriane. — La Bactriane se déclare indépendante et conserve sa liberté malgré les rois de Syrie. Elle étend sa domination jusqu'aux rives du Gange.

Parthes. — Les Parthes maintiennent leur indépen-

dance contre les rois de Syrie. Arsace III force Antiochus le Grand, roi de Syrie, de lui céder la Parthie et l'Hyrcanie.

Bithynie. — La Bithynie échappe à Alexandre le Grand. Nicomède, un de ses rois, ayant appelé les Gaulois contre les rois de Syrie, leur cède la Galatie. Ses successeurs sont peu importants.

Pont. — Le Pont passe de la domination des Perses sous celle d'Alexandre; mais, sous ses successeurs, il recouvre son indépendance.

Syracuse. — La guerre civile et les Mamertins ou mercenaires désolent Syracuse et la Sicile pendant ce siècle. Les Syracusains appellent Pyrrhus, roi d'Épire, qui repousse les Mamertins. Après son départ, Hiéron gouverne Syracuse avec douceur; un moment allié de Carthage dans la première guerre punique, il embrasse bientôt le parti des Romains. Son fils Hiéronyme se brouille avec Rome, qui fait assiéger Syracuse pendant la deuxième guerre punique; Hiéronyme est massacré et la démocratie a le dessus. Malgré les machines d'Archimède, Syracuse succombe après un siège de trois ans.

Rome. — Rome triomphe des Samnites, des Gaulois, puis des Tarentins qui ont appelé Pyrrhus: toute l'Italie lui est soumise. La fière république ne rougit pas de soutenir les Mamertins contre les Carthaginois. La première guerre punique met dans tout son jour la puissance de Rome, sa force, ses immenses ressources et le dévouement de ses enfants, pour qui la patrie est tout. Elle se termine, après vingt-quatre ans de lutte, à l'avantage des Romains qui gardent la Sicile.

Bientôt la guerre se rallume; mais Rome rencontre un adversaire digne d'elle dans Annibal qui, à la tête des Carthaginois, taille en pièces les armées de la république en Italie. La guerre est à la fois en Italie, en Espagne, en Sicile. La résistance des Romains, quoique énergique,

semble impuissante, quand paraît Scipion. Il conquiert une partie de l'Espagne. A vingt-six ans consul, il bat Annibal à Zama et lave ainsi dans le sang l'affront que les Romains ont essuyé à Cannes; puis il dicte la paix à Carthage et mérite le surnom d'Africain.

Carthage. — Rome et Carthage se rencontrent en Sicile, et aussitôt commence une lutte terrible entre ces deux républiques rivales. Carthage n'a que des troupes mercenaires à opposer aux Romains. Rien de généreux ne paraît dans le caractère des Carthaginois; ils font périr le spartiate Xanthippe qui les a sauvés et Régulus héroïquement fidèle à sa parole.

Après la première guerre punique, ils refusent la solde des mercénaires et leur font une guerre cruelle. Annibal est le héros de la deuxième guerre punique; rien n'égale son courage, ses vertus guerrières et sa constance. Vainqueur au Tésin, à la Trébie, à Trasymène et à Cannes, il fait trembler Rome. Carthage, après l'avoir laissé sans troupes en Italie, le rappelle pour combattre Scipion. Il est vaincu à Zama par les Romains. La seconde guerre punique abaisse Carthage devant Rome.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS. — Les belles-lettres sont cultivées en Grèce, en Égypte, à Syracuse, à la cour des rois de Pergame, sans léguer aucun chef-d'œuvre à la postérité, ni aucun nom qui mérite d'être cité d'une manière particulière. L'histoire se fait adulatrice et dénature souvent les faits pour mieux flatter; cependant elle commence à s'occuper de la chronologie et de la géographie qui l'éclairent.

La science est illustrée par *Archimède*, de Syracuse, tandis que les écoles de philosophie s'amuse à des disputes insignifiantes, et que la sculpture s'enrichit des chefs-d'œuvre d'*Apollonius* et de *Glycom*.

CHRONOLOGIE DU III^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.**Puissance et orgueil des Romains. — Décadence de la Grèce.**

290. — Soumission des Samnites par les Romains après cinquante ans de guerre.

285. — Ptolémée Philadelphie, roi d'Égypte, fait traduire en grec les Livres saints des Juifs; cette version est appelée *Version des Septante*.

284. — En Grèce, ligue étolienne et ligue achéenne contre la domination étrangère.

265. — Première guerre punique, qui dure vingt-quatre ans.

250. — Aratus de Sycione s'illustre à la tête de la ligue achéenne.

234. — Le temple de Janus, à Rome, est fermé pour la première fois.

222. — Bataille de Sellasie, remportée par Antigone Doson de Macédoine, sur les Spartiates.

220. — Guerre des deux ligues, en Grèce.

218. — Seconde guerre punique: elle dure dix-sept ans. Annibal bat les Romains près de la Trébie, du Tésin, de Trasymène et à Cannes.

212. — Les Romains s'emparent de Syracuse malgré les machines d'Archimède.

202. — Cornélius Scipion bat les Carthaginois à Zama (Afrique); dicte la paix à Carthage: il est surnommé l'Africain.

II^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

On commence à voir, pendant ce siècle, les grandes destinées des Romains; Dieu semble leur aplanir les voies en livrant tous les autres peuples à l'orgueil et aux discordes qui en facilitent la conquête. L'Asie est déchirée par des guerres civiles; l'Égypte, éternuée par la prospérité, se place sous la protection des Romains; la Grèce épuisée les appelle; la Macédoine tombe sous leur joug, et Carthage, après une lutte héroïque, expire victime de leur ambition.

Les Romains perdent leurs antiques vertus; ils rapportent de leurs conquêtes, avec l'or des vaincus, leurs vices et leur corruption; le vieux peuple de Romulus, qui a disparu dans les guerres, est remplacé par des affranchis. Aux luttes du Forum, où se fortifiait l'honneur national, succèdent de sanglantes guerres civiles, présage de la décadence.

Les Juifs, fidèles au Dieu de leurs pères, malgré les querelles ambitieuses de leurs pontifes, sont cruellement persécutés par les rois de Syrie; les Machabées prennent leur défense et les arrachent au joug de la Syrie.

Juifs.

Les Juifs vécurent heureux sous la domination d'Antiochus le Grand, roi de Syrie; ses successeurs n'imitèrent pas sa générosité, et, plus d'une fois, ils convoitèrent les trésors du temple de Jérusalem pour rétablir leurs finances. Séleucus IV Philopator envoya son ministre Héliodore pour enlever ces trésors; mais repoussé miraculeusement par les anges du Seigneur qui le frappèrent de verges, il déclara au roi que s'il avait quelqu'un à

faire punir, il n'avait qu'à lui confier une telle mission. Séleucus irrité s'en vengea sur le grand prêtre Onias qu'il dépouilla de sa dignité, pour la donner à Josué, frère du pontife. Peu de temps après, Josué fut renversé par son plus jeune frère Ménélas (172).

Antiochus IV Épiphane, roi de Syrie, profita des divisions qui troublaient la famille sacerdotale, pour s'emparer de Jérusalem, et cherche à y anéantir le culte du vrai Dieu ; quatre mille Juifs furent massacrés, autant vendus comme esclaves. Antiochus pilla le temple et le profana en y immolant des porceaux ; puis il le dédia à Jupiter Olympien. Vaincus par la persécution, beaucoup d'Hébreux abjurèrent leurs croyances. Des idoles furent érigées, on brûla de l'encens devant elles, et la Judée fut témoin des infâmes solennités de Bacchus. Cependant il y eut d'éclatants exemples d'une résistance héroïque ; mais un grand nombre de familles s'enfuirent de leur patrie et se cachèrent dans les déserts. Eléazar, vieillard vénérable, souffrit toutes les douleurs et la mort plutôt que de paraître enfreindre la loi de Moïse en feignant de manger des viandes offertes aux idoles. Une mère, nommée Macchabée, refusant de violer la loi de Dieu, mourut dans les supplices avec ses sept enfants.

Ce n'était pas assez pour le cruel Épiphane ; il éleva une forteresse à la porte même de Jérusalem pour dominer la ville désolée par la persécution (168).

Enfin le grand prêtre Matathias, entouré de ses cinq fils, fit appel à tous les hommes de bonne volonté, et se disposa à repousser la force par la force. Judas, l'un des fils de Matathias, avait écrit sur ses étendards ces lettres : M C B I, *qui est semblable à toi ?* On lui donna pour ce motif, ainsi qu'à tous les héros de la famille, le surnom de *Macchabée*. Matathias allait de ville en ville rétablissant la loi de Moïse et le culte de Jéhovah. Antiochus envoya

aussitôt une armée en Judée ; mais elle ne put vaincre celui qui combattait au nom du Dieu vivant. La mort arrêta Matathias au milieu de ses succès ; il avait désigné son fils Simon pour son successeur comme grand prêtre, et nommé Judas chef de guerre. Judas, surnommé Machabée, se montra rempli d'une sagesse et d'un courage tout divin. A la tête de dix mille hommes il battit et tua Apollonius et Séron, généraux syriens, ce qui lui ouvrit les portes de Jérusalem. Antiochus furieux marcha lui-même contre Judas ; mais la colère divine l'arrêta (164) : dans la précipitation de sa marche il tomba de son char et mourut dans d'affreuses souffrances.

Lysias, régent du prince Antiochus V Eupator, fils d'Antiochus IV, offrit la paix aux Juifs et le libre exercice de leur culte : Judas réclamait la liberté entière de sa nation. Pour l'obtenir, il fit alliance avec les Romains, et la guerre se ralluma. Judas Macchabée, vainqueur dans plusieurs combats, succomba enfin sous les coups d'un général de Démétrius I, successeur d'Antiochus V (161).

Son frère Jonathas continua à soutenir la guerre. Il profita de ce que deux rivaux se disputaient le trône de Syrie, pour affermir sa puissance. Il fut assassiné en 144.

Simon le grand prêtre, autre frère de Judas, succéda à Jonathas. Malgré son âge avancé, il reprit aux ennemis la citadelle de Sion et la ville de Joppé. En considération des services rendus par les Macchabées, le peuple voulut que l'autorité civile et religieuse fût héréditaire dans cette famille. Ptolémée, gendre de Simon, pour arriver au trône, le fit assassiner, lui et toute sa famille. Mais Jean Hyrcan, petit-fils du grand prêtre, échappa au massacre et hérita du souverain pouvoir.

Jean Hyrcan continua à illustrer par ses exploits le nom glorieux de Macchabée. Il s'affranchit du joug syrien et subjuga l'Idumée ainsi que Samarie (135). Les guerres

civiles qui désolaient la Syrie, lui permirent, pendant son long règne de vingt-huit ans, de travailler avec succès à la prospérité intérieure de ses États, qu'il gouvernait avec le titre de prince (107).

Grèce.

Philopœmien était à la tête de la ligue achéenne depuis plusieurs années, lorsque la guerre éclata entre les Romains et Philippe III, roi de Macédoine. Les Achéens s'unirent alors aux Romains. Après la bataille de Cynocéphale, qui livrait la Macédoine au consul Flaminius et lui ouvrait la Grèce, il se rendit à Corinthe où se célébraient les jeux isthmiques (196). Au moment où il présidait lui-même les jeux, le rusé général fit proclamer par un héraut la liberté de la Grèce au nom du peuple Romain. A ces paroles, les spectateurs ne sont plus maîtres de leur joie, ils courent à Flaminius, le couvrent de couronnes et de fleurs et le proclament le libérateur de la Grèce. Ils ne comprirent pas que, dans l'état actuel de la Grèce, vouloir que chaque cité conservât ses lois propres, c'était les maintenir désunies.

Cette perfide liberté ne fut pas de longue durée; et les Grecs ne songèrent pas à prévenir le retour des querelles qui avaient failli les perdre et sur lesquelles les Romains comptaient pour les asservir.

Philopœmien profita de la paix pour délivrer Sparte du tyran Nabis qui avait succédé à Machanidas, et y exerçait les plus atroces cruautés depuis quatorze ans. Il le tua dans une bataille et força ensuite les Spartiates à s'allier à la ligue achéenne; mais ceux-ci ayant inquiété quelques-uns de leurs réfugiés parmi les Achéens, Philopœmien, oubliant sa modération passée, se rendit maître de Sparte et la traita avec la dernière rigueur (183).

Chef de la ligue achéenne pour la huitième fois, malgré ses soixante-dix ans, Philopœmen marcha contre la Messénie, où les Romains venaient d'exciter une révolte. Surpris et fait prisonnier par les Messéniens, il fut condamné à boire la ciguë (163). Les Achéens vengèrent la mort de Philopœmen par d'horribles massacres, et transportèrent avec de grands honneurs son corps à Mégalopolis, sa patrie.

La guerre s'étant rallumée entre Rome et la Macédoine, cette province fut conquise et devint tributaire de la fière république (168). Les Romains, tranquilles de ce côté, tournèrent les yeux vers la Grèce qu'ils convoitaient. Depuis plusieurs années des émissaires, envoyés par le sénat, semaient partout la discorde pour affaiblir les Grecs en les divisant. Mais, après la conquête de la Macédoine, Rome ne ménagea plus rien. Des traitres sondoyés allaient dénoncer au consul romain ceux qui avaient tenu pour Persée, l'ancien roi de Macédoine; alors les accusés étaient enlevés violemment, et mille d'entre eux, pris dans les principales villes, furent envoyés à Rome pour subir un jugement qu'ils attendirent dix-sept années. Polybe, le célèbre historien, était au nombre de ces exilés. Caton obtint enfin la liberté de ceux qui avaient survécu à la misère et au chagrin.

Les Romains continuaient à souffler la discorde en Grèce. Ils envoyèrent des commissaires à Corinthe pour détacher de la ligue les villes qui, dans l'origine, n'en faisaient pas partie. A cette notification, le peuple fit éclater sa fureur, et la ligue, sous la conduite de Diéus et de Cristolaüs se prépara à résister.

Le consul Métellus dissipa la première armée de la ligue, et Cristolaüs fut tué. Diéus enrôla tous les esclaves et courut aux Thermopyles pour arrêter les Romains; mais, ayant été vaincu, il distribua du poison à sa famille

et mourut avec elle (146). Le consul Mummius s'empara alors de Corinthe, cité très-opulente, vendit les habitants, incendia la ville et fit un butin immense. Puis, sur les débris fumants de la superbe Corinthe, il proclama la réduction de la Grèce en province romaine sous le nom d'Achaïe.

La Grèce vaincue allait dominer ses vainqueurs par sa civilisation, ses arts et sa littérature.

Macédoine.

Philippe III, roi de Macédoine, n'attendait qu'une occasion favorable pour se venger des Romains qui l'avaient battu lorsqu'il allait au secours d'Annibal. Il rompit la paix conclue avec eux en 205, en attaquant leurs alliés les Rhodiens et le roi de Pergame. Cette guerre fut sans résultat décisif, car les consuls se bornèrent à de petits combats. Mais, en 198, parut le consul Flaminius; politique habile et général consommé, il se fit aimer des Grecs par sa modération et les détacha du roi de Macédoine, tandis que celui-ci s'aliénait le cœur de ses sujets. Un traître lui ayant indiqué un passage pour pénétrer en Macédoine, il enleva rapidement l'Épire à Philippe et alla lui présenter la bataille à Cynocéphales. La victoire resta aux Romains qui, affectant une habile modération, se contentèrent d'exiger un tribut; le roi de Macédoine garda ses États, mais fut obligé de donner aux vainqueurs toute sa flotte et son fils Démétrius en otage.

A peine les Romains se furent-ils éloignés, que Philippe prépara dans l'ombre sa vengeance.

Démétrius, aimé des Romains par sa bonté et son esprit, obtint de revenir dans sa patrie, où il se concilia tous les cœurs. Persée, son frère aîné, en devint jaloux; il le rendit suspect à son père, qui finit, à son instigation, par

le faire mettre à mort. Mais Philippe, reconnaissant qu'il avait été abusé, tomba dans une mélancolie profonde, et mourut peu de temps après (180).

Il laissait à Persée la Macédoine florissante et un trésor considérable. Le nouveau roi avait aussi hérité de la haine de son père contre les Romains ; s'étant assuré l'alliance de Rhodes et de Carthage, il les provoqua et accepta avec joie leur déclaration de guerre. Après quelques succès, il perdit ses alliés par son avarice. Le sénat romain envoya contre Persée le consul Paul Émile avec une armée de cent mille hommes (171). Il rencontra les Macédoniens à Pydna. Une éclipse, qui glaça de terreur les soldats de Persée, assura la victoire aux Romains.

Persée s'enfuit en Samothrace, où il tomba entre les mains du vainqueur avec ses enfants. Après avoir orné le triomphe de Paul Émile, il fut jeté en prison ; il y mourut en 166 avant Jésus-Christ.

La Macédoine conquise conserva une apparence de liberté et devint une république tribulaire des Romains. Plus tard, un imposteur nommé Andrisens, se disant fils de Persée, excita une révolte qui gagna tout le pays, et battit même plusieurs fois les troupes romaines envoyées contre lui.

Le consul Métellus en triompha et réduisit la Macédoine en province romaine (148).

Syrie.

Antiochus III le Grand régnait sur la Syrie dès l'année 224 avant Jésus-Christ. Ses succès sur le roi d'Égypte, Ptolémée Epiphane, auquel il enleva la Palestine, lui firent rêver d'autres conquêtes. Il soumit rapidement une partie de l'Asie Mineure et la Chersonèse de Thrace (206) ; les peuples voisins effrayés demandèrent du secours aux

Romains. A ce moment le grand Annibal, vint chercher un asile à la cour d'Antiochus ; ce prince ne comprit pas les conseils de ce terrible ennemi des Romains, qui voulait que le roi de Syrie partât la guerre en Italie, et il se contenta d'envoyer de faibles secours à Philippe, roi de Macédoine. Les Romains, dès qu'ils eurent forcé ce prince à la paix, attaquèrent Antiochus (190), qui n'eut que des revers. Le roi de Syrie réunit alors toutes ses forces et engagea, près de Magnésie, une action décisive. Les Romains, alliés au roi de Pergame, Eumène, remportèrent une grande victoire et dictèrent à Antiochus une paix humiliante ; son fils Antiochus fut emmené en otage à Rome. Pour récompenser Eumène, les Romains lui cédèrent le pays qu'ils avaient enlevé au roi vaincu.

Quelques années après, Antiochus fut massacré comme il voulait s'emparer des trésors d'un temple pour payer le tribut aux Romains (187). Séleucus IV Philopator, son fils, vécut dans l'état de paix auquel le condamnait sa faiblesse. Il fut empoisonné par son ministre Héliodore, qui s'empara de la couronne (176). Antiochus IV triompha de l'usurpateur, et, à cause de cela, il prit le nom d'Épiphanes. Ce prince persécuta cruellement les Juifs fidèles au vrai Dieu ; il envoya contre eux ses généraux ; mais ils furent souvent battus par la petite armée des Macchabées. Les tuteurs du jeune roi d'Égypte Ptolémée Philométor, ayant réclamé la Palestine, Antiochus se jeta sur l'Égypte et fit captif Philométor (170). L'intervention de Rome l'arrêta au milieu des succès. Popilius, le fier représentant de cette république, ayant fait connaître à Antiochus la volonté du sénat, il hésitait à répondre ; Popilius traça alors autour de lui un cercle avec sa baguette et lui ordonna de déclarer, avant d'en sortir, s'il se soumettait à la volonté de la république. Antiochus interdit promit d'évacuer l'Égypte. Il se vengea de cette humiliation sur les Juifs en

redoublant de cruauté envers eux. L'Arménie s'étant révoltée, il la fit rentrer dans le devoir. Ce prince périt l'année suivante en se rendant à Jérusalem (164).

Son fils Démétrius était alors en otage à Rome; ce fut donc le second, Antiochus V Eupator, qui fut couronné: il n'avait que neuf ans. Comme ses tuteurs se faisaient la guerre, Rome intervint et s'empara de la tutelle du jeune roi.

Démétrius étant parvenu à s'échapper de Rome, se fit reconnaître roi de Syrie et fit périr son frère Eupator (162). Les Romains se plaignirent; mais la Syrie était tombée dans un tel état d'avidissement qu'elle n'inspirait plus d'inquiétude. Démétrius I fut tué en combattant Balas qui avait levé l'étendard de la révolte à Babylone. Celui-ci, vaincu par Démétrius II, fils de Démétrius I, s'enfuit chez les Arabes (145).

De nouvelles révoltes troublèrent et affaiblirent la Syrie, et placèrent successivement divers usurpateurs sur le trône, pendant que Démétrius II était captif des Parthes qu'il était allé combattre. Son frère Antiochus de Syda, qui avait pris la couronne, battit les Parthes et obtint sa liberté. Quelques années après Démétrius succomba sous les coups d'un nouvel usurpateur, Alexandre Zébina (126).

Cléopâtre, veuve de Démétrius II, le vengea. Pour assurer le trône à son fils Antiochus Grypus, elle assassina de sa propre main son fils aîné Séleucus. Grypus tua lui-même sa mère qu'il redoutait. Un moment il partagea le trône avec Antiochus de Cysique, autre fils de Cléopâtre; bientôt ils se brouillèrent, et Grypus fut assassiné.

Pto
son pé
blée p
placè
mais i
dont
s'emp

Les
(198);
d'Égy
Épiph
fut de
l'impo
un tel
mour

La
heure
réclar
une g
nier
libert
pend
lèrent
à An
à se r

Por
Philo
la Cys
leurs
tenan

Pto
noire

Égypte.

Ptolémée V n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda à son père Ptolémée Philopator (205). Sa minorité fut troublée par ses tuteurs qui se disputaient la régence ; ils placèrent enfin l'Égypte sous la protection des Romains, mais ils ne purent reprendre la Palestine et la CéléSyrie dont Antiochus III le Grand, roi de Syrie, venait de s'emparer.

Les Romains confièrent l'autorité au grec Aristomène (198) ; en peu de temps il rétablit la fortune du roi d'Égypte et força Antiochus à faire la paix. Ptolémée Épiphanes fut déclaré majeur en 196 : son premier acte fut de faire assassiner Aristomène, dont les sages conseils l'importunaient. On put dès lors prévoir ce que serait un tel prince ; il se livra en effet à tous les excès, et mourut usé de corruption, à l'âge de vingt-neuf ans (181).

La minorité de son fils Ptolémée VI Philométor fut heureuse, grâce aux soins de sa mère Cléopâtre. Une réclamation imprudente, à propos de la Palestine, causa une guerre avec la Syrie, et le jeune roi fut fait prisonnier par Antiochus Épiphanes. Il lui rendit bientôt la liberté pour l'opposer à Ptolémée Physcon, son frère, élu pendant sa captivité. Les deux frères s'unirent et appelèrent les Romains : ceux-ci signifièrent impérieusement à Antiochus, par leur envoyé Popilius Lénas, qu'il eût à se retirer : le roi de Syrie obéit.

Popilius partagea l'Égypte entre les deux frères : Philométor eut l'Égypte et l'île de Chypre ; Physcon, la Cyrenaïque et la Libye. Philométor fut un des meilleurs princes de la race des Ptolémées ; il périt en soutenant Balas, usurpateur du trône de Syrie (145).

Ptolémée VII Physcon ou Évergète II avait l'âme aussi noire que son corps était difforme. Il épousa Cléopâtre,

la veuve de son frère, puis la répudia pour épouser sa fille, aussi appelée Cléopâtre. Ses cruautés et ses infamies provoquèrent une sédition, et il s'enfuit en Chypre, tandis que Cléopâtre, qu'il avait répudiée, était couronnée. Pour se venger, il égorga le fils qu'il avait eu d'elle et le lui envoya par morceaux; puis il parvint à dompter les rebelles. Il se maintint sur le trône par la cruauté.

Ce qui étonne, c'est que cet infâme tyran protégea les lettres et attira les savants à sa cour (117).

Physcon avait laissé trois fils et avait désigné Apion, l'un d'eux, pour régner sur la Cyrénaïque. Cléopâtre, veuve de Physcon, avait reçu le reste de ses États avec faculté d'en disposer en faveur de celui de ses deux autres enfants qu'elle aimerait le mieux; ses caprices et l'ambition de Lathyre qu'elle avait choisi, causèrent plusieurs révolutions. En 107 avant Jésus-Christ, Cléopâtre écarta du trône Lathyre et le remplaça par son frère Alexandre ou Ptolémée VIII, qu'elle avait toujours aimé plus que ses autres enfants.

Pergame.

Eumène II continua le règne glorieux de son père Attale I. En reconnaissance des secours qu'il avait donnés aux Romains contre le roi de Syrie, Antiochus III, il reçut les provinces enlevées à ce prince, ce qui agrandit ses États de la Phrygie, de la Lycaonie, de la Lydie et de l'Ionie (198). L'intervention des Romains fit cesser la guerre que lui faisait avec succès Prusias, roi de Bithynie, dirigé par les conseils d'Annibal.

La conduite d'Eumène, dans la guerre des Romains contre Persée, roi de Macédoine, excita les soupçons de l'orgueilleuse république, et il faillit perdre son amitié. Il mourut sur ces entrefaites (157), laissant ses États à son frère Attale II, qui fut constamment fidèle aux Romains.

Attale II eut pour successeur Attale III, fils d'Eumène II. Ce prince fut un monstre de cruauté et d'extravagance : il fit égorger toute sa famille qu'il accusait de la mort de sa mère. Le remords le rendit ensuite déflant et soupçonneux, au point qu'il n'osait plus sortir de son palais. Il mourut 129 ans avant J.-C., instituant le peuple romains pour son héritier, au détriment d'Aristonic, frère d'Attale III.

Parthes.

En 144 avant J.-C., Mithridate I monta sur le trône des Parthes ; prince conquérant, il étendit sa domination jusqu'à l'Inde. Démétrius II, roi de Syrie, entreprit contre les Parthes une expédition où il fut fait prisonnier. Les années suivantes furent remplies de guerres avec les peuplades nomades dont ils étaient environnés ; mais les Parthes restèrent étrangers à celles qui éclatèrent entre le Pont, l'Arménie et les Romains.

Bithynie.

Prusias II commença à régner en 208. Grâce aux conseils d'Annibal, réfugié à sa cour, il fit avec succès la guerre au roi de Pergame ; il allait détruire son royaume, lorsque les Romains vinrent au secours de leur allié et repoussèrent Prusias. Ils exigèrent de lui de leur livrer Annibal, et il eut la lâcheté d'y consentir ; mais le général carthaginois se donna la mort pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis.

Prusias II eut pour successeur son fils Nicomède II (148). Ce prince ne dut la conservation de sa couronne qu'aux Romains, qui le soutinrent contre Mithridate, roi de Pont. Nicomède III fut chassé par le même Mithridate (85) ; mais les Romains le replacèrent sur son trône.

Il mourut dix ans après, léguant son royaume à la république romaine.

Pont.

Mithridate III, plus tard surnommé le Grand, monta sur le trône à l'âge de douze ans (121); il fit périr sa mère et ses parents les plus proches, et habitua, dit-on, son corps à supporter tous les poisons. Pour lui, les crimes les plus odieux n'étaient que de simples moyens de politique; toute sa vie il marcha directement à son but, sans s'inquiéter de la légitimité ni de la moralité de ses actions pour y parvenir.

Le détail de ses guerres appartient à l'histoire du premier siècle avant J. C.

Rome.

Carthage était hors de combat, mais tous les ennemis de Rome n'étaient pas vaincus; aussi, quelque besoin que la république eût de la paix, elle reprit les armes (201). Son attention se portait alors sur la Grèce et la Macédoine; elle comprenait qu'il fallait avant tout les diviser pour s'en emparer plus facilement.

Philippe III de Macédoine avait fait alliance avec Annibal; c'en fut assez pour lui déclarer la guerre (199). Après une première campagne peu importante, l'armée romaine fut confiée au consul Flaminius, qui s'appliqua à gagner les Grecs et à les détacher de l'alliance des Macédoniens; cela fait, il accabla sans peine Philippe à Cynocéphales et lui imposa de dures et humiliantes conditions de paix, tandis qu'il attachait de plus en plus les Grecs aux Romains, en faisant proclamer aux jeux Isthmiques la liberté de toutes les villes de la Grèce. A son retour, Flaminius reçut les honneurs du triomphe (197).

Pend
doine,
pagn
triomp
Cepen
sins de
contre
prince
former
la guer
hauteu
aux G
elle fu
les Ro
ques é
dit les
vaing
Ant
entre
Annib
que l
d'Ant
le livr
L'a
gloire
de se
été ac
lieu
l'aust
pareil
pitol
et ce
cusa
camp

Pendant que ces événements se passaient en Macédoine, les Gaulois au nord de l'Italie et les Ibères en Espagne se soulevèrent contre les Romains ; la république triompha sur tous les points, mais non sans difficultés. Cependant des ambassadeurs de plusieurs peuples voisins de la Syrie venaient à Rome implorer du secours contre Antiochus III, dont l'ambition les effrayait. Ce prince avait reçu à sa cour Annibal, qui l'engageait à former une ligue puissante contre les Romains et à porter la guerre en Italie. Le génie d'Antiochus n'était pas à la hauteur d'un tel projet ; il se contenta donc d'envoyer aux Grecs une armée pour garder les Thermopyles, et elle fut battue. Le roi de Syrie vit bientôt arriver en Asie les Romains conduits par Lucius Scipion ; après quelques échecs, Antiochus réunit toutes ses forces et attendit les ennemis à Magnésie (Lydie) : les Romains furent vainqueurs et dictèrent la paix (190).

Antiochus vaincu, les Romains attaquèrent ses alliés, entre autres les Galates avec lesquels ils firent la paix. Annibal était un objet d'effroi pour Rome ; à la nouvelle que la république le réclamait, il s'enfuit de la cour d'Antiochus, chez Prusias, roi de Bithynie : celui-ci allait le livrer aux Romains quand il s'empoisonna.

L'année suivante mourut Scipion l'Africain (183). Sa gloire lui avait inspiré une fierté tyrannique, et, au nom de ses victoires, il exerçait une véritable dictature. Ayant été accusé de péculat, sa conduite fut noble et digne ; au lieu de se justifier, il fit son éloge. Cité de nouveau par l'austère censeur Caton, Scipion s'écria : *Romains, à pareil jour j'ai vaincu Annibal à Zama : montons au Capitole en rendre grâces aux dieux.* Tout le peuple le suivit et ce fut un vrai triomphe. Cependant, fatigué de ces accusations sans cesse renouvelées, Scipion se retira à la campagne, où il se livra à l'étude des belles-lettres. Il y

mourut, et voulut que l'on inscrivit sur sa tombe : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.*

Cependant les Gaulois ne posaient les armes que pour les reprendre avec plus de fureur. Les tribus des Insulaires, des Ligures et des Boïes, de nouveau trahies et abandonnées par les Cénomans, opposèrent une vive résistance aux consuls envoyés dans la Gaule Cisalpine. Ce fut de la part des Romains une guerre d'extermination : le pays fut dévasté, les moissons brûlées et la campagne ravagée. Dans l'année 163 av. J. C., le nord de l'Italie, appelé Gaule Cisalpine, fut enfin réduit en province romaine.

Les Romains n'avaient pas perdu de vue la Macédoine, où Philippe III méditait sa vengeance et se préparait en secret à recommencer la guerre. La mort le surprit au milieu de ses préparatifs, et il laissa son fils Persée héritier de ses projets. Quand Persée se crut assez fort, il fournit aux Romains des prétextes pour lui déclarer la guerre (172) désirée des deux côtés. Elle fut d'abord fatale à la république, et ses alliés commençaient à chanceler, lorsque le sénat confia à Paul-Émile, avec le consulat, une armée de cent mille hommes. Après avoir établi une sévère discipline parmi ses troupes, il marcha à l'ennemi qu'il rencontra et tailla en pièces à Pydna. La trahison ayant livré Persée à Paul-Émile, il servit d'ornement à son triomphe, qui dura trois jours, pendant lesquels le vainqueur fit passer sous les yeux des Romains tous les trésors de la Macédoine, et une foule de captifs chargés de chaînes. Rien n'eût manqué au bonheur du consul s'il n'eût perdu ses deux fils, l'un cinq jours avant son triomphe ; l'autre, trois jours après.

La chute de Persée et sa mort dans un obscur cachot, répandirent partout la terreur du nom romain, et les ambassades les plus humbles et les plus flatteuses affluèrent au sénat (168). Cependant la liberté que les Romains

avaient
En eff
pays,
comb

La
convo
semai
mome
maine
mis. C
le der
pyles
truisit
santé,
romai

Per
tres a
romai

En
laissé
déclar
comm
droit
aux N
sourd
voya
sa cor
les dif
rendit
avait
qu'on
concl

Ma
laissá

avaient laissée à la Macédoine n'était qu'une ruse habile. En effet, vingt ans après, un imposteur ayant soulevé le pays, le sénat envoya Métellus qui, à la suite de quelques combats, réduisit la Macédoine en province romaine (148).

La Grèce était une proie facile que la république convoitait : depuis longtemps des émissaires du sénat y semaient des divisions et des discordes ; aussi, quand le moment fut venu, il ne fut pas difficile aux armées romaines d'écraser tous ces petits peuples rivaux et ennemis. Ce fut le consul Mummius qui eut la gloire de porter le dernier coup à la Grèce. Après avoir forcé les Thermopyles gardés par Diéus, il marcha sur Corinthe qu'il détruisit ; et, sur les ruines de cette ville autrefois si florissante, il proclama la réduction de la Grèce en province romaine (146).

Pendant que ces événements se passaient à l'est, d'autres aussi importants occupaient en Afrique les armées romaines.

En terminant la seconde guerre punique, Rome avait laissé près de Carthage le numide Massinissa, l'ennemi déclaré des Carthaginois. Massinissa, qui les regardait comme des étrangers sur le sol africain, se croyait en droit de leur enlever les villes et les provinces autrefois aux Numides. Carthage se plaignit, mais le sénat resta sourd à ses justes réclamations. A la fin pourtant, il envoya une ambassade à Massinissa pour réclamer contre sa conduite : le censeur Caton en faisait partie. On régla les différends, et la paix parut assurée. A son retour, Caton rendit compte au sénat de l'état florissant dans lequel il avait trouvé Carthage, et termina en disant : *Je suis d'avis qu'on détruise Carthage*. Ces mots dès lors devinrent la conclusion de tous ses discours.

Malgré l'opinion contraire de Scipion, qui voulait qu'on laissât subsister Carthage comme une émule digne de

Rome, Caton l'emporta : la ruine de la cité africaine fut résolue, et l'on n'attendit plus qu'une occasion pour lui déclarer la guerre : elle ne tarda pas à se présenter.

Cette ville était alors partagée en trois factions : les amis de Rome, ceux de Massinissa et les vrais patriotes : il en résulta une grande guerre. Scipion, fils de Paul-Émile, que Scipion l'Africain avait adopté, fut envoyé par le sénat en Afrique avec des ordres secrets favorables à Massinissa. Il arriva la veille d'un grand combat où les Numides exterminèrent les Carthaginois. Alors, au nom des Romains, il se déclara contre les vaincus, et demanda réparation de l'injure faite à leur allié Massinissa. Carthage effrayée consentit à tout : d'abord elle exila les auteurs de cette guerre, puis elle condamna à mort Asdrubal, commandant en chef de l'armée. Ce n'était point assez pour l'orgueilleuse république : *Donnez satisfaction au peuple romain*, dirent les ambassadeurs aux envoyés de Carthage ; et comme ceux-ci demandaient la signification de ces paroles, ils virent arriver une armée et une flotte romaines qui se retirèrent à Utique. A cette vue les Carthaginois se mirent à la discrétion du peuple romain. Les consuls exigèrent d'abord des otages, puis toutes les armes ; enfin on déclara aux Carthaginois qu'ils eussent à quitter leur ville, parce que le sénat avait décidé qu'elle serait détruite.

A cette nouvelle Carthage retentit de cris de douleur : l'indignation transforme ce peuple de marchands en un peuple de héros, et l'on jure de se défendre. La ville n'est bientôt qu'un vaste atelier où se fabriquent chaque jour des armes avec tout ce qui reste de métaux ; on arrache la charpente des maisons pour construire une flotte ; les femmes donnent leur cheveure pour faire des cordages. Asdrubal, condamné à mort quelques jours auparavant, reçoit le commandement des troupes, et les

Roma
Carth
lien,
travau
les Ca
chaqu
delle
templ
tranch
lant g
se jet
main
et la
rait s
catio
se pr
Ca
contr
qui s
en It
buta
puni
Il
Espa
suivi
père
Le
Cart
dans
les l
licu
Hor
intr
gén

Romains, qui croyaient n'avoir qu'à faire démanteler Carthage, sont obligés d'en faire le siège. Scipion Émilien, sans se décourager, fait entreprendre d'immenses travaux pour fermer le port et affamer la ville. Cependant les Carthaginois, malgré des prodiges de valeur, perdent chaque jour du terrain et se réfugient enfin dans la citadelle qui tombe bientôt au pouvoir des Romains. Le temple d'Esculape résistait seul : Asdrubal s'y était retranché avec neuf cents déserteurs. Tout à coup ce vaillant général sentit son courage l'abandonner, et il courut se jeter aux pieds de Scipion, une branche d'olivier à la main. A cette vue les déserteurs mettent le feu au temple, et la femme d'Asdrubal, vêtue comme pour une fête, paraît sur le haut de l'édifice. Après avoir vomie des imprécations contre son époux, elle poignarde ses deux fils et se précipite dans les flammes (146).

Carthage fut détruite et des malédictions prononcées contre quiconque tenterait de la rebâtir. Les Carthaginois qui survécurent à la ruine de leur patrie furent dispersés en Italie, et les villes soumises à Carthage devinrent tributaires de Rome. Telle fut la fin de la troisième guerre punique. Scipion Émilien reçut le nom d'*Africain II*.

Il est temps de reprendre le récit de ce qui se passait en Espagne, car la guerre s'y était presque toujours poursuivie depuis que Scipion y était allé pour venger son père et son oncle.

Les Espagnols, après avoir lutté obstinément contre Carthage, commencèrent, lorsque sa puissance eut cessé dans la Péninsule, une guerre des plus meurtrières contre les Romains : une population nombreuse, la nature des lieux et le caractère des habitants la rendaient terrible. Hommes et femmes, jeunes et vieux combattaient avec intrépidité et se faisaient gloire d'expirer sans pousser un gémissement. Chaque hauteur, chaque buisson devenait

un fort pour eux. Souvent vaincus, jamais subjugués, ils portaient sur eux du poison pour en faire usage en cas de défaite. Caton, envoyé en Espagne, prit quatre cents villes; Sempronius Gracelus en prit trois mille et inonda de sang tout le pays, ce qui amena une trêve (195).

La guerre s'étant rallumée, les généraux romains eurent recours à des moyens atroces; ils ne respectèrent ni traités ni promesses; deux mille habitants d'une ville paisible furent massacrés, et dans la Lusitanie on extermina trente mille hommes en pleine paix (150).

Ces excès rendirent les Espagnols furieux, et ils se rassemblèrent autour de Viriathe, père courageux de la Lusitanie, qui appelait ses compatriotes à la vengeance et à la liberté. Il commença une guerre de surprises et d'escarmouches que la connaissance des lieux rendit avantageuse aux Espagnols, et il défit successivement cinq préteurs.

Le consul Servilianus fut surpris par Viriathe, qui lui laissa la vie, ainsi qu'à ses légions, à la seule condition que les Romains le reconnaîtraient maître du pays qu'il avait conquis (145) : le sénat y consentit. Cépion, en ayant obtenu la permission de Rome, rompit bientôt la paix sans raison ni prétexte. Après des chances diverses, Viriathe se trouva forcé de demander lui-même la paix; mais, indigné des conditions que le consul y mettait, il reprit les hostilités. Chaque jour le méprisable Cépion était victime des stratagèmes de son redoutable adversaire, et il devenait la risée de ses propres soldats, lorsqu'il eut la lâcheté d'acheter des officiers de Viriathe la tête de leur maître. Avec ce capitaine périt la liberté des Espagnols.

Dans la Celtibérie les Romains rencontrèrent une énergique résistance, surtout de la part des Numantins, aussi jurèrent-ils la ruine de Numance. Pendant deux

con
mill
tren
celu
con
Scip
sévè
la fa
dése
eux
le f
Scip
sur c

La
tout
Cart
Gaul
de P

A
il est
le go

Ap
entre
obte
que
avait
maît
impo
pouv

Le
et, p
moin
s'étei
petits

consuls échouèrent contre cette ville défendue par huit mille héros seulement ; et les redoutables légionnaires tremblaient au nom des Numantins plus encore qu'à celui d'Annibal (134). Pour relever leur courage, on confia la ruine de Numance au destructeur de Carthage. Scipion n'emmena que des volontaires, rétablit une sévère discipline dans le camp et, pour forcer la ville par la famine, il l'entoura d'une circonvallation. Réduits au désespoir, les malheureux assiégés se dévoraient entre eux pour prolonger la résistance. Ils finirent par mettre le feu à leur ville et par se tuer les uns les autres. Scipion n'eut ni prisonniers ni butin ; il ne triompha que sur des ruines (133).

La domination de Rome embrassait à cette époque toute l'Italie proprement dite, l'Espagne, le territoire de Carthage, la Sicile, la Corse, la Sardaigne, la Ligurie, la Gaule cisalpine, la Macédoine, l'Achaïe et le royaume de Pergame : chacun de ces pays formait une province.

Avant de continuer l'histoire des conquêtes de Rome, il est nécessaire d'étudier les changements survenus dans le gouvernement et les mœurs de la république.

Après les longues luttes du Forum, la paix s'était faite entre les patriciens et les plébéiens : ceux-ci avaient obtenu le droit de parvenir à toutes les charges, tandis que le tribunat restait fermé aux patriciens. Le peuple avait besoin des riches, et les riches, du peuple qui nommait aux emplois de la république, tandis que le sénat imposait à tous par sa majesté : l'équilibre de ces trois pouvoirs fit la force de Rome.

Les armées ne se composaient que de citoyens romains, et, pour arriver aux emplois civils, il fallait avoir fait au moins dix campagnes. Il en résulta que la classe moyenne s'éteignit au milieu des victoires de la république : les petits propriétaires disparurent, tandis que les riches

augmentèrent leurs richesses. Alors parurent ces nuées d'esclaves, fruit de la conquête; on les achetait pour cultiver les champs, pour soigner l'intérieur des maisons, et, comme beaucoup étaient plus instruits que le vainqueur qui les avait achetés, on leur confiait l'éducation des enfants.

Pour combler les vides que la guerre faisait dans les rangs du peuple, on affranchissait des esclaves. Ces affranchis devinrent plus nombreux que les Romains, aussi vit-on les mœurs s'altérer rapidement par ce mélange. D'un autre côté, les victoires donnaient aux consuls qui les avaient remportées, une puissance dont ils abusaient souvent. Le sévère censeur Caton s'éleva vainement contre tous ces abus; les Romains étaient trop ivres de gloire et de puissance pour l'écouter.

Les pays conquis portaient divers noms et ne jouissaient pas des mêmes privilèges; les *provinces* étaient gouvernées chacune par un préteur qui avait un pouvoir presque absolu; les provinciaux payaient un tribut considérable et n'étaient pas admis au service militaire.

Les *villes* qui avoisinaient Rome jouissaient du droit de suffrage comme les Romains eux-mêmes. Venaient ensuite les *municipes*, gouvernés par leurs lois propres et administrés par la *curie* ou sénat, et les *décemvirs* ou consuls; enfin les *colonies* qui occupaient l'Italie centrale. Le plus grand fléau des provinces était les *publicains* auxquels on affermaient les impôts de telle ou telle province pour une somme déterminée. Une fois cette somme versée dans le trésor public, on ne s'inquiétait plus de la manière dont les impôts étaient répartis et perçus, ce qui donnait champ libre aux vexations exercées par les publicains sur les particuliers, pour leur extorquer le plus possible. Souvent ils s'entendaient avec le préteur pour pressurer les provinces et leur arracher

des richesses et des chefs-d'œuvre qui allaient embellir les superbes *villas* des avides et cruels spoliateurs.

Rome commençait à être vaincue par le luxe, la mollesse et la corruption des nations qu'elle avait soumises par ses armes. La Grèce lui avait envoyé un peuple dégénéré, sans principes, sans croyances, dont l'influence se fit bientôt sentir dans les habitudes privées et publiques. Toutes les divinités des Grecs furent admises dans les temples de la république, et l'on se plut à imiter leur fêtes licencieuses et leurs spectacles. Dès lors on ne reconnut plus le vieux peuple romain; il avait perdu ses vertus antiques, et ne demandait que des jeux, des combats de gladiateurs, des bains et des spectacles.

Dès l'origine, les Romains avaient été divisés par tribus; chaque tribu se divisait en dix curies. Les comices ou assemblées générales du peuple par centuries, élisaient les premiers magistrats, approuvaient les lois et examinaient la conduite des généraux. Les comices par tribus élisaient aussi les magistrats des provinces, le souverain pontife et conféraient le droit de cité.

Nous avons parlé ailleurs des *consuls*, qui avaient remplacé les rois et qu'on élisait chaque année; du *dictateur*, entre les mains duquel on remettait toute l'autorité dans les moments de danger; des *tribuns*, chargés des intérêts du peuple; des *censeurs*, qui veillaient aux mœurs publiques et renouvelaient le *cens* tous les cinq ans; des *questeurs*, magistrats préposés au soin des finances; et enfin des *édiles*, chargés de la police.

En 184 avant J.-C., les consuls romains furent instruits de l'existence d'un culte affreux ayant pour rites tous les crimes: c'est ce qu'on appelait *les bacchanales*. Dans des assemblées mystérieuses tenues cinq fois par mois, on croyait que tout était permis, et des abîmes creusés dans ce but, reçurent un grand nombre de victimes. Des

enquêtes furent ordonnées, et plusieurs milliers de coupables livrés au supplice. On confia alors la censure à Caton; mais il fut impuissant à mettre des bornes au luxe, à la corruption, aux excès de toute sorte.

Au milieu de ces désordres l'aristocratie était devenue dominante, et le peuple écrasé ne pouvait plus élever la voix pour faire entendre de trop justes plaintes. Alors vivait à Rome Cornélie, fille de Scipion l'Africain premier et veuve de Tibérius Gracchus, deux fois consul. Elle avait deux fils, Tibérius et Caius, qu'elle élevait avec beaucoup de soin. Cornélie aimait à dire en les montrant : *Voilà toute ma parure et mes ornements*. Sans cesse elle les excitait à l'amour de la gloire en leur demandant si on l'appellerait toujours la fille de Scipion, et jamais la mère des Gracques (133)?

A peine âgé de vingt ans, Tibérius s'était déjà fait une réputation de bravoure. Au retour de la guerre d'Espagne, il fut nommé tribun. Touché de la misère du peuple, il demanda le partage des terres conquises que les patriciens s'étaient appropriées, et porta des lois pour régler ce partage. Les riches y firent une opposition violente et gagnèrent Octavius, l'autre tribun, pour qu'il entravât Tibérius. On convoqua les comices pour soumettre la loi du jeune Gracque aux suffrages du peuple; mais les riches firent enlever les urnes où l'on déposait les votes : cette audace amena une grande confusion. Tibérius demande alors qu'Octavius ou lui soit déposé; puis il presse son collègue de renoncer à une opposition qui va le couvrir de honte. Octavius persiste, et sa magistrature lui est ôtée. Aussitôt la loi passe et l'exécution en est confiée à Tibérius, à son frère Caius et à son beau-père Appius.

La haine des riches croissait ainsi que l'amour du peuple. Les ennemis du tribun, voulant le perdre à tout

prix
roya
com
bun
sa n
rent
au r
pou
qui
cou
égo
leur
C
Rom
pas
plic
trib
Nas
taq
Sci
me
ap
se
ris
fai
les
de
qu
tri
Ca
il
m
du

prix, imaginèrent dans ce but de l'accuser d'aspirer à la royauté; aussitôt en effet sa popularité diminua. Les comices ayant été convoqués pour l'élection des tribuns, on vint prévenir Tibérius que le sénat a résolu sa mort. A cette nouvelle ses amis s'arment et se préparent à la résistance. Ne pouvant plus se faire entendre au milieu du tumulte, Tibérius porte la main à sa tête pour faire comprendre à ceux qui sont éloignés le danger qui le menace. Ses ennemis s'écrient qu'il demande la couronne, et se jettent sur les citoyens désarmés qu'ils égorgent : Tibérius est massacré avec ses partisans, et leurs cadavres sont précipités dans le Tibre.

C'était la première guerre civile qui ensanglantait Rome, et elle fut cruelle. La mort de Tibérius ne satisfait pas ses ennemis; ils recherchèrent et livrèrent aux supplices ses partisans. Le peuple, furieux de la mort de son tribun, éclatait chaque jour en menaces contre Scipion Nasica, son ennemi, qui, disait-on, avait décidé l'attaque où il avait péri. Scipion effrayé se retira en Asie. Scipion Emilien lui-même, accusé d'avoir approuvé le meurtre de Tibérius, devint odieux au peuple et, peu après, fut trouvé mort dans son lit.

Depuis la mort de Tibérius, son jeune frère Caius ne se montrait plus en public; mais dans la retraite il nourrissait des projets ambitieux. En 123, il commença à se faire connaître par son éloquence, en défendant devant les tribunaux ses amis et le peuple. Les nobles, inquiets de sa popularité, l'envoyèrent en Sardaigne comme questeur; tout à coup il reparut à Rome et brigua le tribunat : son élection fut un triomphe. Une fois tribun, Caius travailla de tout son pouvoir au bonheur du peuple; il fit construire des greniers publics et couvrit l'Italie de monuments utiles, en même temps qu'il demandait le droit de cité pour tous les Italiens. Pour l'éloigner de

Rome, on le chargea de conduire à Carthage la colonie qu'il avait demandé qu'on y établît, et pour affaiblir son crédit, le sénat suborna Drusus, l'autre tribun, l'engageant à proposer des lois populaires à l'excès. Ce moyen réussit, au point qu'à son retour de Carthage, Caius ne put être réélu. Pour comble de malheur, Opimius, son ennemi personnel, est nommé consul et chargé par le sénat du soin de pourvoir au salut de la république. Aussitôt il occupe le Capitole, déclare Caius ennemi de la patrie, et met sa tête à prix. Opimius s'avança ensuite avec ses troupes contre Fulvius, ami de Caius, qui se préparait à résister et qui fut tué dans le combat. Gracchus s'étant réfugié dans le bois des Furies, s'y fit donner la mort par un esclave resté fidèle à son malheur (121). Trois mille citoyens périrent dans cette journée; d'autres furent mis à la torture et livrés à la hache du licteur : leurs veuves ne purent porter le deuil.

A peine le peuple, qui avait si lâchement abandonné son défenseur, fut-il revenu de son abattement, qu'il érigea des autels sur les lieux où avaient péri Tibérius et Caius. Leur mère Cornélie disait souvent pour se consoler : *Ils ont les tombeaux qu'ils méritent.*

Les années suivantes les Romains firent plusieurs petites conquêtes dans les Gaules et fondèrent Aix et Narbonne. Ils soumièrent aussi à la même époque les îles Baléares, malgré la vigoureuse résistance des insulaires.

Un homme commençait alors à se faire remarquer, c'était Marius, qui s'était distingué au siège de Numance. En 119, il devint tribun. Nommé prêteur, il alla faire la guerre en Espagne et la purgea des bandes dont elle était infestée. A son retour, il suivit comme lieutenant le consul Cécilius Métellus, chargé de la guerre contre Jugurtha.

Micipsa avait succédé à son père Massinissa sur le trône

de Numidie. En mourant, il avait partagé son royaume entre ses deux fils, Hiempsal et Adherbal, et son neveu Jugurtha. Jugurtha, intrépide sur le champ de bataille, rusé dans le conseil, d'un caractère fier et audacieux, était aimé du peuple romain. Résolu à régner seul, il achète des amis à Rome et fait assassiner Hiempsal, puis il déclare la guerre à Adherbal et le dépouille de ses États. Ce malheureux prince réclama la justice du sénat ; mais l'or de Jugurtha empêcha qu'on ne fit droit à ses plaintes. A la fin, des commissaires furent désignés pour aller partager la Numidie entre les deux compétiteurs. Dès que les envoyés de Rome se furent éloignés, Jugurtha attaqua Adherbal, le vainquit près de Cirtha et le fit périr dans les supplices. Le tribun Mummius ayant dénoncé au peuple la conduite de Jugurtha et la vénalité du sénat, il fallut bien essayer de venger Adherbal : on exigea que le roi numide vint à Rome. Il s'y rendit plein de confiance en son or. Pendant son séjour dans cette ville il fit poignarder Massiva, petit-fils de Massinissa, puis il partit et, jetant sur Rome un dernier regard, il s'écria : *Ville vénale, il ne te manque qu'un acheteur !*

On reprit alors les hostilités : les premiers consuls envoyés contre Jugurtha ayant échoué, on confia de nouvelles troupes à Métellus, d'une activité infatigable, d'une vertu à l'épreuve de l'or du Numide. Il commença une guerre d'extermination, et ayant corrompu Bomilcar, l'allié de Jugurtha, celui-ci fut bientôt obligé de demander la paix ; mais, repoussant les conditions qu'y mettait Métellus, il continua la guerre avec une nouvelle fureur, et de part et d'autre il y eut de sanglantes représailles. Marius étant allé à Rome pour briguer le consulat, y rabaisa lâchement le mérite de Métellus, séduisit le peuple par ses audacieuses vanteries, et fut nommé consul (107).

Il se hâta de retourner en Afrique où il se mit à la tête de l'armée. Ses rapides et cruelles victoires jetèrent le découragement dans l'âme de Bocchus, roi de Mauritanie, et le décidèrent à abandonner Jugurtha, son gendre, pour obtenir l'amitié des Romains : on la lui accorda à la condition qu'il livrerait Jugurtha. Le roi numide fut donc envoyé à Rome ; il parut enchaîné au triomphe de Marius, puis on le laissa mourir de faim en prison (104).

Les États de Jugurtha furent partagés entre l'infâme Bocchus et deux petit-fils de Massinissa, Hiempsal et Iarbas ; Rome ne garda que la partie qui avoisinait sa province d'Afrique.

A peine Rome avait appris le succès de la guerre contre Jugurtha, qu'elle fut effrayée par la nouvelle d'une invasion terrible de Barbares.

Les Cimbres et les Teutons, chassés de leurs pays par un débordement de la mer Baltique, descendirent, au nombre de trois cent mille guerriers, jusqu'au Danube qu'ils passèrent, tombèrent sur la Norique, où ils battirent le consul Carbon, et dévastèrent toute la contrée, du Danube à l'Adriatique (113). Chargés de butin, ils pénétrèrent dans l'Helvétie. Leur nombre se grossit en passant de plusieurs tribus helvètes et gauloises. Après avoir ravagé la Gaule centrale, ils attaquèrent la nouvelle province romaine et battirent le consul Cassius. Cépion, chargé de punir les Tectosages qui avaient voulu s'allier aux Barbares, prit et saccagea Tolosa, leur capitale, où se trouvaient les trésors enlevés au temple de Delphes (106). Il dirigea ces trésors sur Rome ; mais il apostropha sur la route une bande de gens à lui, qui, feignant d'être des brigands, les enlevèrent pour son propre compte.

L'année suivante les Romains perdirent quatre-vingt mille soldats dans un combat livré près d'Orange ; il n'échappa que dix chevaliers. La nouvelle de ce désastre

répar
sur M
fut d
marc

Un
pour
à pas
Teute
provi
modè
comb
de ce
mire
retra
trou
de ve

Q
par
qu'il
liver
a rec

Le
nom
blait
l'arn
où i
com
quie
terr
puis
Rien
eut
un
hon

répandit la consternation à Rome ; on jeta alors les yeux sur Marius, le vainqueur de Jugurtha. Le consulat lui fut donc prorogé en violation des lois, et il se mit en marche vers la Provence avec des troupes fraîches.

Une partie des Barbares avaient franchi les Pyrénées pour aller ravager l'Espagne. Les Cimbres se disposaient à passer en Italie, tandis que les Teutons, commandés par Teutobok, à la stature gigantesque et au regard farouche, provoquaient l'armée de Marius. Le consul, cependant, modérait l'impatience de ses soldats, et empêchait le combat pour les laisser s'accoutumer à la vue et aux cris de ces Barbares. Les Teutons, fatigués de ces lenteurs, se mirent en marche pour l'Italie, et, défilant devant les retranchements des Romains, leur criaient : *Nous allons trouver vos femmes ; que voulez-vous que nous leur disions de votre part ?*

Quand Marius vit ses soldats animés au dernier point par cette longue attente, il les conduisit contre l'ennemi, qu'il défit entièrement près d'Aix (102). La vallée où se livra le combat fut tellement jonchée de cadavres, qu'elle a reçu le nom de *campi putridi*, aujourd'hui *Pourrières*.

Le vainqueur reçut la nouvelle qu'il venait d'être nommé consul pour la cinquième fois, car Rome tremblait de l'approche des Cimbres qui venaient de battre l'armée de Catulus. Marius passa en toute hâte en Italie où il rejoignit ce consul ; mais les Cimbres refusaient le combat, disant qu'ils attendaient les Teutons : *Ne vous inquiétez pas d'eux*, leur répondit Marius, *vos frères ont des terres que nous leur avons données, ils ne les quitteront pas ;* puis il leur montra ses prisonniers chargés de chaînes. Rien ne retarda plus le combat. Le choc des deux armées eut lieu près de Verceil (haute Italie) (101) : ce fut plutôt un massacre qu'un combat ; après avoir exterminé les hommes, il fallut combattre les femmes des Teutons,

leurs enfants et leurs chiens, retranchés derrière les chariots. Les Romains firent plus de soixante mille prisonniers.

On ne peut se faire une idée de la joie que fit éclater le peuple romain à la nouvelle de cette victoire ; Marius fut égalé aux dieux et appelé le troisième fondateur de Rome.

Carthage.

Après la seconde guerre punique, Annibal gouvernait Carthage comme suffète, et sa sage administration réparait les maux de la guerre, lorsque Rome envoya une ambassade pour demander qu'on lui livrât le vainqueur de Cannes. Annibal prit la fuite et se retira chez Antiochus III de Syrie, qui ne comprit pas ses conseils. La haine des Romains l'y poursuivit ; il alla alors chez Prusias, roi de Bithynie, où il s'empoisonna ainsi que nous l'avons vu.

Des querelles ayant éclaté entre Massinissa et Carthage au sujet des limites de leur territoire, Rome prit injustement fait et cause pour le roi de Numidie, après une grande bataille où il avait exterminé les Carthaginois. Alors, sous prétexte de venger son allié, le sénat romain envoya demander satisfaction à Carthage ; non contents d'avoir obtenu tout ce qu'ils réclamaient, les ambassadeurs signifièrent aux Carthaginois qu'ils eussent à quitter leur ville. Cette nouvelle ranima leur courage, et ils résolurent de vaincre ou de périr sous les ruines de leur cité. Asdrubal reçut le commandement de l'armée et la charge de défendre la ville (146) ; mais que pouvait-il contre le jeune Scipion Émilien ? Carthage fut détruite et son territoire devint une province romaine.

BELLES-LETTRES.

La Grèce n'a plus de nationalité, l'Asie est déchirée par les guerres, l'Égypte se meurt de corruption ; Rome seule recueille la vie qui semble s'éteindre partout, et attire chez elle les Belles-Lettres expirantes. Jusqu'à ce moment, les Romains, occupés à se défendre et à triompher, avaient peu songé à la culture de l'esprit, et n'avaient que du dédain pour tout ce qui n'était pas la force. La conquête de la Grèce et de la Macédoine, en amenant à Rome des littérateurs et des savants, y développa le goût des Lettres. Les Scipions furent les premiers à les encourager et à les protéger.

Ennius inventa la satire, dans laquelle *Pacuvius* et *Lucilius* se distinguèrent.

Pacuvius de Brindes et *Accius* s'essayèrent dans la tragédie ; *Plaute* et *Térence* réussirent mieux dans la comédie : le premier est grossier et trivial, le second est élégant et plus châtié.

Les Romains avaient une véritable passion pour les jeux scéniques qu'ils tenaient, dit-on, des Étrusques ; ce n'était pas un simple passe-temps, mais une institution civile et religieuse. Ce qui l'emporta dans la suite à Rome, ce fut le goût pour les combats de bêtes féroces et de gladiateurs. La fureur des animaux sauvages s'acharnant les uns contre les autres, et leurs efforts pour se soustraire à une mort menaçante, leurs mugissements affreux, leurs dernières convulsions, procuraient un délassement aux Scipion, aux Caton, à leurs femmes même.

Les Romains commencent aussi à s'occuper d'histoire ; ils sont éclipsés à cette époque par le grec *Polybe*, exilé à Rome, qui écrivit l'histoire universelle de son temps.

Nous ne trouvons dans les arts et les sciences aucun nom qui mérite d'être cité.

RÉCAPITULATION DU II^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Juifs. — Les Juifs, sous la domination des rois de Syrie, sont cruellement persécutés par Antiochus IV Épiphane. Alors paraissent les Macchabées qui triomphent de l'oppression et rendent la Judée à peu près indépendante. Le peuple reconnaissant veut que le pouvoir spirituel et temporel soit héréditaire dans cette famille, illustrée surtout par Judas Macchabée. Hyrcan, petit-fils de Mathias, le chef de cette famille, prend le titre de prince.

Grèce. — La Grèce, en s'alliant aux Romains, prépare sa ruine. Philopœmen, nommé *le dernier des Grecs*, ranime un instant la ligue achéenne, plus tard séduite par la liberté que proclame le consul Flaminius après la défaite du roi de Macédoine. Les divisions, excitées par les Romains, leur donnent l'occasion et le prétexte d'asservir la Grèce, qui perd sa nationalité et devient province romaine sous le nom d'Achaïe.

Macédoine. — Philippe III croit pouvoir se venger des échecs précédemment éprouvés; vaincu à Cynocéphales, il est réduit à accepter une paix honteuse. Son fils Persée hérite de sa haine pour le nom romain et prépare sa vengeance; mais le consul Paul-Émile le bat à Pydna et le fait prisonnier: la Macédoine devient une sorte de république tributaire de Rome. Les troubles qui y éclatent fournissent aux Romains le motif d'une nouvelle guerre, et Métellus réduit la Macédoine en province romaine.

Syrie. — Antiochus III le Grand effraie ses voisins par ses conquêtes; les Romains l'arrêtent à Magnésie, et il meurt dans une sédition. Séleucus IV Philopator ne fait rien de remarquable; Antiochus IV Épiphane persécute

les Juifs
mains
retirer
pation
Grypu
guerre
chus d

Egy
malhe
Célésty
jeune
Ptolém
Épiph
Après
venve

Pe
pays d
Syrie.
ment
tale H
hériti

Pa
sa do
seurs
aux g

BI
fait a
Rom
seurs
soute
États

P
siècl
jeun

les Juifs et attaque les Égyptiens, qui appellent les Romains : leur envoyé Popilius force le roi de Syrie à se retirer. Après lui, ce ne sont que des crimes et des usurpations : Démétrius I, puis Démétrius II et Antiochus V Grypus luttent sans cesse contre des usurpateurs. Une guerre entre les deux frères, Antiochus Grypus et Antiochus de Cysique, termine ce siècle.

Égypte. — La minorité de Ptolémée V Épiphane est malheureuse pour l'Égypte : elle perd la Palestine et la Célésyrie. Le grec Aristomène rétablit les affaires du jeune roi qui, plus tard, se montre indigne du trône. Ptolémée VI Philométor, un moment captif d'Antiochus Épiphane, roi de Syrie, est soutenu par les Romains. Après lui paraît l'odieux Ptolémée VII Physcon, dont la veuve Cléopâtre hérite en s'associant un de ses fils.

Pergame. — Emmène II agrandit ses États de tout le pays conquis par les Romains sur Antiochus III, roi de Syrie. A sa mort, son frère Attale II lui succède au détriment de son fils, qui règne plus tard sous le nom d'Attale III. Ce dernier prince institue le peuple romain son héritier.

Parthes. — Mithridate I, de la famille d'Arsace, étend sa domination jusqu'à l'Inde. Sous lui et sous ses successeurs, appelés les Arsacides, les Parthes restent étrangers aux guerres des peuples voisins avec les Romains.

Bithynie. — Prusias II, grâce aux conseils d'Annibal, fait avec succès la guerre au roi de Pergame ; mais les Romains prennent la défense de leur allié. Ses successeurs Nicomède II et Nicomède III sont, au contraire, soutenus par les Romains. Ce dernier leur lègue ses États.

Pont. — L'histoire de ce royaume, pendant le second siècle avant Jésus-Christ, n'a de remarquable que la jeunesse de Mithridate, qui prélude par des crimes

à un règne fort agité que nous verrons plus tard.

Rome. — L'ambition de Rome croît avec sa puissance. La Macédoine et la Grèce succombent sous ses coups, tandis que le nord de l'Italie est subjugué, l'Espagne soumise après avoir été inondée de sang, et Carthage ensevelie sous ses ruines. L'Asie voit les Romains vainqueurs, à Magnésie, d'Antiochus le Grand, roi de Syrie. Le sénat dicte des lois à tous les souverains, arrête ou excite les guerres, et parle en maître à tous ceux qui réclament son appui.

Mais, au milieu de cette prospérité, les Romains perdent leurs antiques vertus, la noblesse opprime le peuple, et le peuple se révolte. La première guerre civile ensanglante Rome sous les Gracques, qui meurent victimes de leurs généreuses intentions, et aussi peut-être de leur ambition. A ce moment paraît Marius : après avoir terminé glorieusement la guerre d'Afrique contre Jugurtha, il va écraser les Teutons près d'Aix, les Cimbres à Verceil, et reçoit le titre de troisième fondateur de Rome.

Carthage. — Carthage se relève sous l'administration d'Annibal ; sa puissance réveille aussitôt la jalousie de Rome. Massinissa, roi de Numidie, enlève chaque jour une ville ou une province aux Carthaginois qui réclament ; alors le sénat romain, sous prétexte de soutenir son allié le Numide, commence la troisième guerre punique, injuste et cruelle ; elle finit par la ruine de Carthage.

BELLES-LETTRES. — Les conquêtes des Romains ont fait de Rome le centre des Lettres comme de la force et de la puissance. Les Grecs leur apportent leur littérature, que les vainqueurs traduisent dans leur langue.

Ennius, *Pacuvius* et *Lucilius* méritent à peine d'être cités dans la satire ; *Plaute* et surtout *Térence* se distinguent dans la comédie, et le grec *Polybe* dans l'histoire.

Le
et de
des b

CHI

Conq

190.
par le
188.
pelé le
Mor
168.
Paul-F
167.
teur A
166.
joug d
150.
défend
148.
maine.
146.
Émilie
caïn H
La C
après
133.
107.
Numid
102.
à Verce

Le goût du théâtre à Rome fait place à celui du cirque et de l'amphithéâtre, c'est-à-dire des combats sanglants des bêtes féroces et des gladiateurs.

CHRONOLOGIE DU II^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Conquêtes des Romains. — Corruption des mœurs à Rome.

190. — Antiochus III le Grand, roi de Syrie, est battu à Magnésie par les Romains.

188. — Mort de Philopœmen, chef de la ligue achéenne. Il est appelé *le dernier des Grecs*.

Mort d'Annibal et de Scipion l'Africain I.

168. Persée, roi de Macédoine, est battu à Pydna par le consul Paul-Émile.

167. — Le pontife Matathias soulève les Juifs contre leur persécuteur Antiochus IV Epiphane, roi de Syrie.

166. — Judas Maccabée, fils de Matathias, affranchit la Judée du joug des rois de Syrie.

150. — Viriathé, pasteur espagnol, à la tête de ses compatriotes, défend la liberté de sa patrie.

148. — Le consul Métellus réduit la Macédoine en province romaine.

146. — La troisième guerre punique est terminée par Scipion Émilien, qui prend et détruit Carthage. Il reçoit le surnom d'Africain II.

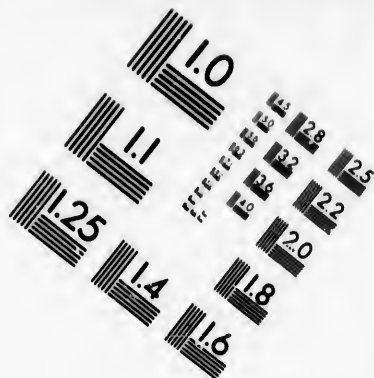
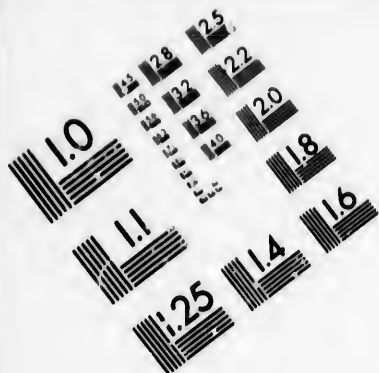
La Grèce est réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe, après que le consul Mummius a détruit Corinthe.

133. — Guerre civile des Gracques au sujet de la loi agraire.

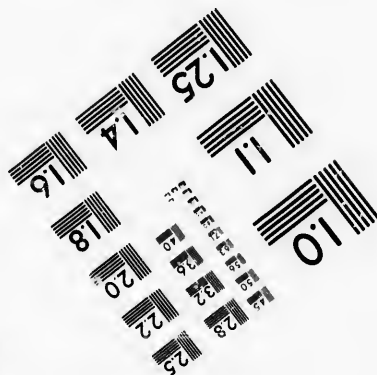
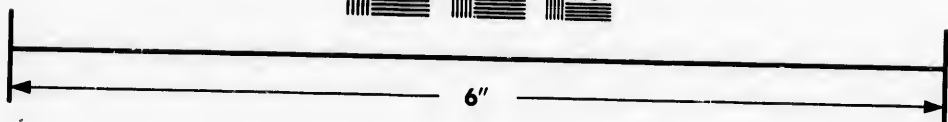
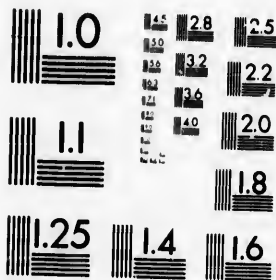
107. — Le consul Marius finit la guerre contre Jugurtha, roi de Numidie.

102. — Il taille en pièces les Cimbres et les Teutons près d'Aix et à Verceil.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



1^{er} SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

SOMMAIRE.

Rome se hâte de réunir sous son sceptre le monde connu; on dirait qu'elle pressent sa mission de préparer les voies à la vérité. Les peuples semblent frappés de stupeur et ne savent plus se défendre. La république romaine domine du nord au midi, de l'orient à l'occident; elle protège les Juifs et leur donne un roi étranger. Ce dernier signe annonce la venue du Désiré des Nations. La paix règne un moment sur le monde, qui reconnaît pour maître l'empereur Auguste. Alors s'accomplit le plus grand événement qu'ait vu la terre, le Fils de Dieu naît dans une étable à Bethléem. Des anges annoncent sa naissance à des bergers, tandis qu'une étoile va l'apprendre aux rois de l'Orient.

Dès lors Rome chancelle sur son trône que mine la plus affreuse corruption, et la guerre civile prépare le despotisme des empereurs.

Juifs.

Aristobule 1^{er}, l'aîné des fils de Jean Hyrcan, prit le premier le titre de roi. Ce prince, meurtrier de sa mère et de ses frères, ne jouit pas longtemps du fruit de ses crimes; il mourut l'année suivante avec la réputation bien méritée d'un tyran (106). Son jeune frère, Alexandre Jannée, prit sa place; il fit des guerres peu importantes à tous les peuples voisins. Les pharisiens excitèrent une sédition qui dégénéra en guerre civile et dura six ans. Sous sa veuve Alexandra, ils prirent l'autorité et ne lui laissèrent que le titre de reine (86).

Aristobule II, fils d'Aristobule 1^{er}, à la mort de sa

mère Alexandra, s'empara du pouvoir malgré Hyrcan son frère, désigné pour lui succéder. Hyrcan fit la guerre à Aristobule et l'assiégea dans Jérusalem. Les Romains intervinrent (64) : Pompée, en leur nom, décida en faveur d'Hyrcan. Le parti d'Aristobule n'ayant pas voulu se soumettre, Pompée s'empara de Jérusalem, nomina Hyrcan pontife et prince, lui imposa un tribut et emmena Aristobule et ses fils prisonniers à Rome.

Antipater, le favori d'Hyrcan, reçut de César le titre de procurateur de la Judée, et celui de commandant de la Galilée pour son second fils Hérode (48). Deux fois Aristobule ou son fils Alexandre tentèrent de remonter sur le trône, les Romains les repoussèrent. Mais à la fin, Antigone, le dernier fils d'Aristobule, renversa Hyrcan ; alors Hérode alla à Rome solliciter basement la couronne de Judée, et il l'obtint (40). Étranger à la nation juive, Hérode en était haï, et ne se soutint que par les troupes étrangères qu'il prit à son service, et par la protection des Romains dont il dépendait.

Le règne d'Hérode présageait l'arrivée du Messie, car les prophéties annonçaient qu'il paraîtrait lorsque l'autorité passerait en des mains étrangères. Tout fait sentir la ruine de la nation juive : la royauté appartient à un Iduméen, le sacerdoce est avili par les crimes des prêtres, et la religion, fractionnée en plusieurs sectes, ne compte plus que quelques enfants fidèles.

Une paix générale laisse un instant reposer le monde ; tous les peuples sont dans l'attente d'un grand événement, et tournent les yeux vers l'Orient d'où leur doit venir un libérateur. Le temple de Janus, à Rome, est fermé pour la troisième fois. L'empereur Auguste, fier de sa puissance, ordonne un dénombrement exact de ses sujets ; il favorise ainsi, sans s'en douter, l'accomplissement des prophéties. Le Messie naît pauvre et in-

connu à Bethléem, bourg de la Judée, et la terre entend le cantique des anges qui annoncent à des pères ce grand événement : *Gloire à Dieu au plus haut des cieuz, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Rome.

L'histoire de Rome, pendant ce siècle, embrassant, en quelque sorte, l'histoire de tous les autres peuples, il est nécessaire de l'étudier la première pour mieux comprendre celle des différentes nations qui vont faire partie de l'empire romain.

Marius était alors tout-puissant à Rome ; mais son ambition n'avait point de bornes, et il briguaît un sixième consulat. Général habile sur les champs de bataille, on ne retrouvait en lui au Forum qu'un soldat grossier et embarrassé de son ignorance, flattant basement le peuple et se laissant intimider par ses cris dans les assemblées. Pour triompher de l'opposition qu'il rencontrait, Marius employa l'intrigue et l'argent, et il fut nommé consul (100). Une fois au pouvoir, il fit exiler Métellus qu'il avait déjà supplanté dans la guerre contre Jugurtha, parce qu'il refusait d'adhérer à la loi agraire que Marius proposait pour flatter le peuple.

A ce moment, le tribun Saturninus, l'ami de Marius, abusant de sa popularité, laissa les Italiens le saluer du nom de roi. Le sénat effrayé investit les consuls de l'autorité absolue comme dans les moments de danger : Saturninus et le préteur Glaucias qui le soutenait, furent mis à mort. Métellus fut rappelé ; Marius, de dépit, s'en alla en Asie (99). Afin de prévenir les séditions, une loi avait ordonné à tous les Italiens ne jouissant pas du droit de cité, de quitter Rome et de retourner dans leur patrie. Cette loi froissait beaucoup d'intérêts ; aussi le tribun

Drusus
il pro
sénat
il fut
quicc
de ci
dans
valeu
se for
gistra
Ro
révol
périr
à Ro
qu'il
peup
guerr
rius
buaît
expl
qui s
d'ext
pour
dans
disai
Mars
main
ter d
cord
fidèl
dans
pas
guerr
ciale

Drusus réclama en faveur des exilés. Pour tout concilier, il proposait d'accorder le droit de cité aux Italiens ; les sénateurs et même le peuple se tournèrent contre lui, et il fut assassiné (91). Une loi déclara traître à la patrie quiconque, à l'avenir, proposerait d'admettre au droit de cité les alliés italiens. Ceux-ci, désespérés, se jetèrent dans le parti de la révolte. Les Marses, célèbres par leur valeur, donnèrent l'exemple ; une terrible confédération se forma autour d'eux et se donna des chefs et des magistrats.

Rome, glacée d'effroi, envoya des légions contre les révoltés. Cette guerre fut terrible et, en trois ans, elle fit périr plus de trois cent mille Italiens. Marius était revenu à Rome ; il refusa le commandement de l'armée parce qu'il lui répugnait, à lui plébéien, de verser le sang du peuple. Alors parut Sylla, son ancien lieutenant dans la guerre d'Afrique. Une grande rivalité les séparait : Marius ne pouvait pardonner à Sylla la gloire qu'il s'attribuait d'avoir pris Jugurtha, et Sylla était jaloux des exploits de Marius. Sylla fut donc heureux de l'occasion qui se présentait de se distinguer. Il entreprit une guerre d'extermination dans la Campanie et le Samnium, et la poursuivit avec succès, tandis que Caton restait enseveli dans ses triomphes contre les terribles Marses dont on disait : *On n'a jamais triomphé des Marses ni sans les Marses*. Cependant sur plusieurs points les légions romaines étaient écrasées, et Rome commençait à s'inquiéter de la prolongation de cette guerre ; alors le sénat accorda le droit de cité aux Ombriens et aux Latins, restés fidèles. Cette concession fit poser les armes à plusieurs dans l'espérance du même privilège ; en effet, il ne tarda pas à être étendu à toute l'Italie (88). Ainsi finit cette guerre civile, à laquelle on a donné le nom de *guerre sociale* et qui avait fait couler des flots de sang.

Les nouveaux citoyens formèrent huit tribus, appelées les dernières à donner leur vote. Ils murmurèrent, et la guerre allait se rallumer, lorsque Marius se déclara leur protecteur et obtint pour eux égalité de droits avec les autres citoyens. Son crédit s'en accrut tellement qu'il fut nommé au commandement de l'armée d'Asie contre Mithridate, roi de Pont. Sylla, à qui ce commandement venait d'être conféré, s'indigne de cette injustice, marche sur Rome à la tête d'un nombreux parti, insulte les préteurs qu'on lui envoie pour l'apaiser, et s'avance, la torche à la main, pour brûler la ville. Le peuple, surpris sans armes, écrase les soldats de Sylla sous les tuiles et les pierres; aussitôt Sylla fait mettre le feu dans Rome, et, une fois maître de la ville, il met la tête de Marius à prix.

Le vainqueur des Cimbres prit la fuite avec son fils. Après avoir erré quelque temps, il fut découvert caché dans un marais de Minturne et jeté en prison. On envoya, dit-on, un soldat cimbre pour le tuer; à sa vue Marius s'écria: *Malheureux! oseras-tu tuer Caius Marius?* Le soldat épouvanté s'enfuit, et on laissa Marius libre. Il se retira en Afrique où son fils le rejoignit. Les magistrats romains n'osèrent l'inquiéter, lorsqu'ils le trouvèrent assis sur les ruines de Carthage.

Cependant Sylla, débarrassé de son rival, se mit à la tête de l'armée chargée de combattre Mithridate.

Mais il faut reprendre les événements de plus haut. Dès que Mithridate avait été en âge de régner, il s'était déclaré l'ennemi des Romains et, sans égard à leurs réclamations, il avait envahi les États de leurs alliés. Les premiers consuls envoyés contre lui furent battus, et forcés d'évacuer presque toute l'Asie où Mithridate était salué du nom de père et de libérateur. Ce fut au milieu de ces triomphes qu'il conçut l'affreux projet de faire massacrer,

en un même jour, tous les Romains établis dans l'Asie Mineure. Près de cent cinquante mille périrent ainsi sous le poignard des serviteurs dévoués de Mithridate. Après cela le cruel conquérant soumit la Macédoine, la Thrace, la Grèce, et domina sur vingt-cinq nations dont il entendait et parlait les langues diverses.

Sylla partit pour l'Asie en passant par la Grèce. Il s'empara d'Athènes qui lui opposa une vive résistance, et la traita avec cruauté. Archélaüs, général de Mithridate, essuya une sanglante défaite à Chéronée et à Orchomène. Vainqueur en Grèce, Sylla venait de s'embarquer pour l'Asie, quand il apprit ce qui se passait à Rome.

Depuis son départ les choses y avaient bien changé : Cinna, un des consuls et l'ami de Marius, ayant voulu abroger les lois faites par Sylla, Octavius, son collègue, lui fit une vive opposition qui dégénéra en guerre civile. Cinna réunit des légions et rappela Marius. Le fier plébéien accourt avide de vengeance et, à la tête de l'armée de Cinna, il assiége Rome avec Sertorius et Carbon. La famine força la ville de se rendre. Marius, avec une déférence ironique, ne voulut y entrer que rappelé par un décret du sénat. Tandis qu'on rassemblait les comices pour le vote, le farouche vainqueur pénétra dans Rome où il fit faire un affreux massacre : la ville fut traitée comme si elle eût été prise d'assaut, et le consul Octavius mis à mort (87).

Les esclaves qu'on avait enrôlés s'étant livrés au tumulte, par suite du retard apporté au paiement de la somme promise par Cinna, Marius les fit réunir dans le Forum et égorgé par milliers. Enivré, sinon rassasié de sang, consul pour la septième fois, Marius ne put échapper aux remords qu'il cherchait à étouffer dans l'ivresse. Une courte maladie le conduisit au tombeau (86). Son fils Marius, héritier de son pouvoir, débuta

par le massacre de plusieurs sénateurs. Mais tout à coup on apprit le retour de Sylla.

Sylla, à la nouvelle que Marius était rentré à Rome, s'était hâté d'en finir avec Mithridate, et après avoir passé l'Hellespont, il l'avait battu plusieurs fois. Le roi de Pont, dont les villes avaient été ravagées, les armées taillées en pièces, consentit alors à parler de paix, et il accepta les conditions dictées par Sylla : il devait abandonner les pays qu'il avait pris aux Romains, rendre les prisonniers, payer une somme considérable et fournir quatre-vingts vaisseaux.

Ce fut ainsi que Sylla, en moins de trois ans, mena à heureuse fin une guerre des plus dangereuses, dans le cours de laquelle il recouvra la Grèce, l'Ionie, la Macédoine et l'Asie.

Sylla n'avait qu'une pensée, rentrer à Rome et se venger de ses ennemis. Pour s'attacher les soldats, il leur accorda le pillage de tous les pays qu'ils traversaient. Bientôt on apprit qu'il avait débarqué à Brindes avec une nombreuse armée, et des lettres menaçantes firent connaître au sénat ce qu'on devait attendre de lui. Les deux consuls, Cinna et Carbon, marchèrent à sa rencontre et furent battus. Les troupes du jeune Marius ayant été taillées en pièces, il se réfugia à Préneste où il se donna la mort. Le plus redoutable adversaire de Sylla était le Samnite Télésinus; un combat terrible s'engagea entre ses quarante mille Samnites et l'armée de son ennemi : Télésinus fut tué et ses soldats mis en fuite.

Après cette victoire Sylla entra dans Rome. Il se rendit aussitôt au sénat, et, pendant qu'il haranguait les sénateurs tremblants, on entendit les cris d'un massacre : *Ce n'est rien, s'écria-t-il, je fais châtier quelques séditieux.* On égorgeait, en effet, six mille Samnites dans l'Hippodrome. Les villes qui lui avaient été opposées furent

noyé
une l
celui
sur c
main
frapp
vent
cevar
c'est
ques

Al
Mari
pour
sanc
sonn
tateu

Sa
exer
sembl
licte
ticul
entr
ladi
rong
trior
insc
su,
à se

U
puis
nan
éner
d'In
L

noyées dans le sang. Chaque matin Sylla faisait afficher une liste de proscrits, et une récompense était promise à celui qui tuait un des citoyens dont le nom était inscrit sur ces fatales listes. Un fils, la tête de son père à la main, pouvait réclamer le prix du sang. La peine de mort frappait quiconque donnait asile à un proscrit, dont souvent le seul crime était ses richesses. Un citoyen, en apercevant son nom sur la liste, s'écria : *Ah ! malheureux, c'est ma maison d'Albe qui me perd !* Il fut égorgé à quelques pas de là. Jamais Rome n'avait vu de telles horreurs.

Alors Sylla se fit proclamer dictateur. En haine de Marius il s'appliqua constamment à abaisser le peuple pour élever la noblesse ; dans ce but, il diminua la puissance des tribuns et fit plusieurs réformes ; mais personne n'osait murmurer, car on savait que le cruel dictateur ne pardonnait pas.

Satisfait d'avoir tout changé à Rome et d'y avoir exercé le pouvoir souverain pendant deux ans, Sylla assembla le peuple et abdiqua (79) ; puis, congédiant ses lieutenants, il se mêla parmi la foule comme un simple particulier. Il se retira à la campagne et partagea son temps entre l'étude et le plaisir. Ses excès engendrèrent une maladie horrible ; son corps tomba en pourriture et il mourut rongé de vers. Ses obsèques eurent tout l'éclat d'un triomphe. Il fut enseveli sur le champ de Mars, et l'on inscrivit sur son tombeau que personne n'avait jamais su, comme lui, faire du mal à ses ennemis et du bien à ses amis.

Un homme se trouvait prêt à recueillir l'héritage de la puissance de Sylla, c'était Pompée, l'un de ses lieutenants et son favori. Il avait mérité, en poursuivant avec énergie les partisans de Marius, d'être salué du nom d'*Imperator* par Sylla lui-même.

Le parti de Marius essaya de se relever à la mort de

Sylla, sous la conduite du consul Lépидus qui fut bientôt à la tête d'une armée. Le sénat inquiet confia des troupes à Pompée ; le jeune général battit Lépидus et dispersa son parti. On jeta alors les yeux sur lui pour aller combattre Sertorius, autre ami de Marius, qui venait de rallumer la guerre civile en Espagne.

Ce vaillant capitaine avait quitté Rome après la mort de Marius, et, à la tête d'une armée nombreuse et dévouée, il avait résisté aux forces envoyées contre lui par Sylla. Les soldats le croyaient protégé des dieux ; il entretenait cette croyance en se faisant suivre d'une biche blanche qu'il disait être un présent de Diane. Ses rares vertus et ses talents l'avaient rendu l'idole des Espagnols, sur lesquels il avait l'autorité d'un roi.

Après la défaite de Lépидus, son lieutenant Perpenna conduisit ses troupes à Sertorius (77). C'est alors qu'arriva Pompée, et les échecs qu'il essuya augmentèrent la réputation de son ennemi. Ne pouvant le vaincre par la force, les Romains firent publier la promesse d'une récompense à quiconque le tuerait. Perpenna, âme basse et jalouse, mécontent du rôle secondaire qu'il jouait en Espagne, l'assassina, puis il livra l'armée à Pompée ainsi que les papiers et les lettres de Sertorius. Pompée fit mettre à mort le traître avec quelques-uns de ses complices, et brûla les papiers qu'il avait reçus, de crainte, dit-il, d'y trouver compromis quelques grands personnages de Rome. En un clin d'œil toute l'Espagne fut réduite à l'obéissance. Pompée retourna à Rome où il reçut les honneurs du triomphe.

De nouveaux dangers menaçaient la république. Les conquêtes avaient multiplié les esclaves, et dans l'Italie leur nombre surpassait celui de la population libre. Pour les maintenir dans le devoir leurs maîtres les traitaient avec la dernière barbarie. Déjà, en 131 avant J.-C., les

esch
Eur
mor
ce p
dur
dan
calr
pro
plus
Ath
plus
serv
com
mai
plus
L
d'es
U
teu
Ces
des
qui
pat
Pur
arm
sem
rév
cus
Soi
prin
à la
com
le V
fug

esclaves s'étaient révoltés en Sicile ; leur chef, nommé Eunus, plusieurs fois battu par une armée romaine, était mort dans un cachot. Mais les choses en étaient arrivées à ce point que le calme, obtenu par la force, ne pouvait durer longtemps ; en 103, une nouvelle révolte éclata dans le Latium et la Campanie, puis dans la Sicile. On calma facilement la sédition dans les deux premières provinces ; mais celle de la Sicile avait pris un caractère plus grave. A la tête des révoltés se faisait remarquer Athénion ; il eut d'abord quelques succès, puis il éprouva plusieurs échecs et périt dans un combat. Le consul réserva mille soldats échappés au massacre, pour les faire combattre contre des bêtes féroces devant le peuple romain : ils préférèrent s'entr'égorger. On dit qu'il périt plus d'un million d'esclaves dans ces deux guerres (100).

Le Campanie ne tarde pas à voir une nouvelle révolte d'esclaves plus terrible que les précédentes.

Un citoyen de Capoue exerçait au métier de gladiateurs des esclaves enlevés violemment de leur patrie. Ces malheureux, réservés pour les cruels amusements des Romains, avaient sans cesse devant les yeux la mort qui les attendait ; la pensée de l'avenir, le souvenir de la patrie, devaient rendre sombres et amers leurs entretiens. *Puisqu'il fallait mourir, ne valait-il pas mieux mourir les armes à la main pour défendre leur liberté que pour l'amusement d'un peuple cruel ?* C'est ainsi que les excitait à la révolte un de ces malheureux esclaves, nommé Spartacus, Thrace de nation et d'une âme peu commune (73). Soixante et dix de ses compagnons, cédant à ses conseils, prirent la fuite, armés de broches et de couteaux enlevés à la boutique d'un rôtisseur. Bientôt ils s'emparèrent d'un courvoi d'armes qu'ils rencontrèrent, et se fortifièrent sur le Vésuve où ils furent rejoints par un grand nombre de fugitifs. A leur tête Spartacus battit les troupes que le

sénat envoya contre eux. Cependant il ne se faisait pas illusion sur le peu d'importance de ses victoires, et il voulait passer les Alpes pour aller retrouver la paix et la liberté de sa patrie : ses soldats s'y opposèrent. Deux consuls ayant été défaits, le sénat chargea Crassus, un des lieutenants de Sylla, enrichi par les délations et les proscriptions, de poursuivre cette guerre. Quand il eut ramené l'ordre et la discipline dans son armée, il alla chercher Spartacus dans le presqu'île de Rhégium où l'on en vint aux mains. Les esclaves furent vaincus. Leur chef voulait se retirer dans les montagnes ; ils refusèrent et demandèrent le combat. Il fut terrible : Spartacus, blessé, se défendit à genoux jusqu'à ce qu'il tombât percé de coups. Ses soldats furent exterminés.

Pompée venait d'arriver avec une armée. En traversant la Lucanie il rencontra et massacra un gros de fuyards, et il écrivit au sénat que c'était lui qui avait coupé les racines de la guerre. On le crut, et il eut les honneurs du grand triomphe, tandis que Crassus, le véritable vainqueur, n'obtint que l'ovation (71).

Cependant la guerre s'était rallumée en Asie. Mithridate, au mépris de ses serments, s'était allié aux ennemis de Rome, avait envahi la Bithynie et repris les armes (74). Lucullus, un des lieutenants de Sylla, fut envoyé contre lui et, après l'avoir battu plusieurs fois, il força le roi de Pont de fuir de ses États. Pour retarder la poursuite des Romains, on dit qu'il laissa derrière lui des mulets chargés d'or que les soldats s'amusèrent à piller. Mithridate alla chercher un refuge chez son gendre Tigrane, roi d'Arménie. Ce prince le reçut avec froideur pour ne pas irriter les Romains, car il désirait jouir en paix de ses conquêtes qui s'étendaient jusqu'à l'Égypte. Cependant, lorsque Lucullus lui signifia de livrer Mithridate aux Romains, le fier monarque refusa avec hauteur ; alors

le consul passa le Tigre et l'Euphrate et battit Tigrane. Sa capitale Tigranocerte fut prise (69).

Pendant que Lucullus triomphait en Asie, il était desservi à Rome par les publicains des provinces dont il avait cherché à arrêter les cruelles vexations (67); et il apprit tout à coup que Pompée venait d'être désigné pour le remplacer dans le commandement de l'armée d'Asie.

Pompée était devenu l'idole du peuple romain par ses succès. Élu consul au retour de la guerre des esclaves, il avait accru sa popularité en rétablissant le tribunal dans tous les droits que Sylla lui avait enlevés. C'est alors que Cicéron dénonça à la tribune les exactions de Verrès, questeur de Sicile, et qu'il révéla aux Romains l'inique conduite des agents qu'on envoyait dans les provinces. Pompée acheva de s'attacher la multitude en se déclarant contre Verrès.

Dans le même temps, les mers, depuis la Phénicie jusqu'aux colonnes d'Hercule (Gibraltar), étaient désolées par des pirates dont le nombre grossissait chaque jour; plus de 400 villes avaient été pillées ou rançonnées, et les pirates, faisant trophée de leurs brigandages, avaient des poupes dorées, des rames argentées et des tapis de pourpre. Vainement avait-on envoyé plusieurs consuls contre eux, ils ne craignaient pas une défaite partielle, car toutes les côtes leur offraient des asiles sûrs où ils avaient des forts pour déposer leur butin.

Le peuple, las des dévastations de ces terribles pirates, jeta les yeux sur Pompée pour en finir avec eux. On le chargea de cette guerre avec des pouvoirs illimités et des troupes nombreuses. Jamais expédition ne fut plus brillante. Il distribua avec tant d'habileté sa flotte divisée en escadres, que les pirates, enveloppés comme dans un filet, ne purent résister, et en moins de trois mois la navigation devint libre. Les vaincus, touchés de la dou-

œur de Pompée, se rendirent en foule, et ceux qui avaient échappé à la mort dans les divers combats furent disséminés dans les provinces romaines.

La nouvelle des victoires de Pompée excita une grande joie à Rome; on le regardait comme destiné à terminer toutes les guerres. C'est à ce moment qu'on le nomma pour remplacer Lucullus dans la guerre contre Mithridate. Lucullus en fut profondément blessé : il se voyait enlever ainsi les fruits de ses premières victoires, au moment où il allait les recueillir (66).

Dès la première attaque de Pompée, Mithridate prit la fuite; Tigrane lui refusa l'entrée de son royaume, que son propre fils ouvrit traitreusement aux Romains. Pompée vit bientôt à ses genoux Tigrane lui-même : il lui laissa son royaume. Quant au fils de Mithridate, ses exigences le perdirent; il prit un ton hautain, alors Pompée le fit charger de chaînes et réserver pour son triomphe.

Le vainqueur poursuivit Mithridate; l'ayant battu dans le Caucase, il le crut mort et s'occupa des troubles survenus en Syrie (64). Cette province, que Lucullus avait conquise, était désolée par une foule de petits tyrans. Pour en finir avec eux, Pompée déclara la Syrie province romaine, sans s'inquiéter des réclamations du dernier Séleucide. De là il passa en Palestine où les deux frères Aristobule et Hyrcan se disputaient le pouvoir; il se posa comme arbitre et se prononça pour Hyrcan. Aristobule ayant pris les armes fut fait prisonnier. Hyrcan s'engagea à payer un tribut annuel aux Romains.

Pompée apprit alors la mort de Mithridate. Il n'avait point péri dans le Caucase, et il se préparait même à recommencer la guerre avec une nouvelle fureur, lorsqu'il avait été trahi par son fils le plus aimé, Pharnace, qui voulait ainsi acheter l'alliance des Romains. Le mal-

heur
mort
le Bo
Po
l'Eup
de se
divis
com
Pe
bliqu
quer
troub
à cou
bliqu
Ca
crim
l'aud
et fle
en t
crim
coul
lière
habi
répu
pour
dans
truit
tram
mett
cons
auto
des l
prév
ne la

heureux prince, accablé de douleur, se fit donner la mort (63). Pharnace reçut, en récompense de son crime, le Bosphore Cimmérien.

Pompée avait étendu les possessions de Rome jusqu'à l'Euphrate et à l'Égypte. Avant de quitter le théâtre de ses conquêtes, il le parcourut avec une pompe royale, divisant à son gré les provinces, et fondant des villes, comme monuments de ses exploits.

Pendant que Pompée reculait les limites de la république, Rome, où Cicéron commençait à se faire remarquer par son éloquence, était toujours en proie aux troubles qu'excitait l'ambition de quelques citoyens. Tout à coup un danger nouveau menaça la capitale de la république.

Catilina, d'une famille illustre, semblait né pour le crime, car il possédait au plus haut degré l'ambition, l'audace, la violence, cachées sous des manières souples et flexibles. De bonne heure il s'était exercé au meurtre, en tuant son beau-père, sa femme et son fils ; mais ces crimes passaient inaperçus à Rome, accoutumée à voir couler le sang pour satisfaire des vengeances particulières. Catilina s'entourait de gens perdus de dettes qu'il habitait à tout oser et, avec eux, il rêvait de renverser la république pour s'élever sur ses ruines. Le jour était pris pour l'exécution du complot qui avait des ramifications dans toute l'Italie, lorsque le consul Cicéron en fut instruit par une femme nommée Fulvie. Aussitôt il révèle la trame au sénat, indique le jour et l'heure où l'on devait mettre le feu à Rome, massacrer les sénateurs et le consul. Le temps pressait ; on confie à Cicéron une autorité illimitée pour sauver la république ; il ordonne des levées et prend toutes les mesures nécessaires pour prévenir l'exécution de cet infernal complot. Catilina ne laisse apercevoir aucun trouble ; il se rend au sénat

où lui donnait entrée son titre de sénateur, et demande quel danger court la république pour nécessiter de tels armements. Cicéron ne se contient plus ; il l'apostrophe avec une véhémence éloquence et le force de fuir.

Catilina alla rejoindre Manlius, son complice, qui, en Étrurie, était entouré d'une armée d'esclaves et d'hommes perdus de crimes et de débauches : le sénat les déclara ennemis de la patrie.

Pendant qu'on songeait à combattre Catilina, un nouveau complot était dirigé à Rome par Lentulus Sura ; le sénat et les grands devaient être massacrés et la ville brûlée (63). Des députés allobroges, sollicités pour y prendre part, avertirent Cicéron. Le consul, de sa propre autorité, fit arrêter les coupables, et chargea le sénat de prononcer sur leur sort. Malgré plusieurs voix qui s'élevèrent en leur faveur, ils furent condamnés à mort et exécutés. Le sénat et le peuple, dans leur reconnaissance, proclamèrent Cicéron le *père de la patrie*.

Les troupes envoyées contre Catilina en triomphèrent facilement. Ce malheureux, qui avait compté vingt mille soldats sous ses étendards, fut abandonné par eux ; trois mille seulement lui restèrent fidèles et furent exterminés dans le premier combat, à Pistoria. Catilina fut tué dans la mêlée et sa tête envoyée à Rome (62).

Cicéron, ivre de son triomphe, fatigua bientôt ses concitoyens par les louanges qu'il se donnait sans cesse.

Parmi les sénateurs dont la voix s'était élevée en faveur de Lentulus, on avait remarqué le jeune Jules César, distingué par sa naissance, son éloquence, ses manières insinuant et une extrême recherche dans tout son extérieur. Après la mort de Sylla, auquel il avait osé résister, il acquit une grande popularité par ses prodigalités qui le ruinèrent. César était questeur lorsque

la conj
plicité

L'an
verneu
mais
et il p
encore
lité. C

Per
cessé
renco
succè
phe d
l'obte
comp
gloire
consu
terres
tion
fils d
nissai

Av
gouv
sénat
ou
acco
bauc
au t
il fit
déba
le c
Ju
était
avai

la conjuration de Catilina éclata, et des soupçons de complicité planèrent sur lui.

L'année suivante il fut envoyé en Espagne comme gouverneur (61) : ses créanciers s'opposaient à son départ ; mais Crassus lui prêta les sommes dont il avait besoin, et il partit. A peine arrivé, il marcha contre les tribus non encore soumises, et établit partout l'ordre, la tranquillité. Quand il se fut assez enrichi, il revint à Rome.

Pendant son absence le sénat et le Forum n'avaient pas cessé d'être agités. Pompée, à son retour d'Asie, avait rencontré des adversaires dans Cicéron, jaloux de ses succès, et dans Crassus sur qui il avait usurpé le triomphe de Spartacus. César demanda le consulat et, pour l'obtenir, il travailla à réconcilier Crassus et Pompée, comprenant qu'il pourrait un jour avoir besoin de la gloire de l'un et des richesses de l'autre. Une fois consul, il fit partager entre les citoyens pauvres les terres abandonnées de la Campanie, malgré l'opposition de Bibulus, l'autre consul, et de Caton, arrière petit-fils du célèbre censeur, puis il resserra les liens qui l'unissaient à Pompée et à Crassus.

Avant l'expiration de son consulat, il se fit donner le gouvernement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie : le sénat le pria aussi de se charger de la Gaule transalpine ou chevelue. Au moment de quitter Rome, César accorda au patricien Clodius, homme décrié par ses débauches, le titre de plébéien qu'il sollicitait pour arriver au tribunat. Dès que Clodius eut obtenu cette charge, il fit exiler Cicéron, son ennemi personnel, et, pour se débarrasser de Caton qu'il redoutait, il lui fit donner le commandement de Chypre.

Jules César partit alors pour les Gaules où sa présence était nécessaire (58). A la fin du règne précédent, Rome avait étendu ses conquêtes au delà des Alpes, soumis

les Allobroges et plusieurs tribus de l'est et du midi, et les avait réunis sous la dénomination de province romaine. A l'époque où César en reçut le commandement, les Helvètes firent demander aux Romains le passage sur leurs terres pour pénétrer dans les Gaules. César différa sa réponse, fit de grands préparatifs, et les tailla en pièces quand ils voulurent forcer le passage demandé. Les Gaulois indépendants félicitèrent le proconsul d'avoir sauvé leur patrie, puis ils réclamèrent son appui contre Arioviste, chef des Suèves, appelé précédemment par les Séquanes, et qui, après avoir battu leurs ennemis, s'était emparé d'une partie du territoire de ses alliés. César répondit avec empressement à l'ambassade des Gaulois. Les légions romaines se laissèrent d'abord effrayer par la vue de ces barbares à la taille gigantesque; mais César leur ayant fait honte, elles revinrent à la charge avec une telle force qu'elles les mirent en fuite (57). Arioviste repassa précipitamment le Rhin.

Les Gaulois, qui s'étaient d'abord réjouis des succès de César, commencèrent à s'inquiéter lorsqu'ils le virent conserver son armée, et parler d'un ton auquel ils n'étaient pas accoutumés. Quelques tribus allèrent au devant de la servitude et firent leur soumission avant d'être attaquées; d'autres, tels que les Belges, se coalisèrent pour repousser l'ennemi. L'armée gauloise, composée de trois cent mille combattants, résista avec un courage héroïque : il fallut exterminer les Belges pour les vaincre. Pendant que César soumettait le nord des Gaules, ses lieutenants étendaient la domination romaine à l'ouest, et réduisaient à l'obéissance tous les pays compris entre l'embouchure de la Loire et celle de la Seine. Après avoir assuré la tranquillité de ces provinces, César alla en Italie recevoir les hommages et les flatteries de ses courtisans. A peine s'est-il éloigné, qu'une révolte gé-

néral
il re
à la f
para

De
invas
cont
de c
barb
mass
Cato
publ

C
cent
Gall
pète
vais
tribu

C
étai
se s
les l
gea
vire
gén
déc
ext
tièr
sec
étai
tés
une
qui
des

nérale éclate dans les Gaules. Plus prompt que l'éclair, il reparait au milieu des tribus révoltées, les attaque à la fois par mer et par terre, pendant que Crassus s'emparait de l'Aquitaine.

De nouvelles hordes de Germains ayant voulu faire invasion dans la Gaule, envoyèrent des députés à César ; contre les lois de l'honneur, le proconsul les fit charger de chaînes, puis il attaqua leur camp à l'improviste. Les barbares surpris ne songèrent qu'à fuir : beaucoup furent massacrés (55). On applaudit à Rome à un tel attentat ; Caton seul, qui était de retour de Chypre, osa blâmer publiquement César.

C'est à cette époque que le vainqueur tenta une descente dans la Bretagne, peuplée par les Kimris et les Galls. Cette première expédition, dispersée par la tempête, fut sans résultat. Une seconde, entreprise avec des vaisseaux plus forts, amena la soumission de quelques tribus voisines de la Tamise.

César dominait sur les Gaules ; mais cette domination était plus apparente que réelle. En 54, les tribus du nord se soulevèrent et, sous la conduite d'Ambiorix, battirent les lieutenants du proconsul. César accourut et les vengea. L'année suivante les Sénons, les Carnutes, les Trévires et les Éburons refusèrent de se rendre à l'assemblée générale convoquée par le vainqueur : ce fut comme une déclaration de guerre. César se jeta sur leur pays et les extermina : les Éburons et les Trévires disparurent entièrement. La nation indignée tenta un nouvel effort pour secouer ce joug cruel. Depuis six années que les Romains étaient dans les Gaules, leurs exactions et leurs cruautés avaient excité le mécontentement des vaincus, et une grande haine fermentait dans le cœur des Gaulois qui se racontaient, dans le silence de la nuit et la solitude des forêts, leurs souffrances et les excès des vainqueurs.

Dans une de ces assemblées mystérieuses, les vaincus jurèrent haine éternelle aux Romains et l'affranchissement de la patrie. Les Carnutes donnèrent le signal en massacrant, au jour convenu, tous les Romains qui se trouvaient à Génabum (Orléans). Au moyen de cris, répétés de montagne en montagne, selon la coutume des Gaulois, le soir du même jour la nouvelle de cet événement fut connue en Auvergne. Le jeune chef Vercingétorix y réunit sous ses étendards tous ceux qui voulaient la liberté de leur patrie, et bientôt il fut à la tête d'une armée formidable. César, à cette nouvelle, quitte précipitairement l'Italie où il se trouvait, et envahit le pays des Arvernes, tout en évitant le combat. Puis, laissant Vercingétorix faire le siège de Gergovia (Moulins), il va détruire Génabum qu'il livre à la fureur de ses soldats, et revient secourir Gergovia, pour marcher ensuite sur Avaricum (Bourges). Alors Vercingétorix décide les Gaulois à un parti extrême : *Brûlons, s'écrie-t-il, nos villes, nos villages, et qu'un désert aride nous sépare de nos ennemis.* Aucune plainte ne s'élève, et le feu dévore plus de vingt villes en un seul jour.

Cependant, sur les prières des Bituriges, Avaricum fut épargnée. César alla l'assiéger ; la disette régnait dans son camp, et les pays ravagés n'offraient aucune ressource aux Romains. La résistance fut héroïque ; mais après vingt jours la ville succomba. Tout fut passé au fil de l'épée ; à peine huit cents fugitifs purent éviter la mort en gagnant le camp de Vercingétorix.

La prise d'Avaricum sauva César ; il y trouva pour son armée des vivres et un campement sûr (52). Au printemps suivant il fut battu sous les murs de Gergovia ; mais, près de Bibracte, il remporta une grande victoire sur Vercingétorix, qui se retira à Alésia, dans le pays de Édues, d'où il fit un dernier appel aux Gaulois. Plus de deux cent

mille
les co
César
rait le
voulai
ver ai
mure
galop
jette a
javelo
pour l
atten
phe d
fense
solda

Il y
mais
rent
(Guy
tous
rages
vie a

Cé
qu'il
tôt s
mém
légia
qu'il

R
pen
Cl
sant
Luc
blai

mille combattants accoururent. On ne saurait dire ce que les confédérés déployèrent de courage pour repousser César qui assiégeait la ville, tandis que la famine en dévorait les malheureux habitants. Tout à coup Vercingétorix, voulant attirer sur lui seul la colère du proconsul et sauver ainsi ses compatriotes, se revêt de sa plus belle armure, monte son cheval de bataille et, s'élançant au galop, arrive devant son tribunal. Il en fait le tour, puis jette aux pieds du Romain son épée, son casque et son javelot, sans prononcer un parole. César fut assez lâche pour le faire saisir et charger de chaînes. Le noble Gaulois attendit six ans dans un cachot la honte d'orner le triomphe de son vainqueur, qui le fit ensuite étrangler. Les défenseurs d'Alésia furent réduits en esclavage : chaque soldat romain en eut sa part.

Il y eut encore des révoltes partielles dans la Gaule ; mais les efforts des plus vaillants chefs de tribus échouèrent devant la valeur romaine. Une ville du Quercy (Guyenne) s'étant révoltée, César fit couper le poing à tous les prisonniers. Cette cruauté glaça tous les courages, et la Gaule effrayée resta sans mouvement et sans vie aux pieds du farouche vainqueur.

César changea dès lors de conduite ; sentant le besoin qu'il avait des Gaulois, il les traita avec douceur et bientôt s'en fit aimer. Il les enrôla dans ses armées, et créa même une légion de vétérans gaulois que l'on appela *la légion de l'alouette*, à cause de ce symbole de vigilance qu'ils portaient sur leurs casques.

Reprenons maintenant ce qui s'était passé à Rome pendant que César faisait la conquête des Gaules.

Clodius, ce patricien devenu plébéien, y était tout-puissant ; Cicéron était banni, Caton relégué en Chypre, Lucullus retiré des affaires publiques, et Pompée semblait ne demander que le repos pour prix de ses victoires.

Clodius exerçait donc librement la plus affreuse tyrannie sans que personne osât élever la voix. Bientôt il s'attaqua à Pompée ; celui-ci, pour se venger, fit rappeler Cicéron par le sénat. L'illustre orateur fut reçu en triomphe et s'attacha dès lors à Pompée.

Cependant Clodius continuant ses violentes invectives contre Pompée, Cicéron s'unit à Milon, l'autre tribun ; les querelles s'envenimèrent, on en vint plusieurs fois aux mains et Clodius fut tué dans une rencontre.

Pompée se rendit avec Crassus dans la haute Italie pour s'entendre avec César sur le parti qu'il fallait prendre dans les circonstances présentes. Là, ils resserrèrent les liens qui les unissaient, et commencèrent ainsi le premier triumvirat (56). A leur retour, Pompée et Crassus achetèrent le consulat plutôt qu'ils ne l'obtinrent, et ils continuèrent à César le proconsulat des Gaules ; Pompée se fit donner le gouvernement de l'Espagne, Crassus celui de l'Asie, car ce dernier voulait de la gloire comme ses deux collègues, et les guerres continuelles de cette contrée semblaient favoriser ses projets ambitieux.

Crassus se hâta de se rendre en Syrie. En passant il vola une somme considérable au temple de Jérusalem et pilla plusieurs temples payens, puis il porta la guerre chez les Parthes. Fier de ses premiers succès, il se fit décerner le titre d'*Imperator*. Lorsqu'il eut passé l'Euphrate, il rencontra les ennemis conduits par Surène, général d'Orode. Un guide infidèle égara les Romains dans des déserts arides où ils ne pouvaient trouver aucun refuge contre les traits des Parthes. Les légions épuisées de fatigues virent tout à coup enveloppées, dans les plaines de Carrhes, par la cavalerie de Surène, qui lançait un grêle de flèches meurtrières, puis fuyait rapide comme le vent sous les coups des Romains. Surène proposa une entrevue au consul ; Crassus s'y rendit pour céder aux désirs de

l'arme
qui l'a
à Oro
fondu

Per
tions
où tou
ayant
sénat
poser

consu

Por
lègue
tre la
un pa
était
Le co
rappé
procé
et Po
ment
voyas
rent.

Ce
deux
les P
rival,
renvo
de la

Or
de C
popu
val p
daier

l'armée : c'était un piège, et il fut massacré avec ceux qui l'accompagnaient (53). La tête du consul fut portée à Orode, roi des Parthes. On dit qu'il y fit couler de l'or fondu dans la bouche pour insulter à l'avarice de Crassus.

Pendant que Crassus succombait en Asie, les institutions républicaines s'affaiblissaient chaque jour à Rome où tout était devenu vénal. La mort du tribun Clodius ayant excité quelques troubles, Caton s'écria en plein sénat : *Mieux vaut choisir un maître que de se laisser imposer un tyran*, puis il décida les sénateurs à demander le consulat pour Pompée seul avec un pouvoir absolu (52).

Pompée gouverna avec faiblesse et se donna pour collègue Métellus Scipion. C'est alors que commença à paraître la rivalité de César et de Pompée qui avaient chacun un parti puissant. César comptait des amis dévoués, et il était tenu au courant de tout ce qui se passait à Rome. Le consul Marcellus, créature de Pompée, demanda le rappel de César ; mais le tribun Curion, gagné par l'or du proconsul, s'y opposa (51). Le sénat voulait que César et Pompée se démissent tous les deux du commandement des provinces qu'on leur avait confiées et renvoyassent leurs troupes : ni l'un ni l'autre n'y consentirent.

Cette même année on avait demandé à chacun des deux puissants proconsuls une légion pour aller contre les Parthes. Pompée, dans l'intention d'affaiblir son rival, en réclama une qu'il lui avait prêtée. César la renvoya après s'être assuré les officiers et les soldats par de larges gratifications.

On commençait à parler de la rivalité de Pompée et de César. Pompée ne s'en inquiétait pas, se fiant sur sa popularité, et fermant les yeux sur ce que faisait son rival pour accroître la sienne. Quand ses amis lui demandaient avec quelles troupes il pourrait résister à César :

En quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied la terre, répondait-il, il en sortira des légions.

Le proconsul des Gaules sentait sa puissance ; malgré cela il fit offrir au sénat de quitter l'armée, pourvu qu'on lui accordât le gouvernement de l'Illyrie (49). On le lui refusa. Le consul Marcellus, sur la prétendue nouvelle que César marchait sur Rome, décida le sénat à confier à Pompée la défense de l'Italie ; celui-ci accepta avec une feinte modestie l'autorité absolue qu'on lui remettait.

En apprenant l'élévation de son rival, César se dirigea sur l'Italie. Parvenu sur les rives du Rubicon il hésite, car un décret déclarait ennemi de la patrie le général qui franchissait ce ruisseau avec des troupes armées. César réfléchit un instant, puis s'écrie : *Le sort en est jeté !* Aussitôt il s'élança sur le pont et le traverse (49). La guerre civile commençait. A la vue de César l'Italie fut consternée, l'imprudente confiance de Pompée l'ayant laissée sans défense. Les populations éperdues accouraient à Rome où l'effroi était encore plus grand. Pompée, accablé d'injures par quelques sénateurs, s'enfuit à Brindes, d'où il fit voile pour Dyrrachium (Illyrie).

César manquant de vaisseaux ne put le poursuivre ; il se contenta donc de parcourir toute l'Italie sans verser une goutte de sang. Rome lui ouvrit ses portes, et partout il gagna les cœurs par sa modération.

Après avoir pris dans le trésor public ce qui lui était nécessaire et envoyé des gouverneurs dans toutes les provinces, il partit pour l'Espagne où Pompée avait de nombreux partisans : *Je vais, dit-il, combattre une armée sans général, pour revenir contre un général sans armée.*

Marseille lui ferma ses portes à son passage ; il laissa un de ses lieutenants faire le siège de cette ville et continua sa route. Afranius, Pétréius et Varron défendaient en Espagne le parti de Pompée. César rencontra des dif-

ficulté
des ri
généi
tre me

A s
C'est l
Ses li
en Illy

Cés

venir

le titre

qua e

promp

une n

Arrive

à laqu

sur un

Une t

ne pe

rentr

conna

telots

Dès q

mais

battu

Pomp

nes d

toute

ne se

de Po

bride

prit la

rêta l

réfug

difficultés inouïes : son armée, fermée par le débordement des rivières, souffrit toutes les horreurs de la famine. Son génie triompha de tous les obstacles et, en moins de quatre mois, l'Espagne fut soumise.

A son retour, César acheva la réduction de Marseille. C'est là qu'il apprit que le sénat l'avait nommé dictateur. Ses lieutenants avaient été moins heureux en Afrique et en Illyrie, où les généraux de Pompée les avaient battus.

César, sentant la difficulté de sa position, se hâta de revenir à Rome faire oublier par ses largesses tout ce que le titre de dictateur avait d'odieux depuis Sylla ; il abdiqua ensuite, ne voulant que celui de consul, et reprit promptement la guerre contre Pompée qui avait réuni une nombreuse armée et couvert la mer de ses vaisseaux. Arrivé à Dyrachium et ne voyant pas paraître son armée à laquelle il avait donné ordre de l'y rejoindre, il repart sur une simple barque de pêcheur pour aller la chercher. Une tempête assaille la frêle embarcation, et les matelots ne peuvent surmonter les vagues. Le pilote ordonne de rentrer au port : *Que crains-tu ?* lui dit César en se faisant connaître, *tu portes César et sa fortune.* En vain les matelots redoublèrent d'efforts, il fallut regagner la terre. Dès que son armée fut arrivée, César alla cerner Pompée ; mais la disette le força de se retirer, et, après avoir été battu par son rival, il se dirigea vers la Thessalie (48). Pompée l'y suivit et lui présenta la bataille dans les plaines de Pharsale. César joyeux dit à ses bataillons pour toute harangue : *Frappez au visage.* L'issue du combat ne se fit pas attendre. La jeunesse élégante au service de Pompée, pour ne pas être défigurée, s'enfuit à toute bride ; lui-même, voyant la déroute de ses troupes, prit la fuite. Dès que César fut assuré de la victoire, il arrêta le carnage. Quant à Pompée, de Lesbos où il s'était réfugié, il fit voile pour l'Égypte avec sa femme Corné-

lie, comptant sur la protection du jeune roi Ptolémée dont il avait été le tuteur. Les favoris de ce prince lui conseillèrent de recevoir le fugitif pour s'en débarrasser. Une barque fut donc envoyée à sa rencontre ; à peine l'illustre Romain y était-il descendu, qu'il tomba sous les coups de ses assassins, à la vue de sa femme et de ses amis. La tête de Pompée fut portée à César, qui versa des larmes sur le sort de son malheureux rival. Un affranchi de Pompée rendit à son corps les derniers devoirs et lui dressa un bûcher sur la plage. Cornélie et son fils Sextus se retirèrent en Cyrénaïque.

César arriva en Égypte trois jours après le meurtre de Pompée. Il annonça aussitôt son intention de soutenir Cléopâtre, sœur de Ptolémée, que celui-ci avait chassée du trône, puis il réconcilia le frère et la sœur. Les favoris de Ptolémée XII excitèrent une révolte à Alexandrie, et César y courut des dangers. Pour empêcher que sa flotte ne tombât au pouvoir des Alexandrins, il la brûla ; le feu gagna de proche en proche le palais, et la fameuse bibliothèque des Ptolémées fut consumée en partie. César parvint enfin à triompher des rebelles ; il apaisa le peuple et, comme Ptolémée XII Dyonisios avait péri dans le Nil, il partagea le trône entre Cléopâtre et son autre frère Ptolémée XIII Néotéros (47).

César se laissa captiver plusieurs mois par les charmes de la belle Cléopâtre, puis il quitta l'Égypte pour poursuivre ses victoires. En Asie, il attaqua Pharnace, fils de Mithridate, roi de Pont, qui avait agrandi ses États aux dépens de ses voisins. Pour rendre compte au sénat de la rapidité de cette campagne, il ne lui écrivit que ces mots : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Pendant son absence ses lieutenants avaient pacifié la Grèce et l'Illyrie. De retour à Rome, César s'attacha la multitude en lui donnant des fêtes et des spectacles.

Cependant Caton, partisan de Pompée, s'était retiré en Afrique avec les légions échappées au désastre de Pharsale (46) ; ses troupes, jointes à celle de Juba, roi de Mauritanie, se préparèrent à repousser César qui aborda bientôt en Afrique. Ils ne purent lui résister et furent battus ; Caton se tua, Juba périt plus tard dans un combat singulier.

César en rentrant à Rome triompha quatre fois ; le premier jour des Gaulois, le second des Égyptiens, le troisième de Pharnace, le quatrième de l'Afrique et de Juba. Des fêtes magnifiques et des gratifications accompagnèrent chaque triomphe.

L'Espagne n'était pas encore soumise ; les fils de Pompée, Cnéus et Sextus, s'y étaient retirés avec leurs amis, et ils étaient maîtres de la campagne (45). César s'y rendit ; surmontant les plus grandes difficultés, il recouvra plusieurs villes, et livra aux Pompéiens une bataille décisive dans la plaine de Munda. Cnéus fut tué, Sextus parvint à se cacher.

Ce fut la dernière guerre de César. Son retour à Rome fut triste, car il venait de combattre des Romains. On sentait pourtant qu'on avait besoin de lui, aussi la flatterie alla jusqu'à lui élever des autels. Des décrets lui attribuèrent la couronne de laurier, la chaise d'or et une foule de privilèges inconnus jusqu'alors, tandis qu'il multipliait les fêtes, les spectacles et embellissait Rome devenue la capitale du monde.

Le génie de César se montra au-dessus de toutes les rivalités ; ses lois et sa protection s'étendirent sur tous sans exception d'amis ou d'ennemis. Il releva les statues de Sylla et de Pompée, distribua des terres aux vieux soldats, réunit les lois de la république en un seul code, et fit relever les murailles de Carthage et de Capoue.

Comblé de tous les honneurs, revêtu de toutes les di-

gnités, à la fois dictateur, consul et récemment nommé *imperator*, César avait la puissance d'un roi : il eut le tort d'en ambitionner le titre. Le consul Antoine, d'abord son lieutenant et maintenant son ami, lui présenta dans une fête un diadème (44) : César le repoussa faiblement. On commençait à reconnaître que la république n'était qu'une ombre, et les amis de la liberté s'en inquiétaient.

Cassius, l'un d'eux, forma un complot contre la vie de celui qu'il appelait un tyran, et il y entraîna Brutus, neveu de Caton. Comme la reconnaissance pour les biens qu'il tenait de César semblait balancer chez celui-ci l'amour de la république, on tâchait de l'éblouir et de le frapper de vertige. Il trouva ces mots écrits au bas de la statue de l'ancien Brutus : *Tu dors, Brutus ! Ah ! si tu vivais encore, ou si ton âme respirait dans l'un de tes descendants !* Il se crut appelé à délivrer sa patrie de la tyrannie, et se mit à la tête de la conjuration. Le 15 mars était le jour fixé pour le crime ; malgré mille présages funestes et les prières de sa femme Calpurnie, César se rendit au sénat ; alors les conjurés l'entourèrent comme pour solliciter une grâce ; Cimber osa le premier porter la main sur lui : c'était le signal. César se défendit d'abord avec courage ; mais lorsqu'il vit Brutus prêt à le frapper, il s'écria : *Et toi aussi, mon fils !* se couvrit la tête de sa toge, et tomba percé de vingt-trois coups.

Antoine et les amis de César s'enfuirent, tandis que les conjurés, en se rendant au Capitole, montraient leurs épées ensanglantées. La foule resta muette et consternée. Ces dispositions du peuple ranimèrent Marc-Antoine ; il fit soulever les vétérans par Lépidus, le maître de la cavalerie de César, et s'empara du trésor, puis il convoqua le sénat, défendit la mémoire du dictateur, feignit de se réconcilier avec Brutus et Cassius et demanda pour eux

le g
mer
non
peu
L
peu
plus
glan
de M
de s
C
se r
et s
et d
arri
dix-
tag
tun
lit a
bien
ven
ado
C
gag
et i
D
Cés
la t
Moc
trou
pée
gne
tave
Cic

le gouvernement d'une province. On lut ensuite le testament de César par lequel il adoptait un petit neveu nommé Octave, comblait de faveurs Brutus, et laissait au peuple ses magnifiques jardins et de l'argent.

Les amis de César avaient préparé ses funérailles. Le peuple, déjà ému par la lecture de son testament, ne fut plus maître de son indignation, lorsqu'il vit le corps sanglant du dictateur déposé sur un lit d'ivoire dans le champ de Mars. Dans sa fureur, il courut pour brûler les maisons de ses assassins qui avaient pris la fuite.

Cependant Marc-Antoine, après avoir flatté le peuple, se rapprocha du sénat, s'entoura d'une garde nombreuse et s'empara de toute l'autorité, trafiquant des charges et des places, et se faisant de nombreux partisans. Alors arriva à Rome le neveu de César, le jeune Octave, âgé de dix-huit ans, délicat et maladif : il venait réclamer l'héritage de son oncle. Antoine qui s'était emparé de la fortune de César, le reçut fort mal, mais le peuple l'accueillit avec joie. Comme Antoine refusait de se dessaisir des biens du dictateur, Octave mit ses propres terres en vente pour acquitter les legs faits au peuple par son père adoptif.

Cicéron voyant la popularité d'Octave, résolut de le gagner au sénat qui s'éloignait de plus en plus d'Antoine, et il se fit ainsi de celui-ci un ennemi irréconciliable.

Décimus Brutus, un des conjurés et des assassins de César, était gouverneur de la Gaule cisalpine ; inquiet de la tournure que prenaient les affaires, il s'enferma dans Modène : Antoine courut l'y assiéger. La république se trouva alors partagée entre trois factions : celle de Pompée, ayant pour chef Sextus Pompée, revenu d'Espagne à la tête de forces navales considérables, celle d'Octave et celle d'Antoine. Le sénat, d'après l'avis de Cicéron, dont l'éloquence dirigeait tout dans ce moment,

envoya contre Antoine les deux consuls et Octave à la tête d'une armée. Celle d'Antoine fut taillée en pièces ; mais les deux consuls avaient péri, et Octave, resté seul pour recueillir le fruit de la victoire, se fit donner le consulat. Un décret lui confia bientôt la guerre contre Marc-Antoine et Lépидus qui venaient de réunir leurs forces et faisaient trembler Rome. Au lieu de combattre, il conclut une trêve avec eux et obtint leur rentrée à Rome (43). Les trois chefs se virent dans une petite île du Réno, près de Bologne ; ils convinrent de former, pour cinq ans, un nouveau triumvirat, et se partagèrent les provinces.

Les nouveaux triumvirs, Antoine, Lépидus et Octave, voulurent assurer leur autorité à la manière de Sylla, et ils renouvelèrent ses sanglantes proscriptions. Trois cents sénateurs et deux mille chevaliers furent mis à mort ; des récompenses étaient données aux délateurs, et tous les citoyens tremblèrent pour leur vie. Les triumvirs avaient scellé leur réconciliation par le sang de leurs parents ou de leurs amis : Lépидus avait sacrifié son père à Octave qui avait accordé à Antoine la tête de Cicéron, et Antoine, en retour, lui avait livré son oncle.

Chaque jour de nouvelles victimes étaient désignées au poignard des assassins avides. L'esclave qui apportait la tête de son maître le remplaçait dans toutes ses dignités. Il y eut de beaux exemples de dévouement, comme pour prouver que la vertu n'est jamais complètement exilée de la terre : des esclaves se firent tuer pour leurs maîtres, des précepteurs pour leurs élèves ; on vit des fils fuir, emportant leurs vieux pères sur leurs épaules pour les dérober aux assassins ; mais les exemples contraires furent plus nombreux. Un auteur contemporain, Paterculus, fait, à propos des proscriptions, cette réflexion qui fait frémir : *Il y eut beaucoup de fidélité chez les femmes, assez dans les affranchis, quelque peu chez les esclaves,*

ves, a
diffi

Ci
listes
teint
voul
tête
fut
fem
féro
lang
qu'e

L
déli
cain
leur
celle
hain
Grè
voir
ton
effe
blic
en v
dev
bat,
sa v

A
part
Rom
hab
Ant
cor
ven

ves, aucune dans les fils ; tant, l'espoir une fois conçu, il est difficile d'attendre !

Cicéron, dont le nom avait été écrit sur les premières listes, s'était enfui. Hésitant à s'embarquer, il fut atteint par les sicaires d'Antoine à Circéïs. Ses esclaves voulaient le défendre ; Cicéron s'y opposa et, avançant la tête hors de sa litière, il reçut le coup mortel. Sa tête fut portée au cruel triumvir, qui l'envoya à Fulvie sa femme. Cette digne épouse d'Antoine, montrant une joie féroce, la prit sur ses genoux et s'amusa à lui percer la langue avec une épingle d'or, pour la punir des discours qu'elle avait prononcés contre son mari.

Les triumvirs, gorgés d'or et de sang, songèrent à se délivrer de Cassius et de Brutus, chefs du parti républicain. Ces meurtriers de César s'étaient retirés en Asie où leurs violences, leurs exactions étaient aussi cruelles que celles qui désolaient l'Italie. Brutus, pour échapper à la haine amassée contre lui par ses violences, revint en Grèce. Une nuit qu'il veillait dans sa chambre, il crut voir un spectre hideux et entendre ces paroles : *Je suis ton mauvais génie, tu me reverras à Philippes*. Ce fut en effet près de cette ville de Macédoine que l'armée républicaine rencontra celle des triumvirs. Cassius et Brutus en vinrent brusquement aux mains ; Octave, tremblant devant les ennemis, feignit d'être malade le jour du combat, et quand Brutus et Cassius eurent péri, il déshonora sa victoire par d'atroces cruautés (42).

Après la bataille de Philippes, Antoine et Octave se partagèrent l'empire, laissant de côté Lépidus, resté à Rome. Pour récompenser les soldats, Octave dépouilla les habitants de l'Italie et donna leurs terres à ses vétérans. Antoine alla en Asie, où il trouva le moyen d'enlever encore de l'argent aux malheureuses provinces pour subvenir à ses excès.

Pendant qu'il oubliait le pouvoir pour se plonger dans les plus grossières débauches, Octave, qu'on appelait César, continuait à déposséder les Italiens pour enrichir ses soldats; Crémone et Mantoue virent ainsi tous leurs habitants chassés. Alors vivait près de cette dernière ville un jeune poète qui cultivait paisiblement son champ, c'était Virgile. Ses poésies charmèrent Mécène, ami d'Octave César, et il lui fit rendre ses biens; dès lors Virgile chanta Octave et lui dédia ses poésies.

Cependant Antoine avait appelé près de lui Cléopâtre, reine d'Égypte, pour se justifier du secours donné à Cassius. Elle se rendit donc à Tarse en Cilicie où était le triumvir, et déploya, en entrant dans cette ville, un luxe inouï. Antoine, captivé par la beauté de cette princesse, oublia son ressentiment, et commença avec elle ces festins, ces fêtes, où ils rivalisaient tous les deux de somptuosité et de délicatesse.

Le bruit de ces scandales arriva aux oreilles de Fulvie; pour arracher son mari aux séductions de Cléopâtre et se venger d'Octave qu'elle haïssait, elle résolut d'allumer la guerre civile en Italie où elle avait une grande puissance. Elle s'entoura de tous les mécontents qu'Octave avait multipliés, en dépossédant les citoyens pour récompenser ses soldats, et envenima toutes les passions. Le casque sur la tête et l'épée au côté, elle alla jusqu'à passer les légions en revue.

Lucius, frère d'Antoine, s'unit à Fulvie, et s'enferma, avec une forte armée, à Pérouse où Agrippa alla l'assiéger (41). La ville résista jusqu'à la dernière extrémité. Vaincu par la famine, Lucius consentit à se rendre à César qui, malgré ses promesses, fit massacrer un grand nombre de citoyens. Fulvie se rendit alors en Grèce, où elle eut une entrevue avec Marc-Antoine; mais, n'ayant pu le retenir, elle mourut de chagrin peu de temps après.

Antoine, en effet, avait hâte d'arriver en Italie pour faire la guerre à Octave qui avait occupé la Gaule transalpine que lui assignaient leurs conventions. Les soldats se mutinèrent et contraignirent les deux rivaux à entrer en arrangement. La paix fut jurée à Brindes ; pour la cimenter, Antoine épousa Octavie, princesse d'une rare vertu et d'une grande beauté. Ils se partagèrent ensuite l'empire : Octave garda l'Occident et laissa l'Orient à Antoine. L'Italie restait en commun.

Sextus Pompée tenait alors les mers avec ses nombreux vaisseaux, et ne laissait parvenir aucun approvisionnement à Rome ; la famine s'y fit bientôt sentir et y causa des séditions. Dans cette extrémité les triumvirs négocièrent avec Sextus : on lui céda la Sicile, la Corse, la Sardaigne et l'Achaïe, et il promit de laisser la mer libre (39).

Les trois chefs soupèrent dans les vaisseaux de Sextus. Pendant la joie du festin, Ménas, son affranchi, vint lui dire à l'oreille : *Veux-tu que je coupe les câbles et te rende ainsi maître de tout l'empire ? — Il fallait le faire sans m'en prévenir, je ne puis manquer à la foi jurée*, répondit Sextus.

La paix conclue, Antoine partit pour l'Orient ; mais il s'arrêta en Grèce, au milieu des fêtes et des plaisirs dont on saluait son retour. Alors Sextus se plaignit des impôts qu'il levait sur l'Achaïe qu'on lui avait assignée, et l'on reprit les hostilités (38). Octave, sans attendre Lépidus et Antoine, commença la guerre. Il n'eut que des revers jusqu'à l'arrivée d'Agrippa qui répara ces désastres. Quelques vaisseaux envoyés par Antoine, et les renforts amenés par Lépidus, permirent à Octave d'engager une bataille navale entre Myles et Nauoque : Sextus Pompée fut battu, sa flotte détruite, et il prit la fuite (36).

Lépidus revendiquait tout l'honneur de cette victoire et prétendait garder la Sicile. Octave débaucha alors ses

troupes et elles vinrent lui apporter leurs enseignes. Lépидus, abandonné de son armée, se jeta aux pieds d'Octave qui lui rendit ses biens et, au lieu du titre de triumvir, lui donna celui de grand pontife.

Antoine, à l'appel d'Octave, n'avait fait que paraître en Italie, il était retourné promptement en Asie, où la guerre contre les Parthes rendait sa présence nécessaire. Le moment était favorable pour attaquer ces barbares : Orode, leur roi, venait d'être assassiné par son fils Phraate, et la guerre civile les divisait. Antoine attaqua brusquement les Parthes, les mit en déroute, et compensa quelques faibles échecs par une brillante expédition en Arménie (33). Artavasde, le roi de cette contrée, fut fait prisonnier. Le triumvir vit alors arriver Sextus Pompée pour lui offrir son alliance. Antoine exigea qu'il posât les armes ; Sextus feignit d'y consentir, mais les reprit dès qu'Antoine se fut éloigné. On surprit en même temps des messagers qu'il envoyait aux Parthes. La guerre lui fut déclarée ; vaincu en Arménie et abandonné de tous ses amis, Sextus fut tué dans sa fuite.

Antoine s'était rendu à Alexandrie, attiré de nouveau par les charmes de Cléopâtre ; là il oubliait sa femme Octavie et le soin du gouvernement. On murmurait contre lui à Rome, et Octave cherchait à exciter ce mécontentement en accréditant mille bruits injurieux, tandis que lui-même faisait oublier sa conduite passée par sa douceur et sa générosité. Par les conseils d'Agrippa il embellissait Rome, faisait des distributions d'argent et de vivres, remettait les dettes de l'État, et acquérait ainsi une popularité inouïe. Pendant ce temps les légions triomphaient des Illyriens et des Dalmates.

Antoine se plaignit bientôt de ce qu'Octave s'était réservé à lui seul les provinces de Sextus ; Octave, à son tour, prit fait et cause pour sa sœur Octavie délaissée par

Ant
de
épo
Ful
riva
em
que
O
toin
prép
qué
trèr
terr
le d
posi
ril ;
d'un
qui
mer
sés
ains
A
puis
pou
app
B
tout
régl
assu
d'A
à l'a
ses
retir
livre

Antoine. Cette vertueuse princesse, malgré les prières de son frère, ne voulut pas quitter la maison de son époux, où elle élevait avec autant de soin les enfants de Fulvie que les siens propres. Antoine, pour insulter à son rival, répudia Octavie ; alors on vit la sœur d'Octave emmener avec ses enfants ceux de Fulvie, ne se plaignant que de passer pour être causé de la guerre civile.

Octave César fit aussitôt déclarer la guerre, non à Antoine, mais à Cléopâtre. Des deux côtés on fit d'immenses préparatifs, et des armées considérables furent embarquées. Ce fut en Grèce que les deux rivaux se rencontrèrent. Ils hésitèrent s'ils décideraient la querelle sur terre ou sur mer : un caprice de Cléopâtre fit choisir le dernier parti (31). Octave, dont la flotte avait pris position au promontoire d'Actium, se tint éloigné du péril ; Antoine au contraire s'y exposa avec tout le courage d'un vétérane. Mais à la vue des vaisseaux de Cléopâtre qui prenaient la fuite, il perdit la tête et abandonna lâchement son armée. La plupart des soldats, se voyant délaissés et trahis, passèrent du côté d'Octave et lui assurèrent ainsi la victoire.

Antoine refusa pendant trois jours de voir Cléopâtre, puis il se réconcilia avec elle. Tous deux firent voile pour Alexandrie, où ils recommencèrent cette vie qu'ils appelaient *inimitable*.

Bientôt parut César. Après la victoire d'Actium il avait tout pacifié en Grèce, d'où il avait passé en Asie pour y régler le sort des divers États. Tout étant terminé, et la paix assurée en Italie par la sage administration de Mécène et d'Agrippa, César se rendit en Égypte. Cléopâtre chercha à l'apaiser, en lui demandant la couronne d'Égypte pour ses enfants ; Antoine ne réclamait que la permission de se retirer à Athènes. Pendant ce temps, Octave César se faisait livrer Péluse. Alors Cléopâtre s'enferma avec ses trésors

dans un magnifique monument destiné à lui servir de tombeau, d'où elle fit dire à Antoine qu'elle ne vivait plus. A cette nouvelle, le lâche triumvir se perça de son épée ; mais apprenant que Cléopâtre n'était point morte, il se fit porter près d'elle. Comme les portes de sa retraite étaient solidement fermées, la reine lui jeta des cordes ; aidée par ses femmes, elle le hissa jusqu'à elle et reçut son dernier soupir.

La belle Égyptienne tenta de séduire Octave ; mais s'apercevant qu'il ne la ménageait que pour la faire paraître vivante à son triomphe, elle ne put supporter la pensée de cette honte ; pour y échapper, elle se fit piquer par un aspic. Cléopâtre, à peine âgée de 39 ans, succomba à la morsure de ce reptile (30).

L'Égypte n'essaya pas de résister à la puissance d'Octave César qui la réduisit en province romaine. Le vainqueur en régla l'administration, puis il repartit pour l'Italie, emportant d'immenses trésors.

A son retour à Rome, César fut nommé consul pour la cinquième fois et reçut les honneurs du triomphe. Tous les jeux en usage furent célébrés : combats d'animaux, de gladiateurs, rien ne fut épargné pour honorer le vainqueur et amuser le peuple. On décréta à Octave le titre d'*Imperator* comme signe d'autorité, et il fut salué du nom d'*Auguste*, sous lequel l'histoire le désigne.

Les Romains étaient las de la guerre : le nouvel Auguste les laissa reposer et ferma le temple de Janus. L'année suivante, il reçut avec son sixième consulat, le titre de *Prince* ou *premier* que le sénat lui décerna. Maître souverain de l'empire, il le divisa en provinces qu'il fit administrer par des sénateurs.

Des révoltes ayant éclaté au pied des Alpes, il confia le soin de soumettre les rebelles à Téntius Varron, tan-

dis qu'il allait lui-même pacifier l'Espagne (45) : partout la victoire sourit à ses armées.

Pour ôter aux barbares le désir d'attaquer l'empire, Auguste envoya Tibère et Drusus, fils de Livie son épouse, envahir la Germanie. Ils soumirent plusieurs provinces dont le gouvernement fut confié à Tibère, car Drusus était mort inopinément ; on soupçonnait Tibère de l'avoir empoisonné. Celui-ci, fatigué de la guerre, se démit du commandement et se retira à Rhodes (8).

Quelques années après, dans une province reculée de ce vaste empire, naissait pauvre et méconnu celui qui devait un jour, plus puissant que César Auguste, régner sur les cœurs de tant de millions d'hommes soumis aux volontés du fier empereur romain.

Syrie.

Antiochus de Cysique, resté seul roi de Syrie par l'assassinat de son frère Antiochus Grypus, fut battu et tué par Séleucus, fils de ce prince. La guerre continua entre les fils de Cysique et ceux de Grypus. A la fin les Syriens, las de verser leur sang pour ces princes, se donnèrent à Tigraque, roi d'Arménie ; mais les descendants de Cysique lui enlevèrent quelques provinces (85). L'intervention des Romains mit fin à toutes ces luttes ; et Pompée, après avoir battu Mithridate, roi de Pont, et son gendre Tigraque, déclara la Syrie province romaine (64).

Parthes.

La guerre civile avait affaibli le royaume des Parthes, lorsque Orode, le quatorzième des Arsacides, monta sur le trône. Ce fut du temps de Sylla que les Romains eurent leurs premières relations avec les Parthes, nation guerrière, courageuse, et d'une habileté particulière à tirer

Pare en fuyant. Ils comprirent, dès le début, ce qu'ils avaient à craindre d'un peuple dont la vie se passait dans les camps, et qui redoutait tout commerce avec les étrangers.

Orode était parvenu au trône en tuant son père; il en fut précipité par son frère, mais ses sujets lui rendirent la couronne. Ces événements venaient de se passer, lorsque le triumvir Licinius Crassus, déclara la guerre aux Parthes qui l'attirèrent dans les plaines de Carrhes, où ils exterminèrent son armée et le tuèrent.

Quelques années après, Pacorus, fils d'Orode, ayant ravagé la Syrie, fut battu et tué par les Romains (39). Encouragé par ce succès, Antoine conçut le projet de conquérir la Parthie, désolée de nouveau par la guerre civile. Artavasde, roi d'Arménie, lui ouvrit traitteusement l'entrée des montagnes; mais, quand il se fut avancé dans le pays, il fut attaqué par les Parthes et les Mèdes réunis; Antoine se décida alors à traiter avec le roi Phraate. Malgré cela il ne ramena en Syrie qu'une partie de ses troupes, le reste avait péri de faim et de froid.

Pont.

Mithridate, surnommé le Grand, régnait sur ce royaume depuis l'an 122 av. J.C., lorsque ses conquêtes sur les alliés des Romains, lui attirèrent les armes de la puissante république. Les succès de Mithridate forcèrent ses ennemis d'évacuer presque toute l'Asie. En apprenant qu'il avait renvoyé les prisonniers sans rançon, de toute part on applaudit à ses victoires; il fut salué des noms de père, de libérateur, de dieu, et les villes libres de l'Asie Mineure lui ouvrirent leurs portes. C'est alors qu'il conçut et fit exécuter l'horrible projet de se débarrasser par un massacre de tous les Romains établis dans

l'Asie Mineure : il en périt en un seul jour près de cent cinquante mille. La puissance de Mithridate s'étendit bientôt sur la Grèce, la Macédoine et la Thrace. Rome commença à trembler. On confia une armée à Sylla pour venger le nom romain. Il traversa la Grèce où il battit à Chéronée les généraux de Mithridate, et il se disposait à porter en Asie le dernier coup à l'ennemi de sa patrie, lorsqu'il fit la paix, pour revenir brusquement à Rome contre le parti de Marius. Mithridate avait été forcé de céder la Paphlagonie, la Cappadoce, la Bithynie et de payer une somme considérable.

Le roi de Pont ayant manqué à ses serments, le sénat romain envoya Lucullus en Asie (73). Malgré les secours de Tigrane son gendre, Mithridate fut complètement défait. Pompée accourut recueillir le fruit des victoires de Lucullus ; et Mithridate, encore une fois battu, se retira dans la ville de Panticapée, méditant une ligue terrible contre les Romains. Son fils Pharnace fit révolter ses soldats ; et il s'apprêtait à livrer son père à Pompée, lorsque Mithridate, accablé de douleur, après avoir vainement essayé de s'empoisonner, se fit tuer par un esclave.

Le Pont fut réduit en province romaine, et le parricide Pharnace reçut, en récompense de son crime, un petit royaume dans le Bosphore Cimmérien (65).

Arménie.

L'Arménie ne commença à jouer un rôle important dans l'histoire qu'à Tigrane, le gendre de Mithridate le Grand, roi de Pont. Ayant étendu ses conquêtes jusqu'à l'Égypte, il se faisait appeler *roi des rois*. Les Syriens, pour mettre fin aux dissensions sanglantes qui désolaient leur pays, se donnèrent à Tigrane et furent heureux sous

son gouvernement. Dans la lutte de Mithridate contre les Romains, il soutint faiblement son beau-père, ce qui ne le préserva pas de leurs armes. Son fils leur ouvrit l'Arménie et il se vit contraint de leur acheter la paix et la possession de son royaume, en cédant plusieurs provinces (60).

Marc-Antoine le triumvir, mécontent d'Artavasde, successeur de Tigrane, lui déclara la guerre et le fit prisonnier. Conduit à Alexandrie pour orner le triomphe du vainqueur, Artavasde fut mis à mort par ordre de Cléopâtre (34). L'Arménie fut dès lors sous la domination des Romains.

Égypte.

Cléopâtre, veuve de Physcon, régnait en Égypte au commencement de ce siècle avec son fils Alexandre I ; ils se brouillèrent et Alexandre assassina sa mère (107). Ce crime souleva les Égyptiens ; Alexandre prit la fuite. On rappela son frère Lathyre ou Soter II. Ce prince conserva le trône jusqu'à sa mort, malgré les efforts d'Alexandre pour s'en emparer. Celui-ci périt dans un combat et laissa un fils. Thèbes ayant refusé de reconnaître Soter II, il en fit le siège, la prit et la rasa. Il mourut l'année suivante (81).

Bérénice succéda à Soter II. Pour prévenir une guerre civile, on lui fit épouser le fils d'Alexandre I, aussi appelé Alexandre : ce prince l'assassina dix-sept jours après. Lui-même périt bientôt dans une sédition excitée par ses crimes.

La famille légitime des Lagides étant éteinte, on appela au trône Ptolémée de Chypre et Ptolémée Aulètes, fils naturels de Soter II, et on leur partagea le royaume. Le premier eut l'île de Chypre ; il en fut dépossédé plus tard par Caton qui la réduisit en province ro-

maine. Ptolémée Aulètes était un prince sans énergie, n'ayant d'autre talent que celui de jouer de la flûte, ce que signifiait son surnom d'*Aulètes*. Les Romains, alors arbitres des nations, refusèrent longtemps de le reconnaître, et ils délibérèrent même en plein sénat si l'Égypte ne serait pas réunie à l'empire. En 59 avant J.-C. Aulètes acheta la protection de Pompée qui le déclara l'allié de Rome. Ses sujets l'ayant chassé, Gabinus, gouverneur de Syrie, consentit, moyennant une somme considérable, à le replacer sur le trône. Il mourut abhorré des Égyptiens qu'il avait accablés d'impôts pour payer son rétablissement (51).

Il désigna pour lui succéder Cléopâtre et Ptolémée XII Dionysios, deux des quatre enfants qu'il laissait. Des dissensions éclatèrent bientôt entre le frère et la sœur, et Cléopâtre alla chercher du secours en Syrie. Elle y levait des troupes quand Jules César y arriva : il s'offrit pour arbitre entre elle et son frère. Séduit par les charmes de Cléopâtre et irrité contre Dionysios qui avait fait massacrer Pompée, il se déclara en faveur de cette princesse, tout en ménageant Dionysios. Celui-ci excita dans Alexandrie une révolte contre les Romains. César en triompha ; et comme Dionysios s'était noyé dans le Nil, avant de quitter l'Égypte il partagea le trône entre Cléopâtre et son second frère Ptolémée XIII Néotéros encore enfant (47). Cléopâtre le fit empoisonner et régna seule.

Après la mort de Jules César, Cléopâtre captiva le cœur de Marc-Antoine. Le triumvir oubliant auprès de la belle Égyptienne le soin du gouvernement, Octave lui déclara la guerre, le vainquit ainsi que Cléopâtre, et réduisit l'Égypte en province romaine (29).

Les fils de Cléopâtre, Athyllus et Césarion furent mis à mort ; les autres disparurent de la scène du monde et l'histoire n'en parle pas.

Gaulois.

Malgré la terrible invasion des Cimbres et des Teutons, les Romains conservèrent les provinces qu'ils avaient conquises précédemment sur les tribus du midi de la Gaule. Sylla, irrité de ce que les Gaulois avaient embrassé le parti de Marius, les traita avec une grande cruauté, et fit enlever la jeunesse pour l'incorporer dans les légions d'Asie.

Les mauvais traitements exercés par les proconsuls décidèrent les Allobroges à envoyer des députés au sénat pour y porter leurs plaintes. C'est alors qu'ils découvrirent au consul Cicéron le complot de Lentulus dans lequel on les sollicitait d'entrer. Les Romains n'ayant pas tenu les promesses qu'ils leur avaient faites en cette circonstance, les Allobroges se révoltèrent ; mais ils furent battus et forcés à la soumission (61).

Pendant que ces événements se passaient au midi, dans l'intérieur des Gaules la jalousie armait les Édues contre les Arvernes et les Séquanes. Ceux-ci appelèrent les Suèves, qui accoururent sous la conduite de leur chef Arioviste ; les Édues ne purent résister à ces terribles Germains ; mais Arioviste, après avoir secouru ses alliés, les attaqua, leur enleva leurs terres, leurs récoltes, leurs troupeaux : les Séquanes, les Arvernes et les Édues, réunis par le malheur, implorèrent le secours des Romains. Jules César venait d'obtenir le commandement de la Gaule. Les Helvètes lui firent demander l'entrée de cette contrée où ils voulaient aller s'établir, après avoir brûlé derrière eux leurs villes et leurs villages (58). Le proconsul différa sa réponse, et, lorsque les Helvètes se présentèrent, ils furent taillés en pièces. Délivré de ces barbares, César tourna ses armes contre Arioviste ; il attaqua brusquement les Suèves et les mit en fuite.

Les Gaulois célébraient par des fêtes la double victoire des Romains, quand ils s'aperçurent que César s'appropriait à les soumettre. Plusieurs tribus se donnèrent au proconsul ; mais celles du nord se coalisèrent contre lui. Ce fut inutilement : la valeur et la discipline romaines triomphèrent de leur courage. Les Gaulois tentèrent sur tous les points une vaine résistance, puis des révoltes pour secouer le joug des Romains qui s'appesantissait de plus en plus sur eux. Leurs principaux chefs furent Ambiorix chez les Éburons, Indutiomar chez les Trévires. Le fer et la flamme dévastèrent le pays, et le vainqueur mit à prix la tête d'Ambiorix. Ce chef intrépide avait vu périr tous ses héroïques compagnons ; il ne lui en restait plus qu'un seul : *Va, lui dit-il, laisse-moi ; nous ne pourrions nous sauver ensemble ; tu peux encore conserver tes jours pour tuer quelques Romains.* Ambiorix se rendit en Germanie. Sa tribu était anéantie (52).

Alors éclata la révolte des Sénones, des Carnutes et des Trévires : les Gaulois massacrèrent tous les Romains qui se trouvaient à Génabum (Orléans). Le soir même, les Arvernes étaient instruits de ces événements. A cette nouvelle, le jeune Vercingétorix descend les montagnes du Cantal et va dans Gergovia (Moulins) proclamer l'indépendance de la Gaule. César accourt, déjoue les plans du jeune chef et venge, par d'horribles massacres, la mort des Romains tués à Génabum. Vercingétorix décide alors que le pays sera dévasté et qu'un désert séparera les Gaulois des Romains : à sa voix les cités et les villages sont dévorés par la flamme, mais la capitale des Bituriges, Avaricum, est épargnée ; César s'en empare et en fait sa place d'armes. Vaincu sous les murs de Gergovia, il se venge en battant les Gaulois près de Bibracte (Autun). Vercingétorix, après cet échec, alla s'enfermer dans Alésia, d'où il fit un dernier appel pour sauver la

liberté gauloise. Deux cent quarante mille hommes y répondirent : Ambiorix parut seul au nom de son peuple égorgé. C'était trop tard : César avait cerné la ville par des travaux prodigieux et rapides, et il triompha des assiégés et de l'armée nombreuse venue pour la soutenir. Vercingétorix se rendit volontairement au proconsul, qui le fit charger de chaînes et jeter dans un cachot. Six ans après il orna le triomphe du vainqueur, et fut ensuite étranglé (52).

La Gaule était vaincue. Des révoltes partielles n'eurent d'autre résultat que de faire éclater la cruauté du proconsul. Tout à coup César changea de conduite ; il comprit qu'il avait besoin des Gaulois et dès lors il chercha à se les attacher. Il y réussit parfaitement, et ce fut même par le secours des Gaulois qu'il triompha de Pompée son rival. César fut pleuré des Gaulois qui se déclarèrent aussitôt pour son neveu Octave. Ce nouveau maître de l'empire ne s'en montra pas reconnaissant : son oncle avait chargé de fers la Gaule, lui, résolut de river ses fers pour qu'elle ne pût les briser.

Dans ce but il s'appliqua à détruire la nationalité gauloise en changeant les noms des villes, en substituant à l'ancienne division de cette contrée une division nouvelle, et en anéantissant le vieux culte des druides qui rappelait trop aux Gaulois la liberté de leurs forêts. Lyon, alors appelée Lugdunum, d'abord simple colonie de Vienne, devint le siège de l'administration et reçut le titre de *sœur de Rome*. De magnifiques routes la mettaient en communication avec toute la Gaule.

Le druidisme résista longtemps à l'influence romaine, et chercha à soulever les peuples contre César Auguste. Drusus, son gendre, apaisa par sa douceur les esprits irrités ; et de sages concessions faites à l'amour-propre national ramenèrent les Gaulois à l'obéissance. En mémoire

de c
l'ho

R
telle
mon
que
et a

U
les
tiqu
vain
tout
mat
phe
mai
sent
non
ne

« de
« be
« d'
« d'
« u
« u
« j

L
ress

I
thè
aut
les

de cette réconciliation, on éleva à Lyon un temple en l'honneur d'Auguste.

BELLES-LETTRES. — BEAUX-ARTS.

Rome, pendant ce siècle, devint le centre de la vie intellectuelle des peuples, comme elle était la capitale du monde. Le nom de *Siècle d'Auguste* donné à cette époque, nous prouve la protection qu'il accorda aux lettres et aux sciences.

Une chose digne de remarque, c'est qu'on trouve chez les Romains, dans des hommes absorbés par la vie politique, les armes et les soins du gouvernement, des écrivains distingués et de grands orateurs. *Jules César* fut tout à la fois grand capitaine, grand orateur, écrivain et mathématicien ; *Cicéron*, homme d'État, poète, philosophe, jurisconsulte, financier, illustra la tribune romaine par son éloquence toujours soutenue, mais qui sent l'art et le travail. Cicéron a laissé un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets : on a dit de lui qu'il ne créa rien, mais embellit tout. « Sa philosophie est « dépourvue de règles sûres en morale, et, à travers les « beautés empruntées à Platon, il avance quelquefois « d'étranges paradoxes, tels que ceux-ci : *Le sage ne par-* « *donne aucune faute, car il regarde la compassion comme* « *une faiblesse et une folie. — C'est un crime égal de tuer* « *un poulet pour un repas nécessaire, ou l'auteur de ses* « *jours.* » (Cantu.)

Les lettres de Cicéron sont ce qu'il y a de plus intéressant dans ses œuvres.

Les Romains à cette époque réunissaient des bibliothèques considérables, cependant ils étudiaient peu les auteurs grecs qu'on pouvait alors regarder comme étant les seuls classiques.

Parmi les historiens dont les écrits enrichirent la langue latine, il faut citer *Tite-Live*, qui s'est plu surtout à peindre la grandeur de Rome; l'amour qu'il avait pour sa patrie ne lui permet pas de distinguer la vérité et la justice.

Salluste retraça d'un style vigoureux la décadence de la République; *Jules César*, dans ses *Commentaires*, nous a laissé un monument remarquable de cette époque; ils sont écrits d'un style simple, naturel et concis.

Nous citerons encore parmi les historiens; *Troque Pompée*, *Denys d'Halicarnasse* et *Diodore de Sicile*.

La poésie fut cultivée avec soin pendant ce siècle et s'enrichit de noms célèbres: *Lucrèce* est vraiment Romain par son style et la vigueur de ses idées; mais il proclame la morale d'Épicure et l'athéisme; *Catulle* est aussi licencieux, ainsi que *Tibulle* et *Propertius*.

Ovide, remarquable par sa facilité, manqua de l'élégance des précédents. Il fut exilé par Auguste, et mourut loin de sa patrie. Quelques-uns de ses poèmes sont d'une immoralité révoltante. *Horace* réunit les qualités qui distinguent tous les autres poètes, et il joint au génie le goût le plus exquis, mais non une morale plus pure. Il se plut à imiter et à traduire les Grecs; dans ses épîtres et ses satires il se montra plus original. Un de ses ouvrages les plus remarquables est l'*Art poétique*.

Virgile, surnommé le *Cygne de Mantoue*, a toutes les qualités du poète; dans son *Énéide*, il donna une épopée à la langue latine; mais il est resté au-dessous d'Homère.

Les sciences ne furent pas cultivées avec le même succès que les lettres, elles ne nous ont conservé que le nom de *Térentius Varron*.

Les beaux-arts s'enfuirent de la Grèce asservie. Rome les reçut et, pour s'embellir, eut recours aux artistes grecs, en même temps qu'elle s'appropriait, par tous les moyens possibles, les chefs-d'œuvre que les siècles passés

avaient produits. La concussion et la rapine étaient souvent employées pour enlever aux provinces les merveilles de l'art, que l'avidité et l'orgueil de Rome convoitaient.

Auguste embellit la capitale du monde de temples et de portiques, par les conseils d'Agrippa, protecteur des arts, comme Mécène l'était des lettres; mais les artistes qui les ont élevés sont à peine connus.

« Un luxe particulier aux Romains était la beauté de leurs routes, dont quelques-unes subsistent encore. La borne milliaire dorée, placée au milieu du Forum romain, était leur point de départ. Elles se déployaient de là jusqu'aux colonnes d'Hercule, à l'Euphrate, au Nil, en triomphant des obstacles de toute nature, et en formant un vaste réseau qui rattachait les provinces à la capitale. » (Cantu.)

Au moyen de ces routes et de leur marine, les Romains voyaient affluer à Rome les richesses et les productions des contrées les plus éloignées.

RÉCAPITULATION DU I^{er} SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Juifs. — Aristobule, fils d'Hyrcan, prend le premier le titre de roi et règne en tyran. Son frère Alexandre Jannée le renverse, et lègue en mourant le trône à sa veuve Alexandra qui n'a que le titre de reine, tandis que les pharisiens ont toute l'autorité. Ses fils, Aristobule et Hyrcan, se font la guerre. Pompée soutient Hyrcan et fait Aristobule prisonnier; Antigone, fils d'Aristobule, renverse Hyrcan. Alors Hérode l'Iduméen, non content

du titre de commandant de la Galilée, va solliciter à Rome la couronne de Judée : Marc-Antoine la lui accorde et lui aide à renverser Antigone. La Judée, dépendante des Romains, obéit à un étranger, et attend dans la servitude le Messie que ses prophètes lui ont promis. Jésus-Christ vient au monde, et les Juifs sont les premiers à le méconnaître.

Rome. — La guerre sociale ensanglante l'Italie, et commence ce siècle où Rome atteint à l'apogée de sa puissance. Alors éclate la rivalité de Marius et de Sylla. Marius finit triompher un moment le parti plébéien ; ses atroces proscriptions sont surpassées par celles de Sylla qui abaisse le peuple. Après Sylla paraît Pompée ; il usurpe, sur Métellus, la gloire d'avoir pacifié l'Espagne, sur Crassus, celle d'avoir terminé la guerre des esclaves ; enfin, il ravit à Lucullus l'honneur d'avoir vaincu Mithridate.

Cicéron déjoue la conjuration de Catilina et sauve Rome. Jules César commence à se faire remarquer ; rival, puis ami de Pompée, tous deux forment, avec Crassus, le premier triumvirat. César va conquérir les Gaules, Crassus trouve la mort en combattant les Parthes en Asie, tandis que Pompée reste à Rome sans cesse troublée par les factions.

Dès que Crassus est mort, la jalousie divise les deux triumvirs ; la bataille de Pharsale décide la querelle en faveur de César, et Pompée tombe sous le poignard de Ptolémée XII, roi d'Égypte. César est tout-puissant à Rome, lorsque Cassius et Brutus croient sauver la république en l'assassinant. Un second triumvirat se forme entre Octave, neveu de César, Marc-Antoine, son ami, et Lépidus. Rome revoit les sanglantes proscriptions de Marius et de Sylla sans oser résister. Antoine va en Asie où, séduit par la belle Cléopâtre, reine d'Égypte, il oublie

la v
et l
d'A
rev
Pri
L'en
ples
barl
S
Syri
nent
Pom
P
succ
périt
repr
désol
de tr
P
main
les a
princ
main
une
sieurs
lui ra
trahi
posse
çoit d
rien.
Ant
roi Tig
quêtes
Mithrid

la vertueuse Octavie et le gouvernement. Octave se plaint, et la guerre civile recommence. Enfin la victoire navale d'Actium donne à Octave César l'empire du monde. Il revient à Rome où il reçoit les titres d'*Imperator*, de Prince du sénat, d'Auguste. La paix règne dans l'univers. L'empire romain étend sa domination sur tous les peuples civilisés connus ; à peine quelques révoltes des barbares agitent ses frontières.

Syrie. — La guerre civile continue à ensanglanter la Syrie sous les derniers Séleucides, et les Syriens se donnent à l'Arménie ; mais les Romains interviennent, et Pompée déclare la Syrie province romaine.

Parthes. — Orode, roi des Parthes, soutient avec succès la guerre contre les Romains ; le triumvir Crassus périt en combattant son général Suréna. Marc-Antoine reprend la guerre pour profiter des discordes civiles qui désolent la Parthie. Après quelques succès, il est obligé de traiter avec les Parthes et d'abandonner leur pays.

Pont. — Mithridate, roi de Pont, jure haine aux Romains. Les généraux de la république sont vaincus, et les aigles romaines fuient devant ses armées. Ce cruel prince célèbre ses victoires par le massacre des Romains de l'Asie Mineure ; Sylla arrive, et lui enlève une partie de ses conquêtes. Lucullus remporte plusieurs victoires sur le roi de Pont ; mais Pompée vient lui ravir l'honneur de terminer cette guerre. Mithridate, trahi par son fils, se fait tuer, et le Pont est réuni aux possessions de la république. Le parricide Pharnace reçoit de Pompée un royaume dans le Bosphore Cimmérien.

Arménie. — L'Arménie sort de l'obscurité sous son roi Tigrane, gendre de Mithridate, qui étend ses conquêtes sur une partie de l'Asie occidentale. En soutenant Mithridate, il entre en guerre avec les Romains auxquels

son fils ouvre l'entrée de ses États. Tigrane obtient des vainqueurs de garder son royaume; mais Artavasde, son successeur, irrite Marc-Antoine; il est battu et fait prisonnier. L'Arménie est dès lors sous la domination des Romains.

Égypte. — Alexandre I assassine sa mère Cléopâtre; les Égyptiens le chassent et rappellent son frère Lathyre ou Soter II. Bérénice sa fille lui succède; elle épouse un fils d'Alexandre I, Alexandre II, qui la fait périr; lui-même est tué dans une sédition. Alors on appelle au trône deux autres fils de Soter II: l'un d'eux, Ptolémée XI Aulètes, règne sur l'Égypte, l'autre, sur l'île de Chypre; Aulètes ne se soutient que par la protection des Romains qu'il a achetée. Ses enfants, Cléopâtre et Ptolémée XII Dionysios, s'épousent et montent sur le trône. Jules César intervient dans leurs querelles; Ptolémée excite une révolte contre lui; il périt, et César met à sa place Ptolémée XIII Néotéros que Cléopâtre empoisonne. La belle Cléopâtre captive Marc-Antoine, ce qui lui attire les armes de son rival Octave. Elle se tue, et l'Égypte devient une province romaine.

Gaulois. — Les Gaulois appellent les Romains contre les Suèves, venus comme alliés et s'imposant en vainqueurs. Jules César repousse les Suèves et parle en maître. Les malheureux Gaulois se liguent alors contre ce nouvel ennemi; mais leur héroïque courage lutte vainement contre la valeur et la discipline des terribles légions romaines. En quelques années la Gaule est vaincue, puis César s'en fait aimer. Auguste croit prévenir les révoltes en détruisant la nationalité gauloise, et en faisant peser un joug de fer sur ces tribus belliqueuses; il ne fait que les irriter, tandis que son gendre, Drusus, les apaise par sa modération.

BELLES-LETTRES ET BEAUX-ARTS.— Rome maîtresse du

mon
civil
sop
L
Jule
Tib
par
latin
leur
rou
7
D
la d
que
blea
bres
R
illas
tran

Cl

91
de ci
88
ensa
73
est b
63
pelé

monde devient le centre de la force, des lettres et de la civilisation. L'éloquence est illustrée par *Cicéron*, philosophe, poète et jurisconsulte, par *Hortensius* et *César*.

L'histoire est racontée par *Tite-Live*, *Salluste* et *Jules César*; la poésie se glorifie des noms de *Lucrèce*, *Tibulle*, *Catulle* et *Properce*; ils sont encore surpassés par *Ovide*, *Horace* et *Virgile*, qui ont donné à la langue latine toute sa perfection, et l'ont rendue immortelle par leurs chefs-d'œuvre, dont trop souvent la morale peut rougir.

Térentius Varron enrichit les sciences de ses écrits.

Des artistes grecs peu connus embellissent Rome sous la direction d'Agrippa, ami d'Auguste. Il est à remarquer que les Romains, qui dépouillèrent la Grèce de ses tableaux et de ses statues, ne se sont jamais rendus célèbres dans les beaux-arts.

Rome n'eut pas de philosophie; ses génies les plus illustres ne firent qu'accepter les idées que les Grecs leur transmirent.

CHRONOLOGIE DU 1^{er} SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST.

Domination romaine. — Paix universelle. — Naissance de Jésus-Christ.

91. — Guerre sociale, suscitée par les Italiens prétendant au droit de cité à Rome. Elle est terminée par Sylla.

88. — Commencement de la rivalité de Marius et de Sylla; ils ensanglantent Rome par d'horribles proscriptions.

73. — Guerre des esclaves en Italie: Spartacus qui les commande, est battu par Crassus et Pompée.

63. — Conspiration de Catilina déjouée par le consul Cicéron, appelé *Père de la patrie*.

60. — Premier Triumvirat, formé par Pompée, Jules César et Crassus.

49. — Guerre civile entre César et Pompée : Pompée, vaincu à Pharsale, est tué en Égypte.

44. — César est assassiné dans le sénat par Brutus et Cassius. Octave son neveu est son héritier.

41. — Second Triumvirat entre Marc-Antoine, Lépide et Octave.

37. — L'Iduméen Hérode obtient des Romains la couronne de Judée.

32. — Guerre civile à Rome entre Octave et Antoine.

31. — Bataille navale d'Actium gagnée par Octave sur Antoine. Octave, maître de l'empire, pacifie les provinces, reçoit le surnom d'Auguste.

Mécène, Agrippa, Virgile, Horace, Ovide, Tite-Live, Salluste illustrent son règne. La protection qu'il accorde aux lettres lui mérite de donner son nom à ce siècle.

Le temple de Janus à Rome est fermé pour la troisième fois.

20^{me} année du règne d'Auguste, 753 ans depuis la fondation de Rome et la première année de la 195^e Olympiade. Naissance de Jésus-Christ. Ère chrétienne.

FIN.

César et
vaincu à
Cassius.
et Octave.
de Judée.
Antoine.
le surnom
uste illus-
lui mérite
fois.
ndation de
issance de

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION	v
NOTIONS PRÉLIMINAIRES	1
CHAPITRE PREMIER. De la création (4004 av. J. C.) au déluge (3308 av. J. C., 2168)	4
— II. Le déluge (2468 av. J. C.)	8
— III. Dispersion des peuples après le déluge (2348 av. J. C.)	14
— IV. Le peuple de Dieu ou Abraham (1921 av. J. C.)	16
— V. Moïse (1572 av. J. C.)	24
— VI. Les juges	30
— VII. Les rois	35
— VIII. Réflexions sur le peuple de Dieu	41
— IX. Égypte	49
— X. Assyrie	53
— XI. Asie Mineure	58
— XII. Syrie. — Phénicie	60
— XIII. Grèce	63
— XIV. Temps héroïques	66
— XV. Religion, mœurs et coutumes des Grecs	70
Chronologie des temps incertains	72

TEMPS HISTORIQUES.

VIII ^e ET VII ^e SIÈCLES AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	74
Royaume de Juda.....	74
— d'Israël.....	78
Assyrie.....	80
Médie.....	82
Égypte.....	83
Grèce.....	84
Italie.....	89
Récapitulation du VIII ^e et du VII ^e siècle.....	93
Chronologie des mêmes siècles.....	96
VI ^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	97
Juifs.....	97
Assyriens.....	100
Mèdes.....	103
Perces.....	104
Égyptiens.....	108
Grèce.....	110
Rome.....	113
Récapitulation du VI ^e siècle.....	116
Chronologie — —.....	118
V ^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	120
Juifs.....	120
Perse.....	122
Grèce.....	127
Sicile.....	141
Rome.....	142
Belles-lettres. — Beaux-arts.....	149
Récapitulation du V ^e siècle.....	152
Chronologie — —.....	155
IV ^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	157
Juifs.....	157
Perse.....	158
Grèce.....	163

	Macédoine	171
	Rome	180
74	Sicile	184
	Gaulles	187
74	Belles-lettres. — Beaux-arts	189
78	Récapitulation du IV ^e siècle	190
80	Chronologie — —	193
82		
83	III ^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	194
84	Juifs	194
89	Grèce	195
93	Macédoine et Thrace.....	200
96	Syrie	202
	Égypte.....	205
97	Pergame. — Bactriane. — Parthes	207
97	Bithynie et Pont.....	208
100	Sicile et Rome.....	209
103	Carthage.....	220
104	Belles-lettres. — Beaux-arts..	223
108	Récapitulation du III ^e siècle...	224
110	Chronologie — —	229
113		
116	II ^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	230
118	Juifs	230
	Grèce	233
120	Macédoine.....	235
120	Syrie	336
122	Égypte	239
127	Pergame	240
141	Parthes et Bithynie.....	241
142	Pont et Rome	242
149	Carthage... ..	258
152	Belles-lettres. — Beaux-arts	259
155	Récapitulation du II ^e siècle	260
157	Chronologie — —	263
157		
158	I ^{er} SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — Sommaire.....	264
163	Juifs.....	264
	Rome.....	266

Syrie. — Parthes.	299
Pont.	300
Arménie.	301
Égypte.	302
Gaulois.	304
Belles-lettres. — Beaux-arts.	307
Récapitulation du 1 ^{er} siècle.	309
Chronologie — —.	313
TABLE DES MATIÈRES.	315

..... 299
..... 300
..... 301
..... 302
..... 304
..... 307
..... 309
..... 313
..... 315

